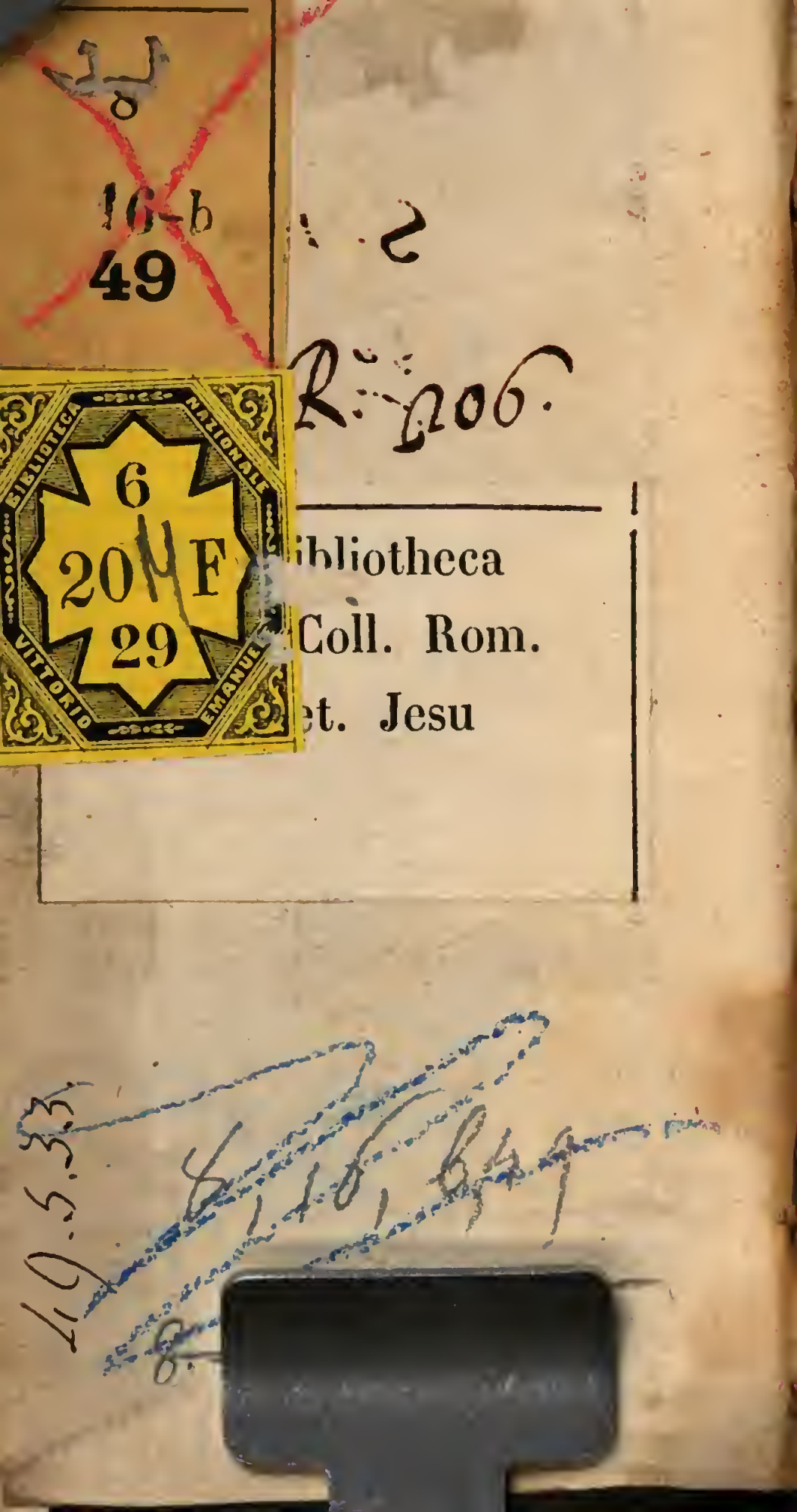
16-b
49

2

R. 206.

6
20 F
29

ibliotheca
Coll. Rom.
et. Jesu

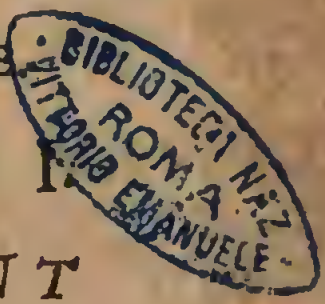


S. 199.

50
C

ŒUVRES
DE FRANÇOIS
DE
LA MOTHE LE VAYER,

CONSEILLER D'ESTAT
ORDINAIRE.



TOME XI.

CONTENANT

La ſuite des Petits Traitez, en forme de Lettres, dont le catalogue eſt cy-apres.

Bib. Sacr Coll. Rom. Soc. J.

A PARIS,

Chez Loüis Billaine, au Palais, au ſecond Pilier de la grand' Salle, au grand Ceſar.

M. DC. LXIX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

SVITE DE
PETITS TRAITEZ
EN FORME DE
LETTRES
ECRITES
A DIVERSES
PERSONNES STVDIEVSES.
SECONDE PARTIE.

TABLE DV CONTENV dans ce XI. Volume.

SVITE DE PETITS TRAITEZ EN FORME DE LETTRES.

BIBLIOTECA NAZ. CENTR. VITTORIO EMANUELE

Lett. LXI. *D'Vn homme qui répondoit eſtant endormi en toutes langues, où on l'interrogeoit, quoi qu'il ne les ſceuſt pas,* p. 1

LXII. *De la Meditation,* 25

LXIII. *De la Diverſité des ſentimens,* 33

LXIV. *De la Moderation d'eſprit,* 41

LXV. *D'un Aveugle-nai,* 47

LXVI. *Des Nouvelles de la Cour,* 62

LXVII. *De l'Eſtime & du mépris*, 67
LXVIII. *D'un Livre*, 76
LXIX. *De la prévoiance de la Mort*, 81
LXX. *De la Profuſion des Princes*, 87
LXXI. *De l'Eſtude, & du lien d'Amitié*, 95
LXXII *De l'Habitation des Villes*, 102
LXXIII. *De la Convoitiſe*, 112
LXXIV. *Des Aſnes*, 119
LXXV. *Des Tremblemens de terre*, 125
LXXVI. *De l'emploi des Perſonnes âgées*, 133
LXXVII. *De l'éloignement de ſon Pais*, 142
LXXVIII. *De la Credulité*, 150
LXXIX. *Du Sommeil & des Procez*, 158
LXXX. *Des Recreations honneſtes*, 165
LXXXI. *Des Conteſtations*, 176
LXXXII. *De la bonne Reputation*, 182
LXXXIII. *D'un mauvais Declamateur*, 190

LXXXIV. *Des Iours reputez heureux ou malheureux*, 201 XI.
LXXXV. *Des ſecrettes Malveillances*, 213
LXXXVI. *D'un Divorce*, 221
LXXXVII. *De quelques creances mal fondées*, 231
LXXXVIII. *Des longues Tables*, 238
LXXXIX. *Remarques Geographiques* 253
XC. *D'un Amour illicite*, 265
XCI. *Des Villes remarquables*, 273
XCII. *De la privation de l'Odorat*, 286
XCIII. *Rapports de l'Hiſtoire profane à la ſainte*, 294
XCIV. *De la retraite de la Cour*, 303
XCV. *De la Fidelité Romaine*, 314
XCVI. *De la Maladie du Roy*, 332
XCVII. *De la Mort des Amis*, 342
XCVIII. *De la Souvenance*, 350
XCIX. *De la Science qui eſt en Dieu* 368
C. *De la vaine Preſomption*, 385
CI. *De la Vie ſolitaire*, 394

CII. Du Culte divin, 408
CIII. De quelques Compositions, 418
CIV. Des Afflictions, 426
CV. Des Hommes de Lettres, 434
CVI. Des Oracles, 443
CVII. Des Compositions studieuses, 479
CVIII. Derniers propos d'un Amy, 487
CIX. De la Chicane & des Loüanges, 495
CX. De la Censure des Livres, 503
CXI. Des Bienfaits, 510
CXII. Des Eunuques, 521

SUITE DE
PETITS TRAITTEZ,
EN FORME
DE LETTRES.
ECRITES A DIVERSES
PERSONNES STUDIEUSES.

D'VN HOMME QVI REPONdoit eſtant endormi en toutes langues où on l'interrogeoit, quoiqu'il ne les ſceuſt pas.

LETTRE LXI.

BIBLIOTECA ROMA

MONSIEVR,

Puiſque vous voulez eſtre informé du fait dont l'on vous a dit quelque cho-

ſe touchant cét homme qui parloit toute ſorte de Langues en dormant, & que vous deſirez meſme de ſçavoir ce que j'en penſe; il faut que je rende cette lettre beaucoup plus longue que je n'ai accoûtumé de les faire, & que vous vous reſolviez à la peine de lire ce que vous m'aurez obligé d'écrire avec aſſez de fatigue.

La Cour eſtant à Compiegne cét Eſté dernier, & le Roy prenant ſon divertiſſement l'apreſdinée ſur cette agreable terraſſe du Chaſteau, où eſtoit auſſi Monſieur Frere unique de ſa Majeſté, je me trouvai avec Monſieur de Guitaut dans un de leurs appartemens d'où nous les conſiderions, & où entre autres propos il me tint celuy-ci : Qu'il avoit veû lors qu'il commandoit dans Broüage un nommé le Fevre de la ville de Rouën, qui non ſeulement parloit en dormant, & répondoit comme beaucoup d'autres ſans s'éveiller, eſtant interrogé, mais qui le faiſoit meſmes en toutes Langues, encore qu'il ne ſceuſt bien que la Françoiſe, & un peu de l'Eſpagnole & de l'Italienne. Cela m'obligea à tirer de luy le plus de circonſtances que je pûs d'une choſe qui me ſembloit tres-digne de conſideration. Et parce que j'appris de ſon diſcours, que ce le Fevre eſtoit venu à Broüage ſur un vaiſſeau où eſtoit auſſi Monſieur de la Hoguette, que vous & moi connoiſſons fort bien; je ne fus pas

itoſt arrivé à Paris, que je donnai un XI.
:moire pour luy eſtre envoié à Meſ-
urs du Puy, qui ſont dans le commer-
ordinaire de lettres avecque luy, afin
recevoir encore quelque lumiere de
coſté-là. En effet il leur récrivit par
ux fois ſur ce ſujet. Et dautant qu'il
nfirmoit tout ce que m'avoit dit Mon-
ur de Guitaut, avec quelques parti-
laritez qu'il importe de ſçavoir, je les
us dois rapporter, ce me ſemble, de-
nt que de paſſer outre.

Monſieur de la Hoguette aſſeure ces
:ſſieurs, qu'aiant couché long-temps
: un meſme matelas en mer avec le
ur le Fevre, il ſe ſouvient d'avoir fait
is de vingt fois l'experience, lors
'il dormoit, de ſes réponſes en diver-
langues qu'il ne ſçavoit point.

Que pour le mettre en beau train il fa-
t luy faire faire débauche avec de l'hy-
cras ou du vin brûlé, parce qu'aprés
la il n'avoit pas plutoſt la teſte ſur le
evet, qu'il commençoit à parler ſeul
propos ordinaires, & puis répondoit
tout langage où il eſtoit interrogé,
oique ſouvent il n'y euſt ni ordre, ni
ite, ni ſens, en ſes diſcours.

Qu'une fois devant plus de vingt-cinq
rſonnes venuës exprés pour l'entendre,
nommé Lambel luy parlant Cana-
en, il luy répondit en Canadien: Qu'un
tre ſieur de la Broſſe Secretaire du
hevalier de Saint Luc luy parlant An-

glois, il répondit en Anglois : Que Monsieur de Guitaut luy aiant prononcé ces seules paroles qu'il avoit leuës dans Thevet, *Paraousti Satouriona*, qui sont le nom d'un Roy de la Floride, il se mit à parler d'une sorte qui fit dire à un marinier present, qu'il parloit le langage des Topinamboux. Et que luy la Hoguette s'estant avisé de luy dire ces autres paroles Grecques de nostre Oraison Dominicale, ἁγιασθήτω τὸ ὄνομά σου, *agiastito to onoma sou*, il repartit en un certain baragouin dont la cadence sembloit estre Grecque.

Qu'une autre fois il fit aussi en dormant l'horoscope d'un Capitaine de mer qui n'estoit pas de ses amis. Il prononça mesme qu'il avoit le *Caput Algol* en ascendant, & qu'il mourroit de mort violente, comme en effet il fut tué depuis en duel.

Enfin que Monsieur de Guitaut l'entendit chanter une autre fois encore, les trois parties d'un Balet qui avoit esté dansé chez luy, s'écriant à la troisiéme : Monsieur Titelouse, voici de la Chromatique : ce Titelouse estoit un excellent Musicien de Rouën qu'il connoissoit.

Car il ne faut pas ignorer que luy le Fevre avoit les premiers élemens de mille belles connoissances, mais imparfaitement & avec confusion. Il sçavoit la Musique, joüoit du Luth, estoit Empi-

que, & avoit quelque legere notion XI.
toutes les parties des Mathematiques,
eſmes de la Judiciaire. Mais il crai-
noit auſſi bien qu'autrefois du Mou-
er, c'eſt à dire en perfection, & l'on
voioit point d'homme qui écriviſt
eux que luy. Joignez à cela qu'il a-
it deux freres fort galans hommes, &
e leur maiſon eſtoit d'un fort grand
ord à quantité d'honneſtes gens de
i il avoit retenu beaucoup de cho-

t certes toutes ces differentes notions
avoient rempli l'eſprit de tant d'i-
ges confuſes, qu'en veillant, & eſtant
converſation, il avoit la phyſiono-
d'un homme qui dormoit, & qui en
it aſſoupi; Au lieu dequoi, & par
effet tout contraire, eſtant endormi
roiſſoit eſtre éveillé.
adjouſte pour derniere circonſtance
a lettre de Monſieur de la Hoguette,
feu Monſieur de Cominges, frere de
ſieur de Guitaut, & celuy que vous
vez ſouvent ouï tenir pour le Gentil-
me de ſon temps qui avoit le plus
oquence naturelle, aiant demandé
neſme le Fevre endormi, qui eſtoit
eilleur de ſes amis? il répondit que
oit Monſieur de la Hoguette. Sur
i Monſieur de Cominges luy repli-
t qu'il eſtoit fort abuſé, & que ce
oguette luy rendoit tous les jours de
vais offices auprés de Monſieur de

Saint Luc: Il jura le nom de Dieu contre ſon ordinaire, ſe levant en ſon ſeant, & proferant ces meſmes termes, Qui que vous ſoiez, vous avez menti, la Hoguette eſt homme d'honneur, je m'en vai vous attendre à la Pierre; c'eſtoit un lieu où les ſoldats avoient accoûtumé de s'aller battre.

Mais je ne dois pas auſſi oublier ce que je tiens particulierement de Monſieur de Guitaut, que toutes les fois qu'on avoit fait ainſi parler le ſieur le Fevre, il avoit le lendemain un grand mal de teſte dont il ſe plaignoit fort, proteſtant qu'on avoit tort de luy cauſer cette diſgrace, car il reconnoiſſoit par ſa douleur de teſte, quand on avoit pris plaiſir autour de luy durant qu'il dormoit.

Voilà le theme ſur lequel vous voulez que je vous entretienne, & qui m'oblige d'abord à vous dire qu'on le peut traitter en deux façons fort differentes; l'une en termes de pure Phyſique, qui ſe donne toute la liberté qu'ont euë les premiers Philoſophes Grecs & Latins; & l'autre en termes de Theologie Chrétienne, qui ſe renferme dans les bornes raiſonnables que la Foi nous preſcrit. Car non ſeulement celle-ci nous fait connoître un commencement & une Creation du Monde; elle nous apprend de plus qu'un premier hõme de qui tous les autres tirent leur origine, impoſa le nom à toutes cho-

ès par le moien d'une ſcience infuſe: Et que depuis luy juſques au temps de ce teneraire & prodigieux baſtiment de la Tour de Babel, il ne ſe parloit qu'un ſeul angage par toute la Terre, *Terra erat nius labij*; la diverſité des Langues 'aiant eſté introduite au Monde, que our punir l'attentat d'une ſi inſolente rchitecture. Ce ſont des veritez revecées qui nous obligent à nous départir de eaucoup de raiſonnemens qu'on pourroit onder ici ſur l'ancienne Philoſophie. Touchons-en quelque choſe neantmoins, ant pour les reconnoiſtre aucunement, ue pour nous ſervir de ce qu'ils ont qui eut compatir avec noſtre creance. XI.

C'eſt une queſtion celebre il y a longemps dans l'Echole, au rapport d'Aulu-Gelle, ſi les noms qui compoſent les Langues, & qui ſont, diſent les Philoſophes, les inſtrumens propres à nous faire diſcerner la ſubſtance des choſes, leur ont eſté impoſés par un pur inſtinct de Nature; ou s'ils dépendent de la fantaiſie des hommes qui en aient convenu pour ſignifier ce qu'ils nous repreſentent; φύσει τὰ ὀνόματα ἢ θέσει, *an nomina naturalia; an arbitraria, poſitiva, & ex inſtituto.* En effet c'eſt le ſujet d'un des Dialogues de Platon, où Cratyle, qui luy a donné le titre, ſoûtient que l'impoſition des noms s'eſt faite naturellement, aiant en cela Pythagore & Epicure pour fauteurs de ſon opinion, dont le premier conſideroit *Lib. 10. noct. Att. c. 4.*

la Nature dans cette action, doüée d'une ſouveraine ſageſſe, *ſummæ ſapientiæ Pythagoræ viſum eſt omnibus rebus impoſuiſſe nomina*, dit Ciceron au premier livre de ſes Tuſculanes. Dans le meſme Dialogue de Platon, Hermogene contredit Cratyle, & veut que le ſeul conſentement des hommes ait eſté cauſe que les noms ſoient demeurez aux choſes tels qu'elles les ont; en quoi il a eſté ſuivi par Ariſtote, pour ne rien dire de Democrite qui prouvoit le meſme ſentiment par les homonymies, polyonymies, & heteronymies, où l'on ne void rien de cette ſupréme ſageſſe de la Nature. Mais Socrate au meſme lieu, comme un facile & agreable mediateur, trouve bon que quelques noms ſoient naturels, pourvû qu'on tombe d'accord qu'il y en a beaucoup d'autres qui viennent du caprice des hommes, qui les ont impoſez, comme bon leur a ſemblé. Et il trouve des marques de cela dans la plus ancienne & la plus philoſophique de toutes les Poëſies, où les Dieux nomment Xanthus le meſme fleuve que les hommes appelloient Scamandre; où l'oiſeau Chalcis des premiers, eſt le Cyminde des derniers; & où le Geant qui portoit le nom de Briarée au Ciel, n'avoit que celuy d'Ægeon en terre.

Lib. de Interpr.

Or déja toutes ces opinions n'ont rien de formellement contraire au texte de la Geneſe, ſur lequel on peut dire qu'Adam donnant les noms à toutes choſes, ſe laiſ-

it conduire à la Nature, qui agiſſoit XI.
vinement en luy, comme n'aiant point
core eſté corrompuë par le peché, & qui
y pouvoit faire prononcer *tu*, & *vos* en
ouſſant les levres & l'haleine cõme pour
eſigner ce qui eſt au dehors, de meſme
ue *ego*, & *nos*, en les retirant en dedans
lon l'obſervation de Nigidius au meſ-
ne lieu d'Aulu-Gelle dont nous avons
éja cité quelque choſe. Car puiſque les
ermes qui ont la meſme ſignification
ue ceux-là, ſoit Grecs, ſoit François,
oit des autres Langues qui nous ſont
onnuës, obligent aux meſmes mouve-
ens de la bouche, & des autres organes
ui ſervent à l'articulation de ces paro-
es, il y a ſujet de croire que cela ſe pou-
oit trouver encore de la ſorte au premier
e tous les idiomes que parloit Adam.
Ainſi le ſentiment de Cratyle trouve ici
on compte, auſſi bien que celuy d'Her-
nogene, puiſque noſtre premier Pere &
es ſucceſſeurs ont nommé à leur fantaiſie
out ce qui vint à leur connoiſſance. Ce
qui rend encore probable la troiſiéme
penſée de Socrate, qui n'eſt rien qu'un
accommodement des deux premieres
qu'elle préſuppoſe veritables en partie.

Il n'en eſt pas de meſme de ce que s'eſt
imaginé Diodore Sicilien au premier li-
vre de ſa Bibliotheque. Il dit que les
hommes au commencement n'avoient
qu'une voix confuſe & qui ne ſignifioit
rien : mais qu'elle devint enfin diſtincte

ou articulée, & meſme ſignificative par le moien des ſignes qui accompagnoient la parole de ces premiers hommes, en montrant la choſe dont ils parloient, qui receut par un commun conſentement le nom qui luy eſtoit ainſi donné. Mais dautant que les influences du Ciel faiſoient produire à la Terre des hommes dans toute ſon eſtenduë, qui uſoient de ſons differens pour deſigner leurs objets, aiant des mouvemens interieurs diſſemblables ſelon les climats où ils naiſſoient, il arriva qu'ils s'exprimerent diverſement à cauſe des lieux de contraire poſition & de different temperament qu'ils habitoient. Et c'eſt de là que ceux de cette opinion veulent que ſoient venuës tant de Langues qui n'ont rien de commun les unes avec les autres, & tant d'Idiomes diverſifiez par des peuples ſeparez de demeure, auſſi bien que d'inclination & de naturel. Cependant que peut-on dire de plus oppoſé aux livres de Moïſe, que tout ce diſcours, qui batroit en ruine, s'il avoit quelque ſolidité, la Tour de Babel & ce qui en dépend? Auſſi doit-il eſtre rejetté comme offenſant la Foi, à laquelle il n'y a point de raiſonnement humain qui ne doive ceder.

Pour venir maintenant au fait particulier de ce le Fevre qui parloit en dormant toute ſorte de langues, ne pourroit-on pas dire dans le ſentiment de Pythagore & de Cratyle, que puiſqu'elles ſont

naturelles, l'esprit humain se peut trouver dans une si parfaite disposition, que par le mesme instinct qui les a produites, il en aura quelque usage & quelque connoissance, dans les termes mesmes de nôtre Religion. Car l'imperfection du peché originel n'a pas ruiné de telle sorte nostre nature, qu'elle ne paroisse souvent toute divine, &, comme Aristote la nomme en plus d'un lieu, Demoniaque. Aussi voions-nous que le Medecin Huarte a soûtenu dans son Examen des Esprits, qu'il s'est trouvé des hommes d'un temperament de cerveau tel, qu'ils ont parlé Latin sans l'avoir jamais appris. Et il pretend que ce mesme temperament a formé la parole à quelques enfans presque en sortant du ventre de leur mere, selon que le mesme Aristote le rapporte au Probléme vingt-septiéme de la section onziéme. Mais ce grand pouvoir de la Nature ne se reconnoist jamais visiblement, que quand nostre ame presque separée de la matiere, d'où luy vient cette tache originelle, opere sans le ministere des Sens, comme il luy arrive quand elle tombe en extase; ou que dans un sommeil extraordinaire l'imagination demeure libre, & fait des operations qui passent pour miraculeuses. La Fureur mesme qui est un autre transport de nostre raison hors de son assiette ordinaire, cause des actions d'esprit qui paroissent surnaturelles. Un Citoien de Sy- XI.

racuſe nommé Marac qui ſe méloit de faire des vers, n'en faiſoit jamais d'excellens, dit encore Ariſtote, que quand il eſtoit dans l'accés d'une demence ou folie qui le prenoit ſouvent ; & chacun ſçait que la fureur Poëtique paſſe pour une grande Vertu. La Divination eſt nommée μαντικὴ des Grecs, comme eſtant fort voiſine de la manie ou fureur. Les fiévres chaudes font parler ceux qu'elles travaillent des langages inconnus. Pomponace nous apprend que la femme d'un Savetier de Mantouë fut guerie par un Medecin, d'une maladie melancholique qui la faiſoit parler diverſes langues. Un Continuateur des diverſes Leçons de Pierre Meſſie garantit l'exemple d'une femme Limoſine, que la fiévre ardente fit diſcourir trois jours entiers en bon François, qui luy eſtoit entierement inconnu. Il veut que Fernel ait écrit avoir veû un Page du Roy Henry Second, ignorant juſques à ne ſçavoir ni lire ni écrire, qui neantmoins parloit bon Grec dans une Phrenefie dont il eſtoit travaillé. Fernel pourtant a bien fait mention au ſeiziéme chapitre de ſon ſecond livre *de abditis rerum cauſis*, d'un Gentil-homme poſſedé, à qui le mauvais Demon donna l'uſage de la langue Grecque ; mais cela ne fait rien à noſtre propos, & je ne croi pas qu'on liſe dans aucun de ſes Traitez, ce que ce Continuateur luy attribuë. Repetons plutoſt que la feu-

Lib. de incant. c. 10.

le alteration d'eſprit a parfois enſeigné le Latin à des perſonnes qui ne l'avoient jamais étudié, ſi nous en croions cét Huarte que nous venons de citer. Eraſme veut auſſi dans ſon Panegyrique de la Medecine, qu'un homme de la ville de Spolete devenu maniaque, ait parlé fort bon Alleman ſans aucune inſtruction precedente; avec cette particularité, qu'il n'entendit plus la meſme langue Tudeſque, auſſi-toſt qu'il fut gueri. Et nous voions dans Saint Luc, que ceux qui ſe mocquoient des Apoſtres, que le Saint Eſprit venoit de gratifier du don des langues, dirent qu'ils eſtoient hors de ſens, pour avoir pris du vin par excés. Tant il eſt vrai que tout ce qui met aucunement noſtre ame hors de ſon lieu, qui la detache ce ſemble, & qui luy fait faire des ſaillies violentes, a toûjours eſté tenu capable de luy apprendre en un inſtant des idiomes nouveaux, & de la faire parler des langues qu'elle n'a point appriſes. XI.

Que le ſommeil délie l'ame des ſens, qu'il la purifie, & la face agir d'une façon du tout extraordinaire, mille exemples le prouvent de ſonges tenus pour divins, & d'une infinité de remedes que la Medecine confeſſe luy avoir eſté revelez en dormant. Cardan reconnoiſt dans ſon traité de l'Immortalité de l'ame, qu'il doit beaucoup de demonſtrations Geometriques aux raiſonnemens de ſon eſprit lors qu'il eſtoit endormi, parce qu'au temps *pag. 130.*

qu'il composoit les livres de sa nouvelle Geometrie, il venoit à bout en dormant, de ce qu'il n'eust osé se promettre de luy estant éveillé. Et je vous puis assurer qu'il m'est arrivé, aussi bien qu'à beaucoup d'autres, d'avoir eu des pensées dans le plus profond sommeil dont je demeurois étonné en m'éveillant, & que quand j'ai pû me souvenir des termes où je les avois mises, soit en vers soit en prose, j'ai admiré l'avantage qu'avoit pris la partie superieure durant l'assoupissement de l'autre. Mais il ne faut pas trouver étrange que l'esprit agisse alors bien plus noblement en luy-mesme, puisqu'aux choses mesmes où il se sert durant ce temps-là du ministere des sens & de la matiere, il ne laisse pas d'y operer parfois presque miraculeusement. Vous sçavez ce qu'on assure de ceux qui cheminent de nuit tout endormis, & que les Latins ont nommez pour cela *noctambulones*. Le Philosophe Theon estoit de ce nombre-là, si nous en croions Diogenes Laërtius, qui dit encore dans la vie de Pyrrhon, qu'un serviteur de Pericles montoit mesme sur le toit des maisons sans s'éveiller. Le Medecin Galien témoigne qu'il est souvent allé à pied par la longueur d'un stade dans un profond sommeil. Et l'on a écrit qu'une personne qui ne sçavoit pas faire la moindre brassée dans l'eau estant éveillée, passoit toutes les nuits une riviere à nâge en dormant. C'est donc une chose rare à la verité, mais non pas impossible ni

surnaturelle, que l'ame s'exerce bien mieux alors, soit en elle-mesme avec la parole & le raisonnement, soit en se servant plus expressément des organes corporels, comme tant d'exemples le prouvent évidemment. XI.

Je veux m'abstenir des raisons qui se pourroient tirer de la Philosophie d'Avicenne, selon laquelle l'entendement humain se trouve parfois disposé de telle sorte, lors qu'il s'éleve au dessus de la matiere, que toutes choses luy sont possibles. Dans la doctrine de cét Arabe, nôtre ame peut alors commander aux vents, exciter soit des pluies, soit des gresles, & par la force de son imagination, agir non seulement sur le corps qu'elle informe, ce qui est ordinaire, mais mesme sur d'autres avec tant d'effet, qu'elle oblige un chameau à s'arrester tout court & à tomber contre terre. Ne veut-il pas encore que l'homme participe tellement de toutes les vertus des corps superieurs & infericurs, qu'il les égale tous par puissance? Il le rend capable, non seulement d'agir comme les Intelligences pures, mais de posseder mesme parfois les plus rares proprietez des pierres, des plantes, & des animaux. Et n'a-t-on pas écrit des Arabes & de quelques Indiens, qu'en mangeant le cœur ou le foie d'un dragon, ils entendoient le jargon de tous les animaux, Philostrate aiant donné cette merveilleuse connois-

Phi. l. 1 c. 4. l. 2. c. 3 & l. 4. c. 1.

ſance à ſon Apollonins, qui interpretoit à ſes diſciples les ramages differens des oiſeaux. Certes il ſemble qu'il y ait moins de chemin à faire pour parvenir à la connoiſſance de toutes les langues des hommes, que pour arriver à celle de tant de differentes eſpeces d'animaux. Et d'ailleurs, ſi le cœur de dragon a la proprieté que Philoſtrate luy donne, l'eſprit de l'homme, ſelon Avicenne, la poſſede encore par puiſſance, & par acte, lors qu'il eſt dans une diſpoſition qui l'exempte des loix ordinaires de la matiere. Or il n'y a point de temps où l'ame paroiſſe telle, & ſi ſeparée du corps à l'égard de quelques-unes de ſes facultez, que pendant le ſommeil, qui a fait attribuer la divinité aux ſonges, & qui pouvoit donner au ſieur le Fevre, ſelon cette Philoſophie des Arabes que je gouſte fort peu, la faculté émerveillable & prodigieuſe, d'entendre & de parler toutes les langues auſquelles on l'interrogeoit.

Je ne veux pas non plus avoir recours ici à la poſſeſſion des mauvais Demons, diffamant la reputation d'un homme qui n'a jamais eſté ſoupçonné de ce deſaſtre. Car encore qu'entre les ſignes evidens que l'Egliſe donne pour reconnoiſtre ceux qui ſont veritablement poſſedez, elle mette celuy de parler des langues qu'ils n'ont point appriſes ; ce n'eſt pas à dire pourtant que ce ſeul témoignage, & cette ſeule marque ſuffiſe pour conclure avec

certitude

certitude une veritable possession. Quelle apparence y a-t-il, que le Diable qui n'entre aux corps des hommes que pour leur nuire, & pour les tourmenter, le fist seulement lors qu'ils dorment, & qu'ils sont par consequent dans un estat, où ils ne peuvent meriter ni démeriter? Iamais on n'a ouï parler d'une chose semblable, ni d'une possession qui ne fust que purement nocturne. L'Histoire Ecclesiastique ni la Payenne, n'ont rien de tel dans leurs observations touchant les Energumenes. Et il faut remarquer ici que la bonne vie de ce le Fevre, & le témoignage que rendent de sa probité tous ceux qui l'ont connu, nous doivent empescher de rien soupçonner de tel. XI.

Je dirois plutost que son temperament, qui paroist dans nostre Theme fort melancholique, luy pouvoit donner mesme durant le sommeil des notions extraordinaires, & telles que les ont euës les Sibylles des Anciens, & les personnes lymphatiques. Car nous lisons dans les Problemes d'Aristote que toutes ces Pythonisses, & tous ces Enthousiastes, n'estoient transportez que d'une humeur melancholique, qui leur donnoit des prenotions de l'avenir, & des connoissances de plusieurs langues. C'est ce qui a fait nommer à quelques-uns la melancholie le bain du Diable. Mais quoique l'opinion commune portast que Jupiter & Apollon parloient par la bouche de ces Sibylles, *sect.* 30. *qu.* 1.

ceux de la profession d'Aristote en pensoient bien autrement, laissant au peuple les sentimens qu'il n'estoit pas permis de contredire. Tant y a que tous les grands Esprits, qui ont pour la plûpart esté melancholiques, ont eu je ne sçai quoi d'extraordinaire; ce qui fait soûtenir au Stoïcien Balbus dans Ciceron, qu'ils ont tous esté touchez de l'esprit de Dieu, *nemo vir magnus sine aliquo afflatu divino unquam fuit.*

D. de nat. Deor.

Mais certes j'ai bien plus d'inclination à croire ici que les notions des langues & des sciences qu'avoit appriſes le sieur le Fevre, tant par l'étude que par l'abord des étrangers & des hommes sçavans chez lui, dans une ville telle que Roüen, fourniſſoit à son imagination émeuë par l'humeur melancholique tous ces termes de langues estrangeres, qui sortoient confusément de sa bouche, quand on les provoquoit en le questionnant, comme l'Ambre attire la paille seulement quand il est échauffé en le frottant. Car on ne dit point qu'il parlast ces langues en révant, que quand il les avoit entenduës dans les interrogations qu'on luy faisoit. Et c'est alors que par une certaine sympathie, & par une vertu presque magnetique ou aimantée il expectoroit des paroles de mesme nature dont il trouvoit le magazin dans sa memoire. Ainsi voit-on sur les instrumens de Musique, qu'une corde touchée en ébranle une autre qui est à l'unisson sans qu'on la frape, & que par

exemple en tirant le ſon de la quatriéme X.
d'un Luth, la ſeptiéme eſt émeuë, ou la dixiéme ſi l'on en fait autant à la cinquiéme ; quoique les autres cordes qui ſont plus proches, & entre-deux, demeurent immobiles, ne reſſentant pas l'effort ſympathetique de cet uniſſon. Les demandes qu'on propoſoit au Fevre en langue Grecque, Latine, Angloiſe ; ou Canadienne, émouvoient de meſme les eſpeces ſemblables qui luy eſtoient demeurées dans l'eſprit, des conferences avec les Eſtrangers, ou de la lecture des livres ; & les paroles conformes à celles dont ſon oreille eſtoit battuë en dormant, partoient de ſa bouche comme pour venir au devant d'un ton ami, & qui leur eſtoit naturel. Auſſi n'y a-t-il rien de plus receu dans la Phyſique que cet Axiome, *ſimile fertur ad ſimile*, tout ſe porte vers ce qui luy eſt conforme ; d'où nous avons dit dans la Morale, que chacun recherche ſon ſemblable. Diverſes Plantes attirent d'une meſme terre chacune le ſuc qui luy eſt propre, laiſſant l'étranger : La Vigne prend pour elle ce qu'il y a de doux ; le Lupin la partie nitreuſe ; & la Coloquinte qui eſt le concombre ſauvage, ce qui reſte d'amer. La Rhubarbe va chercher dans nos corps l'humeur jaune & bilieuſe qui la ſuit, & qui ſort avec elle, provoquée par cette reſſemblance ; comme d'autres purgatifs agiſſent ſur le reſte de nos humeurs, avec leſquelles ils ont de la

convenance. C'eſt pour cela qu'on defend d'expoſer du rouge aux yeux de ceux qui crachent du ſang, pource que cette couleur l'incite à ſortir. Et c'eſt pourquoi encore il nous prend preſque toûjours envie de nous eſtendre, & de baailler, lors que nous appercevons quelqu'un qui eſt dans cette action. Nous compatiſſons par la meſme raiſon à ceux qui ſouffrent. Il nous prend envie d'uriner quand les autres piſſent. Et il ne m'arrive gueres de laver mes mains, que l'eau qui tombe deſſus ne me ſollicite, en dépit que j'en aie, d'en aller verſer d'autre, pour peu qu'il m'en reſte dans la veſſie. Bref les choſes meſme inanimées recherchent leurs ſemblables, & s'allient par cet inſtinct naturel avec leurs pareilles; Ce que les grains de differentes eſpeces dans un crible, & les pierres de diverſes grandeurs au bord de la Mer, font reconnoiſtre manifeſtement. Voire meſme pluſieurs fondent ſur cette ſymphatie les mouvemens violens de la Mer pendant la pleine Lune, l'humidité de cet Aſtre, qui a le plus d'action alors, aiant le pouvoir d'élever les eaux & de les attirer aucunement vers elle, ce qui rend bien plus grand leur flux & reflux. Il n'eſt donc pas difficile à concevoir dans cette Philoſophie, comme quoi des paroles d'une certaine langue ou idiome, qui frapoient l'ouïë de cet homme diſpoſé comme nous l'avons dit, & d'une imagination vive

telle qu'eſtoit la ſienne, en attiroient de meſme nature à l'excluſion de celles d'un autre ton ou jargon. Mais il faut obſerver qu'elles ſortoient avec la confuſion qui accompagne toûjours les réveries de la nuict, & avec un bouleverſement d'eſpeces dans ſa memoire, qui luy cauſoit ces grandes douleurs de teſte dont il ſe plaignoit le lendemain. Peut-eſtre meſme prononçoit-il beaucoup de choſes qui ne ſignifioient rien, & qui ne reſſembloient que par la cadence, & le ſon, aux langues dont il ne ſçavoit que fort peu de termes. Combien voions-nous de perſonnes qui contrefont le langage des Suiſſes ou des Hollandois ſans y rien connoiſtre? I'ai veû le dernier Baïf qui repreſentoit ſi bien un Eſcoſſois en geſtes & en paroles, qu'on euſt juré qu'il eſtoit originaire d'Edimbourg, bien qu'il n'entendiſt pas le moindre mot de ce païs-là. Que s'il n'arrive pas à tous ceux qui ſçavent beaucoup de langues, de s'en ſervir en dormant, auſſi ne dorment-ils pas tous également: auſſi ne font-ils pas tous de meſmes ſonges; auſſi n'ont-ils pas tous l'imagination d'un pareil temperament. Il ſe trouve des perſonnes qui ne révent jamais. Les peuples Atlantes parmi les Anciens avoient des ſonges tout autres que le reſte des hommes, ſi Pline en doit eſtre creû. Et ceux de la Nouvelle France ſe vantent que les leurs ſont toûjours veritables. Ce n'eſt donc pas XI.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

merveille si un homme d'entre nous a possedé quelque chose de particulier en ceci.

C'est tout ce que vous aurez de moi sur un sujet où m'obligeant d'opiner, vous avez deû croire que je le ferois à ma mode, c'est à dire douteusement, & sans user d'aucune affirmation dogmatique. La Sceptique Chrestienne me donne des défiances de tout ce qui se propose en Physique; & tant s'en faut que j'y veuïlle passer pour un grand Maistre és Arts, que rien ne me paroist plus vain que ce titre, quand je considere qu'à peine se trouve-t-il un homme qu'on puisse justement nommer Maistre en une seule profession. La mienne est de tascher à m'instruire, en proposant mes doutes & non pas mes resolutions. Vous sçavez que l'inscription du Temple consacré au Dieu de la Science estoit toute Sceptique, puisque cet *ei* ou ce *ſi*, qu'on y lisoit, est une particule qui nourrit nos défiances, qui marque nostre incertitude, & qui ne conclud jamais avec determination. C'estoit sans doute pour nous apprendre que rien ne peut estre plus agreable au Ciel de la part des hommes, que leurs doutes Philosophiques, leur ignorance raisonnée, & leur modestie à ne rien decider de ce que l'esprit humain a droit de conteſter. En effect y a-t-il chose aucune si apparemment fauſſe, qu'on ne puisse revestir de quelque vrai-semblance? Je viens de considerer avec horreur un lieu de Plu-

tarque rempli de blaſpheme, où il s'eſt imaginé avoir bien demontré que toute la Religion des Iuifs n'eſtoit rien que des Bacchanales. Avoüons-le franchement, il n'y a que les veritez revelées, comme ſont celles de noſtre croiance, qui doivent captiver noſtre eſprit, & que nous devions embraſſer inébranlablement. Tout le reſte eſt ſujet à tromperie; & noſtre raiſon adjouſtant à l'erreur des ſens, ſur leſquels elle ſe fonde, ſa mauvaiſe façon de diſcourir & de tirer des conſequences, ne nous peut rien donner de bien conſtant. Mais puiſque j'ai touché ce mot de l'infidelité & du mauvais rapport de nos ſens, qui compoſent les principaux moiens de l'Epoche, permettez-moi que je vous recite en riant, ce que je leûs de meſme dernierement dans le ſecond des livres que Petrarque a faits touchant les remedes contre l'une & l'autre fortune. Il aſſeure qu'un homme de ſon temps ne pouvant ſouffrir le chant des Roſſignols, ſe levoit la nuict pour les chaſſer avec des gaules & des pierres. Il dit qu'il faiſoit meſmes arracher les arbres où ſe retiroient ces aimables oiſeaux, pour les éloigner de ſa demeure. Et ce qui eſt encore plus extravagant, & plus digne de conſideration, ce meſme homme, dit Petrarque, ne trouvoit point de Muſique ſi agreable que le chant des Grenouïlles, qu'il entendoit avec grand plaiſir au bord d'un Eſtang où il s'eſtoit

X.

Lib. 4. ſympoſ. qu. 5.

Modi Epoches.

Cap. 50.

logé. En verité cet exemple de la bigearrerie de nos sens, & de la diversité de nos sentimens, dont nous sommes tous également jaloux & idolâtres, est trop illustre pour n'en pas orner nostre Sceptique; & je croi mesmes que je ne puis finir cette lettre par un plus bel endroit. Il faut pourtant que j'y ajoûte qu'en des sujets pareils à celui qui nous vient d'entretenir, nous n'avoüons pas assez ingenument nostre foiblesse. Nous voulons paroistre sçavans par tout, & nous maintiendrions, s'il nous estoit possible, que la Nature n'a point de plus grande étenduë en ses effets, qu'est celle de nostre petite connoissance. O que le Genie de Socrate estoit bien different de celui qui nous possede! Il le détournoit seulement, disent tous les Anciens, & jamais ne l'incitoit à rien entreprendre; c'est à dire qu'il luy donnoit assez de mouvemens & de lumieres pour nier à propos, mais que jamais il ne lui inspiroit la hardiesse d'asseurer ses pensées, ni d'établir ses opinions avec trop d'affirmation. Aussi dit-on que ce mesme Genie estoit Saturnien, & non pas Martial, ce qui signifie qu'il portoit veritablement Socrate à la contemplation des choses, sans pourtant les lui faire defendre avec cette contestation & cette opiniastreté qui accompagne toûjours les Dogmatiques.

DE LA MEDITATION.

LETTRE LXII.

MONSIEUR,

Vous ne me reprocheriez pas tant ce que vous m'avez ouï dire assez souvent en faveur de la vie contemplative, si vous sçaviez de quelle façon, lors que j'y pensois le moins, je me suis veû comme transporté dans celle qui lui est oppoſée. En effet, me trouvant dans la pleine quietude d'une vie privée, & m'y promenant, s'il faut ainsi dire, le long du rivage, un coup de Mer avec un vent inespéré m'ont jetté tout à coup au milieu de la Cour; de la mesme sorte que des tourbillons portent assez souvent jusques en haute mer ce qui gouſtoit sur ses bords le repos de la terre ferme. Mais ne croiez pas que pour cela j'aie renoncé à toute sorte de contemplation, ni que je perde jamais le gouſt de ces retraites Philoſophiques, ou de ces entretiens solitaires qui compoſent la plus belle partie de noſtre vie. Outre que ceux qui s'y plaiſent, & qui sçavent l'art de s'y entretenir, trouvent la solitude par tout, & leur tranquillité au milieu des plus grandes agitations.

Je ne perds pas l'esperance de regagner un jour le port, & d'aller retrouver, comme Platon, l'agreable loisir de l'Academie, aprés avoir passé quelque temps dans une Cour, qui laisse beaucoup plus d'honneste liberté que celle qu'il quitta. Me voici tantost dans un âge où je pourrai honnestement demander la permission de m'aller accoustumer à la solitude du tombeau, & au repos du sepulcre. Car puisque nostre vie est une si veritable Comedie, il est juste qu'aprés les intrigues, les combats, & les demeslez, nous la terminions par des recreations innocentes & philosophiques, qui donnent bien plus de satisfaction que toutes les nopces & les danses d'un theatre.

Je ne dis pas ceci pour me plaindre des occupations où je suis, & qui vous semblent si penibles. Ce qui se fait volontiers, ne travaille pas beaucoup; outre que souvent, soit le plaisir, soit l'utilité, qui accompagnent ou qui suivent nos operations, surpassent ce qu'elles peuvent avoir de fâcheux. Les voiles d'un vaisseau ont veritablement quelque poids, mais elles ne le chargent pas tant qu'elles lui servent à le faire aller, & à rendre sa course plus legere. Il en est de mesme de plusieurs actions qui paroissent laborieuses, bien qu'elles soient en effet & commodes & utiles à la vie pour la passer plus avantageusement. C'est par là que je pretends vous pouvoir justifier

mon procedé dans l'emploi où je ſuis. XI.
Pour le ſurplus vous ne ſçauriez avancer aucune propoſition ſi favorable au repos, que je n'y mette inceſſamment l'encherre, par un ſurcroiſt d'eſtime que j'y ajoûterai. L'immobilité du premier moteur, me ſemblera toûjours preferable à l'agitation perpetuelle du premier Mobile. Auſſi Sparte n'a rien eu de ſi recommandable à mon ſens, que l'honneſte loiſir de ſes Citoiens. Et je trouve que l'un d'eux eut raiſon, de regarder avec admiration un Athenien qu'on venoit de condamner pour ſon oiſiveté, ce qui paroiſſoit au Spartiate une punition d'avoir veſcu en homme d'honneur, & comme nous parlons aujourd'hui, en vrai Gentilhomme. En effet, quand je conſidere qu'on tire noſtre mot *aiſe*, de l'Italien *agio*, & ce dernier du Latin *otium*, je fais volontiers cette reflexion, que nos Anciens ont toûjours creû qu'il faloit eſtre en repos pour eſtre à ſon aiſe, ou plûtoſt qu'on n'y pouvoit eſtre ſans un parfait loiſir. Cela revient à l'opinion de Thales, que la meilleure de toutes les maiſons eſtoit celle dont le Maiſtre avoit le plus de repos. Mais certes ce repos & ce loiſir ne nous doivent pas mettre hors de toute action; & noſtre ſolitude ne doit pas eſtre ſauvage comme celle d'un Sanglier, ni telle que les Anciens nous ont repreſenté la retraite d'un Timon, qui ne pût

Sanglier de *singularis*.

ſouffrir qu'un autre bigearre comme lui ſe rejoüiſt de ce qu'ils mangeoient ſeuls, ſans lui dire que ſa preſence l'empeſchoit d'eſtre encore en un meilleur eſtat. Le repos Philoſophique n'eſt ni chagrin ni reprochable pour ſa faineantiſe honteuſe. Quand un homme d'honneur ſe ſepare de la preſſe, c'eſt alors qu'il devient beaucoup plus utile à tout le genre humain. Et le plus ſolitaire des Oiſeaux conſacré à Pallas, aiant toûjours paſſé pour le ſymbole de la prudence, nous apprend qu'une vie retirée n'eſt pas à mépriſer, puiſqu'elle a ſes occupations ſtudieuſes, & qu'elle cultive mieux que toute autre les Arts & les Sciences. C'eſt ce qui a fait dire à Ciceron que la ſolitude eſtoit la demeure, ou, pour ſe ſervir de ſon mot, l'agreable Province de ceux qui ſe plaiſent aux Lettres & à l'étude. Mais à la verité il n'appartient pas à tout le monde d'uſer comme il faut de cette ſolitude, ni d'emploier utilement deux choſes qu'on y doit ſoigneuſement cultiver, le ſilence & la meditation.

Ne trouvez pas étrange que je parle du premier comme d'une choſe neceſſaire. Vous ſçavez ce que Pythagore requeroit de ſes Ecoliers pour ce regard. Numa plus ancien que lui, quoique pluſieurs Ecrivains l'aient nommé Pythagoricien, reveroit dit Plutarque, entre toutes les Muſes celle qu'il nommoit Tacite, ou Muette. Et vous vous ſouviendrez, s'il

vous plaiſt, de ce que Demoſthene repartit à un qui ſe vantoit du grand profit qu'il avoit retiré de ſon babil, qu'à ſon égard, un ſeul jour de ſilence luy avoit valu juſques à cinq talens. Adjouſtez à cela, que ſi nous apprenons des hommes à parler, comme diſoit un Ancien, les Dieux, c'eſt à dire les choſes divines, nous enſeignent à nous taire, *loquendi magiſtros habemus Homines, tacendi Deos.* Il eſt certain qu'un Fou ne ſçauroit ſe taire; & que ſi c'eſt une vertu d'Orateur de bien diſcourir, c'eſt le propre d'un Philoſophe d'obſerver ſouvent le ſilence, & de ſe contenir dans le port de Sigée, pour emploier les termes dont uſe gentiment une Courtiſane Grecque dans Athenée. Les Medecins conſiderent le ſilence comme utile à beaucoup de maladies corporelles; mais il peut paſſer pour une medecine Socratique, bien plus profitable à l'eſprit. Or que ne devons-nous point faire pour la ſanté de cette partie ſuperieure, s'il s'eſt trouvé des perſonnes qui pour obtenir celle du corps, ont eſté pluſieurs années ſans parler. Pline le dit d'un Mecœnas Meſſius, qui demeura trois ans muet volontaire, afin de remedier à un vomiſſement de ſang qui luy eſtoit ſurvenu aprés une convulſion. De verité l'on ne ſçauroit trop eſtimer le ſilence, qui outre une infinité d'autres avantages, a celuy-là de rendre beaucoup plus conſiderables les paroles de ceux qui le ſça-

XI.

Lib. 13. Gnathaena.

Lib. 8. nat. hiſt. 6.

vent bien pratiquer. Car comme l'excellence & le prix de la Porcelaine, à ce que nous apprenons de plusieurs Relations de l'Inde Orientale, vient d'avoir esté long temps cachée en terre, où ce qui la compose a eu le loisir de se raffiner : Il se trouve je ne sçai quoi de semblable dans le silence, quand nous retenons pour un temps de bonnes pensées, que nous ne communiquons qu'en temps & lieu aprés les avoir bien ruminées. Et n'est-ce pas la rareté qui recommande la pluspart des choses, & qui nous oblige à faire plus de cas du Soleil en Hyver où il paroist peu, qu'en Esté où il nous visite parfois plus que nous ne voudrions ?

Quant à la seconde chose absolument necessaire pour tirer quelque profit de la solitude, que nous avons dit estre la Meditation, ce n'est pas sans sujet qu'on fait prononcer à Periandre que tout dépend d'elle μελέτη τῶν πάντων, *Meditatio totum*. Celuy qui sçait l'art de mediter, *artem Meletheticam*, a ce merveilleux avantage, qu'il n'emprunte point d'ailleurs ni hors de luy, la fin de son operation, & qu'il trouve plus par son moien & par ses regles dans luy mesme, qu'en tout le reste du monde. Les preceptes de cette science Angelique font que nostre esprit, tournant une matiere qu'il se propose en cent façons differentes, luy donne toutes les formes qu'elle est capable de recevoir, de mesme qu'un Potier fait ce qu'il veut

de ſa terre argileuſe, la remuant à ſa fantaiſie, ſelon les loix de ſon meſtier. Il en arrive tout au contraire à ceux qui pour n'avoir jamais exercé avec methode le diſcours mental, ne s'eſtre point habituez au raiſonnement interieur, & n'avoir jamais accouſtumé leur ame à promener un ſujet par tous les lieux categoriques, & par toutes les Topiques qu'enſeigne une meditation bien ordonnée, ne produiſent rien que d'informe & d'imparfait; comme de certaines femmes qui n'accouchent que de faux germes, ou n'engendrent que des Monſtres. Je ſçai bien que vous n'attendez pas de moi que je vous expoſe ici tous les Canons d'une Metaphyſique, auſſi importante qu'elle eſt connuë de peu de perſonnes. Je vous dirai ſeulement qu'un de ſes premiers preceptes, & de la plus grande conſequence, eſt d'y philoſopher toûjours de la circonference au centre, rapportant tout ce qui ſe preſente de divers endroits à l'imagination & à la memoire, au theme choiſi, comme à un but pris dés le commencement de la meditation. Il faut renvoier tout le reſte qui nous peut détourner l'eſprit de ce premier object, prati quant en quelque façon cet autre bel art d'oubliance dont parloit autrefois Themiſtocle. XI.

Tant y a que vous pouvez reconnoiſtre par tout ce que je viens de vous écrire, que je ne ſuis pas ſi ennemi que vous le

preſuppoſiez, ni de la vie privée, ni des retraites Philoſophiques, ni des ſolitudes ſtudieuſes, où l'on tire profit du ſilence & de la meditation. Je ſçai bien que les Anciens n'accompagnoient les Statuës des Muſes de celle du Sommeil, ſelon l'obſervation de Pauſanias, qu'à cauſe que ce Dieu eſtoit ami auſſi bien qu'elles du repos, du ſilence, & des lieux ſolitaires. Et quand ils ont voulu que la Nuict, nommée par les Grecs Euphrone, euſt eſté la mere nourrice de la Prudence, j'ai toûjours creû que c'eſtoit pour ſignifier que le ſecret & le ſilence de cette meſme nuict, qui nous ſepare des compagnies, & qui nous met dans une libre poſſeſſion de nous meſmes, eſtoit fort propre à nous former le jugement, & à nous faire avoir de ſaines penſées de toutes choſes. Le Temple ſouſterrain de Conſus le Dieu des bons conſeils, reçoit une meſme interpretation. Quiconque prendra ces mythologies de la ſorte, ne preferera jamais abſolument la vie active à la contemplative, ni les charmes de la Cour aux enthouſiaſmes de la Philoſophie.

DE *LA DIVERSITE'* *des Sentimens.*

LETTRE LXIII.

MONSIEUR,

Vous trouverez moins étrange ces conteſtations pleines d'animoſité, qui cauſent aujourd'hui de ſi grands vacarmes par tout, quand vous ſçaurez que noſtre Siecle produit des hommes qui n'ont de commun avec les autres que la figure exterieure, tout le dedans eſtant d'une conformation differente. Car ſi la doctrine d'Hippocrate eſt vraie, que nos mœurs ſuivent noſtre temperament, & que les fonctions de noſtre ame dependent des organes materiels; ce n'eſt pas merveille que des eſprits qui agiſſent dans des corps tout-à-fait diſſemblables, aient des ſentimens abſolument contraires. Je vous dis ceci au ſujet d'un miſerable dont on fit ces jours derniers la diſſection dans Paris, aprés y avoir eſté executé publiquement à cauſe de ſes crimes. Ce n'eſt pas qu'il ne me ſouvienne bien qu'Ariſtote a dit en parlant des Monſtres au quatriéme chapitre du quatriéme livre de la Generation des animaux, qu'on a veû parfois comme un prodige à l'ouverture de

quelques beſtes à quatre pieds, que leur Foye, & leur Ratte avoient changé de coſté & pris la place l'un de l'autre ; ce qu'il repete au dernier chapitre du premier livre des meſmes animaux. Pline a fait encore cette remarque en tranſcrivant mot pour mot le texte d'Ariſtote au trente-ſeptiéme livre de ſon Hiſtoire naturelle. Mais le corps patibulaire dont je vous parle fut bien d'une autre conſideration, vous pouvant aſſeurer qu'il rendit l'Echole Galenique fort étonnée, quand on lui trouva les entrailles diſpoſées de telle ſorte, qu'il avoit à droite toutes les parties qui ont accouſtumé d'eſtre à gauche ; & non-ſeulement la Ratte au coſté droit, auſſi bien que le Foye à l'oppoſite, mais le Cœur meſme penchant vers le lieu d'où il s'éloigne par embas ordinairement ; & l'orifice ſuperieur de l'eſtomach, avec ſa décharge vers les inteſtins, tout au rebours de leur ſituation commune. Imaginez-vous preſque tout le reſte tranſpoſé de meſme, juſques à ce que vous aiez veû la docte deſcription que vous en donnera le ſçavant Anatomique M. Riolan ; vous ne la pouvez pas recevoir de meilleure main. Ie vous dirai cependant que voilà une des plus ſurprenantes obſervations que la Medecine ait jamais faite, bien qu'elle ne ſoit pas abſolument nouvelle : & qui pour avoir eſté ignorée, doit apparemment avoir donné lieu à de

grandes béveuës dans cette profession. XI.
Combien devons-nous croire qu'il y a eu de personnes incommodées de douleurs hepatiques, qu'on a traitées comme souffrant de la Ratte, & comme splenetiques, à cause du costé gauche dont ils se plaignoient? & à combien d'autres cette transposition des parties interieures aura-t-elle esté préjudiciable, dans une infinité de maladies où l'on applique des remedes Topiques, pour agir sur le lieu où est la douleur? Il ne faut point douter qu'il ne se soit fait d'estranges *qui pro quo*. Et si nous condamnons auec raison dans la Morale ceux qui prennent de la gauche ce qu'on leur presente de la droite; il semble que la Nature ait grand sujet de se plaindre ici d'avoir esté traitée de la mesme façon, par ceux qui font estat de la connoistre parfaitement. En effet l'on ne sçauroit nier sans s'opiniastrer contre ce qui est vrai-semblable, qu'il n'y ait eu une infinité d'autres hommes, formez au dedans comme l'estoit celui dont je vous parle, qui neantmoins ont esté medicamentez sur le systeme du corps humain, tel qu'Hippocrate & Galien l'ont presuppose, c'est à dire, tout different de ce qu'il a paru dans ce rencontre.

Je laisse à ceux qui feront exprés des Discours anatomiques sur ce sujet, de considerer s'il doit estre pris pour un simple jeu de la Nature, qui se plaist

à la diverſité ; ou ſelon les textes que nous avons rapportez d'Ariſtote pour une production monſtrueuſe, emploiant ce mot dans ſa plus étenduë ſignification, ſurquoi je vous renvoie à mon Opuſcule des Monſtres. Poſſible s'en trouvera-t-il qui le regarderont comme un notable prodige, propre à nous faire apprehender le bouleverſement de toutes choſes, qui ne paroiſt que trop en nos jours dans la pluſpart des Eſtats du Monde. Et peut-eſtre que d'autres rapporteront cette merveille à l'émotion de la fantaiſie des Meres, qui cauſe ſi ſouvent des effets extraordinaires *dum fortis imaginatio generat caſum.* Car ſi elle eſt capable de faire qu'une poule qui couve à la ſeule veuë de l'oiſeau ennemi, engendre des poulets qui ont la teſte d'un Milan : Si elle agit meſme au dehors, & ſur des corps éloignez, ſelon cette doctrine qui eſt celle d'Avicenne ; pourquoi cette meſme imagination ne pourroit-elle pas avoir ici renverſé ſon ouvrage, & changé la place qu'elle a accouſtumé de donner à ſes parties ? Je ne ſçai pas meſme s'ils ne voudront point que ce ſoit un évenement produit par le caprice de ceux qui ſe portent avec intemperance au faict de la generation. Lucrece l'a remarqué comme merveilleuſement important, quoiqu'il ne lui attribuë pas l'effet que nous diſons, quand il écrit:

Et quibus ipsa modis tractetur blanda voluptas, XI.
Id quoque permagni refert: nam more ferarum Lib. 4.
Quadrupedúmque magis ritu plerumque putantur
Concipere uxores.

Or cela ne sçauroit arriver, comme ces Vers, que je n'ai que faire de vous traduire, le portent, qu'une partie de la semence qui coule à droite dans l'accouplement ordinaire, ne se jette en celuylà au costé gauche; ce qui peut donner soupçon que l'enfant qui en vient se ressentiroit aprés de ce desordre; & recevroit de cette diverse posture une situation differente de ses parties interieures. Chacun sçait de quelle importance sont les principes en toutes choses, & personne n'ignore le proverbe, que c'est à l'enfourner qu'ordinairement les pains se font cornus. Mais quittons toutes les considerations physiques qu'on pourroit rapporter, & nous contentons de toucher Sceptiquement le point de Morale par lequel j'ai commencé, & je veux finir cette lettre.

Si l'on a pris jusques à cette heure pour un argument des diverses opinions qui se reconnoissent parmi les hommes, la varieté de leurs visages, & la contrarieté de leur temperament; que ne peut-on point dire aujourd'huy qu'on y observe cette derniere disproportion en la situa-

tion de leurs entrailles ? Sans mentir c'eſt une adjonction qui ſert merveilleuſement à ſe moins étonner du combat perpetuel des eſprits au ſujet de leurs penſées. Il ne peut pas y avoir de convenance entre eux, où tout eſt ſi different ; & je vous dirai à ce propos, qu'aiant ſouvent fait reflexion ſur les divers genies de ces deux grands hommes, Cardan, & Jules Scaliger, je me ſuis moins émerveillé qu'ils aient écrit l'un contre l'autre avec tant d'animoſité. Conſiderez la vaine fantaiſie de ce dernier, quand il s'imagina, Medecin qu'il eſtoit, d'eſtre venu des Princes de Verone ; inventant une fable que luy & ſon fils euſſent maintenuë vraie au peril de leur vie. Regardez de l'autre part le mépris que fait Cardan de ſon extraction, pouſſé d'une humeur contraire, mais peut-eſtre auſſi vicieuſe, lors qu'il ſe declare nettement fils de putain, commençant le livre de ſa propre vie par l'action de ſa mere, qui fit ce qu'elle pût pour avorter de luy. Certes vous ne trouverez pas étrange enſuite, que des ames ſi fort diſſemblables aient exercé entre elles ces inimitiez literaires qui ont paru dans leurs Ecrits. Et peut-eſtre que ma conjecture ne vous paroiſtra pas moins vrai-ſemblable que celle de Philoſtrate, qui fondoit toute l'animoſité reconnuë entre Eſchine & Demoſthene, ſur ce que le premier aimoit le bon vin, & le ſecond ne beuvoit que de l'eau. Je pen-

se que s'il eust sceû comme les hommes naissent avec cette position differente des parties que Momus eust voulu voir à découvert, il eust plutost rapporté l'antipathie de ces deux grands Orateurs à une telle diversité, qu'à la cause qu'il en donne, trop foible ce me semble, pour un si grand effet. XI.

Car pour revenir à Scaliger & Cardan, quoique l'un & l'autre ait fait profession de ne combatre qu'en faveur de la Verité, chacun la mettant de son costé, la chose revient toûjours au mesme poinct; & l'on void manifestement que des esprits d'une trempe si differente, ne peuvent s'accorder au fait de cette verité, à cause de son unité & de sa simplicité. Mais disons davantage, l'on fait la guerre pour le mensonge comme pour la verité, & celuy-là l'emporte souvent sur la derniere. La figure d'un Chien faite de bonne main, celle d'un Crapaut bien representé, qui ne sont que des faussetez, sont neantmoins plus estimez que ces mesmes animaux dans leur veritable naturel. Et pour mettre cela en plus grande évidence, le Spartiate Lysandre n'eut-il pas la hardiesse de soûtenir que cette mesme Verité dont nous parlons, ne valoit pas mieux que le Mensonge bien emploié? C'est ce qui fit qu'un autre Lacedemonien au lieu de s'offenser contre celuy qui l'appelloit Menteur, luy repartit froidement, qu'estant homme libre, il pouvoit men- *Plutar. apoph. Lacon.*

tir quand bon luy sembloit ; & que c'estoit le fait des autres hommes qui vivoient en esclaves, d'estre punis pour avoir menti. Aussi comme les Egyptiens dans une feste où ils mangeoient du miel & des figues, prononçoient ces mots consacrez à cette ceremonie, *dulce est Veritas*, qu'il n'y avoit rien de plus doux que la Verité ; ne lisons-nous pas ces autres d'une signification toute differente, dans les Proverbes du plus sage des Hebreux, *suavis est homini panis mendacii*, que l'homme dans sa nature corrompuë ne mange point de pain qui luy soit plus agreable que le mensonge ?

Idem de Iside.

Cap. 20. & postea implebitur os ejus calculo.

Ce n'est donc pas merveille qu'on conteste sur toute autre sorte de sujets, si le mensonge mesme a des supposts, & s'il se trouve des hommes qui osent le preferer à la verité. Admirons là-dessus les secrets impenetrables de la Providence divine, qui a voulu creer les hommes si dissemblables de corps & d'esprit, qu'ils ont toûjours esté & seront eternellement dans des disputes où ils consument les plus beaux jours de leur vie. C'est de ce principe que procedent les contentions si extrémes, & si implacables, que nous voions tantost au fait de la Theologie, tantost au sujet de la Politique, où il paroist bien que la plûpart d'entre eux ont les entrailles dans une position differente. O que les Romains formerent à propos leur mot *Quiritare* de *Quirites*, d'où

d'où l'on croit qu'eſt venu le *gridare* des Italiens, & noſtre *crier* François : Car qu'y a-t-il de plus propre ou de plus eſſentiel aux Peuples, que de murmurer, de ſe plaindre, & de crier ſans ceſſe, auſſi bien que la plûpart du temps ſans ſujet? Mais qui n'eſt point aujourd'huy d'une inclination ſemblable, & d'un temperament populaire pour ce regard ? & où ſont ceux qu'on voie de ſentimens ſi conformes entre eux, qu'il ne ſemble ſouvent que ce que les uns ont à droite, les autres l'aient placé à la gauche ? XI.

DE LA MODERATION d'Eſprit.

LETTRE LXIV.

MONSIEUR,

Je ſuis auſſi aiſe que le peut eſtre un parfait ami, d'apprendre la ſuite de vos proſperitez, & avec quelle moderation d'eſprit vous uſez des faveurs de la Fortune, ſouvent plus difficiles à digerer que ſes diſgraces. Permettez-moi neantmoins de vous communiquer quelques petites penſées là-deſſus, non pas que je pretende vous rien dire dont vous ſoiez ignorant, mais ſeulement pour vous faire ſouvenir de certaines reflexions qui nous ont, ce me ſemble, ſouvent ſervi

d'entretien. En tout cas vous ſçavez bien que les plus grands Advocats prennent l'avis de leurs confreres en ce qui les touche : Et que les plus ſçavans Medecins ne rejettent pas les ordonnances des autres de leur profeſſion dans leur propre fait.

Tous les Philoſophes moraux ont convenu en ceci, qu'il n'y a point de temps de la vie qui nous doive eſtre plus ſuſpect, que celuy où toutes choſes nous rient, & où il ſemble que nous ſoions dans une parfaite tranquillité ; parce que la tempeſte n'eſt pas ſi ordinaire aprés les grandes bonaces de la Mer, que les revers de Fortune ſont certains quand elle a pris long-temps plaiſir à nous careſſer. Lors que cette aveugle a retiré le bras, & qu'il ſemble qu'elle nous ait voulu, je ne dirai pas obliger, mais ſeulement épargner ; c'eſt alors qu'il faut eſtre le plus ſur ſes gardes, & tenir pour aſſeuré qu'elle a deſſein de nous tirer quelque coup bien dangereux. *Vbi tranquilla tibi omnia videntur, ibi nocitura non deſunt, ſed quieſcunt, ſemper futurum aliquid quod te offendat, exiſtima.* Car la Nature qui a, dit-on, établi un milieu entre toutes les extremitez, n'en a point mis d'apparent entre la joie & la triſteſſe, le plaiſir & la douleur. Paul Emile perd un de ſes enfans cinq jours devant ſon Triomphe, le Deſtin luy en enleve un ſecond trois jours aprés ; & ſouvent

Sen. l. 2. de Ira, c. 31.

entre le lever & le coucher d'un meſme Soleil, nous experimentons ce que l'une & l'autre Fortune ont de plus ſenſible. XI.

Mais à quoi eſt-ce nous reduire, ſi nous ſommes obligez de nous inquieter meſme dans les plus grandes proſperitez par la crainte de l'avenir ? Et n'eſt-ce pas nous condamner à une continuelle perplexité durant tout le cours de noſtre vie ? En verité ce ſeroit s'impoſer de trop rudes loix, ſe rendre malheureux de peur de le devenir, & pratiquer une Philoſophie dont les voies & les adreſſes nous éloigneroient de ſa fin principale, qui ne peut pas eſtre autre que noſtre felicité. La raiſon doit moderer paiſiblement nos défiances, & quoique nous prevoions tous les mauvais tours de la Fortune, convertir à noſtre uſage ce qu'elle nous offre d'agreable ou d'utile preſentement. Car s'il n'y a rien de ſi contraire à noſtre eſtre que les ſoucis cuiſans ; & ſi le Poëte les a placez fort à propos à l'entrée de l'Averne, comme ceux qui contribuënt plus que toute autre choſe à nous precipiter,

Veſtibulum ante ipſum, primiſque in faucibus Orci,
Luctus, & ultrices poſuere cubilia curæ. Virg. 6. Æn.

ne ſerions-nous pas artiſans de noſtre propre malheur, ou pour mieux dire, homicides de nous meſmes, ſi nous faiſions ſervir nos plus grandes felicitez de ma-

tiere à nos déplaisirs, sur l'apprehension de ceux qui nous peuvent arriver ? Soions plutoſt diſpoſez à tout, avec une indifference qui ne nous empeſche pas de gouſter le bien preſent, encore que nous n'ignorions pas de combien de maux il peut eſtre ſuivi.

Avoüez que ma Philoſophie n'eſt pas des plus importunes, ni de ces auſteres qui ne rient jamais. Tant s'en faut qu'elle trouble les plaiſirs avec de fâcheuſes conſiderations, qu'elle m'apprend à ſurmonter ce que nos jours ont de plus difficile, par de certaines gaietez que ſes raiſonnemens nous impriment. Divers Auteurs parlent d'une montagne d'Afrique qu'il faut paſſer en ſautant, & en danſant, parce qu'autrement on ne manqueroit jamais d'eſtre ſaiſi de la fiévre. En verité il en eſt de meſme de beaucoup de mauvais pas de la vie, où noſtre eſprit ſuccomberoit ſous le faix de l'adverſité, s'il ne ſe recreoit par des reſolutions philoſophiques, qui ſont toûjours accompagnées de joie & de ſatisfaction interieure. *Tum illud oritur inæſtimabile bonum, quies mentis in tuto collocatæ, & ſublimitas expulſis terroribus, & ex cognitione veri gaudium grande & immotum, comitâſque, & diffuſio animi*, comme en parle ce Romain, qui devoit avoir bien reſſenti ce qu'il décrit en de ſi beaux termes.

Jean Leon & c.

Sen. de vita bea ta c. 4. & 15.

Mais cela n'empeſche pas que je ne

vous exhorte à tenir pour constant, qu'à le bien prendre la prosperité est plus à craindre que l'adversité, & qu'on peut tirer beaucoup plus de profit de celle-ci que de la premiere. Les revers de Fortune sont des medecines, dont le mauvais goust est recompensé par leurs effets salutaires. Et l'experience journaliere fait voir qu'il est des hommes qui naissent parmi les tribulations, comme des arbres plantez durant la rigueur de l'hyver, qui reüssissent incomparablement mieux, & durent bien davantage que les autres. Ajoûtez que la douceur des plaisirs se convertit d'elle mesme en amertume; & que ce qui nous a contentez, fait presque toûjours nostre affliction. Qui causa toutes les calamitez de Niobe, que l'excés de ses contentemens precedens? XI.

Tantalis est numero natorum facta superba,
Natorum adflicta Tantalis est numero. *Pentadius epivet. 31.*

Ne vous rebutez donc pas contre ce paradoxe moral, vous qui prenez plaisir dans la defense de tant d'autres. Et souvenez-vous que ce n'est pas assez de se garantir des charmes de la joie, il faut tirer profit de son contraire, & convertir à nostre avantage non seulement ce que la Fortune nous presente à souffrir, mais mesme ce qu'elle fait endurer de fâcheux aux autres. En quelque estat que nous soions, nous voions des personnes

plus malheureuſes que nous ; & c'eſt ſur celles-là que nous devons jetter les yeux pour y trouver de la conſolation, plutoſt que ſur d'autres qui ont dequoi ſe prévaloir à noſtre égard dans toutes les commoditez de la vie. Car vous trouverez bien mieux voſtre compte à conſiderer l'infortune d'un miſerable porte-chaiſe, qui ſuë ſous la peſanteur de ſa charge, pour vous eſtimer heureux dans voſtre condition ; qu'à regarder d'un œil d'envie celuy qu'il porte, ſi vous avez fait difficulté de débourſer pour cela une demie piſtole comme luy. A tous momens, & en mille autres rencontres, les occaſions ſe preſentent de faire les meſmes reflexions.

Vous voiez comme je veux détourner voſtre veuë de tant d'objets agreables qui l'occupent préſentement, pour luy en faire regarder de bien moins plaiſans. Je fais en cela comme ceux qui portent l'eau au logis d'un ami, lors qu'il y a peril que le feu ſon contraire ne l'endommage. Ha, que nous en voions qui tiennent un procedé different ! Quand noſtre eſprit eſt dans le feu des plus fortes paſſions, que la volupté ou le déplaiſir le conſument viſiblement, c'eſt alors que nous recevons preſque de tout le monde, au lieu de ce qui ſeroit propre à l'éteindre, des méches & des allumettes qui l'augmentent, ou par de ſottes condoleances, ou par des conjouïſſances pleines de flatterie.

D'VN AVEVGLE-NAY.

LETTRE LXV.

MONSIEUR,

Lors que Galien a voulu décrire les merveilles de l'œil, & l'importance de la veuë, il a proteſté qu'il le faiſoit par le commandement exprés d'une Divinité, s'excuſant meſme de ce que contre le gouſt des Medecins de ſon temps il ſe ſervoit de quelques demonſtrations Geometriques, parce que c'eſtoit pour ſuivre les ordres du Dieu qui luy preſcrivoit cét ouvrage. Si ce grand Interprete des plus ſecrets myſteres de la Nature, n'a voulu parler du Genie qui le pouſſoit à une ſi belle contemplation, comme chacun a le ſien auſſi bien que Socrate,

Lib. 10. de uſu partium c. 12. 13. & 14.

--Sua cuique Deus fit dira cupido ; *Virg.*

je trouverois ſon diſcours un peu rude, pour un homme ſur tout de ſa profeſſion ; & les plus partiaux pour ſa doctrine auroient peut-eſtre aſſez de peine à defendre ſa ſincerité, & meſme à trouver du rapport entre ce paſſage & beaucoup d'autres de ſes Oeuvres. Quoiqu'il en ſoit, puiſque je ne veux vous parler que du vice des yeux, & des défauts, ou plutoſt de la privation entiere de la veuë,

je n'ai pas besoin de prendre le Ciel à garand comme luy, & il me suffira de vous dire que pour répondre à vostre curiosité sur les divertissemens que je puis prendre à Poitiers, je desire vous communiquer l'entretien que j'ai eu avec un Aveugle-nai qu'on m'y a fait voir.

Je ne pouvois pas neantmoins prendre un sujet pour vous écrire, qui merite mieux vostre attention, puisque les contraires se connoissent l'un par l'autre, & les privations par les habitudes. Nous ne sçaurions bien comprendre les tenebres que par la lumiere, ni la *Cecité* que par les fonctions de l'œil & l'excellence de la veuë. Or vous sçavez qu'elle est le plus noble de nos sens, comme l'œil est la plus importante partie du corps humain, où il tient le mesme lieu, dit Aristote, que la raison dans nostre ame, dont elle fait la plus noble portion, ὥσπερ ἐν σώματι ὁ ψις ἐν ψυχῇ νῦς. Si ce rang luy pouvoit estre disputé, ce seroit sans doute en faveur de l'ouïe, qui veritablement n'est pas nommée sans fondement le sens des disciplines, & mesme de la Foi, parce que la plûpart des Sciences estant acroamatiques, comme parle l'Echole, & aiant besoin de la vive voix pour estre facilement compriſes; l'ouïe merite sans doute beaucoup d'éloges pour ce regard. Mais si faut-il avouër qu'à comparer un de ces sens à l'autre, la veuë doit toûjours emporter le dessus.

deſſus par de grands avantages. Car ce n'eſt pas ſans raiſon qu'un témoin oculaire eſt préferé à dix qui ne dépoſent que ce qu'ils ont ouï dire, *plus valet oculatus teſtis unus, quàm auriti decem.* Les paroles qui ſortent par la porte d'ivoire, dont les dents ſont le ſymbole, ſont ſujettes à bien plus de tromperie, que les objets qui viennent à nous par celle de corne, ou par l'intervention de cette membrane cornée de l'œil, ſelon l'interpretation de Servius. Et generalement parlant, la veuë imprime les choſes bien plus fortement dans noſtre ame, que ne fait pas l'ouïe; XI.

Segniùs irritant animos demiſſa per aurem,
Quàm quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus. Horat de arte poet.

Auſſi eſt-ce là deſſus que Lucien a fondé cette belle Mythologie qu'il nous a donnée touchant ce que les Anciens ont dit des Syrenes, & des Gorgones. Les premieres n'attiroient pas les hommes en un inſtant, aiant beſoin de quelque temps pour ſe faire entendre; encore s'en eſt-il trouvé qui les ont évitées. Mais quant aux Gorgones qui agiſſoient par la ſeule veuë ſans y emploier l'ouïe, leur effect eſtoit momentanée, & avec tant d'efficace que perſonne n'a jamais pû leur reſiſter. Il y a meſme des Sciences comme l'Aſtronomie, où l'on peut ſoûtenir que les yeux ont beaucoup plus contribué qu'aucun autre ſens. Les He-

breux ne nomment point autrement ceux qui ont eu le don de Prophetie, que les Voians, ce qui pourtant regarde principalement l'esprit. Et je me souviens que Platon maintient dans son Timée, que la Philosophie, le plus grand (dit-il) de tous les biens dont les Dieux ont voulu obliger les hommes, nous a esté communiquée par la veuë. Cela fait que je m'estonne moins d'une autre pensée de Galien, touchant la situation de nos yeux. Car beaucoup de personnes se sont contentées de dire avec Macrobe, que tous les sens avoient leur siege dans la teste, où est celuy de la raison, parce qu'ils luy doivent estre soûmis. Mais Galien fait tant d'estat de la veuë, qu'il veut que le cerveau, reconnu pour le vrai domicile de cette mesme raison, n'ait sa place dans la teste qu'à cause des yeux qui devoient y estre comme au lieu le plus haut, bien qu'il reconnoisse que les autres sens n'y sont qu'en consideration du cerveau. En verité c'est donner une merveilleuse superiorité à la veuë. Et certes son operation qui se fait en un instant sur tant de choses differentes, montre bien qu'elle est toute celeste. Les quatre autres sens ont leur rapport facile aux quatre Elemẽs; il reste la veuë, dont la relation au Ciel me semble la plus juste aussi bien que la plus relevée de toutes. C'est par ce cinquiéme sens que l'homme seul discerne avec plaisir les

Lib. 7. Saturn. cap. 14.

Lib. 8. de usu part. cap. 5.

delicateſſes de la Peinture, & ce qu'ont les Arts de plus rare ou de plus ſubtil. XI.
Et il me ſemble que quand les Grecs ont nommé, à cauſe des yeux ſeuls, toute la face humaine, Πρόσωπον, parce que, dit Ariſtote, προσωπεῖον ὄπωπε, n'y aiant que l'homme de tous les animaux qui ſoit dans une poſition propre à regarder devant ſoi; ces meſmes Grecs, n'ont pas adjugé une petite prérogative à la veuë ſur les autres ſens, dont les organes ne ſont pas moins apparens, ni moins renonnoiſſables que le ſien ſur noſtre viſage. 3. de part. ani. c. 1.

Mais je ne m'apperçois pas que je dreſſe ici un Prologue qui ſera peut-eſtre plus long que toute la piece. Pour revenir donc à l'Aveugle dont je me ſuis propoſé de vous entretenir, & avec qui je ſuis entré en quelque converſation; ſon nom eſt Dreux de la Valée. Il eſt honneſte homme, d'une des bonnes familles de Poitiers, & qui nonobſtant ſa diſgrace n'a pas laiſſé d'aller eſtant jeune aux Colleges, & d'y faire des études telles qu'il a diſputé publiquement ſur des Theſes de Philoſophie. D'abord il me dit n'eſtre pas bien aſſeuré s'il eſtoit nai dans une totale privation de la veuë, parce qu'il avoit appris de ſes parens qu'on ne s'eſtoit apperceu de ſa *cecité* qu'à l'âge de neuf ou dix mois, mais qu'il n'avoit nulle ſouvenance d'avoir jamais rien veû. Je conſiderai ſa veuë aſſez nette, & luy

demandai s'il ne discernoit pas estant au grand jour, & sur tout au Soleil, un air plus lumineux que dans la chambre, ou lors qu'il estoit nuict. Au commencement il me fit entendre que non, mais l'aiant mené à la fenestre, & tourné tantost du côté du jour, tantost de l'autre, il reconnut qu'il s'appercevoit de quelque difference, qu'il avoit creû jusques à l'heure proceder plutost de l'épaississement de l'air quand il s'approchoit d'une muraille, ou de quelque autre corps solide, que de la lumiere. Car vous remarquerez qu'il se promene dans sa chambre sans se heurter, ce que nous ne sçaurions faire lors que nous ne voions goutte, & qu'il iroit sans guide par la ville, à ce qu'il se promet, s'il n'y avoit à craindre pour luy que de choquer les murailles. Or parce qu'il proteste que c'est sans rien voir, il attribuë cela à une espece d'instinct, comme il l'appelle, & à une prénotion que luy donne la Nature, par le moien de la condensation de l'air qui luy est sensible sans sçavoir comment, lors qu'il approche d'un corps massif qui en fait la repercussion. Pour moi je croi que c'est un pur effet de la lumiere qui agit sur ses yeux, quelque vice qu'il y ait, comme sur les nostres lors que nous les couvrons parfaitement de nos paupieres; ce qui n'empesche pas que nous ne discernions le jour des tenebres, & la veuë d'une chandelle la nuict, quoique nous

tenions nos yeux étroitement fermez. Sa cecité n'eſt pas telle non plus, qu'il ne s'apperçoive de l'obſcurité d'un corps ſolide qui luy rend l'air moins lumineux, & qui l'avertit preſque inſenſiblement qu'il trouverroit là de l'obſtacle, s'il paſſoit outre. XI.

Quant à ce qui concerne les couleurs, il ne les connoiſt que par ce qu'on luy en a appris dans les claſſes de Phyſique. Il ſçait qu'il y en a de vraies, comme d'autres qui ne ſont qu'apparentes; & qu'entre le blanc & le noir il s'en trouve cinq moiennes, avec une infinité d'autres qui ſe forment ſelon qu'elles participent plus ou moins des premieres. Si c'eſt en diſcourir autrement que les aveugles n'ont accoûtumé de parler des couleurs, il aſſure pourtant non ſeulement qu'il n'en diſcerne aucune, mais meſme qu'il luy eſt impoſſible de s'imaginer ce qu'elles peuvent eſtre en effet.

Je luy demandai s'il ne ſe figuroit point quelque idée du Soleil ou de la Lune, & de cette grande multitude d'Etoilles qui roulent ſur nos teſtes avec le firmament. Il me repartit qu'il avoit quelque connoiſſance du mouvement des Cieux, par le maniment de la Sphere que luy faiſoient toucher ceux qui luy ont donné quelques leçons d'Aſtronomie. En effet il n'ignore pas la ſuite des maiſons du Soleil dans l'obliquité du Zodiaque; & il conçoit aſſez que la diſtance des cer-

cles polaires au Pole, eſt égale à celle des Tropiques à l'Equinoctial. Mais avec tout cela il nous pria de croire qu'il ne luy eſtoit pas poſſible de former dans ſon eſprit la moindre conjecture de la beauté de ce grand Aſtre dont il entendoit dire tant de merveilles, ni de tout ce qu'on l'aſſeuroit paroiſtre dans les Cieux à quiconque pouvoit les contempler.

Vous voiez en tout cela clairement la preuve de l'Axiome Philoſophique, qu'il n'entre rien dans noſtre eſprit que par la porte des ſens; & par conſequent que ſi l'on manque de quelqu'un, noſtre ame eſt neceſſairement privée de beaucoup de connoiſſances. Pour en prendre plus d'éclairciſſement je l'interrogeai s'il n'avoit jamais ſongé en dormant qu'il converſaſt avec ſes amis; & en ce cas là comment ils luy avoient ſemblé veſtus, veu que quand meſme ſon imagination les luy auroit repreſentez tout nuds, il faloit que leur corps luy paruſt couvert de quelque couleur. Il reconnut que ſa faintaiſie luy avoit ſouvent donné de telles illuſions, mais que l'entretien avec ſes amis ſe paſſoit toûjours ſans les voir, en propos & en divertiſſemens où il n'intervenoit nulle ſorte de couleurs; non plus qu'à l'heure que nous parlions à luy il n'en voioit aucune, ni nos perſonnes, quoiqu'il fuſt en diſcours avecque nous, & que nous communiquaſſions les uns avec les autres. Je luy avois fait cette queſtion, parce

que la faculté interieure que nous appellons fantaisie estant, selon l'etymologie de son nom Grec, une autre lumiere qui éclaire au dedans, & qui peut-estre faisoit voir la nuict pour quelque temps Tibere & Cardan à leur réveil, je voulois m'informer si elle pouvoit produire, dans ce défaut de Nature où il est, quelque phantosme indépendant. Mais je me confirmai dans la doctrine commune, que cette seconde lumiere dépend absolument en ceci de la premiere, que c'est *lumen de lumine*, & qu'elle n'éclaire pour faire voir les couleurs qu'autant qu'elles luy ont esté revelées par les fenestres de l'ame, qui sont les yeux. XI.

ἀπὸ τοῦ φάους.

Arist. 3. de anim. cap. 14.

L'on m'a montré ici un autre aveugle dont le pere estoit Horloger, & qui reüssit en plusieurs ouvrages faits à la main avec assez d'artifice. Quelqu'un donna au Cardinal de Richelieu, comme une piece rare, un Carrosse en petit, qu'il avoit fait dans une cave fort obscure, ou pour y estre moins distrait qu'ailleurs, ou pour avoir cela de commun avec les taupes, aussi bien que la cecité, de se plaire sous terre. Mais outre que je n'ai rien remarqué de beaucoup plus notable dans son industrie, qu'en celle de l'aveugle des Quinze-vingts de Paris, qui fait & polit si parfaitement des formes de souliers; il est encore moins considerable que le premier en ce qu'il n'est pas aveugle-nay, se souvenant bien d'avoir

veû des étoilles au Ciel, parce qu'il ne perdit la veuë qu'à quatre ans. Car si le mot, *aveugle*, vient du Latin *abocula-tus*, il luy convient veritablement, puis-qu'il a esté privé de la veuë dont il jouïs-soit autrefois; mais il n'est pas aveugle-nai, ou, *cæcus ab ortu*; comme il sem-bleroit qu'à parler exactement l'aveu-gle-nay ne pourroit pas estre nommé *abocula tus*, ni simplement aveugle, dau-tant qu'il n'a pas perdu ce qu'il n'a ja-mais possedé. L'usage neantmoins l'em-portera toûjours ici & ailleurs sur les pe-tites raisons Grammaticales. Il est bien certain que tous les aveugles-nais ne le sont pas pour toûjours, s'il est constant que les petits Tartares viennent au mon-de les yeux fermez aussi-bien que les chiens, & qu'ils ne voient clair au plu-tost qu'au bout de cinq jours, selon que plusieurs l'écrivent. L'on a dit aussi que la Nature formoit l'œil le dernier de tous les membres, comme le dernier ne-cessaire, ce qui ne diminuë pas les avan-tages que nous luy avons donnez. A la verité outre quelques animaux imparfaits, tels qu'on en void dans des écail-les, on dit que la Balene a besoin d'un guide qu'on veut qui la conduise parce qu'elle ne void goute. La Taupe a bien des yeux, mais la membrane qui les cou-vre les luy rend comme l'on croit de nul usage. Antonius Diogenes asseure dans Photius que les hommes d'une ville d'I-

berie ne voioient que de nuict, & nullement de jour. Et si les Issedons du Nort, qui sont les Arismaspes des Scythes, n'ont qu'un œil non plus que les Cyclopes des Poëtes, il semble que cette mesme Nature ne prenne pas tous les soins de la veuë, qu'elle a d'ordinaire de ce qui est absolument necessaire. XI.

La consolation qu'on voudroit donner là-dessus à ceux qui ont perdu la veuë, seroit bien legere. Mais certes il y a des raisons bien plus fortes, dont on peut adoucir ce que leur desastre semble avoir de plus fâcheux. De combien de penibles desirs sont-ils exempts par cette maxime generale de la Morale, qu'on ne souhaite jamais une chose inconnuë? *ignoti nulla cupido*. La privation des plus grandes satisfactions que nous donnent les yeux, ne peut pas rendre malheureux les Aveugles-nais, comme plusieurs se l'imaginent, si la mesme regle est aussi certaine qu'on la tient. Supposons neantmoins qu'ils soient à plaindre dans la perte de beaucoup de contentemens que leur donneroit la veuë; de combien de fâcheux objets sont-ils delivrez en recompense? Et ne serons-nous pas toûjours contraints d'avouër, à bien examiner ce poinct, qu'il y a de l'avantage pour eux, puisqu'ils gagnent plus qu'ils ne perdent dans leur aveuglement? Car on ne peut pas dire qu'il soit un mal de luy-mesme, & consideré separément; si nous ne voulons demeurer

d'accord que nous ſoions miſerables la moitié ou peu s'en faut, de noſtre vie, que nous avons les yeux fermez. Certes il en eſt tout autrement, & ſi nous y prenons garde, nous trouverons que nous les fermons ſouvent pour mieux goûter les plaiſirs des autres ſens, & pour y rendre noſtre ame plus attentive, comme elle eſt toûjours lors qu'elle reçoit moins de diſtraction. En effet, quand le Poëte a voulu repreſenter Didon dans ſon plus grand contentement, il luy a fait perdre la lumiere, & l'a miſe dans l'obſcurité d'une profonde caverne.

Speluncam Dido, Dux & Trojanus eandem
Deveniunt.

Pour bien juger d'une melodie, ou pour diſcerner exactement le gouſt d'une liqueur, la Nature nous porte d'elle-meſme à clorre les paupieres. Et noſtre ſatisfaction ſe trouve tellement parfois dans les tenebres, que nous les recherchons aux choſes meſme les plus ſaintes, l'air ſombre des Temples augmentant noſtre devotion, & le Ciel ne ſe découvrant jamais plus lumineux à nos ames, qu'aux heures & aux lieux où nous ne voions goute ici bas.

Combien toutes les Hiſtoires nous font-elles remarquer d'aveugles tels qu'Appius Clodius, qui ont eu meilleure veuë aux affaires d'importance, que les plus clair-voians de leur temps? Et

ne dit-on pas que Democrite se priva XI.
tout exprés des yeux du corps, pour avoir ceux de l'esprit plus propres à la contemplation ? s'il ne le fit, comme d'autres pensent, pour ne pouvoir souffrir l'object des méchans qui ne prosperoiẽt pas moins de son temps qu'ils ont fait depuis. L'aveuglement d'Homere ne l'a pas empeschẽ de nous faire voir des choses si belles, que depuis plus de deux mille ans elles sont en admiration à tout le monde. Et Tiresias qui perçoit si avant & si certainement dans l'avenir, qu'il a passé pour le plus grand Prophete des Gentils, n'avoit pas la veuë meilleure qu'Homere ; quoique selon l'observation de Ciceron ils ne l'aient jamais representé dans toutes leurs Poësies déplorant son infortune, comme ils ont fait un Polypheme, qui dans sa brutalité croioit avoir tout perdu en perdant la veuë. En verité ils eussent eu grand tort de donner les sentimens d'un homme si grossier, à celuy qu'ils croioient avoir receu tant de graces de leur Jupiter ; veu principalement qu'il n'est pas des aveugles, comme des sourds, & des muets qui ne peuvent jamais devenir, dit Aristote, judicieux ni sages comme les premiers. La prudence est si voisine de la *cecité*, que plusieurs pour s'attribuer celle-là en apparence, affectent de témoigner qu'ils ont la veuë courte, ce qu'on reproche ordinairement aux Espagnols, qui prennent pour cela

5. Tusc. 39.

Lib. de sensib. c. 1.

leurs *antojos* de meilleure heure que les autres, ou du moins *por gravedad*, comme ils disent, qui est un second avantage qu'ils y cherchent.

Mais on peut bien passer plus outre, & soûtenir que la veuë cause souvent plus de disgraces que l'aveuglement. Ovide ne fut banni que pour avoir trop veû, & beaucoup par là sont tombez depuis luy dans d'extrémes infortunes. Sa Medée a peur de rendre ses yeux criminels,

Lib. 7. Metam. —— *oculósque videndo*
Conscelero.

La veuë ne fascine pas seulement, elle reçoit la fascination. Il se trouve de puissans Monarques sur la Terre assez impuissans d'esprit, pour ne pas souffrir qu'on les regarde impunément au visage; & si nous en croions Acosta, c'estoit un crime puni de mort à l'égard du menu peuple par les Rois de Mexique. Combien y a-t-il de personnes qui peuvent dire comme cét amant infortuné, *ut vidi, ut perii*? Et qui peut se vanter d'estre jamais retourné de la ville chez soi, sans avoir esté affligé par cette partie qui nous fait voir? & souvent en beaucoup de façons. Ce n'est donc pas sans un grand mystere, que le Sage Hebreu s'est écrié dans son Ecclesiastique, *nequius oculo quid creatum est*?

De verité l'on ne sçauroit nier que le défaut de la veuë ne puisse estre parfois

préjudiciable : C'eſt par luy qu'on a ſouvent rendu incapables de porter Couronne, ceux à qui l'on n'euſt pû autrement la diſputer. Manlius Torquatus eſt loüé d'avoir luy-meſme refuſé le Conſulat ſur l'infirmité de ſes yeux, proteſtant que celuy qui ne void que par ceux d'autruy ne peut accepter ſans impudence une charge qui luy met entre les mains, & laiſſe à ſa conduite la vie & les biens d'une infinité de perſonnes. Bref à moins que de tomber dans un aveuglement d'eſprit, on ne doutera jamais des deſavantages que cauſe ſouvent celuy du corps. Mais tournez la medaille, vous verrez qu'on n'en évite pas d'autres encore plus grands pour avoir bonne veuë; & ſi vous ſerez d'ailleurs contraint de confeſſer que la *cecité* a ſes biens & ſes privileges encore plus grands que nous ne les avons remarquez, ne fût-ce que quand nous cedons le haut du pavé aux aveugles comme aux plus grands Seigneurs. Pour concluſion permettez-moi cette petite raillerie en faveur des premiers, que ſi le texte d'Ariſtote eſt veritable, qu'aux Pourceaux la perte d'un œil eſt la perte de la vie, on peut dire que c'eſt tenir plus du Pourceau que de l'homme raiſonnable, de ne pouvoir vivre ſans yeux. XI.

Lib. 6. de hiſt. ani. c. 18.

DES NOUVELLES DE LA COUR, &c.

LETTRE LXVI.

MONSIEUR,

Je ne m'étonne pas qu'il ait si bien reüssi à celuy que vous dites vous avoir envoié une si belle description de nostre Cour. Les choses où nous prenons plaisir s'executent ordinairement avec succés. Et comme il fait ici une des plus considerables parties de nostre beau monde; ce n'est pas merveille qu'il se soit plû à vous representer un lieu où il a tant d'avantage, & qu'on peut nommer avec figure son Element. Vous n'ignorez pas ce qui se dit autrefois d'un Androcide, qui avoit si admirablement peint les poissons dont une Scylla se trouvoit environnée. L'on sçavoit qu'il les aimoit avec une extréme friandise, & cela fit prononcer à tous ceux qui contemplerent son tableau, que l'inclination de l'ouvrier avoit beaucoup plus contribué à sa perfection, que les regles de l'art, ni la delicatesse du pinceau. Je croi que les principaux agrémens de ce beau craion que vous avez receu, peuvent estre rapportez à un semblable principe. Pour moi qui n'ai pas sujet de ressentir les mêmes transports d'esprit,

Plutar l 4. symp. qu. 2.

& que l'âge, avec le naturel, éloignent de ce que la Cour peut avoir de plus charmant, je n'ai garde d'entreprendre rien de tel, & vous seriez injuste si vous m'y vouliez obliger. XI.

Tant s'en faut que je sois pour le faire, qu'il n'y a rien que j'observe plus inviolablement depuis que j'y suis, qu'un silence approchant du Pythagorique. Mes yeux & mes oreilles me servent dans leurs fonctions accoûtumées : mais pour la langue, elle auroit sujet de se plaindre, si elle n'avoit pris gouſt à l'agreable taciturnité que je me suis prescrite. Souvenez-vous que cette mesme langue est la partie par laquelle les Medecins ont accoûtumé de reconnoistre les maladies du corps, & les Philosophes celles de l'esprit. La Bibliotheque de Photius m'a fait voir quelque part, que celuy qui fut appellé Ulysse parce que sa mere estoit accouchée de lui dans un chemin, eut encore le nom d'Outis, dont Homere a parlé, à cause de ses grandes oreilles, qui sont le symbole de cette exacte attention à écouter sans bruit, & de cette prudence consommée dont il servit de patron à toute l'Antiquité. *Cod. 186.*

Ce n'est donc pas de moi de qui vous devez attendre les plus curieuses nouvelles du Cabinet, quand mesme il en viendroit quelqu'une à ma connoissance. Et vous pouvez juger que celuy qui fut condamné à l'amende par ceux de Locres, pour avoir demandé des nouvelles à l'en-

trée de leur ville, n'eſtoit pas de l'humeur où je ſuis preſentement. A la verité je ne les ai pas toûjours mépriſées de la ſorte. Le genie de noſtre nation m'y a fait autrefois chercher du divertiſſement comme font les autres. Mais la loi que me je ſuis impoſée m'a changé de telle ſorte, que celle de Charondas, qui defendoit aux Comediens d'offenſer perſonne ſur le Theatre, horſmis les adulteres, & les curieux de nouvelles, commence à ne me pas déplaire.

Ne croiez pas pourtant que je ſois metamorphoſé de meſme au reſte de mes ſentimens. La Cour qui m'oblige à quelque contrainte pour ce qui touche l'exterieur, & en des choſes d'auſſi peu de conſequence que ſont des nouvelles, n'aura jamais le pouvoir d'ébranler tant ſoit peu mon ame aux choſes d'importance, ni de luy faire prendre d'autre aſſiette que celle où vous l'avez veuë.

Les agitations de cette meſme Cour m'affermiſſement plûtoſt qu'elles ne m'ébranlent. Et ſes vanitez au lieu de me donner envie de m'élever, me font aimer tout ce qui eſt bas. Je reſſemble à ces plantes, telles que la Chriſtophoriane, qui ſe tiennent d'autant plus petites qu'elles ſe trouvent en un lieu haut. Et pour contrequarrer l'humeur de ceux qui ne ſongent ici qu'à occuper toûjours le deſſus, mes plus frequentes penſées me font obſerver l'avantage de ce qui eſt

Similerus de Altibus.

humble

humble & rampant. En effect nous ne faïsons gueres d'actions agreables sans nous humilier. Pour ne rien dire des plus voluptueuses, nous ne sçaurions dormir doucement sans nous coucher ; l'on s'assiet pour se repoſer ; & le plaisir de la table ne se peut bien prendre debout. N'est-ce pas tout le contraire de ce que nous faisons en nous élevant ? L'on ne monte jamais qu'avec peine, & toûjours vers le peril & la chutte. Le fruit ne se cueille au haut des grands arbres, qu'en hazardant la vie, *noli altum sapere.* Et nous voions que les potences & le gibet sont l'exaltation de ceux que tout le monde deteste. XI.

Cependant tout fourmille ici d'Ixions, qui embrassent des nuës de grandeurs pour le veritable bon-heur. Mais ils en sont bien toſt punis, comme celuy de la Fable, sur cette roue de Fortune qui du plus haut qu'elle ait les precipite souvent au plus profond de la misere. Que direz-vous si je vous asseure que les plus ardens à cette poursuite, sont presque toûjours les plus indignes d'y parvenir, comme ceux qui ont l'estomach mauvais sont plus avides des viandes, & plus insatiables, que d'autres qui peuvent digerer tout ce qu'ils desirent manger ? Je passerai plus outre, pour vous communiquer philosophiquement une de mes observations, qu'à la balance qui mesure ici le merite, celuy qui en a le plus est su-

jet à trébucher, au meſme temps que le plus leger gagne le haut & laiſſe l'autre au deſſous de luy. L'on y void bien plus d'outres pleines de vent, & de corps pourris, que de bons nageurs au deſſus de l'eau.

Ne vous en eſtonnez pas, il n'en fut jamais autrement, & l'Hiſtoire de toutes les Cours nous les a toûjours dépeintes de la ſorte. La noſtre eſt poſſible une des plus innocentes qui fut jamais, dont je ne veux point de plus forte preuve que la liberté dont elle me permet de vous écrire. Auſſi vous ai-je dit dés le commencement que je n'eſtois pas pour vous apprendre des nouvelles; tout ceci ne doit eſtre pris que pour de vieilles remarques. N'a-t-on pas de tout temps encenſé les Idoles de la Cour, & fait des genuflexions à tous ceux qui ont eu la moindre participation de cette vertu occulte & plus que magnetique qu'inſpire la Faveur? Qu'on leur rende pourtant tous les honneurs qu'on voudra; qu'on paſſe, comme l'on fait, juſques aux plus ſerviles ſubmiſſions, & qu'on les accompagne ſi l'on veut de culte & d'adoration: jamais ils n'en recevront autant que les Egyptiens en deferoient à leur Apis, qui neantmoins n'eſtoit que ce que vous ſçavez. Ne m'en demandez pas davantage, s'il vous plaiſt. Vous voiez bien que je ne parle que de ces Puiſſances ſubalternes qui abuſent du peu d'autorité qui vient

jusques à elles. Car pour ce qui touche les Anges tutelaires, qui sous le branſle d'un premier Moteur, preſident à la conduite des Eſtats dont ils reglent les mouvemens, vous n'ignorez pas combien je les revere. Outre qu'on ne ſçauroit ſans bleſſer la conſcience & ſans crime, manquer de reſpect envers eux, nous pouvons dire hors de toute flaterie par la grace de Dieu, qu'ils n'uſent aujourd'hui de leur pouvoir, ni de leurs moiens, que comme d'inſtrumens propres à l'exercice des plus eminentes vertus. XI.

DE L'ESTIME, ET du Mépris.

LETTRE LXVII.

MONSIEUR,

Seriez-vous bien de l'humeur dont j'ai leû dans la vie du Pere Paul, qu'eſtoit le Cardinal de Sainct Severin; il nommoit flateurs ceux qui acquieſçoient doucement à ſes ſentimens; & d'un autre coſté il haïſſoit cruellement tous ceux qui luy contrediſoient? En effet il y a beaucoup de perſonnes qui ont l'eſprit de la meſme trempe: mais pour vous, la demande que je vous fais ſi librement, & avec raillerie, vous peut aſſeurer que je

vous ai en toute autre eſtime. Vous m'avez donné pourtant le ſujet que j'ai eu de vous écrire de la façon, quand vous m'avez mandé combien les loüanges de Gnathon vous avoient eſté importunes, & de quelle ſorte d'ailleurs vous aviez reſſenti le mépris, & meſme les injures de cet infame Therſite.

Pour le premier poinct, je trouve que vous avez eu raiſon de témoigner le peu de cas que vous faiſiez des eloges, diſtribuez par un homme tel que celuy qui vous les donnoit. Il y a plûtoſt à ſouffrir qu'autrement, de s'oüir preconiſer par ceux qui ſont des lieux communs de loüanges exceſſives, qu'ils appliquent indifferemment à toute ſorte de perſonnes. Les mediocres & bien appropriées s'augmentent avec le temps, ſelon le mot de Theopompe; au lieu que les démeſurées, & qui ne conviennent pas, s'évanoüiſſent auſſi-toſt; outre qu'elles paſſent toûjours pour ridicules. Ceux qui les ſçavent ajuſter comme il faut, ne les examinent pas moins ſoigneuſement; qu'on faiſoit autrefois les parfums dont on compoſoit le Thymiame des Hebreux, afin de n'encenſer jamais perſonne qu'avec des termes legitimes où l'on ne puiſſe trouver à redire. Et il me ſemble que ce Spartiate eut raiſon, de demander à celuy qui priſoit extraordinairement & auec admiration un joüeur de Guiterre à

quel honneur il defereroit à un homme plein de vertu, s'il témoignoit tant d'eſtime pour un pinſeur de cordes ? Cependant c'eſt une choſe eſtrange qu'on prenne aujourd'huy à injure d'eſtre loüé raiſonnablement & avec meſure, *eo enim dementiæ venimus, ut qui parcè adulatur pro maligno ſit.* Je ſçai bien que le Philoſophe Phavorin ſoûtenoit autrefois qu'il y avoit plus de deſavantage à eſtre loüé baſſement & avec froideur, qu'à eſtre injurié à toute outrance & avec animoſité; parce qu'en ce dernier cas l'on reconnoiſt aiſément l'ennemi qui parle, ce qui n'arrive pas au premier, où l'on croit que celuy qui loüe, quelque ami qu'il ſoit, ne trouve pas de matiere ſuffiſante pour s'eſtendre davantage. Mais cela eſt bon à l'égard de ceux qui pleins de mauvaiſe intention ne diſent du bien d'un homme que pour luy nuire, & n'uſent d'eloge en ſon endroit que comme on fait du vin, quand on le meſle avec le poiſon afin qu'il paſſe mieux dans les veines. Car vous ne voiez gueres que ceux qui recommandent ſi foiblement, ne coulent quelque trait de médiſance, comme un vent coulis dangereux, entre les petits avantages qu'ils donnent. Il y a toûjours quelque cantharide cachée ſous la roſe qu'ils preſentent. XI.

Sen. l. 4. q. nat. Gell. l. 19. c. 3. noct. Att.

Impia ſub dulci mella venena latent.

Ovid. 1. Am. el. 8.

Et leurs paroles obligeantes reſſemblent

ſouvent à celles du Renard, lors qu'il loüoit le Lievre en la preſence du Loup, d'avoir la plus delicate chair qu'on ſe pouvoit imaginer. C'eſt ce qui a fait dire il y a ſi long-temps, qu'il n'y avoit point d'ennemis plus à redouter que ceux qui nous donnent des loüanges, *peſſimum inimicorum genus, laudantes.* Ariſtoxene eſtant porté de mauvaiſe volonté contre Socrate, commençoit toûjours ſes diſcours contre luy par la loüange de ce qu'il eſtoit grand ennemi de l'injuſtice, & puis adjouſtoit que d'ailleurs c'eſtoit un ignorant qui n'avoit pas la moindre teinture des Sciences, & qui de plus ſe laiſſoit emporter à d'infames voluptez. N'eſt-ce pas faire gentiment chauffer le fer pour luy donner enſuite dans l'eau froide la trempe que nous voulons qu'il ait pour mieux trencher? Sans en venir meſme juſques à cette ſeconde partie de l'invective, les loüanges toutes pures ſe donnent ſouvent pour ruiner ceux pour qui l'on a quelque haine ſecrette. La Sultane Roxolane ne trouva point de meilleur moien pour perdre ſon Beau-fils Muſtapha, que de le loüer exceſſivement à ſon pere Soliman. C'eſt ainſi qu'Hercule embraſſoit Antée pour l'eſtouffer: Et que les Eginettes ſuffoquerent leur Legiſlateur Dracon, en le careſſant ſur un theatre.

H. *Illuſtrius.*

Mais l'infame meſtier de flateur dont Gnathon eſt ſi diffamé, vous doit avoir

sur tout rendu son Panegyrique insup- XI.
portable. Car il n'y a rien d'impertinent, ni de ridicule, au jugement de Dion Chrysostome, à l'égal d'un flateur, qui a l'effronterie de mentir à ceux qui sçavent mieux que personne reconnoistre son mensonge. D'ailleurs Pindare a fort bien dit, que comme il n'y a que les enfans à qui les Singes paroissent parfaitement beaux, il ne se trouvoit gueres aussi que des esprits foibles à qui les flateurs fussent agreables. A la verité Xenophon a prononcé que le plus doux son dont nos oreilles puissent estre frapées, estoit celuy de la loüange. C'est la craie dont nous sçavons qu'on marque les loix où les Vertus habitent. Elle les fait multiplier, & leur est ce qu'est une douce rosée aux plantes qu'elle vivifie. Beaucoup d'animaux mesme, l'Elephant, le Paon, & quelques autres, en sont touchez ;

Orat. 3.

Ode 2. Pyth.

Laudatas ostendit avis Iunonia pennas ;
Si tacitus spectes, illa recondet opes.

Ovid l. de art. am.

Et il se trouve des hommes qui en sont si avides, qu'Ammian Marcellin nous assure qu'un certain Lampadius qui avoit de l'autorité dans Rome de son temps, trouvoit mauvais, si quand il crachoit on ne le loüoit d'apporter beaucoup de prudence dans cette action. Cela n'empesche pas pourtant qu'une ame genereuse ne se rebute d'entendre les lâches propos que tiennent perpetuellement les Flateurs.

Ils n'enluminent aucune action qu'avec des hyperboles ridicules. Le dernier qu'ils louënt, eſt toûjours le premier homme de toute la Terre. Et par un aveuglement étrange on leur void donner les meſmes titres d'honneur à Vatinius, qu'ils ont déja attribuez à Caton. Les Atheniens auſſi ſujets à ce vice que peuples du monde, eurent l'inſolence de mettre auprés de la Statuë de Menandre celle d'un méchant Poëte Phenicien, le nommant meſme Olympien, ou divin. Pour moi je trouve à reprendre juſques aux amis qui uſent de trop de complaiſance, & qui ſoûrient à tout ce que font ou diſent les autres, ſemblables à l'eau qui prend toutes les formes des vaſes où elle entre. Il n'y a qu'une lettre à dire entre *aſſentiri*, &, *aſſentari*. Je n'ai que faire d'une perſonne qui ſe conforme ſi univerſellement à moi : Il me ſuffit de mon ombre pour cela, qui le fait mieux que qui que ce ſoit. Bref je veux un ami franc & veritable, qui me contrediſe où il en eſt de beſoin, *& qui dicat aliquid contrà, ut duo ſimus.*

Dio. Chr. orat. 31.

Cependant c'eſt un oiſeau de rare plumage au païs où je ſuis preſentement. Chacun y viſe à la complaiſance, avec des paroles de ſoie, ou de coton. Et ceux à qui il importe le plus d'eſtre informez de la verité, ne l'entendent preſque jamais, parce qu'on la juge trop rude pour leurs oreilles. Certes je ne m'étonne pas ſi

nous

nous voions les changemens merveil- XI.
leux qui paroiſſent dans la plûpart des Eſtats de l'Europe, ne doutant point qu'il n'en arrive autant aux autres parties du Monde. Car je penſe qu'il n'y a plus de peuples de l'humeur de ces vieux Theſſaliens, qui ruinerent une de leurs villes parce qu'elle s'appelloit Colacée, comme qui diroit la flateuſe. Tant y a qu'aujourd'huy l'on ne ſçait ce que c'eſt que d'exprimer nettement la moindre verité qui puiſſe donner du dégouſt, ou qui choque tant ſoit peu l'intereſt. Et les agréemens d'une diſſimulation complaiſante l'emportent preſque toûjours auprés des Puiſſances, ſur les rudes ſimplicitez de cette meſme verité. Mais je voi bien que vous m'impoſez ſilence ſur une matiere ſi odieuſe. Laiſſons là l'infame proceder de Gnathon, & venons au mépris de Therſite, qui n'avoit garde d'eſtre ſans injures.

Vous ſçavez bien que ceux-là ſouffrent le mieux les injures, qui les ont le moins meritées. Et pour moi je n'admire nulle part tant Socrate que dans la belle façon dont il a ſouvent ſupporté celles qu'on luy penſoit faire. Je parle ainſi, parce qu'en effet nous n'en pouvons recevoir ſi nous n'y conſentons. Quelqu'un dit à Diogene qu'un autre ſe moquoit de luy; Et moi, dit-il, je ne me tiens pas pour moqué. Je ne ſçai qui eſtoit celuy qui ſur le rapport de

certains termes fort mauvais qu'on avoit tenus à ſon préjudice, repartit qu'il n'en ſçavoit point de mauvais gré à leur auteur, parcequ'il l'avoit pris pour un autre, *non in me dixit, ſed in eum quẽ me eſſe putabat.* Pericles me ſemble ſur tout admirable, parce qu'outre que comme diſciple d'Anaxagore il eſtoit grand Philoſophe, il paſſoit pour le plus grand homme d'Eſtat, pour le premier Orateur, & pour le plus redouté Capitaine de ſon temps. Il fut une fois perſecuté tout un jour par un inſolent qui le ſuivit juſqu'au ſoir en l'injuriant toûjours. Et à l'entrée de ſa maiſon pour tout reſſentiment il commanda qu'on priſt un flambeau, & qu'on remenaſt cét homme chez luy. Permettez-moi que je joigne à cét exemple celuy de deux hommes de noſtre ſiecle, qui peuvent eſtre nommez aprés Pericles. La Nouë, auſſi celebre par ſes actions que par ſes Commentaires, fut conduit avec des injures atroces par le Miniſtre la Place, dans la Rochelle, depuis le lieu du Conſeil juſques à la porte de ſon logis, où ce Predicant luy donna un ſoufflet. Des Gentils-hommes preſens, avec les domeſtiques qui ſuivoient la Nouë, voulant mal-traiter cét outrecuidé, il les en empeſcha, & ſe contenta en le renvoiant à ſa femme, de luy mander qu'il la chargeoit d'avoir ſoin de luy. Le ſecond exemple recent ſera du Chancelier de Sillery, qui entendit mille mauvaiſes

paroles d'une autre femme irritée de la perte d'un procés qu'elle luy imputoit. Il luy ſuffit pour toute repartie de demander ſans s'émouvoir à celuy qui l'accompagnoit, & à qui cette enragée n'avoit quaſi pas donné le temps d'ouvrir ſeulement la bouche, ſi elle n'eſtoit pas ſa femme ; & comme ce mari luy eut répondu qu'ouy, En verité, luy repartit le Chancelier, je vous plains bien, remenez la chez vous. Ces exemples inſtruiſent autant & plus que tous les preceptes de la Morale. Souvenez-vous à l'égard de voſtre Therſite, que c'eſt le propre des aveugles de dire des injures à ceux qui voient clair. Mais gardez-vous bien de prendre pour des outrages de certaines railleries ingenieuſes, que les plus beaux Eſprits ont toûjours dites & receuës avec beaucoup de grace, quelque pointe piquante qu'elles euſſent. Que dis-je ? Dieu meſme au rapport d'un celebre Theologien ſemble s'eſtre plû parfois à la raillerie. Ne dit-il pas dans cette figure à noſtre premier Pere aprés ſa chute, *Ecce Adam quaſi unus ex nobis factus eſt, ſciens bonum & malum* ! Et n'eſt-il pas écrit qu'au dernier Jugement, *Qui habitat in cœlis irridebit eos, & Dominus ſubſannabit eos.* L'Ironie eſt une des douceurs de la converſation, auſſi bien qu'une des beautez de l'Oraiſon ; ne la rejettons pas, & nous gardons bien de la faire paſſer pour un vice. XI.

D'VN LIVRE.

LETTRE LXVIII.

MONSIEUR,

Je vous dois un grand remerciment pour le petit livret que vous m'avez communiqué. Ce n'eſt pas ſeulement dans la Peinture que les racourciſſemens ſe font admirer ; & la Nature qui eſt toute entiere dans ſes moindres ouvrages, nous apprend qu'il n'y a point d'artifice plus conſiderable que celuy qui renferme beaucoup en peu d'eſpace. J'eſtime autant qu'un autre cette Eloquence diffuſe qui contraint tout un peuple par ſon abondance de ſuivre les mouvemens qu'elle luy veut donner. Mais où il eſt queſtion de s'expliquer ſur des ſentimens Philoſophiques, rien ne m'agrée davantage que le ſtile concis ; & j'oſe vous dire que la ſuppreſſion du langage m'inſtruit parfois extraordinairement. Le ſilence de voſtre Auteur en pluſieurs lieux me donne plus à comprendre que ne feroit un fort long diſcours ; ſes expreſſions ont des retenuës inſtructives comme les ouvrages de Timanthe, *plus intelligitur quàm pingitur* ; & ce que je m'apperçois qu'il n'a pas voulu dire, me porte à des penſées, & me jette dans des connoiſſan-

Plin.

es, que je ne recevrois pas de la plus hau- XI.
: Eloquence. Car quoiqu'on apprenne
armi les Orateurs à bien parler, en par-
nt beaucoup, & souvent ; il n'en est pas
e mesme parmi les Philosophes, où l'on
pprend à bien penser & à bien parler en
arlant peu, & fort souvent en se taisant.
e les compare en cela aux Spartiates.
eur discours estoit aussi court que leurs
pées, mais en recompense les coups qu'ils
ortoient se trouvoient bien plus justes &
lus vigoureux tant sur les corps que sur
es esprits. C'est une étrange chose que
ar tout où il y a beaucoup de langue, il
e s'y rencontre que tres-peu de cœur, de
force, & de prudence. Et je m'étonne en-
core plus que nous aions tous les jours tant
de personnes à souffrir soit de vive voix,
soit par écrit, semblables à ce joüeur de
flûte des Anciens, à qui l'on estoit con-
traint de donner plus pour le faire taire,
qu'on ne luy avoit promis pour chanter:
Je pense que c'est ce qui a donné lieu au
proverbe *Arabius Tibicen.*

Permettez-moi que je vous dise là-dessus le remede plaisant dont je lisois dernierement que se servent quelques femmes de la Guinée pour s'empescher de trop parler. Le Pere du Jarric dit que leur coûtume est de prendre dés le matin une bouchée d'eau qu'elles gardent sans l'avaler, afin que leur bouche estant ainsi occupée elles soient contraintes de se taire, ou de tomber dans l'inobservation *Lib. 5. c. 44.*

d'une choſe qui les fait paſſer pour des babillardes. En verité nos plumes & nos langues auroient ſouvent beſoin de quelque expedient pareil, ou de quelque preſervatif contre des diarrhées ſpirituelles, & un certain *dicendi ſcribendique cacoethes*, qui ne ſont pas des plus petits maux de la vie, ni des moins importans à la ſocieté civile. Le bon eſt que des productions de cette nature n'ont pas plus de durée que des Inſectes, & qu'il n'y a gueres de plus courte vie que celle d'un mauvais livre. Ce que vous dites qui vous a fait quelque peine dans celuy pour lequel j'écris tout ceci, ne m'a nullement dépleû ; & je veux bien répondre en ſa faveur à vos petites inſtances, à la charge que mes ſolutions n'excederont pas leur étenduë, n'eſtant pas ici le lieu d'eſtre plus long.

Le mépris de la Grammaire qui vous choque ne me ſemble pas deſagreable, parce qu'il y a des lieux où un peu de negligence ſert en contentant l'oreille ; & où je croi qu'il vaut mieux plaire aux Lecteurs contre les regles, qu'aux Grammairiens en les obſervant,

Hor. —— *cœnæ ſercula noſtræ*
Malim convivis, quàm placuiſſe cocis.

Ne pouvons-nous pas dire auſſi, que l'Auteur a plus viſé à la ſatisfaction de l'ame, que de l'oreille ? *hæc animis ſcripta, non auribus.*

Sen Ep. 101.

Ces paſſages paraphraſez plutoſt que traduits, & que vous nommez pour cela

ıe ſubverſion plutoſt qu'une verſion, XI.
t d'ailleurs tant de grace que je ne les
is condamner. Je ne ſçaurois trouver
de une belle Maiſtreſſe, encore qu'el-
ne ſoit pas auſſi fidelle qu'on le pour-
t deſirer.

Vous vous plaignez de quelques cen-
es Morales qui vous paroiſſent un peu
p auſteres. Souvenez-vous qu'il eſt
alimens ſpirituels, comme des cor-
rels; les uns plaiſent & nourriſſent
lement, les autres ont cela de plus
'ils purgent les mauvaiſes humeurs.
tout cas prenez ceux-ci pour un re-
de dont vous ne pouvez ſeparer ce
'il a de rude, non plus que l'amertu-
de l'aloes, ſans en oſter toute la ver-

Pour ce que vous dites eſtre tiré de
p loin, je vous renvoie à cette Ode
Pindare, où vous verrez que ſi les 3. *Nem.*
ais & les Corneilles ſe contentent de
nger ce qui eſt dans leur voiſinage,
Aigles qui ſont les Rois de l'air, ſe
iſent à prendre leur proye aux lieux les
ıs écartez.

e tombe d'accord qu'il y a dans ce pe-
ouvrage quelques principes qui ne s'ac-
rdent pas, & quelques maximes ſepa-
es, qui confrontées & approchées l'u-
de l'autre, ſemblent ſe détruire.

—— *congeſtâque eodem.*
Non bene junctarum diſcordia ſemina rerum.

ais s'il ne faut pas encor demeurer ici sãs

repartie, que ſçavez-vous ſi l'Auteur n'a point voulu imiter celuy de la Nature, qui ſe ſert de principes contraires dans toutes les generations ? Et qu'y a-t-il de plus entrechoquant que les Atomes d'Epicure & de Democrite, dont ils ont compoſé tout ce que nous voions de beau dans le Monde?

Si dans cette énumeration dont vous vous ſcandaliſez, le rang du merite n'a pas eſté obſervé ; & ſi les plus honorables n'y ont pas eſté nommez les premiers, gardez-vous de condamner trop abſolument une choſe, qu'il faudroit reprendre dans l'Evangile meſme ſi elle eſtoit toûjours vicieuſe, puiſque la plus conſiderable des Maries qui ſe trouverent à la Paſſion, n'y eſt pas nommée devant les autres. Le Poſtillon précede le Courier, & l'Enfant de Chœur le Chanoine, ſans préjudice. L'Aſne & le Liévre ſont placez au Ciel indifferemment parmi les plus notables conſtellations.

Sur tout que le défaut de Preface à ce livret ne ſoit plus une de vos objections. J'avouë qu'il ſe fait des Prefaces qui ſont tres-belles & tres-neceſſaires. Mais il y en a tant d'autres qu'on peut comparer aux affiches des Comediens qui viſent où vous ſçavez ; ou à ces harangues de Charlatans qui ne ſont prononcées que pour exalter leurs drogues afin de les debiter ; qu'en verité je ſuis encore moins ici de voſtre ſentiment qu'en tout le reſte. Un

vant-propos ſans neceſſité & de là na- XI.
ire de ceux-ci, eſt un Prelude mal con-
erté, qui fait perdre l'attention au lieu
e la rendre plus favorable.

E LA PREVOIANCE
de noſtre Mort.

LETTRE LXIX.

MONSIEUR,

Ce n'a pas eſté ſeulement voſtre Epicu-
e qui a dit qu'un homme ſage avoit preſ-
ne toûjours la Fortune contraire : Ari- 2. Mag. moral. 6, 8.
ote a eſté du meſme ſentiment, lors
u'il a prononcé que par tout où il ſe
ouvoit beaucoup de raiſon, il s'y ren-
ontroit tres-peu de fortune. Ils ont con-
enu tous deux en cela dans une façon de
hiloſopher tres-differente comme eſtoit
leur. Et je conſidere que la plus fameu-
e de toutes les Republiques de la terre,
ui eſt la Romaine, n'a jamais élevé de
emple à la Sageſſe comme à la Fortune;
qui Sylla, le plus grand auſſi bien que
e plus heureux de ſes Citoiens reconnoiſ-
oit devoir tout ce qui luy avoit ſuccedé.
Certes ceux-là eurent raiſon qui repre-
enterent cette meſme Fortune aſſiſe ſur
n Serpent, pour dire qu'elle eſt au deſ-
us de toute la prudence humaine. Prenez

y garde, vous trouverez que non ſeulement les maiſons particulieres, mais encore les plus grands Eſtats, doivent leur
Lib. 7. établiſſement à cette Divinité aveugle. Xerxes le reconnoiſt dans Herodote, où il repreſente à ſon principal Miniſtre Artabanus, que ſi ſes prédeceſſeurs n'euſſent donné beaucoup de choſes au hazard, ils n'euſſent pas élevé ſon Sceptre juſques au point d'exaltation où il l'avoit trouvé.
Cap. 19. Et Salomon aprés s'eſtre tourné de tous coſtez, avouë dans un lieu de ſon Eccleſiaſte, qu'il a reconnu que tout dépendoit du ſort, plutoſt que de noſtre prudence ni de noſtre induſtrie. *Verti me ad aliud, & vidi ſub ſole, nec velocium eſſe curſum, nec fortium bellum, nec ſapientium panem, nec doctorum divitias, nec artificum gratiam, ſed tempus casúnque in omnibus.* Auſſi defend-il ailleurs d'uſer d'une trop exacte & trop ſcrupuleuſe prévoiance.
Cap. 13. *Qui obſervat ventum non ſeminat, & qui conſiderat nubes nunquam metet.* Lors que nous croions avoir eſté au devant de toute ſorte d'évenemens, c'eſt alors qu'il nous arrive d'ordinaire de plus fâcheux accidens. La Biche monocule d'Eſope penſoit avoir donné bon ordre à ſa ſeureté, de mettre en paiſſant le long d'un rivage ſon bon œil vers la terre, d'où elle prévoioit que luy pouvoit venir le danger; & elle ſe ſentit percée en un inſtant d'un coup de fléche, tirée d'un vaiſſeau qui ſe promenoit ſur l'eau de l'autre cô-

é. Tant il eſt vrai que la Fortune fait ſou XI.
eu de changer ce que la Prudence croit le
ieux concerté, & de bouleverſer ce
u'elle penſe avoir le plus fortement éta-
li. Si la premiere, qui n'a point de pieds,
emble parfois donner les mains à l'autre,
our le moins eſt-il certain qu'elle ne ſe
aiſſe jamais prendre les aiſles, comme le
t entendre autrefois cét Ambaſſadeur
es Scythes au grand Alexandre. Pour
noi je trouve que ſi les pilotes Italiens &
es Eſpagnols ont bien nommé *Fortunal*,
ne tempeſte qui ſurprend dans le calme,
un orage inopiné; nous pouvons dire
ncore plus proprement ſur terre, qu'un
oup de Fortune eſt preſque toûjours le
enverſement des plus fermes reſolutions
e la Prudence, & qu'une grande Fortu-
e bien conduite n'eſt en effet qu'une
rande tempeſte.

Mais quoi, deviendrons-nous donc ſur
ela des aveugles volontaires? Et laiſſe-
ons-nous tout aller à l'abandon, ſi ainſi
ſt que les meilleurs raiſonnemens ſoient
es plus mal-heureux, & que les delibera-
ions les mieux arreſtées ſoient toûjours
uivies des pires évenemens? Préfererons-
ous l'inconſideration de cét Epimethée,
que toute l'Antiquité a ſi fort mépriſé
comme pere de la repentance, à ſon frere
Promethée qui a toûjours paſſé pour le
patron de la prudence humaine? En ve-
rité ce ſeroit ravaler de beaucoup no-
ſtre condition au deſſous de celle des

beſtes, qui ont une raiſon naturelle appellée Inſtinct, dont ils tirent de tres-grands avantages durant tout le cours de leur vie. Il eſt vrai que nous reſtant ſi peu à vous & à moi de celle que nous coulons depuis tant d'années, le mieux que nous puiſſions faire, à mon avis, c'eſt d'emploier toute noſtre prévoiance aux penſées de la perdre ſans repugnance d'eſprit, & ſans que l'image de ce dernier periode nous effraie.

Plutar. in Pomp. Quelle honte à ce Romain, qui avoit eſté trois fois Conſul, de demander le petit eſpace de temps qu'il faut pour décharger ſon ventre, voiant l'épée tirée pour executer ſa condamnation à la mort ? Si nous l'enviſageons du bon coſté, nous n'y trouverons rien qui nous doive contriſter. Il n'y en a point de mauvaiſe qui ait eſté précedée d'une bonne vie. Et comment peut-on aſſeurer que ce ſoit un mal de la recevoir, ſi jamais perſonne ne s'eſt plaint d'elle aprés l'avoir reſſentie ?

Sen. ſap. cap. 7. Quoiqu'il en ſoit, je trouve la penſée tres-gentille d'un Arabe, qui eſtoit Poëte & Philoſophe comme ces Anciens de la Grece, quand il dit dans une de ſes Epigrammes, que puiſqu'il pleuroit en venant au monde, tous les amis de ſa maiſon ſe réjouïſſant ; il eſt reſolu de mourir en riant, & de laiſſer pleurer ſes amis à leur tour ſi bon leur ſemble. Caton au point & en l'âge où nous ſommes s'arreſtoit à conſiderer les Cyprés bien plus long-temps que les autres arbres. Le

meſme qui ſe fâchoit d'avoir dit ſon ſecret à ſa femme, comme d'avoir navigé lors qu'il pouvoit aller par terre, mettoit pour ſon troiſiéme repentir d'avoir laiſſé paſſer un jour ſans que ſon teſtament fuſt tout dreſſé. Et cette penſée de noſtre commune deſtinée nous doit ſi peu attriſter, ſi nous ſommes raiſonnables, qu'un Legiſlateur des Lyciens ordonna que les hommes qui voudroient témoigner leur affliction, & porter le deuïl à la mort de leurs parens ou amis, le fiſſent avec des robes de femmes, pour dire qu'il n'y avoit qu'elles qu'on peuſt en quelque façon excuſer d'en uſer ainſi. XI.

Vous me ferez poſſible cette objection, que Ceſar, & aſſez d'autres grands hommes qui ont eſté de ſon ſentiment, aiant tenu la mort la plus ſubite & la plus inopinée pour la meilleure, ſemblent avoir condamné ces prévoiances de noſtre fin, & toutes ces meditations lugubres du trépas, qui ne font que peiner l'eſprit inutilement.

Ma réponſe vous informera qu'on peut eſtre de l'avis de Ceſar, que je n'improuve pas, & avoir toutes les penſées de la mort que nous venons de dire, & dont les Philoſophes moraux ont toûjours fait le plus doux entretien de leur vie. Car la prévoiance & les conſiderations de noſtre aneantiſſement, ſi nous parlons en general, n'empeſchent pas qu'en particulier nous ne puiſſions recevoir une

mort ſubite & inopinée. Mais ne trouvez pas étrange que je faſſe cas de celle-ci, nonobſtant les prieres publiques & ordinaires de l'Egliſe, qui demande à Dieu qu'il nous preſerve *à ſubitanea & improviſa morte*. Ce n'eſt pas ſimplement d'une mort ſubite que cette bonne Mere nous fait peur, & nous veut garantir, c'eſt de celle qui eſt conjointement & ſubite & impreveuë. Pour eſtre ſubite ſeulement, elle peut n'avoir rien de mauvais en ſoi; il n'y a que celle qui nous prend au dépourveu, & ſans que Dieu nous ait fait la grace d'y penſer auſſi Chreſtiennement que nous y ſommes obligez, qui ſoit un mal veritable.

Or les Meditations Philoſophiques dont nous venons de parler, ſont d'un excellent uſage pour n'eſtre jamais ſurpris de la ſorte. Elles nous diſpoſent à eſtre toûjours preſts de partir, pour faire un voiage qui ne dépend pas de nous. Elles nous font voir qu'il n'y a point d'homme ſi jeune, ni ſi ſain, qui ſe puiſſe promettre le matin d'eſtre en vie lors que le Soleil ſe couchera, puiſque le premier coup de la mort ſe fit ſur le plus jeune qui fuſt au monde. Et nous apprenons d'elles que la plus longue demeure ici bas n'eſt pas la plus eſtimable, dautant qu'on en conſidere plus la qualité que la quantité. Le prix aprés la Comedie ne ſe donne pas à celui qui a le plus long temps

parlé sur le theatre, mais à celui qui a XI.
e mieux recité son rollet. Et l'on ne pre-
erera jamais un joüeur d'instrument
our l'avoir touché toute une apresdis-
ée, à un autre qui en peu d'heures en
ira beaucoup mieux joüé que lui. Nous
evons donc chercher, & vous & moi,
uelque autre avantage que celui de la
urée de nos jours, qui se doivent peser
ûtost que compter, & dans l'examen
es fortes raisons que nous fournit la
hilosophie, pour ne faire pas grand cas
e la vie, nous entretenir gaiement sur
s douces & salutaires pensées de la
ort.

E LA PROFVSION des Princes.

LETTRE LXX.

MONSIEUR,

J'acquiesce volontiers à vostre senti-
nt, que la Liberalité n'est pas seule-
nt une Vertu bien-seante aux Prin-
, mais qu'elle leur est absolument
cessaire. S'il y a eu quelque chose à
ër au dessein de Steſicrate, qui vou-
t faire du mont Athos la figure d'A-
andre, c'est dans la pensée qu'il avoit
luy faire verser un grand fleuve

de l'une de ſes mains, ce qui pouvoit eſtre pris pour une marque qu'un Souverain doit continuellement répandre ſes graces ſur ceux qui luy ſont ſoûmis, & combler ſes peuples de bien-faits. C'eſt pourquoi l'on n'a point veû de grands Monarques, qui n'aient ſoigneuſement cultivé cette vertu. Alexandre le Grand s'offenſoit de telle ſorte lors qu'on refuſoit ſes preſens, qu'il récrivit une fois à Phocion, que s'il ne vouloit pas accepter ce qu'il lui envoioit, il renonçoit à ſon amitié. Et nous avons dans l'Hiſtoire Romaine le beau mot de cet Empereur qui fut nommé les delices du genre humain, Que perſonne ne devoit jamais ſe retirer triſte de la preſence de ceux de ſa condition, établis de la main de Dieu dans le haut degré de puiſſance qu'ils poſſedent, pour faire à ſon imitation inceſſamment du bien à tout le genre humain.

Mais encore y a-t-il en cela quelque moderation qu'ils ſont obligez d'obſerver: Si la Liberalité des Rois eſt une Vertu morale, il faut neceſſairement qu'elle ſoit entre deux extremitez vicieuſes. Et la Sageſſe qui ſe vante à juſte titre dans Salomon qu'ils ne regnent que par elle, doit toûjours intervenir dans la diſpenſation de leurs bien-faits, comme au reſte de leurs actions. Auſſi voions-nous que le premier precepte de bon gouvernement que receut Veſpaſien d'Ap-

Prou. 8. per me Reges regnant.

Philoſt. l. 5. c. 13. Cic. 2. de offic.

l'Apollonius, fut de faire grand cas de XI.
es threſors, pour ne les diſtribuer que
ien à propos. Et Philippe pere de cet
lexandre dont nous venons de parler,
reprit tres-ſeverement d'uſer de pro-
igalité envers les Macedoniens pour
cquerir leur bien-veillance. Car quel-
ue eſtime qu'on faſſe du propos dont
Iecœnas entretint Auguſte, que les
ommes à qui donner lui manqueroient
lûtoſt, que les moiens de leur donner
e lui defaudroient. Et quoiqu'on veüil-
ſoûtenir qu'un Roi ne puiſſe jamais
evenir pauvre qu'au ſeul cas remarqué
ar Alphonſe d'Arragon, quand la Sa-
eſſe ſeroit à vendre : Si eſt-il certain
u'aſſez de Souverains ont ſouvent in-
ommodé leurs affaires, & mis leur
ſtat en de tres-mauvais termes par d'ex-
ſſives profuſions. Les dix dernieres an- *Baptiſt. Egn. l. 1.*
ées de l'Empire de Conſtantin le Grand
ont autant diffamé par des largeſſes in-
onſiderées, que les dix premieres lui
voient acquis de reputation. Et ſi l'on
ouloit venir à un particulier dénombre-
ent de Princes ſemblables, l'on en fe-
oit voir beaucoup d'auſſi peu aviſez
ue Theodoſe, à qui Pulcheria ſa ſœur
t ſigner une donation de ſa propre fem-
e Eudoxie, qu'il aimoit tres-ardem-
ent, afin de le rendre plus circonſpect
ne pas accorder tout ce qu'on lui de- *Gelas vie de Louis XII.*
andoit ſans y prendre garde. Redui-
ns-nous à ce ſeul exemple de noſtre

Hiſtoire. Elle fait voir clairement qu'aprés la conqueſte de Naples, le Roi Charles Huitiéme ne pouvant rien refuſer, donnoit juſques aux vivres & aux munitions des places conquiſes, avec tout ce qui eſtoit neceſſaire pour les defendre, d'où s'enſuivit la perte de ce beau Roiaume.

Or les graces & les dons qui ſe font ſans jugement ſe reçoivent auſſi ſans obligation. La ſemence, qui doit eſtre jettée avec la main, ſe verſe inutilement avec le ſac ou le boiſſeau. Et l'on a fort à propos comparé les Monarques prodigues à cet Eriſichthon des Poëtes, à qui tous les vivres qu'il prenoit ne ſervoient de rien. En effet une des plus ſignalées diſgraces qui les accompagne, c'eſt qu'ils ſe trouvent enfin reduits à la neceſſité d'oſter à toutes mains auſſi bien qu'injuſtement & avec extorſion aux uns, pour continuer à donner aux autres, afin de couvrir leurs exactions d'une fauſſe apparence de Liberalité. Voici les termes dont je me ſouviens que Pacatus a exprimé ce mauvais & aſſez ordinaire procedé : *Eſt improborum Principum poſtrema defenſio auferre donandi gratia, & invidiam rapinarum magnitudine munerum deprecari.* Cependant outre le crime évident d'en uſer de la ſorte, & le mal-heur qu'ils ne peuvent éviter de tomber dans cette extremité; c'eſt une grande foibleſſe à eux, & fort indigne de leur condition, de n'oſer refu-

In Paneg

ſer avec juſtice, ce qu'on leur demande à toute heure injuſtement. Si l'on a bien le front de leur faire des demandes contre raiſon, pourquoi n'auront-ils pas la hardieſſe de les rejetter, retenus d'une mauvaiſe honte, qui a je ne ſçai quoi de ſervile, tant s'en faut qu'elle convienne à la majeſté de leur nom. XI.

Vous me direz peut-eſtre que la pluſpart des dons que font les Rois, ſont fondez ſur des recompenſes de ſervices. Je vous réponds qu'encore qu'ils faſſent bien de leur part de les reconnoiſtre le plus qu'ils peuvent, ce n'eſt pas à dire pourtant que leurs ſujets aient droit de rien exiger d'eux là deſſus. Sans dire que *officio merces non debetur*, comme parle une loi du Digeſte; & que nous ne faiſons que nous acquiter d'une debte lors que nous emploions nos biens & nos vies au ſervice de nos Souverains; le ſeul honneur qui s'acquiert en le faiſant doit tenir lieu d'une ſuffiſante recompenſe. Un Gentil-homme François peut-il nier qu'outre la nature de ſon Fief, qui l'oblige originellement à ce devoir, les grandes prerogatives dont il joüit, & les reſpects qu'on lui rend, ne le paient aſſez de ſes ſervices. S'il en eſt autrement, je ſoûtiens que ſon Prince eſt un des plus malheureux des hommes, puiſque quand il poſſederoit cent Royaumes tels que le *Lege 1. mand.*

sien, il n'auroit pas dequoi satisfaire la seule Noblesse de celui-ci, selon que chacun voudroit faire valoir ses pretensions. Aussi sont-elles fort éloignées de la doctrine que nous devons suivre sur ce sujet. Comme l'Esprit de Dieu souffle où il veut, conformément au texte de l'Ecriture Sainte, celui des Princes distribuë leurs bien-faits où bon leur semble, & c'est estre Pelagien d'Estat, pour ainsi parler, d'attribuer ici quelque chose au merite, tout estant deû à la Grace.

Mais certes le desordre de nos jours paroist bien plus grand, lors que ceux qui ont le plus déservi sont les mieux traittez, & recueillent à la veuë des plus fideles serviteurs le fruit qu'ils se pouvoient promettre de leurs bonnes actions. L'inconvenient en est double. La plûpart des gens de bien perdent par là le zele dont ils estoient portez à leur devoir; *ubi malos præmia sequuntur, haud facilè quisquam gratuitò bonus est.* Et d'un autre costé les méchans sont excitez par un si pernicieux exemple, à continuer une malice qui sans rien apprehender leur peut estre avantageuse. L'esperance & la crainte sont les deux Poles sur lesquels se meut la raison d'Estat, parce que toutes nos actions s'y rapportent. Celui qui vid donner au Chien du pain trempé dans la plaie qu'il avoit faite, avertit fort à propos qu'on

Sal. 1. bist.

priſt garde que les autres Chiens ne s'en apperceuſſent, qui ſans doute voudroient tous mordre pour recevoir de ſemblables morceaux. XI.

Ie n'accuſe neantmoins par là que le malheur du temps, qui a reduit les choſes à de ſi mauvais termes, & contraint peut-eſtre les plus clair-voians & les mieux intentionnez à une ſi perilleuſe neceſſité. Car je ſuis bien de l'opinion de ceux qui tiennent que les meilleurs commandemens deviennent inutiles, où il n'y a plus de diſpoſition à les reſpecter. Theopompe répondit ſelon ce ſentiment à celui qui diſoit que l'Eſtat de Sparte eſtoit glorieux à cauſe que les Rois y ſçavoient bien ordonner ; que c'eſtoit plûtoſt parce que les Sujets y ſçavoient bien obeïr. Et un autre Souverain de Syracuſe reprocha dans la meſme penſée aux Atheniens, qu'il ſe trouvoit aſſez de perſonnes chez eux pour commander, mais qu'il n'y en avoit point qui fuſſent propres à l'obeiſſance. Si nos calamitez viennent d'un meſme defaut, il n'eſt pas juſte d'en accuſer ceux qui ont fait tout ce qu'ils pouvoient pour nous en preſerver.

Plutar. in Lyc.

Herod. l. 7.

N'en diſons pas davantage, ce peu n'eſt poſſible que trop pour le ſujet, & pour voſtre humeur & la mienne ; qui n'eſt pas d'entrer ſi avant dans le Sanctuaire. J'aime mieux finir par le theme que je me ſuis propoſé dés le commen-

cement, & vous repeter que je tiens la Liberalité une Vertu tout-à-fait Roiale. L'on a dit il y a long-temps que les Rois avoient les mains fort longues, pour donner à entendre l'étenduë de leur pouvoir en ce qui touche la punition. Je les souhaiterois encore plus vastes & plus alongées pour ce qui concerne les recompenses; & je leur en accorderois volontiers autant que les Poëtes en ont attribué à Briarée, pour disperser avec plus de facilité un nombre infini de bien-faits. Trouvez bon neantmoins qu'ils y apportent ces petits temperamens de Politique & de Morale que nous avons touchez; & vous souvenez de ce qu'observe nostre Histoire, que le Roiaume de France ne devint riche & florissant sous François Premier, nonobstant toutes ses disgraces, que lors qu'il parut un peu chagrin sur la fin de son âge, personne n'osant plus luy rien demander mal à propos & avec importuné comme auparavant.

Bodin. 2. de Rep. c. 4.

DE L'ESTVDE, *& du lien d'amitié.*

LETTRE LXXI.

MONSIEUR,

L'on dit qu'on voioit autrefois dans un Temple de l'Iſle de Chio une Diane de marbre fort élevée, dont le viſage avoit cette proprieté, qu'il paroiſſoit triſte à l'entrée, & joyeux au contraire à ceux qui ſortoient, leur devotion ou leur curioſité finie. L'Eſtude, ſur tout de la Philoſophie, poſſede naturellement ce que l'art ſceut donner à ce chef-d'œuvre. Quelque auſtere qu'elle nous ſemble d'abord, elle a de tels agréemens enſuite, qu'on ne ſe ſepare jamais d'elle qu'avec des ſatisfactions d'eſprit qui ſe reſſentent mieux qu'elles ne s'expriment. Je ſçai bien que ceux qui s'y adonnent ne ſont pas les plus enjouëz du monde, & que leur teint ordinaire ſemble démentir ces contentemens interieurs dont je parle. Mais l'on eſt preſque toûjours trompé quand on juge des choſes ſur les apparences. Et je ſuis ſeur qu'à la reſerve de quelques ignorans qui ne ſe ſont jamais mélez du métier des Muſes, perſonne n'oſeroit

contredire mon ſentiment. J'avoüe bien que cette joye ſecrette dont une ame ſtudieuſe eſt touchée, peut ſe gouſter diverſement, ſelon le naturel different de chacun de nous, & ſelon l'objet plus ou moins digne qui nous retient. Car il importe merveilleuſement que noſtre application ſe faſſe ſur des ſujets aſſez relevez, pour meriter une ſerieuſe attention. Comme il y a des Gagne-petits dans les Villes qui ne s'élevent jamais au deſſus de la lie du peuple, il ſe trouve des hommes nez à l'étude, qui la font & y conſument leur âge, ſur des choſes de ſi petite importance, que ce n'eſt pas merveille s'ils n'en recueillent pas toute la gloire ni toute la ſatisfaction que nous venons de dire. Ceſar demanda à des Etrangers qu'il voioit dans un amour extraordinaire pour des Singes dont ils faiſoient toutes leurs délices, ſi les femmes de leur païs n'engendroient point d'enfans ? L'on peut faire cette autre queſtion de meſme à ceux qui s'occupent ſerieuſement à des bagatelles, ce qui n'arrive que trop ſouvent, s'ils n'ont nulle connoiſſance des choſes qui meritent mieux leur application. Comme c'eſt un grand bien pour la veuë de la porter ſur des objets qui la recréent & la fortifient en meſme temps ; l'eſprit reçoit un merveilleux avantage lors qu'on l'attache à des études utiles & agreables tout enſemble. Voilà ce qui m'obligea derniere-

ment

ment à vous exhorter non pas ſimplement à la lecture des livres, mais ſur tout à vous adonner aux ſpeculations dignes de voſtre grand genie, vous aſſeurant qu'au lieu de nourrir voſtre melancholie, comme vous le craignez, elles la combatroient indubitablement par des gayetez interieures, & vous recompenſeroient toſt ou tard du temps que vous y emploieriez. XI.

Mais puiſque vous m'engagez dans un autre diſcours, par le conſeil que vous me demandez ſur le ſujet de celui qui vous recherche d'une amitié ſi étroite, je vous le donnerai tel que je puis en termes generaux, n'aiant pas aſſez de connoiſſance de la perſonne que vous me deſignez, pour penetrer juſques dans le particulier.

Je ne ſçaurois m'empeſcher d'abord de vous louër du ſoin que vous apportez pour ne vous pas engager mal à propos dans une affection dont vous voulez obſerver les loix en homme d'honneur. L'on peut civilement ne s'y pas embarquer, mais depuis qu'on y eſt, le mauvais choix ne cauſe pas de petites amertumes; & le dégagement a plus de difficultez que vous ne pouvez vous en repreſenter. Un mauvais morceau avalé ne donne pas tant de peine à rejetter, qu'un fâcheux ami à quitter, meſme dans les liaiſons d'une amitié ordinaire. Voſtre franchiſe d'ailleurs vous portant à imiter la Nature, qui commence ſon ouvrage du corps humain par le cœur, vous faites tres-

prudemment de ne pas hazarder legerement une partie où l'on ne reçoit jamais de legeres bleſſures. En effet il n'y a rien de ſenſible à l'égal des degouſts que nous donnent parfois ceux de qui nous attendions toute ſorte de bons offices. Les mauvais que nous rendent des ennemis nous trouvent tout preparez à les recevoir. Ceux que nous cauſent des perſonnes indifferentes ſe digerent aprés quelques reflexions. Mais quand nous ſommes outragez par celui que nous tenions pour noſtre ami, le coup eſt ſi ſenſible, que tous les remedes de la Philoſophie ſe trouvans trop foibles, il n'y a qu'une grace particuliere du Ciel qui puiſſe nous donner aſſez de forces pour le ſouffrir. C'eſt ce qui fit dire plus ſubtilement que Chreſtiennement à quelqu'un, que les Loix divines nous obligeoient bien de pardonner à nos ennemis, mais qu'elles ne nous avoient jamais commandé de pardonner à nos amis. Vous voiez bien que je vous veux faire rire de ce faux raiſonnement, où l'on voudroit rendre la qualité d'ami de pire condition que celle d'un ennemi. Il faut que je vous diſe encore là deſſus, qu'encore qu'il ſoit vrai que noſtre Religion enſeigne ſeule avec perfection non-ſeulement de pardonner à nos ennemis, mais meſme de les aimer; ſi eſt-ce que la lumiere naturelle, accompagnée ſans doute d'une grace ſpeciale, a éclairé de ſorte l'entendement de quelques

Payens, qu'ils ne se sont pas éloignez de cette charité parfaite. Aristide injustement banni par la rigoureuse loi de l'Ostraciſme, dit pour tout ressentiment, qu'il prioit Dieu que les Atheniens fussent si heureux que de n'avoir jamais sujet de se souvenir de lui. N'est-ce pas témoigner de l'amour pour ses plus grands persecuteurs? Plutarque qui le rapporte ainsi dans la vie de ce grand homme de bien, dit ailleurs sur cela un autre beau mot d'Ariston Spartiate, ou plûtost, à son avis, de Socrate. On loüoit devant l'un d'eux le sentiment du Roi Cleomene, que l'Office d'un Prince Souverain estoit de faire du bien à ses amis, & du mal à ses ennemis. Il vaudroit mieux, repartit Ariston ou Socrate, faire du bien à tous les deux, & se rendre amis par ce moien ses adversaires mesmes. Certes on ne peut pas soûtenir raisonnablement aprés cela, qu'ils aient tout-à-fait ignoré l'excellent precepte de Morale d'aimer jusques à ses ennemis. XI.

Dits not. des Lac.

Pour revenir au poinct de vostre demande, souvenez-vous de ce vieux proverbe, qu'il faut connoistre devant que d'aimer, *deligere oportet quem velis diligere*; & de ce que remarquoit un Ancien, qu'on rejettoit sagement le chardon quoi qu'il suivist & s'attachast aux personnes, pour aller chercher l'olivier quelque éloigné qu'il fust. Vous voiez bien ce qu'il vouloit dire, & vous n'ignorez pas

Cic. ad Heren.

quels ſont les amis de table, de jeu, ou d'intereſt, qui tiennent bonne compagnie comme les mouſches durant le beau temps des proſperitez, & demeurent ſans mouvement au premier coup d'une rigoureuſe fortune. Certes l'on n'en voit gueres d'autres à la Cour. N'y comptez mille amis que pour un; & ſi vous y avez un ſeul ennemi comptez-le pour mille. C'eſt le conſeil d'un Perſan dont vous vous
Pilpay. trouverez bien en France. Choſe étrange qu'on ne ſe puiſſe promettre en part du monde d'eſtre heureux en amis, ſi l'on n'eſt malheureux d'ailleurs, *felix ſe neſcit amari.* Mais ſi vous uſez de prudence au choix d'un ami, n'en aiez pas moins au ſujet d'un ennemi, ſi vous ne pouvez éviter d'en avoir. Ce n'eſt pas aſſez de s'en garder, ni meſme d'avoir avantage ſur lui, il en faut tirer du profit, comme vous feriez d'une beſte ſauvage aprés l'avoir tuée. Le ſage Precepteur de Trajan, a fait un Traité exprés pour cela; & vous y verrez que s'il y a des animaux d'un ſi bon eſtomach qu'ils digerent meſme les Serpens, l'homme aviſé peut convertir en ſon propre bien par prudence le mal que lui veulent ſes ennemis. Evitez ſur tout d'avoir le moindre differend avec des hommes d'une vertu reconnuë, n'y aiant rien qui vous puiſſe eſtre plus préjudiciable. Homere pour bien diffamer Therſite, n'a pas oublié d'écrire qu'il eſtoit grand ennemid'Achille &d'Ulyſſe.

Il me reſte à vous reprocher le mépris que vous faites d'un homme tres-recommandable par ſon eſprit, ſur ſon exterieur. J'avouë qu'il n'a ni la taille du corps, ni les traits du viſage tels, qu'il ait ſujet d'en remercier beaucoup la Nature. Mais pourquoi lui imputez-vous ce qui n'a jamais dépendu de lui. J'euſſe attendu de toute autre que de vous un ſi populaire ou ſi peu raiſonnable jugement. Noſtre Hiſtoire me faiſoit remarquer dernierement, que le renommé Conneſtable Bertrand du Gueſclin, eſtoit un des plus petits & des plus laids hommes de ſon temps. Et celle des Incas du Perou vous fera voir, que la plus groſſe & la plus belle perle du monde fut trouvée aux Indes Occidentales dans une ſi petite Conque & une ſi mépriſable écaille en apparence; qu'on penſa la rejetter pour cela dans la mer. Tant il eſt vrai que les plus nobles choſes & les plus precieuſes, ſont parfois comme cachées par le Deſtin ſous de fort viles couvertures. La plante humaine eſt comme les autres plantes ruſtiques, dont les petites ont ſouvent plus de vertu que les grandes : *Centaurium minus præſtantius eſt ad omnia*, dit le Medecin Arabe décendu des Rois de Damas. Cette obſervation ſuffira pour ce coup en faveur des moindres ſtatures, que vous avez tort de nommer pour cela ridicules.

XI.

Gar. Il. l. 8. c. 13.

Meſué l. 1. c 10.

DE L'HABITATION des Villes.

LETTRE LXXII.

MONSIEUR,

Je ne m'étonne pas de l'inclination merveilleuſe de voſtre ami pour le ſejour de Paris. C'eſt un abregé de la France, pour ne pas dire de tout le Monde. Et ce qu'oſa proferer de Rome un Sophiſte Grec, qu'elle eſtoit l'Epitome de l'Univers, peut eſtre aujourd'hui en quelque façon imaginé d'une demeure qui a tous les avantages qu'il remarquoit en celle-là. Dion Chryſoſtome obſerve dans une *Orat. 45.* de ſes Oraiſons que Theſée mit tout le païs Attique dans la ville d'Athenes; Epaminondas toute la Beotie dans celle de Thebes; & les Mileſiens toute la Troade & l'Eolie dans la leur. Ne peut-on pas dire que nos Rois ont renfermé de meſme toutes les Gaules dans Paris, qui eſt leur milieu de perfection, & qui tient lieu de Patrie commune à tous les François, ou plûtoſt à toutes les Nations qui l'abordent? Ce que la Raiſon eſt dans l'ame, la prunelle dans l'œil, & le Soleil dans le Ciel, Paris l'eſt ſans doute dans ce Roiaume, depuis que le Grand

Clovis y établit le Siege de ſon Empire il y a prés de douze cens ans. Mais ne vous attendez pas enſuite, que pour la mieux loüer je tire ſon nom ni du fameux Juge des trois Deeſſes, ni du courage de ſes Habitans, ni de l'Iſis de Melun, ni de ſa reſſemblance au Caire pris pour l'Is d'Herodote, comme Belon en parle au ſecond livre de ſes Obſervations. Ces rapports me ſemblent auſſi ridicules que les etymologies incertaines; & quoique ſon autre nom de *Lutetia* qui ſe trouve un peu changé dans Ptolomée, ſemble venir de la blancheur de ſes maiſons enduites de plaſtre, je le trouve bien mieux tiré de la quantité de ſes bouës, *à luto*. Pourquoi non, puiſque ſelon Strabon le Peluſium d'Egypte fut ainſi appellé ἀπὸ τῆς πηλοῦ, de la fange dont ſes habitans n'eſtoient pas vrai-ſemblablement ſi incommodez que ceux de Paris?

XI.

Greg. Tur l. 2. c. 36.

Capp. 37.

Lib. 17. Geogr.

En effet quelque eloge qu'on luy puiſſe donner, l'on ne ſçauroit nier que ſon terrain, & ſon ciel, *ſolum, & cælum*, ne ſoient des plus incommodes. Un railleur diſoit d'une des Medines d'Eſpagne, qu'en hiver l'on n'y voioit ni le ciel, ni la terre, à cauſe des crottes & des nuages qui la couvroient haut & bas durant tout ce mauvais temps. Mais certes Paris ne luy cede en rien de ce coſté-là; & ſi je doute fort que les bouës de Medine ſoient auſſi puantes que les ſiennes. Elles eſtoient ſans doute bien plus hautes

devant que Philippe Auguſte l'euſt fait paver, puiſque comme les ruës de Rome ne furent pavées ſelon Tite-Live que
Dec. 5. l. 1. prés de ſix cens ans depuis ſa fondation, celles de Paris ne le furent que huit cens ans aprés l'établiſſement de noſtre Monarchie. Que ſi cette ville eſt devenuë un peu plus commode pour ce regard ; auſſi a-t-elle perdu le grand avantage qu'elle avoit autrefois, de n'eſtre ſujette ni aux incendies, ni aux ſerpens, ni aux mulots,
Lib. 8. c. 33. & telles autres fâcheuſes beſtes, au cas que le Taliſman dont parle Gregoire de Tours merite d'eſtre conſideré.

Quoiqu'il en ſoit, les beautez & les avantages de Paris mis en balance avec les dégouſts & les diſgraces qu'on y reſſent preſque inévitablement, je ne trouve pas étrange qu'un homme de la condition de voſtre ami s'y plaiſe ſi fort, n'y cherchant que le plaiſir & le divertiſſement : Mais je ſoûtiens que c'eſt la plus fâcheuſe de toutes les villes du Monde, pour ceux que les affaires obligent d'y demeurer, & qui par la dépenſe ne peuvent ſe mettre au deſſus de toutes les peines qu'on n'y ſçauroit éviter qu'avec beaucoup de piſtoles ;

---Magnis opibus dormitur in urbe :

Iuuen. ſat. 3. Sa grandeur immenſe, l'embarras joint à l'ordure de ſes ruës, & ſon defaut de police, donnent des peines qui ne ſe peu-
Lib. 2. vent exprimer. Je ſçai bien que Diodo-

re Sicilien nous décrit Ninive avec ſes quinze cens tours, pour avoir eſté beaucoup plus grande: Que ces villes Hecatompyles, ou à cent portes, telles que Thebes d'Egypte, devoient avoir plus de circuit: Et Babylone eſtoit toute autre, s'il eſt vrai, comme Ariſtote l'écrit, que ceux qui l'aſſiegeoient y eſtant entrez par un bout, l'on s'en apperceut ſeulement trois jours aprés dans l'autre extremité, quoique la premiere Muſe d'Herodote ne le rapporte pas tout-à-fait de la ſorte. Au cas que le Roi Denis tiraſt de Syracuſe ſix vingts mille hommes de pied, & douze mille chevaux; ſelon le texte du meſme Diodore, elle eſtoit ſemblablement bien plus peuplée que Paris. Encore aujourd'huy Pequin, Quinſay, & Nanquin, excedent infiniment ſa longueur, s'il eſt conſtant qu'un homme à cheval ne puiſſe aller en un jour d'un bout de leur enceinte à l'autre. Et l'authorité de Monſieur de Breves qui donne vingt-quatre mille ruës au Caire, me le fait auſſi eſtimer plus ample que Paris, ou à peine l'on en a peû compter juſques à mille, celles des Faux-bourgs compriſes. Mais cela n'empeſche pas qu'Ariſtote n'ait eu raiſon de condamner une grandeur de ville démeſurée, où chacun ne peut pas ſe connoiſtre l'un l'autre, ni beaucoup moins ſe voir & ſe viſiter avec commodité ſi l'on y eſt obligé, comme il croit qu'on doit

XI.

3. Polit. cap. 3.

Mor. l. 9. cap. 10.

faire pour y vivre heureuſement. Et c'eſt peut-eſtre pourquoi Platon s'eſt determiné à ce nombre myſterieux de cinq mille quarante maiſons, où il met la perfection d'une ville au cinquiéme livre de ſes Loix.

4 de Rep. cap. 15. & l. 7. c 4.

Pour ce qui touche la ſituation & le bon air de Paris, il faut avouër qu'elle eſt dans un des plus agreables territoires qu'on puiſſe voir ; & je croi que ſon aſſiette contribuë autant que la multitude de ſes feux qui la purifient inceſſamment, à la rendre une des plus ſaines Villes de la Terre. Vous ſçavez que les Grecs & les Romains donnerent autrefois cet avantage à Crotone par le proverbe *Crotone ſalubrius*, qui regardoit le corps & l'eſprit de ſes habitans, ſi nous en croions Strabon. Un Anglois dans Purchas adjuge preſentement la meſme prerogative à la ville de Laguna dans l'Iſle de Teneriffe. Et quelques Relations veulent que ce ſoit Hiſpaham qui merite d'eſtre preferée à toute autre pour ce regard. Sans rien determiner ſur une choſe ſi mal-aiſée à prouver, je tiens par pluſieurs conſiderations Paris auſſi ſaine, qu'une grande ville remplie d'habitans, & par conſequent de confuſion, le peut eſtre. Cela n'empeſche pas pourtant que je n'eſtime bien plus, ſur le ſujet où nous ſommes, les Villes portatives & ambulatoires des Arabes, des Abyſſins, & des Tartares, qui ne croupiſſent jamais dans l'infection

Lib. 6. Geogr. Tom. 5. ch. 12. §. 3.

d'un lieu determiné, & où l'on ne void XI.
auſſi jamais les morts ſe promener, pour parler comme ce Grec. Si je ne penſois qu'au corps, & à vivre ſainement, il ne faut point douter que je n'éleuſſe une toute autre demeure que celle dont nous traittons.

--- Ego vel Prochytam præpono Suburræ. *Iuven. Sat. 3.*

Et s'il faut croire que la ſalubrité de l'air ne contribuaſt pas moins à l'eſprit qu'au corps des Crotoniates, ou à faire de ſages Pythagores, qu'à former de robuſtes Milons; comment ſe peut-on imaginer, que cette principale partie de nous-meſmes trouve ſon compte dans un lieu, *ubi habendus metus eſt aut faciundus*, où *Sall. l. 1. hiſt.* il faut preſque de neceſſité eſtre le patient ou bourreau, *aut præda aut prædo*, le marteau ou l'enclume? Car vous vous pouvez ſouvenir comme le Satyrique compare une grande ville à des champs peſtiferez, *in quibus nihil aliud eſt niſi cadavera quæ lacerantur, aut corvi qui lacerant.* *Pet. Arb.* Sans mentir c'eſt vne choſe étrange que toutes choſes dégenerent tellement en s'éloignant de leurs principes; & que ces grandes communautez d'hommes, inventées & formées pour les faire vivre plus avantageuſement, ne ſervent plus qu'à les rendre beaucoup plus miſerables qu'ils n'eſtoient auparavant. Si ce n'eſt que nous rapportions cette diſgrace à la mauvaiſe main du premier fondateur de Ville, qui fut Caïn meurtrier du

juſte Abel, ſelon l'obſervation de Ioſephe & de Saint Auguſtin. Mais ſans prendre ce poinct ſi fort à la rigueur ; & tombant d'accord que la Vertu, qui eſt la ſanté de l'ame, jette ſes racines comme une plante robuſte, & peut ſubſiſter par tout ; ſi ne voudrois-je pas à l'excluſion de toute autre demeure, donner un ſi grand avantage que voſtre ami fait à celle de Paris.

Lib. 1. Ant. c. 2 Lib. 5 de civit Dei c. 11. & 17.

Dites-moi ſur ce propos ſi vous pouvez comprendre comme il peut y avoir eu autrefois dans l'Egypte, qui n'a pas la moitié de la longueur & largeur de la France, juſques au nombre de dix-huit mille Villes ou conſiderables Citez, ſelon le texte de Diodore, du temps duquel on y en comptoit encore trois mille, veu que toute la diligence d'Ortelius ne lui en a pû faire trouver en nos jours plus de trois cens. Car pour les trente-trois mille trois cens & trente-neuf Villes que Theocrite met dans le Roiaume de Ptolomée Philadelphe, cela ſe pourroit attribuer à une licence Poëtique. Dites-moi encore, s'il vous plaiſt, de qui vous faites plus de cas, ou de ces grands preneurs & deſtructeurs de Villes comme eſtoit Demetrius, ou de ceux qui en ont encore plus baſti, témoin dans Appian Seleucus, qui en fit conſtruire neuf entres autres appellées de lui Seleucies, cinq Laodicées à cauſe de ſa mere, & ſeize portant le nom d'Antioches, qui

Idyl. 17.

eſtoit celui de ſon pere ; pour ne rien dire d'Alexandre le Grand, que Plutarque aſſeure dans ſa vie avoir eſté fondateur de plus de ſoixante-dix en diverſes parties du Monde. Et ſi vous ne vous laſſez point trop de mes demandes, quelles villes eſtimez-vous le plus, ou celles qui excellent en fortifications comme Hambourg, qu'on dit la plus conſiderable à cet égard qui ſoit aujourd'huy, ou d'autres qui reſſembleroient à Sparte, dont la principale gloire fut d'eſtre ſans murailles, & de donner neantmoins la loi à toute la Grece ? Du moins fut-elle conſtamment ainſi juſques au temps de ſes Tyrans, puiſque les Romains la trouverent qui en avoit ſous Nabis, au rapport de Tite-Live. Pourriez-vous bien n'eſtre pas pour le beau ſentiment de Cleomene ? O la belle retraite pour des femmes, dit-il en voiant une ville des mieux achevées en ſes retranchemens. XI. *Dec. 4. Lib. 4.*

Je veux en recompenſe de mes queſtions importunes, *quippe ſuperioris eſt interrogare*, vous faire part pour vous complaire d'un poinct de noſtre Philoſophie, où me porte ce que je vous ai dit tantoſt du Taliſman de Paris, & de la priſe de Babylone qui eſtoit ignorée trois jours aprés en l'une de ſes extremitez. Ajoûtez à cela cette Ville de Bacchus dont parle Strabon aprés Ariſtote, qui eſtoit

en Afrique, & qui ne se pouvoit jamais trouver deux fois par ceux qui la cherchoient. Car ne faut-il pas mettre tout cela au rang de ces fausses traditions historiques, & de ces *Farfalloni* du Seigneur Lancelot qui passent pour veritables, sans que personne les veüille examiner ? Il n'y a que la Sceptique qui s'en prévale utilement, dans le dixiéme des moiens dont elle se sert pour établir son Epoche, ou sa suspension d'esprit. Or je me souviens assez que vous vous estes souvent moqué des vaisseaux arrestez par la Remore, qui n'a pouvoir d'arrester que les plus credules esprits. Mais nous n'avions point d'instance contre la vertu du chant du Coq à faire fuïr le Lion. En voici une, prise d'une Relation moderne, qui conte qu'en remontant le Tigris de Basore à Bagdat, un Coq chantant sur le vaisseau de quelques passagers, au lieu de faire peur à un Lion qui paroissoit sur la rive, le faisoit rugir & l'animoit davantage contre eux. Un Auteur Arabe m'apprend trois autres choses qu'il faut adjoûter au notable chapitre *de falsò creditis* : La premiere, que le Cameleon vit de moûches, & non pas d'air simplement : La seconde, que le Corail n'est point mol dans l'eau, où il possede la mesme fermeté que nous luy voions : Et la troisiéme, que la Vipere engendre ses petits sans mourir, & comme les autres animaux

La Boulaye.

Præfat. Sem. Sap.

mettent les leurs au monde. Infinis Au- XI.
teurs ont écrit qu'un Juif n'eſt pas receu à ſe faire Mahometan ſans paſſer par le Chriſtianiſme, cela eſt tres-faux ; mais il eſt vrai qu'ils reconnoiſſent Jeſus-Chriſt pour un grand Prophete en recevant l'Alcoran. L'on a dit auſſi que ces meſmes Mahometans ſe tournoient toûjours vers le Midi pour faire leurs prieres. C'eſt proprement vers la Meque qu'ils ſe tournent, qui veritablement eſt au Sud à l'égard des Turcs de Conſtantinople: Mais les Muſulmans de Moſambique, qui ſont dans une poſition contraire, ſe tournent au Nord, & d'autres vers le Levant ou vers le Couchant, ſelon leur demeure differente. Combien de fois avez-vous leû auſſi bien que moi qu'il ne pleuvoit point en Egypte ? Cependant les pluïes de Novembre, Decembre & Janvier y ſont telles parfois, qu'on demeure à cauſe d'elles des journées entieres ſans ſortir. N'avez-vous pas creû de meſme ſur d'autres Relations, qu'il ne ſe trouve pierre aucune où ſont les Pyramides, ni meſme à cent lieuës de là. C'eſt une autre fauſſeté dont des témoins oculaires m'ont depuis peu deſabuſé, aiant remarqué entre le lieu de la Sphynge, & celuy de la grande Pyramide, les endroits en forme de carrieres, d'où vrai-ſemblablement toutes ſes pierres ont eſté tirées. Ceux qui ſe ſont figuré le Monde comme un grand animal, mettent ſes narines au

fond de la Mer ; par lesquelles il respire de telle sorte, qu'il attire & fait perir irremissiblement tous les vaisseaux en de certains endroits où l'on ne trouve jamais le fond, comme vers le Nord sur l'Ocean, & vers le milieu de la Mer Caspienne : Cependant ceux qui ont esté aux lieux où l'on designoit ces barathres, y ont trouvé la Mer telle qu'elle est ailleurs, & ont verifié la fausseté de tels contes, qui sont sans fin aussi bien que sans raison. Mais en voilà assez pour cette fois.

DE LA CONVOITISE.

LETTRE LXXIII.

MONSIEUR,

Le Philosophe Aristippe considerоit avec étonnement, que celuy qui boit & mange sans se rassasier, a recours au Medecin, comme se reconnoissant malade, & que ceux qui ne sont jamais satisfaits de biens, dans quelque opulence qu'ils se trouvent, ne s'apperçoivent pas qu'ils sont d'autant plus malades que les infirmitez de l'esprit sont plus à craindre que celles du corps. Certes il avoit raison, & je ne croi pas qu'il y ait une plus grande malediction, que d'estre dans cét appetit

petit insatiable de richesses, lors qu'on en possede assez pour ne pas craindre raisonnablement la pauvreté, *cùm non tantùm extra sensum paupertatis sumus, sed etiam extra metum.* Je parle d'une crainte bien fondée sur la vrai-semblance, n'ignorant pas qu'à se representer tout ce qui peut humainement arriver, nous ne possedons rien sous le titre de biens de Fortune, qu'elle ne nous puisse oster à tout moment: XI. Seneca.

Non est tuum, Fortuna quod fecit tuum. Laberius.

Mais à le prendre de la sorte, il n'y a point d'abondance qui nous puisse mettre l'esprit en repos; & si l'on peut dire que cette consideration rend l'aveuglement plus grand de ceux qui accumulent sans cesse, parce qu'ils donnent par là moien à cette mesme Fortune de les endommager davantage, & de rendre par consequent leur déplaisir plus grand. Car outre qu'il ne luy est pas plus difficile d'oster les millions que les centaines, encore peut-on dire que son plus grand divertissement, & son plus ordinaire passetemps, est de dépouïller ceux à qui elle sembloit avoir le plus liberalement donné. Me permettrez-vous de vous dire encore au sujet de cette Déesse aveugle, qu'on a grande raison de mettre les richesses entre les biens qui portent son nom, puisqu'on peut soûtenir que c'est un grand hazard & une merveilleuse fortune de les voir reüssir à bien. Le nom-

bre de ceux qu'elles perdent eſt ſans comparaiſon plus grand, que des autres qui en ſçavent parfois tirer quelque avantage. En effet je ne veux pas nier que ces richeſſes dont vous faites tant de cas ne ſoient de veritables moiens, quand on en uſe bien, pour exercer beaucoup de bonnes actions. Mais il faut pour cela les poſſeder un peu philoſophiquement, & autrement que le commun des hommes, qui ſont plutoſt poſſedez par elles qu'ils ne les poſſedent. L'on peut dire avec fondement des richeſſes ce qu'un Ancien prononça du feu & de l'eau, que ce ſont de bons ſerviteurs & de tres-mauvais maiſtres. Pour peu qu'elles prennent d'empire ſur nos eſprits pour ſe faire eſtimer plus que la raiſon ne veut, elles jouënt bien toſt le perſonnage des valets de Rome au temps des Saturnales, où ils uſurpoient le commandement deſpotique. Gardez-vous donc bien de laiſſer empieter un pouvoir ſur vous à celles que vous devez tenir dans une ſujetion abſoluë. Jamais un vaſſal ne ſe meſle de commander, qu'il ne donne bien toſt juſques dans la tyrannie.

Mais, dites-vous, le défaut de biens & ce qu'on nomme pauvreté vous paroiſt ſi affreux, qu'à voſtre avis l'on ne peut s'en trop éloigner. En verité c'eſt un grand abus de le croire ainſi, & je m'aſſeure que quand vous y aurez bien penſé, vous trouverez que la pauvreté eſt plus trait-

table & plus aiſée à ſupporter que les grands biens. Afin de n'en point douter, figurez-vous les mœurs de ces grands Richards que vous connoiſſez, & les comparez à celles des autres que vous nommez incommodez ; je me fais fort que vous ſerez contraint d'avouër que la converſation ordinaire & familiere de ceux-ci, eſt préferable en pluſieurs façons à celle des premiers. Pour moi je ne puis comprendre pourquoi l'on veut que beaucoup de choſes manquent à celuy qui eſt content de fort peu, & à qui les purement neceſſaires ſuffiſent. La pauvreté pouïlleuſe & qui paſſe juſques à l'extréme mendicité eſt veritablement penible & honteuſe ; mais la volontaire qui mépriſe l'affluence, doit ce me ſemble eſtre tenuë pour honorable ; outre le privilege qu'elle a de paroiſtre toûjours gaie, hardie, & ſans inquietude. Ceux qui la connoiſſent comme faiſoit Ariſtide, font gloire d'enrichir les autres en demeurant pauvres : Et comme il dit fort bien dans un jugement public, il n'y a que ceux qui ſont neceſſiteux par force, qui en doivent rougir ; quand on l'eſt de ſon bon gré, il y a plus de ſujet de s'en glorifier, qu'autrement. Vous ſçavez bien que je ne vous preſche pas ici aſſis ſur la vendange ; & afin que l'honneur de mes emplois ne vous impoſe rien pour ce regard, ſouvenez-vous que Petrarque n'a pas laiſſé de placer Lactance

XI.

Plutar in Ariſt. & in Cat.

Lib. 2. de rem. utr. fort. c. 3.

Firmien entre les grands personnages qui ont vescu dans la pauvreté, nonobstant la charge qu'il avoit auprés du fils de Constantin le Grand.

Aprés ce discours moral je viendrai au repas de nos Deipnosophistes dont vous voulez estre informé. J'en puis parler pour m'y estre trouvé, ce que je n'eusse pas fait si j'eusse esté aussi avisé que le Sage Chilon, qui ne voulut jamais aller au festin de Periandre, qu'il n'eût sceu le nom de tous les conviez. Cela vous soit dit en passant, je vous reserve quelque chose de particulier pour la premiere veuë. Car il n'est pas des disners Philosophiques comme de ceux des Spartiates, qui ne vouloient pas que rien sortist jamais par la porte de leurs Syssities de tous les propos qui s'y estoient tenus. Ceux des Philosophes au contraire se peuvent divulguer par tout, & je ne feray nulle difficulté de vous en faire quelque jour un fidele rapport. Sçachez cependant que rien ne m'y pleût davantage que le bon visage de celuy qui nous traittoit. Philemon ne l'avoit pas meilleur lors qu'il receut à sa table Iupiter & Mercure.

Ov. 8. Metam. —— *Super omnia vultus*
Accessere boni, nec iners paupérque voluntas.

En effet quoiqu'il ne nous presentast rien que de bon & de bien appresté, son proceder en mille rencontres donnoit encore plus de satisfaction. Et la politesse jointe à l'honneste frugalité de tous ses

mets, estoit un autre assaisonnement tres- XI.
agreable à tant que nous estions. Aussi n'y en eut-il aucun, comme je croi, qui eust besoin le lendemain de corriger les excés de sa bonne chere par l'ordonnance du Medecin. C'est une chose étrange, qu'il y ait tant de personnes qui creusent tous les jours leurs fosses avec leurs dents, pour user des termes d'un proverbe Anglois. Et l'on ne sçauroit trop s'étonner de ceux qui pouvant passer d'ailleurs pour hommes assez raisonnables, ne laissent pas neantmoins de se remplir souvent le ventre de telle sorte, que semblables à un navire trop chargé, ils sont contraints d'estre sans cesse à tirer la sentine & à se purger. Vous vous doutez bien qu'un repas si reglé sur la quantité, ne le fut pas moins à l'égard de la qualité des vivres. L'on n'y vid point, ce qui déplaisoit si fort à Caton, de petit poisson qui coûtast plus qu'un bœuf; ni de fruits que la nouveauté eust rendus si chers, qu'on peust demander, comme Socrate, à ceux qui les mangeoient à si haut prix, s'ils desespereroient d'arriver à la saison qui les rend communs. L'on dit autrefois à quelqu'un dont la table avoit consumé le prix d'une terre size sur le bord de la Mer, qu'il avoit le ventre plus grand qu'elle, qui s'estoit contentée de lécher l'heritage qu'il avoit devoré. Nostre hoste ne recevra jamais de tel reproche, quoique je vous puisse asseurer que dans une fortune mediocre

comme eſt la ſienne, il fait fort bonne chere à ſes amis. Je n'eſtimerai jamais celle où le vin & les viandes affoibliſſent l'ame en fortifiant le corps. Le vaiſſeau rempli ne reſonne plus ; nos yeux pleins d'humeur ne voient que trouble ; & le Soleil meſme par un air humide perd toute ſa force. Si la vapeur des alimens eſt telle qu'elle offuſque l'eſprit, il devient de pire condition que tout cela. Je penſe auſſi que vous ne nous ſoupçonnerez pas d'avoir fait des brindes exceſſifs. Il faut que je vous avouë pourtant qu'il ne tint pas au Poëte que vous ſçavez, que nous n'en fiſſions d'avantage. Sa gaieté fut priſe pour une licence poëtique, & le Temple de Delphe dedié aux Dieux Bacchus & Apollon conjointement luy ſervit d'une agreable excuſe. Mais nous le priaſmes de ſe ſouvenir que la défenſe faite au Preſtre de Jupiter, nommé par les Romains *Flamen Dialis*, de ſe promener ou de paſſer ſeulement ſous une treille de vigne, advertiſſoit tous les hommes raiſonnables de ne permettre jamais au vin de monter juſques à la teſte, ni d'envoier ſes fumées juſques au cerveau. Cela fut dit neantmoins en luy accordant pour le contenter, que tout ce qui eſt ſoigneuſement arroſé profite beaucoup mieux, & que noſtre vie meſme a beſoin de ce regime, *ne remaneat in ſicco*.

Plutar. de voce ei.

DES ASNES.

LETTRE LXXIV.

MONSIEUR,

Je ne ſuis pas ennemi non plus que vous de cette ſorte d'écrits, ſemblables à la loüange des Marmittes que fit Polycrate, ou à celle des Bouës qu'on attribuë à un Majoranus. Plutarque parle de quelqu'un qui avoit loüé de meſme le Vomiſſement, & le nombre eſt infini de ſujets auſſi ridicules qui ont ſervi de matiere à de grands Paranymphes; comme l'on s'eſt exercé d'un ſtile different à compoſer des ſatyres contre Socrate & contre Achille, puiſque le Sophiſte Theon ſe plût à diffamer éloquemment ce dernier. Mais je ne vous puis nier que faiſant profeſſion ſincere d'ignorer ce que la plûpart des hommes croient ſçavoir, l'Eloge des Aſnes de ce temps m'a eſté d'un ſingulier contentement; & je veux pour vous le témoigner, adjoûter à leur recommandation quelques particularitez, dont il me ſemble qu'il n'eſt point parlé dans le diſcours que vous avez veû. *In progy.*

Si les Egyptiens firent bien leur Dieu viſible d'un Apis, c'eſt à dire d'un Veau, & s'ils oſerent dire du plus vil des Inſe-

ctes le Scarabée ou Eſcarbot, qu'il eſtoit l'image vivante du Soleil, pourquoi ne pourrons-nous pas prendre la licence de prononcer deux ou trois mots en riant à l'avantage du plus patient, du plus genereux, & peut-eſtre du plus ſpirituel de tous les animaux ? Le premier de ces attributs ne luy eſt dénié par perſonne, & chacun ſçait avec quelle patience il s'accommode avec ſes Deſtinées.

Mare. Paling. in Leone. —— *Aſini eſt clitellam ferre libenter.*

Son raiſonnement ſans doute, tout beſtial qu'il eſt, luy donne cette image de Vertu, & l'on peut croire qu'il y eſt porté par la meſme penſée qui fait dire à Seneque, *Nulli tam arctum eſt jugum, quod non minùs lædat ducentem quàm repugnantem.* Que ſi Macrobe a eu ſujet de prononcer qu'il n'y avoit point de gens plus impatiens que les impertinens, & les ignorans, *nihil impatientius imperitia*, il eſt encore aiſé de conclure par la doctrine des contraires, que la patience de l'Aſne doit eſtre fondée ſur une profonde connoiſſance d'une infinité de choſes, dont l'on a peut-eſtre tort de le croire incapable. Et Salomon ne nous a-t-il pas enſeigné que la principale doctrine de l'homme, auſſi bien que ſa plus grande gloire, procedoient de ſa patience qui les faiſoit reconnoiſtre ? *Doctrina viri per patientiam noſcitur, & gloria ejus iniqua prætergredi.* Comme il avoit proferé un peu auparavant dans un autre Proverbe,

3. de Ira cap. 16.

7. ſatur. c. 4.

Prov. c. 15.

Prov. c. 16.

que

que la force, ou grandeur de courage, eſtoit de beaucoup inferieure à cette meſme patience : *Melior eſt patiens viro forti, & qui dominatur animo ſuo, expugnatore urbium.* Pro. c. 16. X I.

Ce paſſage ſeul pourroit preſque ſuffire à prouver le ſecond attribut que nous avons donné à l'Aſne, qui eſt celuy de la generoſité. Vous l'avez veû dépeint comme un petit Mars, d'où ſemble venir ſon ſurnom ordinaire de Martin ? mais l'eſtat que faiſoient de luy les Saracores, dont parle Elien, peut bien eſtre plus particulierement conſideré que l'on n'a fait. Ils eſtimoient les Aſnes, dit-il, pour le moins autant que les Grecs leurs meilleurs chevaux, puiſque les reſervant pour les combats, ils euſſent fait conſcience de les emploier ni à porter des charges, ni à tourner des rouës, ou à faire aller des meules de moulin. Voici un autre témoignage de leur valeur & de leur courage, qui ne peut eſtre contredit. Meruvan, vingt-uniéme Chalife à compter depuis Mahomet, receut pour un grand éloge le ſurnom *d'Aſne de Meſopotamie*, parce que, dit l'Hiſtoire Saracenique qu'Erpenius nous a communiquée, il tenoit toûjours ferme & ne reculoit jamais dans les combats, y aiant un proverbe de ce païs-là, qui porte, que l'Aſne guerrier ne ſçait ce que c'eſt que de fuir. Lib. 17. c. 34. Lib. 1. p. 106.

Pour ce qui touche ſa ſpiritualité, encore que la Religion nous preſcrive de

ne luy en donner pas plus que ce qu'on peut en attribuer sans impieté aux animaux qui paroissent les plus ingenieux : Si est-ce qu'il semble avoir beaucoup d'avantage en cela sur le Cheval, & sur le Mulet, à qui David dénie toute sorte d'entendement. Car pourquoi ne le prendra-t-on pas aussi tost de ce biais là, que de celuy dont l'Anglois Ovenus l'explique dans cette Epigramme.

Cur Asinum non junxit equo, mulóque Propheta ?
Vecturus natum Davidis ille fuit.

Ep. 101. Je sçai bien que l'opinion commune de la stupidité des Asnes, est fort contraire à ce que nous disons ; & que l'injure ordinaire d'estre un Asne, qui fut mesme appliquée à l'Empereur Justinien, par la faction de la couleur verte son ennemie, combat nostre sentiment. Mais les erreurs populaires sont si frequentes, & le merite de Justinien si connu de tous les Jurisconsultes, qu'encore qu'il eust les oreilles aussi mobiles que Procope l'écrit dans ses Anecdotes, je ne croi pas qu'il deust beaucoup s'offenser de ce sobriquet γάυδαρε, d'où je pense qu'est venu nostre vieux mot Gaulois Baudet, que Robertus Cœnalis & quelques autres ont derivé de l'Hebreu. Aussi ne fut-ce pas pour injurier Junius Bassus qu'on l'appella *l'Asne Blanc*, sa galanterie seule à dire de bons mots, & son agreable conversation le firent ainsi nom-

Lib. 1. de re Gall. ser. 3. p. 11.

mer. Et quoi? L'Asne d'Ammonius dont parle Photius dans son extrait de la vie d'Isidore, écrit par Damascius, ne doit-il pas servir luy seul d'une preuve suffisante que l'esprit des Asnes est tout autre que ce que le vulgaire s'est imaginé? Il estoit si amateur de la Poësie, que pour y prester l'oreille, dans sa plus grande faim il quittoit le ratelier, quelque bien garni qu'il fust, toutes les fois qu'on recitoit des compositions du Parnasse. Galien a donc un tort merveilleux de s'estre laissé emporter si fort au torrent de la multitude, qu'encore qu'il ait reconnu quelque part l'Asne pour l'animal de tous qui a la meilleure memoire, il ne laisse pas de l'accuser ailleurs d'estre le plus grossier, & d'approcher de la stupidité. C'est au huitiéme livre de l'usage des parties, où pour reprendre l'opinion d'Erasistrate, que le cerveau de l'homme a bien plus de sinuositez & de détours que celuy du reste des animaux, parce qu'il les doit surpasser tous en pointe d'esprit, & en bonté de raisonnement; il pretend que siccla estoit les Asnes n'auroient nulle diversité de ventricules, de cavitez & de passages, ni le cerveau de la conformation des autres, comme l'on void qu'ils le possedent, ce qui ne les empesche pas d'estre lourdauts & stupides au dernier poinct. Mais qui a dit à Galien qu'ils ne raisonnent pas à leur mode, aussi justement peut-estre, & aussi profondement qu'on sçauroit faire?

XI.

Cou 242.

Cap. 13.

Et qui le peut asseurer que cette humeur reposée, qu'il nomme stupidité, ne soit point une des complexions melancholiques & Saturniennes qui sont parmi nous les beaux Esprits, j'ai pensé dire les Esprits forts? Car on ne peut soûtenir que les Asnes n'aient esté produits par la Nature qu'à la mode des Ours, comme des masses informes & pesantes, puisqu'on ne void rien de plus gai, ni de plus enjoüé, que les jeunes Asnons. Il est bien plus vrai-semblable que cette façon de vivre serieuse, grave, & arrestee, qui leur vient avec le temps, & possible par connoissance, est attachée au temperament qui donne les plus belles lumieres, & que l'Echole attribuë à ses principaux Docteurs.

Mais il n'est pas besoin d'étendre plus loin cette Asnerie, dont je ne vous ai entretenu que pour m'accommoder au temps du divertissement; & pour dresser un corollaire à ce traitté de raillerie, auquel vous m'écriviez qu'on ne pouvoit rien ajouster.

Homo acharis quasi fabula vana. Ecclesiastic. cap. 20.

XI.

DES TREMBLEMENS de Terre.

LETTRE LXXV.

MONSIEUR,

Ce n'eſt pas ſans ſujet que la deſcription qu'on vous a faite de la perte de Pivry aux Griſons le quatriéme de Decembre mil ſix cens dix-huit, vous a donné tant d'étonnement. Une ville aſſez conſiderable, accablée en un inſtant ſous une montagne qui écraſa ou étouffa tous ſes habitans, à la reſerve de trois ou de quatre, eſt un évenement ſi rare dans toutes ſes circonſtances, que l'Hiſtoire n'en repreſente gueres qui lui puiſſe eſtre comparé. Je ſçai bien qu'on y lit de plus grandes deſolations arrivées par des tremblemens de terre. Diodore parle d'un qui eſtoit plus de nuict que de jour, & dont preſque toutes les Villes du Peloponeſe ſe reſſentirent, Helice & Burra alors des principales aiant eſté entierement ruinées; ſoit, dit-il, par des cauſes phyſiques & neceſſaires, ſoit par une vengeance de Neptune irrité contre leurs habitans. Ce meſme Auteur avoit déja remarqué comme plus de vingt mille Lacedemoniens perirent dans Sparte par un autre tremblement qui fut de longue durée. Et Joſe-

Lib. 15.

Lib. 11.

Ant. l. 15. c. 7. & de bell. Iud. 6. 24.

phe asseure que l'an septiéme du regne d'Herode trente mille hommes & une infinité d'animaux moururent en Iudée d'un semblable accident. Mais cette chutte momentanée d'une montagne sur une ville où rien n'est épargné, & où personne n'a le moindre loisir de penser à soi, est une chose si particuliere, que je ne lui puis rien égaler, sinon ce qui arriva dans les mesmes Alpes au territoire de Vallais du temps de nos premiers Rois. Car Marius Evesque de Lausanne fait voir dans sa Chronique, que le mont qu'il appelle *Tauretunensem*, tomba si subitément sur un Chasteau, & sur des Bourgs voisins, que tous les habitans en furent opprimez, avec un débordement d'eaux dont la ville de Geneve se trouva incommodée.

Quand vous ne sçauriez pas mieux que moi les raisons naturelles de ces effets merveilleux, je suis bien asseuré que vous me dispenseriez de vous rapporter ce qu'Aristote, Pline, Seneque & tant d'autres Auteurs en ont dit. Il ne seroit pas juste d'ailleurs que je vouluse paroistre plus sçavant que ces anciens Romains, qui n'adressoient leurs prieres ni leurs vœux à aucun Dieu particulier aux tremblemens de terre, comme ils faisoient en tout autre accident, à cause, dit Varron dans Aulu-Gelle, qu'ils avoient peur de se méprendre, ignorant d'où cela procedoit, *quoniam & qua vi, & per quem Deorum Dearúmve terra tremeret, incertum esset.*

Lib. 2. c. 28.

Mais oppoſons à cette grande modeſtie Romaine, pour ne pas dire ignorance, la merveilleuſe ſcience ou vanité des Grecs, qui ſe vantoient de pouvoir predire les Tremblemens de terre, auſſi bien que les Comettes à venir. Et avoüons que pour peu qu'il y auroit de verité en cela, nous ſerions fort éloignez de leur connoiſſance. Cela ſe dit neantmoins de Pherecydes Precepteur de Pythagore, comme ſi beuvant de l'eau d'un puits de l'Iſle de Seyros, il avoit predit avec ſuccés que la Terre y trembleroit dans trois jours. La meſme choſe ſe lit encore d'Anaximandre, honoré du titre de Phyſicien, qu'on veut avoir averti fort à propos les Lacedemoniens de ſortir de leur ville, parce que leurs maiſons alloient eſtre renverſées par un ſemblable écroulement. Et je voi qu'Apollonius ſurnommé Dyſcole, attribuë une pareille ſagacité à l'Hyperboréen Abaris, dont la Grece n'a pas moins reſpecté les lumieres, que celle de ſes plus grands Philoſophes. N'eſt-ce point qu'à conſiderer la Terre comme un grand animal, ils avoient l'art de lui taſter le pouls, & de reconnoiſtre par là ces convulſions qui lui devoient arriver ? XI.

Diog. Laert. In Pher Cic. l. de Divin.

Cap. 5.

L'on en peut voir dans toutes les Hiſtoires d'étranges particularitez. Car quoiqu'on veüille qu'il y ait des païs, comme celui d'Egypte, d'Irlande, & de Delos, qui ſoient exempts de ces rudes ſecouſſes ; ce qui a fait prononcer à Vir-

gile de cette derniere Isle,

3. Æn. *Immotámque coli dedit, & contemnere ventos:*

Lib. 6. nat. qu. c. 26. Si est-ce que pour user des mesmes termes dont Seneque s'est servi sur ce propos, la nation des Philosophes n'a pas esté reconnuë moins credule ici que celle des Poëtes: & par effet tous ces lieux ne laissent pas d'estre ébranlez parfois aussi bien que les autres par des agitations de la nature de celles dont nous parlons. Il est vrai que les contrées fort chaudes, ou fort froides y sont ordinairement les moins sujettes, ce qui fait observer à Herodote que les Scythes tiennent pour un prodige quand il arrive chez eux le moindre tremblement de terre. C'est pourquoi l'Angleterre, aussi bien que l'Irlande, n'en ressent gueres non plus. Et neantmoins Camden n'a pas laissé d'en remarquer divers qu'elle a soufferts dans le seul dernier siecle. Il décrit entre autres celuy de l'an mil cinq cens soixante & onze, qui fit sauter une montagne beaucoup plus haut qu'elle n'estoit, avec ses arbres & ses animaux, ne laissant qu'un trou à l'endroit qu'elle occupoit auparavant. Je trouve moins étrange qu'un champ dans cet effort passe d'un costé à l'autre, ou que deux montagnes oppoſées se choquent, comme Pline veut qu'il soit arrivé. Mais qu'une montagne bondisse pour s'aller placer dans un lieu superieur selon le texte de

Lib. 4.

Lib. 2. c. 83.

Camden, n'eſt-ce pas faire ce que David a dit du mont Sinaï, & rendre réelle une deſcription divine & poëtique tout enſemble; *Montes exultaverunt ſicut arietes, & colles ſicut agni ovium.* Certes il ne ſe peut rien dire de plus étrange, ſi ce n'eſt le tremblement de terre pretendu univerſel ſous Diocletian, qu'Ammian Marcellin décrit, & que Paulus Diaconus n'a pas fait de difficulté d'aſſeurer au commencement de ſa continuation de l'Hiſtoire d'Eutrope. Ammian ſeroit croiable aux choſes de ſon temps, s'il en pouvoit avoir pris une certaine connoiſſance, qu'on ne lui peut attribuer en cela. XI. *Pſal.* 113. *Lib.* 26. *Lib.* 9.

Vous aurez admiré, je m'aſſeure, dans d'autres Auteurs Latins, que ni les Romains ni les Carthaginois ne s'apperceurent point d'un tremblement de terre qui ſe fit durant qu'ils combatoient les uns contre les autres auprés du Lac de Perouſe, qu'on nommoit alors Thraſymene. Le peril du combat, l'ardeur de la meſlée, & le deſir de vaincre, les pouvoit occuper ſi fort, qu'ils n'avoient nul ſentiment pour tout le reſte. Voici un évenement tout contraire, qui ne vous étonnera pas moins. Le Maire aiant paſſé avec ſes Hollandois par le Détroit de ſon nom dans la Mer du Sud, ils ſentirent la nuict dans leur vaiſſeau, & reconnurent avec fraieur que la terre trembloit ſous eux, bien qu'ils en fuſſent ſeparez de tout l'Element de l'eau. Leur

crainte auſſi ne fut pas telle que de ſemblables tremblemens l'ont cauſée parfois à ceux qui devoient eſtre moins agitez, puiſqu'ils eſtoient ſur ce que la Nature a de plus ſolide. Beaucoup ont perdu l'eſprit & ſont demeurez tout inſenſez aprés de telles ſecouſſes, comme Seneque le témoigne par ce qui arriva dans la Terre de Labour, lors que la ville qui portoit le nom de Pompée y fut bouleverſée, ou meſme abiſmée. Et l'on peut voir dans Agathias, que les Byſantins long-temps depuis ce grand tremblement de leur ville arrivé du temps de Juſtinien, ne trouvoient plus rien de ferme ni de ſolide ſous eux, & croioient toûjours que Conſtantinople agitée eſtoit preſte à perir, tant l'émotion qu'ils avoient reſſentie dans cet accident, leur avoit troublé l'imagination.

Lib. 5. hiſt.

Mais le mot qu'ajoûte cet Auteur là-deſſus me ſemble fort conſiderable, que ces ébranlemens extraordinaires de la Terre feroient plûtoſt à ſouhaiter qu'autrement, s'ils épargnoient les bons, n'offenſant que les plus méchans des hommes. Je dis de plus, que ſans cette moralité ils ont eſté parfois utiles à des baſtimens malfaits, qu'ils ont rendus plus ſtables, & de plus de durée, ſi nous en croions Seneque, *quædam parum aptata poſitu ſuo, & à fabris negligentiùs ſolutiúſque compoſita, terræ motus ſæpius agitata compegit.* N'apprenons nous pas auſſi de Polybe, que le tremble-

Lib. 6. nat. qu. c. 30.

Lib. 5.

ment de terre arrivé à Rhodes qui renversa son renommé Colosse, au lieu d'estre prejudiciable aux Rhodiens, leur tourna à tres-grand profit, par les presens que cette infortune leur attira de tous costez. Il est vrai que ces mouvemens heteroclites de la plus basse partie du Monde, ont presque toûjours esté pris à mauvais augure. Thucydide veut qu'un de Delos ait esté le presage de la guerre Peloponesiaque. Et dans Rome aussi bien que dans Athenes, on quittoit toute sorte d'affaires quand ils survenoient, pour vaquer aux prieres qu'on croioit devoir appaiser la cholere des Dieux. Neantmoins quoiqu'Agis sur ce fondement eust retiré ses troupes de l'Elide, pour contenter Neptune le grand ébranleur de terres; nous voions dans Xenophon qu'Agesipolis en usa depuis tout au rebours, asseurant les Lacedemoniens, que le mesme Dieu l'avertissoit par ce signal de poursuivre sa pointe contre leurs ennemis. Cela montre l'instabilité de l'esprit humain au sujet de celle de la Terre, aussi bien qu'en toute autre chose. XI. *Lib. 1.* *Hist. l. 4.*

Cependant n'y a-t-il pas dequoi fortifier son esprit contre la crainte de tels accidens, si l'on considere qu'on ne void rien dans la Nature, jusques au plus ferme & au plus solide de tous ses corps, que le temps ne ruïne & qui ne soit sujet à perir? *Ingens mortis solatium, terram quoque videre mortalem.* Mais s'il estoit aussi

sen. l. 6. nat. qu. cap. 2. vrai comme il eſt vrai-ſemblable, que la terre ſe meuve & faſſe en vingt-quatre heures un tour entier ſur ſes Poles, ſans parler de ſon mouvement annuel, ni de celui d'inclination, peut-on trouver étrange ſi quelque partie de cette grande maſſe, s'éloche parfois? N'y devons-nous pas eſtre preparez par tout, je veux dire en quelque poſition que nous y ſoions? Et noſtre plus grand étonnement ne doit-il pas venir de ce que cela n'arrive pas plus ſouvent? Quelqu'un diſoit autrefois, que s'il devoit choir, il ſouhaitoit que ce fuſt du plus haut du Ciel, afin que ſa chutte ſemblable à celle de ce Dieu boiteux fuſt plus conſiderable: & Seneque a fait eſtat de cette penſée, parce qu'elle eſtoit d'un Poëte de ſes amis. Celle qu'on peut avoir au milieu des plus grands tremblemens de terre n'eſt pas moins à priſer, de perir volontiers dans un bouleverſement general, accablé de toute la peſanteur du plus lourd Element, & par un deſordre de la Nature qui ſemble devoir finir aveque nous, *ſi cadendum eſt, cadam orbe concuſſo.* En effet une ſeule pierre de mediocre groſſeur nous peut auſſi bien tuër en tombant un peu de haut, que la chutte d'une montagne ſemblable à celle qui écraſa Pivry & ſes habitans. Un petit gravier meſme retenu dans le rein, ou bouchant l'uretaire, nous fera mourir ſans cette conſolation Philoſophique bien plus cruellement, que ſi

nous eſtions ſuffoquez par le poids de Pelion & Oſſa entaſſées comme autrefois ſur Olympe. Je veux neantmoins vous faire part d'un expedient dont vous pourrez vous prevaloir, ſi vous vous trouvez jamais reduit au meſme poinct où ſe rencontrerent Trajan dans Antioche, Charlemagne à Spolete; & le Pape Boniface Huitiéme dans Riete. Platine dit que ce dernier y fit baſtir au milieu du ſpacieux Cloiſtre des Cordeliers, une petite loge de bois fort leger, & dont par conſequent la chutte n'eſtoit pas à redouter comme celle des maiſons & des Palais de la Ville, étonnée alors d'un tres-grand tremblement de terre. Voilà dequoi vous exempter de mal, auſſi bien que de peur.

DE L'EMPLOI DES Perſonnes âgées.

LETTRE LXXVI.

MONSIEUR,

Vous me demandez ce que je fais, comme ſi mes jours devoient eſtre ſans Sabath, & qu'il ne me fuſt pas permis de prendre d'autre repos que celuy

des bonnes femmes qui ne laiſſent pas de filer leur quenouïlle, encore que la laſſitude les contraigne de s'aſſeoir. Il ſemble meſme que vous cherchiez du myſtere dans mon ſilence, & que vous me ſoupçonniez de faire le fin, lors que je demeure ſans rouler mon tonneau, ou du moins ſans que vous en preniez connoiſſance. Ne croiez-vous point que je reprenne haleine pour mieux ſauter ? ou que je m'épargne pour quelque action d'importance, comme on reſerve le Bucentaure à Veniſe pour épouſer la Mer, ou pour quelque autre grande ceremonie ſeulement. On gardoit de meſme le vaiſſeau nommé Paralos, & la Galere Salaminienne dans Athenes pour les affaires de conſequence: mais ce qui convenoit par rapport là deſſus au merite & à la conduite de Pericles, ne me peut eſtre approprié ſans me rendre ridicule. Je ſçai bien qu'on a obſervé auſſi que l'Aigle & le Lion retirent quand ils cheminent leurs ongles en dedans, afin de les conſerver aux emplois qui leur ſont utiles : & que pluſieurs ont cette maxime de ménager de meſme la pointe de leur eſprit pour les bonnes occupations, ne le voulant pas émouſſer en des choſes de neant. Mais je ne vous puis rien celer, & ſans y chercher tant de fineſſe, je vous dirai nuëment qu'en l'eſtat où je ſuis, j'eprouve de plus en plus que les derniers pas qu'on fait dans un fâcheux voiage, ſont ceux qui laſſent davantage, & qu'on

trouve les plus penibles. Les dernieres gouttes d'une medecine qu'on prend mal volontiers, ne ſont-ce pas celles qui donnent le plus de dégouſt ? Ajoûtez à cela l'indiſpenſable rigueur des années, qui augmentent leur charge tous les jours par la loi du mouvement naturel, d'autant plus violent & plus rude qu'il approche de la fin. N'eſt-ce rien faire que de reſiſter à tout cela ? A la verité l'on void parfois d'aſſez beaux Automnes, mais on peut ſoûtenir ce me ſemble qu'il n'y a point d'agreable Hyver. Et pour moi qui ne ſuis gueres plus que ſexagenaire, je ne laiſſe pas de pouvoir dire avec Laberius, XI.

Vt hedera ſerpens vires arboreas necat,
Ita me vetuſtas amplexu annorum enecat.

Ce n'eſt pas pourtant que je pretende là-deſſus donner couleur à une faineantiſe honteuſe, renonçant au meſtier des Muſes, & abandonnant le doux entretien de mes livres, comme autrefois les vieilles Courtiſanes ſacrifioient leurs miroirs à Venus, les vieux Paſteurs leurs flûtes au Dieu Pan, & les ſoldats caducs leurs armes à Hercule. Je ſçai bien qu'une vieilleſſe de Pelée, & de Laërtes, deſtituée de toute action, eſt auſſi mépriſable, que celle de Neſtor eſt glorieuſe par tant de belles occupations qu'Homere luy donne devant Troie. Et quand je conſidere que les Abeilles auſſi bien que les Fourmis travaillent juſques au dernier moment de leur vie, je ſuis contraint d'avouër que

l'âge eſt un mauvais pretexte pour s'excuſer de bien faire. Si nous ne ſommes plus capables d'executer ce que la jeuneſſe nous faiſoit autrefois entreprendre avec ſuccés, & ſi nos forces ſuccombent ſous le faix de cette πολυπραγμοσύνη des Grecs, à qui Aulu-Gelle n'a pû donner de nom Latin, non plus que nous de François: Pour le moins devons-nous imiter cette vieille Mule qui n'aiant plus la force de tirer, montroit le chemin aux autres, & l'enſeigner en donnant courage à ceux qui ne ſont pas encore arrivez comme nous au bout de la carriere. Car noſtre vie ſe peut commodément diviſer en trois parties, auſſi bien que celle des Veſtales. Elles apprenoient premierement ce qui eſtoit de leur profeſſion; aprés cét apprentiſſage on les occupoit à l'action; & puis elles venoient à ne faire plus qu'inſtruire les novices dans la vie Religieuſe. Et quel plus honneſte employ peut-on pretendre dans le monde, & qui puiſſe mieux adoucir ce que la vieilleſſe a de rude & de douloureux, que d'eſtre guide & precepteur du genre humain?

Lib. 11. cap. 16.

En verité ce n'eſt pas ſeulement noſtre foibleſſe, c'eſt le mauvais uſage de noſtre raiſon, qui nous afflige de nous voir arrivez à un but où tout le monde viſe, & où il n'y a point de jeuneſſe qui ne deſire parvenir. Que dirions-nous des fruits que produiſent les arbres, ſuppoſant avec les Manichéens qu'ils euſſent quelque ame, & meſme

meſme quelque jugement, ſi nous voiyons XI.
que ces meſmes fruits ſe plaigniſſent d'eſtre arrivez à leur maturité ? Nous ſommes encore plus injuſtes & plus ridicules quand il nous déplaiſt de finir un eſtre qui dans noſtre eſperance n'eſt que le paſſage à un autre incomparablement meilleur. Il faut que je le vous declare avec ſincerité, mon regret n'eſt pas tant d'eſtre vieux, que d'avoir eſté jeune ; vous ſçavez bien par-là ce que je veux dire. Et puiſque je vous ai déja debité du Grec & du Latin, je prendrai la liberté de vous communiquer encore la reflexion que je fais ſur une commune façon de parler qu'avoient les Romains. Il me ſemble que quand ils prononçoient *nihil mihi antiquius*, pour ſignifier que quelque choſe leur eſtoit ſi chere qu'elle ne pouvoit pas l'eſtre d'avantage, ils donnoient bien à connoître la grande eſtime qu'ils faiſoient des choſes vieilles, & qu'ils ne penſoient pas qu'elles devinſſent moins conſiderables par les longues années. Puiſque nous ne ſommes pas nais comme ces Hyperborées que Pindare dit dans quelqu'une de ſes Odes n'eſtre jamais attaquez d'aucune caducité, conſolons nous d'avoir la meilleure des deux parties dont nous ſommes compoſez qui ne la reſſent jamais. Il n'y a point d'ames qui agiſſent plus fortement, que celles dont les corps ſont devenus plus foibles par la durée du temps. Les fruits de l'arriere-ſaiſon ſont les plus

priſez. Et ces vieux ceps de vigne qui ont eſſuié tant de rudes hivers, portent les plus doux raiſins.

Vous m'avez demandé ce que je faiſois, & parce que les bonnes gens ne font plus que réver, je vous fais part naïvement de mes réveries. Si j'eſtois auſſi retenu que Socrate, qui rendit cette raiſon de ce qu'il n'écrivoit rien, que la carte blanche luy ſembloit plus precieuſe que tout ce qu'il eût pû mettre deſſus, je ne vous aurois pas ſi long-temps entretenu de mes fantaiſies. Mais quoi ! il n'eût pas eſté expedient que tout le monde ſe fût montré auſſi auſtere que luy pour ce regard ; & nous ſçavons d'ailleurs par une autre de ſes réponſes, qu'il n'épargnoit ſa plume & ſon parchemin, puiſque le papier n'eſtoit pas encore en uſage de ſon temps, que pource qu'il aimoit mieux graver ſes penſées dans les cœurs des hommes, que ſur des peaux de beſtes mortes. Chacun peut ſuivre ſon genie, & emploier ſon talent aux choſes qui n'ont rien que d'honneſte. La longue vie ſeroit beaucoup plus ennuieuſe qu'elle n'eſt à pluſieurs perſonnes, ſi elles ne prenoient ce divertiſſement de communiquer leurs penſées à leurs amis, & par eux à la poſterité. Cela ſe void par la concluſion de ce beau travail des Nuits Attiques, où leur Auteur témoigne qu'il ne ſouhaitte plus vivre, lors qu'il aura perdu la faculté de s'entretenir de la ſorte ; *neque longiora*

mihi ſpatia vivendi volo, quàm dum ero XI.
ad hanc facultatem ſcribendi commentandique idoneus. Nous en connoiſſons bien vous & moi, qui ne ſont pas éloignez de ce ſentiment.

Il me reſte à vous dire un mot de Morale Sceptique, puiſque vous m'aſſeurez qu'il n'y a rien que vous liſiez plus volontiers dans mes lettres. Je ne me penerai pas beaucoup l'eſprit pour vous contenter, mes dernieres lectures de quelques voiages de long cours, dont l'on a depuis peu imprimé les Relations, me ſuffiront pour cela. Une du Breſil nous fait voir qu'au lieu que nous quittons ſouvent le ſurnom de nos peres, pour prendre celuy d'une Terre ou Seigneurie; les Tapuyes & autres Breſiliens donnent au rebours leurs noms non ſeulement aux Aldées ou Villages qu'ils occupent, mais meſme à des Nations entieres s'ils en peuvent obtenir la Souveraineté. Une autre Relation de l'Iſle de S. Laurent, ou de Madagaſcar, aſſeure qu'il n'y a point de Bourreau particulier dans toute ſon étenduë, parce qu'elle n'a point d'habitant qui ne tienne à honneur d'executer un criminel, & de couper la teſte à un homme condamné pour ſes méchantes actions, tant s'en faut que le métier de Bourreau y ſoit infame comme en France, & en Lithuanie où l'on contraint les criminels de ſe pendre eux-meſmes. Il n'eſt pas pourtant abhorré de meſme ni reputé honteux en

beaucoup de lieux d'Allemagne. Herodote a obſervé il y a plus de deux mille ans, que les Egyptiens avoient des façons de faire du tout oppoſées à celles des autres hommes. Un Ceſar Lambert Marſeillois remarque la meſme choſe d'eux juſques aujourd'huy; que les hommes y piſſent accroupis encore à preſent, & les femmes droites ou debout; outre qu'au contraire de nous ils portent leurs morts au Sepulcre la teſte devant, ce qu'Herodote n'a pas dit, & ſemblent eſtre nos Antipodes en mille autres choſes. Nos femmes ſe pourroient-elles reſoudre à ſe percer le nez de part en part pour y attacher une bague? Les plus belles de Babylone le pratiquent tous les jours & ne croiroient pas eſtre aſſez gentilles ſans cela. Elles abhorrent, & les hommes meſme, l'odeur du muſc que nous priſons tant, & le tiennent pour un ſi grand poiſon, que l'Ambaſſadeur Anglois Sciarley, qui alloit en Perſe, fut chaſſé d'un quartier de cette grande ville, avec ceux qui l'accompagnoient, parce qu'on les prenoit tous pour des Marchands qui vouloient faire le trafic du Muſc, ordinaire à ceux de noſtre Europe. Mais pourquoi examinerons-nous ſeulement la diverſité des ſentimens humains ſelon les differentes Nations, ſi nous pouvons ſans ſortir de chez nous remarquer une varieté de gouſts & d'opinions, qui ne

montre pas moins ſceptiquement l'incertitude de nos jugemens ? Il n'y a plus de beaux chevaux à nos yeux qui n'aient la queuë coupée, ce qu'autrefois l'on n'euſt jamais ſouffert ; comme ſi nous voulions reformer la Nature, qui leur euſt donné une partie inutile, & qui n'euſt pas ſceu en quoi conſiſtoit le poinct de leur perfection. Que diroient nos peres s'ils voioient qu'en guerre meſme on ne veut preſque plus monter que des Hongres, qui ont perdu ce qu'ils avoient de plus martial ? XI.

Proh ſuperi ! quantum mortalia pectora cæcæ
Noctis habent. Ovid. 6. Metam.

En verité pour peu que nous voulions cultiver l'Epoche, nous trouverons par tout dequoi enrichir celuy de ſes dix moiens auquel ceci peut eſtre rapporté. Conſiderez ſeulement le plancher de voſtre ſalle, & tenez pour aſſeuré que ſi les arbres croiſſoient quarrez, on en euſt taillé les poutres & les ſolives en rond. L'homme eſt un Controlleur general des ouvrages de Dieu & de la Nature.

DE L'ELOIGNEMENT de son Pays.

LETTRE LXXVII.

MONSIEUR,

Je sçai bien que vous n'estes pas de ceux qui ont besoin de leurs amis pour se fortifier l'ame contre des coups de Fortune semblables à celuy qui vous oblige à vous éloigner de vostre païs. Vous avez fait provision il y a long-temps de trop bonnes habitudes ; pour estre surpris avec étonnement par quelque accident qui vous puisse arriver. Mais celuy-ci est si peu de chose à le bien prendre, que j'ai presque envie de me réjoüir avecque vous qu'il se presente un juste sujet de vous promener, & de voir un peu plus de monde que vous n'avez encore fait. L'amour de la Patrie (sans parler des devoirs d'un bon Citoien) n'est pas tout ce que le Bourgeois grossier & sedentaire se fait parfois accroire ; & cette passion qu'Ovide exilé mettoit au dessus de toute raison ;

1. de Fon. el. 1. *Rursus amor patriæ ratione valentior omni*,

est peut-estre celle de toutes qui a le moins de fondement, & qui se doit le

plus facilement surmonter par le moindre usage de nostre chere Philosophie. En effet si vous la prenez pour un certain charme physique qui nous lie d'affection à cette piece de terre que nous avons la premiere foulée aux pieds, & que les Latins ont sur cela nommée *Natale solum*, y a-t-il rien de plus ridicule? Et n'en voit-on pas clairement la fausseté en ceux qui ont esté transportez fort jeunes hors du lieu de leur naissance, pour lequel ils ne ressentent pas la moindre tendresse? Aussi n'ignorez-vous pas l'opinion de ceux qui mettent tout au contraire hendroit où nous mourons, & celuy de nostre Tombeau pour nostre vraie Patrie, à cause du long-temps que nous y devons estre. Mais que l'on donne l'avantage à l'une ou à l'autre de ces pensées, elles paroistront également vaincs à l'égard des Deliens, qui n'estoient pas moins charmez du sejour de leur Isle, qu'un Athenien, un Romain, ou un Gaulois de celuy de leur païs, quoique personne autrefois ne nâquit dans Delos, & n'y receust la sepulture, par une superstition Payenne. L'on peut ajouster là-dessus que ces mesmes Deliens ne furent jamais touchez d'aucune des inclinations qu'on veut que chacun ressente pour sa Patrie, prise pour le lieu de sa naissance ou de son inhumation. Voulez-vous voir dans l'Histoire mesme des Fideles, comme cette affection dépend plus de l'accoû- XI.

Lib. 1 & 2. hist.

tumance, qu'elle n'eſt naturelle ? S'il y eut jamais peuple qui deuſt aimer ſon territoire, c'eſtoit ſans doute celuy des Hebreux, parce qu'ils le tenoient de la main de Dieu qui le leur avoit donné en partage. Auſſi liſons-nous dans Sulpice Severe, que Jeremie ne le voulut jamais quitter, tout deſolé qu'il eſtoit par l'armée ennemie, quoique le Prince Nabuſardan luy offriſt de grands biens, & de grands honneurs, s'il vouloit le ſuivre en Babylone. Et neantmoins le meſme Auteur nous fait voir un peu aprés, comme Cyrus aiant depuis donné permiſſion aux Juifs de retourner en Paleſtine, leur reſtituant meſme les Vaſes ſacrez, dont Nabuchodonoſor avoit dépouïllé le Temple de Jeruſalem, fort peu d'entre eux le prirent au mot & accepterent cette grace, ne ſe ſouciant pas de revoir une Patrie dont vrai-ſemblablement la Meſopotamie leur avoit fait perdre l'amour & le ſouvenir. Que ſi la demeure en un païs de captivité pût ſi aiſément en faire oublier un tel qu'eſtoit la Judée, que ne doit-on point préſumer du changement d'une contrée en une autre beaucoup plus favorablement regardée du Ciel, & telle qu'eſt celle où j'apprens que vous vous acheminez ? Un Grec aiant demandé à un autre habitant de Seriphe, quel crime l'on y puniſſoit de l'exil, ſur ſa réponſe que c'eſtoit celuy des Fauſſaires, luy repliqua gentiment qu'il

s'eſtonnoit

s'eſtonnoit donc qu'il ne commiſt point une faute qui le pouvoit faire chaſſer d'un ſi mauvais lieu. En verité l'on en pourroit dire autant à une infinité de perſonnes, qui s'arreſtent, ſans ſçavoir pourquoi, en des lieux plus propres à perpetuer la miſere de leurs habitans, qu'à ſe faire raiſonnablement affectionner. Si celuy que vous quitterez a quelque choſe qui vous agrée, repreſentez-vous de combien d'importunitez, d'entraves, & de peines vous vous delivrerez en l'abandonnant; & vous ſouvenez que par tout où la Vertu eſt reconnuë, un homme d'honneur y trouve facilement de la converſation, des amis, & du divertiſſement, outre la ſatisfaction qu'il peut tirer de ſon propre entretien dans la plus grande ſolitude. Peut-eſtre que la privation de voſtre Maiſon, ſoit de ville, ſoit de campagne, vous eſt ſenſible: Conſiderez que la veuë de mille autres choſes rares & excellentes compenſera ce défaut? XI.

Iucundum nihil eſt niſi quod reficit varietas. Laberius

& prenez garde qu'il n'y a gueres que les hommes vulgaires qui ſoient touchez de cette tendreſſe peu ſortable à un homme de voſtre eſprit. Car j'ai bonne memoire que Ciceron traitte tres-mal dans une de ſes Oraiſons ceux qui s'attachent ſi fort à leurs poſſeſſions, loüant Cincius au contraire de ce qu'il n'avoit contracté nulle amitié ni alliance, comme il parle, avec ſes Fermes ruſtiques, ou ſes lieux de plai- Orat. pro Sylla.

sir & de revenu tout ensemble qu'il avoit à la campagne. L'invectiue neantmoins me semble un peu excessive quand il dit, *genus hominum horribile & pertimescendum, qui tanto amore suas possessiones amplexi tenent; ut ab his membra divelli citiùs ac distrahi posse diceres. Cincius nunquam sibi cognationem cum prædiis esse existimavit suis.* Quoiqu'il en soit, nous voions les Suisses, que nous prenons pour les hommes d'Europe de la plus grosse paste, quoiqu'il s'en trouve de tres-excellens en toute sorte de professions, estre sujets à une foiblesse pour ce regard, que les autres Nations n'éprouvent point si extréme qu'ils la ressentent. La plûpart de ceux qui quittent leurs Cantons incultes & sauvages pour venir en France ou ailleurs, tombent dans une maladie qu'eux mesmes nomment *Heimuei*, c'est à dire, *de chez luy*, parce que le seul desir de revoir leur païs les rend si hectiques, & si imbecilles, qu'ils courent fortune de la vie s'ils ne retournent visiter leurs foiers & leurs montagnes aussi affreuses qu'infertiles. J'avouë que cela prouve assez manifestement combien cette passion est naturelle, & que les Grecs ont eu sujet de nommer νόστιμον ce qui est doux & agreable, par une metaphore prise de νόστος, qui signifie le retour en sa patrie, parce qu'il est presque toûjours accompagné de beaucoup de contentement. Mais toutes les passions que la raison doit maistriser,

n'ont-elles pas le meſme fondement dans noſtre humanité ; & n'eſt-ce pas eſtre brutal de ſe laiſſer tranſporter comme le reſte des animaux à des mouvemens, qui pour eſtre avouëz par la Nature ne le ſont pas ſouvent par la ſuperieure partie de noſtre ame ? XI.

Je me diſpenſe de parler ainſi à celuy qui fait profeſſion d'une tres-exacte Morale, & qui ſçait que le plus grand, ou du moins le plus ſuivi de tous les Philoſophes, ſemble avoir voulu que ſes Diſciples ne fiſſent que ſe promener en les nommant Peripateticiens. Quelles plus belles & plus utiles promenades peut-on faire que celles des voiages ? Anacharſis les devoit juger telles, quand il ſe vantoit d'eſtre dans ſon chariot Scythique comme le Soleil dans le ſien, changeant tous les jours de demeure, & courant le Monde pour le contempler ſans s'attacher plus en un lieu qu'en l'autre, & ſans préferer au reſte la moindre de ſes douze Maiſons. Voulez-vous ſçavoir pourquoi tant de perſonnes eſtiment plus une vie caſaniere, & d'un perpetuel repos, que celle dont nous parlons; c'eſt qu'ils y ſont accoûtumez, & qu'ils ſuivent ſans diſcernement ce qu'ils voient faire aux autres; *dum unuſquiſque mavult credere quam judicare, nunquam de vita judicatur, ſemper creditur.* Je me réjouïs ſur tout des belles obſervations que vous ferez par tout où vous irez, dans un âge qui ſouffre qu'on

ten. de vit bea.

uſe de beaucoup de reflexions, qui ne ſont gueres de la portée des jeunes gens. Certes le peu de fruit qu'ils retirent ordinairement de leurs voiages, me fait eſtimer l'ordonnance de Platon, qui ne les permet qu'à ceux qui ont atteint l'âge de quarante ans. N'oubliez pas de cultiver cette belle partie de la Sceptique qui fait remarquer les differentes coûtumes des peuples. Vous y trouverez de l'utilité, jointe à un plaiſir extréme, & je m'aſſeure que vous en recueillerez une indifference en beaucoup de choſes, qui vous rendra parmi les hommes ce qu'eſtoient les Eliens aux combats Olympiques, où ils n'entroient point en lice s'abſtenant de combattre pour eſtre bons Juges du reſte des Grecs. La ſuſpenſion d'eſprit que vous acquerrez ſur tant de façons de faire & d'opinions diverſes, dont chaque Nation tient la ſienne pour la meilleure, vous placera dans cette heureuſe & glorieuſe aſſiette entre les Philoſophes. Afin que vous reconnoiſſiez mieux ce que je veux dire, je mettrai ici deux ou trois petites obſervations de perſonnes qui ont plus couru le Monde que moi, ſelon que je m'en pourrai ſouvenir. L'on y void par tout où l'Alcoran s'obſerve, les femmes à cheval comme les hommes, leur eſtant defendu d'y eſtre en la poſture de nos Dames. Les Juifves allant par païs oſtent leur maſque, eſtant obligées d'avoir le viſage décou-

Lib. 11. de leg.

vert à cauſe de l'action de Juda avec Thamar. Beaucoup de nos Religieux s'abſtiennent de manger de la chair par auſterité : ceux d'Egypte, lors que le Chriſtianiſme y eſtoit, ſe privoient de l'uſage du poiſſon par la meſme raiſon. On danſe parfois devant le Saint Sacrement en Eſpagne; le peuple Polonnois ſe ſouffiette, quand on le montre à la Meſſe. Nos couſturiers travaillent de la gauche à la droite ; en Moſcovie l'on cout tout au rebours. Pour adjoûter quelque choſe du mien, je connois un homme de haute condition qui ne trouve point de plus agreable harmonie que celle du Tonnerre, & un autre vient de ſortir de chez moi, qui contemple comme une des choſes les plus recreatives, la Nege quand elle tombe du Ciel par flocons. Je vous conjure donc de me faire part d'une infinité de remarques ſemblables dont je ne doute point que vous n'enrichiſſiez noſtre Epoche. Je correſpondrai de ma part en ce que je pourrai, & de cette façon nous ne ſerons pas abſolument ſeparez, *erimus unà qua parte optimi ſumus, dabimus invicem conſilia.* Mais ne me laiſſez pas languir par pareſſe aprés vos nouvelles, je prendrois cela pour une indifference qui m'offenſeroit: Vous ſçavez que les pauſes qui rendent la Muſique plus douce & plus charmante, peinent l'oreille quand elles ſont trop longues ou trop frequentes. XI.

Il n'y a rien cependant que je ne faſſe pour rendre prompt & heureux voſtre retour.

Hor l. 1. ep. 3. *Paſcitur in veſtrum reditum votiva juvenca.*

DE LA CREDVLITE'.

LETTRE LXXVIII.

MONSIEUR,

L'homme eſt un animal ſi credule, qu'il ne faut pour établir les plus grandes fauſſetez, qu'avoir la hardieſſe de les dire, ou de les écrire. Le menſonge ne manque jamais de Sectateurs; parce qu'outre l'adreſſe de beaucoup de perſonnes à le debiter, il ſemble que nous nous trahiſſions nous meſmes pour le recevoir, & que nous ne ſoions jamais plus ſpirituels, ni plus ingenieux, qu'en ſa faveur où il eſt queſtion de nous tromper. Gardez-vous ſur tout de déferer à l'autorité de ceux qui vous ont recité ce merveilleux prodige dont vous parlez, & vous ſouvenez que les plus grands Perſonnages peuvent eſtre ſurpris, *nemo mortalium omnibus horis ſapit*: outre qu'il faudroit par meſme conſideration admettre pour vraies cent impoſtures ſemblables, dont tant de celebres Hiſtoriens Grecs & Latins ont

rempli leurs ouvrages. Croirez-vous tous les miracles rapportez par Herodote & par Tite-Live, que ce dernier eſt luy meſme contraint de nommer *ludibria oculorum, auriumque, credita pro veris*? Cependant ce ſont deux Auteurs claſſiques de telle reputation, qu'il n'y en a point qui les precedent. Une Veſtale prouve ſa chaſteté dans Valere Maxime, en portant de l'eau dans un crible ſans effuſion depuis le Tibre juſques au Temple de la Mere des Dieux. Un homme plus grand que l'ordinaire ſauve l'Empereur Trajan d'un tremblement de terre reſſenti dans Antioche, au rapport de Dion Caſſius. Le Dieu Belis, qui eſt le meſme qu'Apollon, fut veû par les ſoldats de Maximin, combattre pour la ville d'Aquilée, comme l'aſſeure Herodien. Solin veut que les Chiens, ni les Mouſches n'entraſſent jamais dans le Temple d'Hercule, quoiqu'il fuſt dans le marché aux Bœufs de Rome. Et ſi nous nous en rapportions au texte d'Ammian Marcellin, les Crocodiles du Nil devenoient plus traittables que des Moutons durant les ſept jours que les Preſtres d'Egypte celebroient la naiſſance de leur Dieu Apis. Pour moi je ſçai fort bon gré à Xenophon, tout plein qu'il eſt d'ailleurs de narrations ſuperſtitieuſes, d'avoir touché l'impoſture des Thebains au ſujet de la bataille de Luctres. Il conte comme ſur la reſo-

XI.

D c. 3.

Lib. 4.

Lib. 8. c. 1.

Lib. 8. cap. 1.

Lib. 22.

Lib. 6. hiſt.

lution de la donner on fit courir le bruit que tous les Temples de la ville de Thebes s'eſtoient ouverts d'eux meſmes ; que les armes ſuſpenduës dans celuy d'Hercule avoient diſparu ; & que ce Dieu eſtoit manifeſtement ſorti pour aller combattre en leur faveur. Mais, ajoûte-t-il, les plus aviſez tenoient pour certain que c'eſtoient des choſes inventées adroitement par ceux qui gouvernoient l'Eſtat de cette Republique.

Pour ce qui regarde l'application du Prodige à la naiſſance de ce petit Heros, tenez la plus ridicule encore que le reſte ne vous doive pas eſtre ſuſpect. Il n'y a gueres eu de Grands Hommes dont l'on n'ait rendu miraculeuſe l'entrée & la ſortie de ce monde. La conception & la mort de Romulus ſont accompagnées d'Eclipſe de Soleil dans Denys d'Halicarnaſſe. Le Temple d'Epheſe ne fut bruſlé que par l'abſence de Diane qui eſtoit allée preſider aux couches de la mere d'Alexandre. Et l'on en a preſque dit autant depuis peu d'un embraſement arrivé à Saint Bonet le jour que naſquit le Conneſtable de Leſdiguieres. L'an de la nativité de Mithridate, & celuy auquel il commença à regner, ſont remarquables dans Juſtin par cette étonnante Comete qu'il décrit. Le meſme Auteur nous repreſente l'enfance du Roy Habis ſi merveilleuſe, que le moindre miracle fut d'avoir eſté nourri par une Biche ; comme Cyrus par une

Lib. 2.

En ſa vie l. 1. c. 2. & l. 12. c. 12.

Lib. 37.

Lib. 44.

Chienne ; les deux Fondateurs de Rome par une Louve ; Midas par des Fourmis ; Hieron, Platon, avec Saint Isidore, par des Abeilles ; & Pythagore par le suc distilant d'un Peuplier. Je laisse à part l'extraction des Dieux, attribuée à tous les Heros ; & celle de Merovée, que nostre Histoire n'est pas honteuse de rapporter à un Monstre marin. Celle des Incas veut que leur premier Monarque Mancocapac fut fils du Soleil. Et les Tartares disent la mesme chose de leur Grand Cam Cinguis. Hercule combat les Serpens au berceau : Roscius cét illustre Acteur en eut d'autres qui l'entortillerent estant aussi petit : Et la grandeur de Guillaume le Conquerant fut prognostiquée, quand mis au mesme âge sur la paille, il la brisoit par morceaux de ses petites mains. Herrera nous fait voir de semblables opinions des Chinois pour les plus renommez d'entre eux ; témoin leur grand Philosophe Lanzu, qu'ils asseurent avoir esté quatre-vingts ans dans le ventre de sa mere, à mediter devant que de venir au monde sur la loi qu'il leur devoit donner. Quand Carneade s'empoisonna âgé de quatre-vingts cinq ans, la Lune s'eclipsa de compassion, si nous en croions Diogenes Laërtius. Un Oiseau, dont Tacite ignore l'espece, fut le denonciateur de la mort d'Othon. Et pour ne faire pas un plus long denombrement des prodiges qu'on veut estre arrivez à la mort d'une

XI.

Hist. c. 25.

Lib. 2. hist.

infinité de grands personnages, l'on peut dire en general, que comme les autres hommes se contentent d'estre conduits au tombeau avec des torches & des bougies, il faut des flambeaux du Ciel & des Cometes à ceux-ci pour éclairer de nuict leurs funerailles, ou quelque Eclypse notable pour les rendre plus considerables si elles se font de jour.

Je veux vous faire voir par deux exemples dont je me souviens, l'estat qu'on doit faire de tout ce qui se dit des miracles dont l'on accompagne la plûpart des grandes actions. La victoire de l'Empereur Charles-Quint sur le Duc de Saxe au passage de l'Elbe fut publiée par toute l'Europe, comme si le Soleil avoit visiblement retardé fort long-temps son cours en faveur des Imperiaux. Cela passa pour si constant, que Henry II. s'en voulut informer du Duc d'Albe, lors qu'il vint le trouver pour le mariage d'Elisabet de France avec Philippe II. La réponse du Duc fut digne de luy, & de celuy qui l'interrogeoit; Qu'à la verité tout le monde contoit cette merveille, mais qu'il avoüoit à sa Majesté que le soin des choses qui se passoient alors sur terre, l'avoit empesché d'observer ce qui se faisoit au Ciel; accompagnant son dire d'un souris qui témoignoit ce qu'on devoit croire touchant cela. Je prendrai le second exemple de ce qu'a écrit Baptiste le

Grain, que j'eſtime beaucoup d'ail- XI.
leurs, dans ſa Decade de Louïs le Juſte. Il dit au 6. livre, qu'il obſerva luy meſme dans Paris l'an 1615. ſur les huit heures au ſoir du 26. jour d'Octobre, des hommes de feu au Ciel qui combattoient avec des lances, & qui par ce ſpectacle effroiant prognoſtiquoient la fureur des guerres qui ſuivirent. Cependant j'eſtois auſſi bien que luy dans la meſme ville, & je proteſte pour avoir contemplé aſſidûment juſques ſur les onze heures de nuict le Phenomene dont il parle, que je ne vis rien de tel qu'il le rapporte, mais ſeulement une impreſſion celeſte aſſez ordinaire en forme de pavillons, qui paroiſſoient & s'enflammoient de fois à autre ſelon qu'il arrive ſouvent en de tels Meteores. Infinies perſonnes qui ſont encore vivantes peuvent témoigner ce que je dis, & neantmoins dans un ſiecle l'on citera le prodige de la Decade comme indubitable, & il paſſera de meſme que tous les autres de cette nature pour un des plus conſtans qui ſoient dans noſtre Hiſtoire.

Or ce n'eſt pas ſeulement en matiere de ſemblables relations qu'on nous impoſe: nos meilleurs livres ſont pleins ſouvent de tant d'extravagances, qu'on peut croire toutes les reſveries d'un Febricitant, ſi l'on défere à l'autorité de ceux qui les ont compoſez. Xenophane rappor-

roit des Eclipſes du Soleil qui avoient eſté d'un mois entier. Empedocle ſouſtenoit qu'au commencement du Monde, le Soleil alloit ſi lentement, qu'un jour duroit bien autant que dix mois du temps qu'il écrivoit ; ce qui ſe rapporte à l'opinion des Preſtres de Jupiter Ammon, qui concluoient par une lampe toûjours allumée, & qui d'année en année conſumoit toûjours moins d'huile, que les dernieres de ces meſmes années eſtoient infailliblement plus courtes que les precedentes. La Lune ſelon quelques Pythagoriciens eſt habitée d'animaux quinze fois plus grands que ceux d'ici bas. Leur Syſteme qui ſuppoſe le mouvement de la Terre, & qui fit dire à un Ancien qu'on devoit accuſer Cleanthe d'impieté, pour avoir fait injure à la Deeſſe Veſta en remuant le foier du Monde, eſt neantmoins aujourd'hui tenu le plus vrai-ſemblable. Et je m'imagine qu'on nous produira bien-toſt des perſonnes venuës de la Lune, ou de quelque autre païs ſemblable ; comme il en tomba autrefois un Lion dans le Peloponeſe, au rapport de Plutarque; un Homme ailleurs, ſi l'on en croit Heraclide dans Diogenes Laërtius ; & un Bœuf encore, au cas que l'autorité d'Avicenne ſuffiſe pour cela. En verité l'Eccleſiaſtique a fort bien prononcé, *qui credit citò levis eſt corde ; & minorabitur.* C'eſt une grande honte ſi nous reſſemblons à ces vaſes qui ſe laiſſent prendre à toutes mains

Plutar. opinion des Phil.

Des Ora qui ont ceſſé.

De la face de la Lune.

Cap. 19.

par les oreilles, pour uſer de la comparaiſon dont ſe ſert Clement Alexandrin contre ceux qui ſont trop credules. Car puiſque l'homme eſt naturellement porté au menſonge, ne devons-nous pas éviter ſur toutes choſes le reproche de croire trop legerement ? Le Ciel eſt la vraie patrie de la Verité, qui ne paroiſt en ce monde que comme en un païs étranger. Auſſi n'y eſt-elle que fort peu connuë ; encore eſt-ce preſque toûjours en ſouffrant la diſgrace de tous les Etrangers, qui n'évitent gueres l'oppreſſion de leurs adverſaires. Les ſiens ſont l'impoſture & la fauſſeté. Gardons-nous bien d'eſtre de leurs ſuppoſts, en autoriſant, comme beaucoup font, par une trop facile creance, des contes d'autant plus agreables qu'ils ſont fabuleux. Ma reſolution eſt d'en uſer tout au contraire, de meſme que j'ai toûjours fait juſques ici, & de ne donner jamais rien en ſemblables matieres à l'autorité, ſi elle n'eſt du Ciel & vraiement Divine. XI. 5. Str.

Hæc mihi ſi Delphos, Dodonaque diceret ipſa;
Eſſe videretur vanus uterque locus, Ovid. 4. Triſt. eleg. 8.

DV SOMMEIL, ET des Procez.

LETTRE LXXIX.

MONSIEUR,

Vous me faites rire quand vous protestez de ne vouloir plus aimer des cœurs de diamant, en parlant de celle qui a eu l'adresse de vous en tirer un si accortement du doigt. Car je suis asseuré que quand vous y aurez bien pensé, vous l'estimerez plûtost qu'autrement, de sçavoir mesler l'utile avec le plaisant, en cherchant son avantage dans ce qui la rend recommandable.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Hé quoi, ne faut-il pas que chacun vive de ce qu'il sçait faire ? Mais je vous trouve encore plus plaisant quand vous ajoûtez que celle qui vous avoit donné tant d'amour estant éveillée, vous l'a tout fait perdre pour l'avoir surprise en dormant. Avouëz la verité, vostre passion n'estoit pas grande, puisque vous l'avez si bien perduë en un clin d'œil. Ie sçai bien qu'elle se glisse ordinairement dans le cœur par cette partie, & que Tibulle se plaint du premier trait dont l'œil de sa Cynthie lui perça le sein ; mais je n'avois

jamais ouï dire que l'abaïssement d'une paupiere fust un remede si puissant contre l'amour. Cela me fait souvenir de ce qu'on a écrit de ceux qui font recherche dans la Perse des plus belles femmes qui s'y trouvent, pour les renfermer dans le Serail du Roi. L'on asseure qu'ils les veulent toûjours voir dormir devant que de les y conduire, afin d'observer si pendant leur somme elles ne ronflent point avec importunité, ou si elles ne s'agitent point alors demesurément. On veut que Caton ne pût souffrir non plus un Soldat qui ronfloit plus haut en dormant, qu'il ne crioit dans le combat. Ce ne sont pas pourtant à mon avis ces petits inconveniens qui vous ont degousté au poinct que vous dites l'estre, veu sur tout ce que vous ajoustez que vous pristes le frere pour la sœur, & que vous creustes voir une personne morte au lieu d'une endormie. XI. *Plutar. in Cat.*

Tant y a que vous serez toûjours contraint d'avoüer que le Sommeil n'a rien en soi qui nous doive donner une si forte aversion. Il est si naturel, que nostre Theologie tient qu'Adam dans l'estat mesme d'innocence eust esté sujet à celui que les vapeurs de la digestion excitent naturellement. Et Tertullien remarque de ce premier Pere, qu'il commença toutes ses fonctions par celle du dormir, devant que d'avoir besoin de repos, devant que de travailler, que de manger, & mes- *Lib. de anima.*

me que de parler : *Ille fons generis Adam, antè ebibit soporem, quàm sitiit quietem; antè dormiit, quàm laboravit; imò quàm edit; imò quàm profatus est* ; quoiqu'à l'égard de ce dernier article, il paroisse par le second chapitre de la Genese, qu'il avoit donné les noms à tous les animaux devant que l'assoupissement le prist. Aussi ne sçauroit-on nier que les meilleurs esprits n'aient le plus de besoin de ce doux repos, d'où vient qu'Ulysse, le plus prudent, & le plus ingenieux de tous les Anciens, estoit si adonné au sommeil, que les Pheaciens l'exposerent à terre, l'aiant tiré de leur vaisseau sans qu'il s'éveillast, selon l'interpretation de Plutarque au Traité de la façon dont il faut lire les Poëtes. Que s'il se trouve des personnes qui dorment plus agreablement les unes que les autres, comme il y en a que les songes exempts de toute fâcherie rendent bien plus tranquilles; quelques-uns mesme, tels qu'un Cleon & un Thrasimede, ne resvant jamais ; quelle apparence y auroit-il de leur rien imputer pour cela, puisqu'on n'y peut reconnoistre ni merite ni démerite selon le Ciel ? *non magis ob stupri visionem damnabimur, quàm ob martyrij coronabimur*, dit encore Tertullien. J'ose mesme avancer cette proposition, que l'assiette la plus reposée, & la posture au lit la plus coïe & la plus égale, ne sont pas toûjours preferables au changement qui s'y prend avec agitation. Quand Dieu voulut

Plutar de orat. def.

lut donner une marque de la peine dont son peuple estoit menacé, n'obligea-t-il pas le Prophete Ezechiel à ce dut supplice, de se tenir couché jour & nuict sur le costé gauche l'espace d'un an & vingt-cinq jours ? sans parler des quarante qu'il arresta depuis sur le costé droit. Mais c'est assez de cela, ce me semble, en faveur de cette disgraciée dormeuse. XI.

Pour passer à quelque chose de plus serieux, j'approuve fort l'aversion que vous avez de ces lieux, où l'on peut dire, *tantumdem istic vitiorum, quantùm hominum*, quelque grande qu'y soit la presse. Cette vie de Gladiateurs qui vivent ensemble & combatent tous les jours l'un contre l'autre, ne me revient pas plus qu'à vous ; & je ferois aussi-tost le mestier de pleurer aux enterremens pour de l'argent, comme il se pratique encore aujourd'hui en quelques lieux, que de me louër mercenairement pour épouser toutes les passions d'autant de Cliens qu'il s'en presente. *Sen. l. de Ira c. 7. & 8.*

Hic clamosi rabiosa fori
Iurgia vendens improbus, iras
Et verba locat. *Sen. in Herc. fur.*

Mais prenez garde que le mauvais succés de vostre affaire ne vous donne un peu plus d'émotion & de ressentiment que la raison ne le veut. Pourquoi sçavez-vous mauvais gré à celui qui plaidant contre vous, a deû dire tout ce qu'il pouvoit en faveur de vostre partie adverse ? Car de

lui reprocher comme vous faites, qu'il a parlé dans d'autres causes avec des sentimens tout contraires, c'est ne se pas souvenir de la profession dont il est. Aiez memoire de ce que répondit Ciceron, lors qu'on voulut le battre de ses propres armes, & se servir contre lui de ce qu'il avoit autrefois soûtenu dans quelque plaidoié dont le public estoit en possession. Il se moqua, comme avoit déja fait Lucius Crassus, de cette instance, & repartit defendant Cluentius, que ce n'estoit pas là où il faloit chercher les veritables opinions de ceux de son mestier, qui estoient obligez de s'accommoder autant qu'il leur estoit possible aux affaires dont ils se trouvoient chargez. Vous n'avez pas sujet de vous plaindre non plus de celui que vous aviez judicieusement choisi sur son merite, pour estre le defenseur de vostre droict,

Virg. 2. Æn. *--- si Pergama dextra*
Defendi possent, etiam hac defensa fuissent.

Certes tout le monde ne peut pas se dire aussi heureux que l'ancien Caton, qui de *Plin. l. 7. cap. 27.* quarante-quatre procés qu'il eut, n'en perdit jamais aucun.

Il faut que je vous fasse part sur cela de ce que j'ai observé dás quelques Relations de la Guinée, où les Rois rendent eux-mesmes, comme ont fait parfois ceux de *Barric. l. 5. c. 44.* France, la justice à leurs sujets. Les Advocats de cette contrée, nommez Troëns, plaident les causes de leurs parties le visa-

ge couvert, afin que sans peur ils osent dire librement en presence du Prince tout ce qu'ils jugent devoir estre prononcé pour appuier le droit de ceux qui les emploient. Cela fait voir l'aversion qu'ils ont d'un crime que le Poëte Latin a fait aller du pair avec le parricide. XI.

Pulsatúsve parens, & fraus innexa clienti, Virg. 6. Æn.

Car n'est-ce pas une grande fraude que celle de la prevarication ; & peut-on mieux emploier ce terme tiré du labourage mal fait, qu'où des respects humains nous lient la langue contre nostre devoir? *Prævaricatio est*, dit Pline, *transire dicenda, prævaricatio est etiam cursim & breviter attingere quæ sunt inculcanda, infigenda, repetenda.* J'ajoûterai pour vous faire rire ce que j'ai leû dans un autre voiage du Roiaume de Maroc. Il y a une de ses Provinces qui se nomme Hea, où les Advocats sont communément nommez Hagazzares, c'est à dire Bouchers. Or parce qu'il n'y a point d'apparence qu'on leur ait donné ce nom comme injurieux, puisque c'est celui de leur profession dont ils ne s'offensent point, l'on a trouvé dessus cette moralité entre plusieurs qui se pourroient faire ; Que comme c'est le propre d'un Boucher habile de trouver bien les jointures, & de couper la beste où il faut ; un excellent Advocat doit de mesme aller droit aux difficultez decisives d'un faict, pour les resoudre à son avantage. Lib. 2. ep. 20. Rasilly.

Vous vous ſouviendrez là-deſſus du mot de l'Orateur Regulus, qui ſe vantoit de trouver auſſi-toſt, & mieux que perſonne, le nœud d'une cauſe, *ego jugulum ſtatim video, hunc premo.* En verité la repartie de ſon Antagoniſte fut gentille, qu'il n'en tenoit peut-eſtre que le talon, ou le genoüil, lors qu'il penſoit l'avoir priſe au collet, *poſſe fieri ut genu eſſet, aut tibia, aut talus, ubi ille jugulum putaret.* Voilà comme toutes choſes ſont regardées diverſement. C'eſt lors qu'elles nous touchent que nous devons nous défier le plus de nos ſentimens, & qu'entre toutes les Philoſophies, la Sceptique nous peut eſtre la plus utile, par le moien de ſa retenuë & de ſa ſuſpenſion. Elle fait comme un certain milieu agreable, extre les extremitez fâcheuſes où ſe portent toutes les autres. Et c'eſt pourquoi l'on ne s'ennuie jamais de ſon entretien, dautant que la mediocrité a cela de propre en toutes choſes, qu'elles ne donne point de dégouſt. On ne ſe laſſe gueres du pain fait comme il faut, à cauſe qu'il n'eſt ni doux, ni aigre, ni ſalé, n'aiant aucune des qualitez extrémes, mais je ne ſçai quoi parmi tout cela qui ſatisfait noſtre appetit, & qui le rebute moins que tout autre aliment. J'ai envie de corriger, en faveur de cette comparaiſon, le proverbe qui rend la repletion cauſée par le pain la pire de toutes, *omnis repletio mala, panis verò peſſima.* Cet Aphoriſme commun ne ſe trou-

Plin. ibidem.

ve ni dans Hippocrate, ni dans Galien ; XI.
il se tire d'un texte d'Avicenne mal traduit de l'Arabe, qui porte que toute inappetence, & principalement celle du pain est tres-dangereuse, *omnis inappetitio mala, panis verò pessima*, ce qui est bien plus vrai que la premiere énonciation. Mais parce qu'il ne laisse pas d'estre certain, que l'excés & la repletion en toutes choses se doivent éviter, je ne vous surchargerai pas d'un seul mot.

DES RECREATIONS *Honnestes.*

LETTRE LXXX.

MONSIEUR,

J'ai toûjours creû que les dégousts de l'ame, aussi bien que ceux du corps, estoient des marques certaines d'indisposition en l'une & en l'autre partie. Celui que vous dites qui ne trouve jamais rien de bien ni dans les divertissemens ni dans les travaux d'autrui, *dando del naso in ogni cosa*, comme parle l'Italien, n'est pas seul de son humeur ; mais prenez y garde, vous trouverez que lui & ses semblables sont les plus faineans des hommes. C'est en partie ce qui les rend si hardis, & si injustes tout.

enſemble envers les autres, parce que leur eſprit ſterile ne produiſant rien, ils ſe tiennent pour aſſeurez qu'on ne leur rendra jamais la pareille. Rien pourtant ne les fait plus temeraires ni plus inſolens que l'opinion qu'ils ont de paſſer pour grands perſonnages, en mépriſant ceux qui ont la reputation de l'eſtre. Ils croient acquerir de la ſuperiorité en parlant d'eux baſſement. Et leur vanité va ſouvent juſques à médire des œuvres de Dieu & de la Nature; comme ſi attaquant le Ciel, ils devoient ſe faire beaucoup plus eſtimer en terre.

Ainſi Eraſiſtrate, au rapport de Galien, trouvoit que la Rate eſtoit tout-à-fait ſuperfluë. Il nous fait voir ailleurs un effeminé qui euſt voulu vuider ſes excremens par le bout du pied, afin de n'avoir pas la peine de ſe lever du lict. Et Clement Alexandrin repreſente au troiſiéme livre de ſes Tapiſſeries des perſonnes aſſez folles, pour ſouſtenir que Dieu n'avoit fait que juſques au nombril de l'homme, le deſſous eſtant d'une autre puiſſance beaucoup moindre. En verité ce ne fut pas ſans raiſon qu'on mit au bas des pieces du Peintre Apollodore μαμήσεται τὶς μᾶλλον ἢ μιμήσεται, d'où il ſemble que l'Italien ait tiré ſon proverbe, *è piu facile far il Momo, che il Mimo.* Il eſt fort aiſé de s'en faire accroire en prononçant un ouvrage avec autant de malignité que de deſdain, pour témoigner

Lib. 4. de uſu part. c. 15. & l. 3. c. 10.

qu'on ne l'approuve pas ; l'importance XI.
seroit d'appuier de bonnes raisons son sentiment, & sur tout de faire mieux que ce qu'on pretend ; ce qui n'arrive jamais à ceux dont nous parlons. On peut leur dire la mesme chose à peu prés qu'un Spartiate reprochoit autrefois au Roi Philippe, qu'il estoit bien plus facile de ruiner la ville d'Olynthe, que d'en bastir une autre qui la valust. Mais quoi, l'insolent procedé de ces gens-là pourroit-il bien apporter le moindre retardement aux excellentes productions qui sont les jeux de vostre esprit ? Certes je ne le puis croire, ce seroit trop leur deferer si vous faisiez la moindre reflexion sur ce qui vient d'eux. Et vous avez d'ailleurs trop de connoissance, qu'on ne sçauroit éviter d'estre heurté parfois à la rencontre dans cette grande ville du monde, pour retarder tant soit peu là-dessus le beau chemin que vous y avez commencé.

Pour ce qui touche les passe-temps où vous dites que vous vous trouvez souvent, souvenez-vous de nostre proverbe qui appelle Jeux de Prince ceux qui ne plaisent que d'un costé. Les enfans, disoit le Philosophe Bion, jettent des pierres en joüant aux grenoüilles, mais elles en meurent tout de bon. Et il se void parfois que les Grands font des autres hommes dans leurs divertissemens, comme les petits enfans des chiens & des chats, qui ont beaucoup à souffrir entre leurs

mains. Je vous avouë l'averſion que vous preſuppoſez que j'aie des Jeux de hazard, & qui ne ſervant nullement au corps, peuvent beaucoup nuire à l'eſprit. Sans approuver en rien l'Alcoran, je trouve qu'il defend le Vin, & ces Jeux-là, par une raiſon fort probable, que le mal qu'ils cauſent eſt plus grand que l'utilité qu'ils apportent. Et ce que j'ai veû pratiquer preſque à toutes perſonnes dans cette ſorte de Jeux, me fait eſtre pour le mot de Laberius,

Aleator quantùm in arte eſt, tanto eſt nequior.

Ce n'eſt pas pourtant que je ſois ennemi des recreations. Socrate & les plus grands Philoſophes en ont pris comme les autres hommes. On peut ſouſtenir qu'elles ſont abſolument neceſſaires pour l'une & pour l'autre partie qui font noſtre eſtre. Et je donne les mains à Ciceron, quand il dit qu'il ne tient point pour homme libre, celui qui agit ſans relaſche, & qui ne ſe trouve jamais ſans rien faire; *Mihi*, dit-il, *liber eſſe non videtur, qui non aliquando nihil agit.* Mais ſi faut-il mettre quelque diſtinction entre les délaſſemens d'eſprit qu'on peut prendre. Il y en a qui en le recreant, le diminuent, ou le corrompent. Et ſouvent ſelon la rencontre de Muſonius dans ſa langue, *remittere animum quaſi amittere eſt.* Cependant la principale fin qu'on doit ſe propoſer en toute ſorte de jeux eſt du tout oppoſée à cela. Noſtre

L. de Orat.

L. Saturn. c. 5.

ame

ame y doit trouver ſon avantage en donnant quelque ſatisfaction au corps. Et ſi l'opinion d'Euſebe, ou plûtoſt de Clement Alexandrin eſt veritable, tous ces jeux des Anciens, Iſthmiques, Olympiques, Neméens, Pythiques, & autres, eſtoient jeux funebres, inventez pour nous rendre la vigueur & la gaieté perduës par quelque notable déplaiſir ou infortune. Les lieux gymnaſtiques des villes de Grece avoient un meſme but, quoique condamnez par Anacharſis, parce qu'à ſon advis les hommes y devenoient foux auſſi-toſt qu'ils y eſtoient entrez. Ils n'y ont pas plûtoſt mis le pied, dit-il dans Dion Chryſoſtome, qu'ils ne ſe dépoüillent pour ſe frotter d'un onguent qui acheve de leur oſter ce qui leur reſte de raiſon. Car ſubitement les uns courent ſans beſoin qu'il en ſoit, les autres s'entrebatent ſans ſe vouloir de mal, & quelques uns ſe contentent de ſe colleter, & de luitter pour ſe porter par terre, le tout avec ſi peu de fondement, qu'en s'eſſuiant un peu aprés ils perdent toute leur animoſité, reprennent leur bon ſens, & deviennent auſſi moderez qu'auparavant. C'eſt pourtant une raillerie plûtoſt qu'une condamnation abſoluë de ce Philoſophe Scythe, qui ſe trouva ſurpris de voir les exercices des Grecs ſi differens de ceux qui ſe pratiquoient dans ſon païs.

XI.

Euſeb. 2. Præpar. c. 16.

Orat. 32.

Mais pourquoi me voulez-vous faire paſſer pour un ennemi declaré du Thea-

tre & de ſes repreſentations, moi qui n'en ai jamais condamné que les abus, dont les meilleures choſes, & meſme les plus ſainctes ne ſont pas toûjours exemptes. Les Grecs, entre tous les Anciens, ont excellé aux Comedies, & parmi eux les Atheniens s'y plaiſoient de telle ſorte, que ſi nous en croions Plutarque ils y ont plus dépenſé qu'en toutes leurs guerres, qui ont eſté grandes & preſque continuelles. Si eſt-ce qu'enfin les Areopagites furent contraints d'en defendre la compoſition. Les Romains veritablement n'ont jamais deferé tant d'honneurs ni tant de privileges à leurs Acteurs que les Grecs, quoiqu'on ait veû de leurs Empereurs reciter ſur le Theatre, & que le ſeul Roſcius touchaſt trente ſix mille eſcus par an de l'Eſpargne ou Threſor public, pour jouër durant ce temps là une douzaine de fois devant le peuple : Et neanmoins-ils firent parfois rompre tous les ſieges de leurs Amphitheatres, afin qu'on y donnaſt moins de temps par l'incommodité d'eſtre debout ; leurs loix attacherent l'infamie à la profeſſion des Comediens, aprés les avoir chaſſez pour un temps de toute l'Italie : & vous ſçavez comme Seneque a traitté les ſpectateurs, quand il a prononcé qu'il n'y avoit rien de plus contraire à la Morale que leur divertiſſement ; *nihil tam moribus alienum eſſe, quàm in ſpectaculo deſidere.* En effet l'a-

De glor Athen.

Epiſt. 7.

mitié que Ciceron portoit à Roſcius, & l'obligation qu'il confeſſoit luy avoir, tirerent bien de ſa bouche ce bel eloge, *eum ita dignissimum esse scenâ propter artificium, ut dignissimus esset Curia propter abstinentiam.* Mais cela ne l'empeſcha pas d'avouër ingenûment dans ſes Tuſculanes, que ſi nous haïſſions les méchantes actions autant que la raiſon le voudroit, jamais la Comedie ne ſeroit ſoufferte en quelque part que ce fuſt: *Comœdia, si flagitia non probaremus, nulla esset omnino*; & de dire ailleurs que les plus conſiderables de Rome, qui faiſoient cas de ce meſme Roſcius en converſation particuliere, ne le pouvoient eſtimer quand il joüoit ſon perſonnage, *nostri illi senes personatum ne Roscium quidem magnopere laudabant.* XI. Lib. 4. 3 de Orat.

Or déja je croi qu'il faut faire diſtinction entre le Comedien & le Farceur. La Sicile, ſi nous en croions Solin, a donné les premiers Comediens; & les Toſcans ſe vantent qu'un de leur païs a fait appeller Hiſtrions de ſon nom, ceux qui s'expliquoient par des geſtes, & qui ont un rapport quoiqu'imparfait à nos Farceurs. A conſiderer donc nos Comedies ſeules, dans l'honneſteté où elles ont eſté miſes depuis peu, & ſeparées aujourd'huy des licences honteuſes de la Farce, comme autrefois à Marſeille, *ne talia spectandi consuetudo, etiam invi-* Plutar. in qu. Rom. Valer. Max. l. 2. c. 6.

tandi licentiam ſumeret ; il me ſemble qu'on en doit faire cas, & que les plus auſteres ne les ſçauroient condamner ſans injuſtice. La comedie (ce mot comprend parmi nous toutes les pieces de Theatre) eſt dans ſa repreſentation de la vie civile, fort inſtructive ; & je la trouve d'autant plus digne de noſtre attention, qu'Ariſtote nomme en quelque endroit l'homme μιμητικώτατον, le plus naïf à imiter & à repreſenter de tous les animaux, mettant par là entre eux & luy une difference ſpecifique. Elle a cela de bon entre autres choſes, dit un vieux Poëte Grec, qu'elle vous fait toûjours voir des perſonnes plus malheureuſes & plus affligées que vous ne ſçauriez eſtre. Elle adoucit les natures les plus farouches, témoin cet Alexandre Tyran de Pheres, qui ſe fâcha contre un Comedien, & fut ſur le point de le punir, parce qu'il avoit amolli la dureté de ſon ame. Soit que nos cinq ſens aient donné lieu à ſa diuiſion en cinq Actes, comme ſi elle devoit les purifier; ou que les trois puiſſances de noſtre ame, dont elle doit eſtre la medecine, la reduiſent parfois à trois Actes ſeulement ; elle a toûjours la gloire d'un tres-noble object. Et le nom de ſon Theatre fait pour contempler, montre dans ſon origine Grecque qu'elle a quelque choſe de divin. Auſſi ſervoit-il autrefois à faire voir les Dieux du Paganiſme avec

Lib. de Poët c. 4 & Probl ſect. 30. qu. 6.

Timocle

Plutarq de fort. Alex.

la mesme majesté qu'il leur attribuoit dans le Ciel. Et la Theologie de ce temps-là ne croioit pas qu'on pust mieux les appaiser qu'avec des pieces de Theatre ou des Jeux Sceniques, lors qu'ils avoient fait paroistre leur courroux par quelque pestilence ou par quelque estonnant prodige. C'est sur cela, dit Sainct Augustin dans sa Cité de Dieu, qu'estoit fondé l'honneur que tous les Grecs portoient aux Comediens. Les Atheniens envoierent plusieurs fois un Aristodeme, excellent Acteur, en Ambassade vers le Roy Philippe. Et leur Eschine qu'ils n'estimoient pas moins homme d'Estat que puissant Orateur, avoit esté un autre Acteur de grande reputation. Or ils en usoient ainsi, parce qu'ils ne pouvoient comprendre que la Scene deust plaire au Ciel, comme leur Religion le portoit, si ses principaux Personnages, & ses meilleurs Representateurs, devenoient infames pour monter sur le Theatre. Il est certain qu'Euripide, qui l'a le premier rendu majestueux, & qui luy a fourni ses plus belles pieces, estoit le principal Conseiller d'Estat du Roy Archelaüs; qu'on vid se faire couper les cheveux à la mort de ce grand Homme, pour témoigner combien il en estoit touché. Je sçai bien qu'on luy reprocha qu'il avoit fait vomir beaucoup d'impietez à Ixion. Mais sa repartie; qu'auſſi

XI.

Lib. 2. c. 10.

tol. 6. 2.

l'avoit-il fait enſuite attacher ſur une
Plutar de aud Poët rouë, peut ſervir de réponſe à tout ce qu'on impute ordinairement au Theatre, qui bien ordonné ne repreſente jamais de mauvaiſes actions; dont il ne faſſe voir un peu aprés la punition avec le mauvais ſuccés.

Que ſi l'humeur auſtere de quelques Romains, mit autrefois la Comedie dans une diffamation qui a penetré de l'Italie juſques dans nos Gaules, & qui s'eſt perpetuée depuis leur ſiecle juſques au noſtre; il eſt aiſé de leur oppoſer les ſentimens des plus ſignalez hommes de leur païs, que ont eſté bien differens. L'on ſçait que le premier homme de
Quint. 10. Inſt. c. 1. leur Republique, Scipion l'Afriquain, eſt le vrai auteur des Comedies de Terence, ce qui fait paroiſtre ſon amour pour le Theatre. Et un plus ancien du meſme nom & ſurnom, fit mettre ſur ſon Sepul-
Solin. c. 1. chre la Statuë du Poëte Comique Ennius, pour témoigner l'eſtime qu'il faiſoit de ſes travaux. Celuy qui a fait appeller Auguſtes tous les Empereurs, nous
In Oct c. 55. eſt repreſenté par Suetone pour le plus adonné aux ſpectacles où il mit la magnificence, & pour le plus aſſidu au Theatre de tous les Romains. Et afin de ne rien repeter d'un infame Neron, le brave Germanicus ne compoſa-t-il pas des
Suet in Calig. c. 3. Comedies Grecques, qui faiſoient bien voir qu'il priſoit le divertiſſement de la Scene, & n'en condamnoit pas les repre-

sentations : En verité l'on ne sçauroit considerer le nombre & la qualité de ceux qui sont spectateurs assidus de la nostre (sans y estre attirez comme autrefois dans Athenes par des distributions pecuniaires) qu'on ne s'éloigne beaucoup de la rigueur de certains esprits qui ont si absolument censuré toute sorte de Comedies. Et qu'auroient-ils fait s'ils eussent eu connoissance de celles de la Chine, dont la representation dure parfois dix & douze jours, sans manquer ni d'Acteurs ni d'Auditeurs, parce que durant qu'une partie d'entre eux jouë & écoute, l'autre dort & disne selon son besoin ? Cependant les Chinois sont sans difficulté les Peuples de la terre qui observent le plus exactement la Morale, dont ils font presque toute leur étude. Mais je vous avouë qu'il ne sont pas apparemment en ceci dans l'observation rigoureuse des vingt-quatre heures. XI.

Plutar. de tuen. san.

A. Ostal. l. 6. c. 6 & Herrera.

DES CONTESTATIONS.

LETTRE LXXXI.

MONSIEUR,

Je vous avouë que toutes nos disputes, si nous en usions bien, devroient estre comme des consultations où l'on cherchast soigneusement la verité, sans se soucier beaucoup de la victoire. Mais quoi! peu de personnes sont assez équitables pour se dépoüiller de cet amour propre, qui nous rend opiniastres en tout ce que nous avons une fois proposé, & qui nous fait mettre le poinct d'honneur à ne nous départir jamais soit de l'affirmative, soit de la negative, depuis que nous nous sommes declarez pour l'une ou pour l'autre. Comme si les plus grands hommes, Hippocrate, Ciceron, Galien, S. Augustin, & tant d'autres, n'avoient pas fait gloire de se retracter, & comme si les Papes mesmes pretendoient d'autre infaillibilité qu'en ce qui touche la Foi.

Tant y a que pour ce qui concerne la contestation où vous voulez que j'aye eu quelque sorte d'avantage, je n'y en pretends nul autre que d'avoir resisté à un homme qui fait profession de terrasser tous ceux qui osent entrer en lice contre

luy. Car au fond je ſuis ſi éloigné de croire que mes raiſons ſoient invincibles, qu'en verité je ne me tiens pas bien aſſeuré ſi elles me paroiſtront demain auſſi vrai-ſemblables qu'elles ont fait juſques ici. Je philoſophe au jour la journée; & ſi je ſuis preſentement d'un avis, c'eſt avec proteſtation que j'en changerai dans une heure, & toutes les fois qu'on me fera paroiſtre plus de vrai-ſemblance dans l'opinion contraire. Pour ce qui eſt des veritez qu'on pretend irrefragables, il y en a peu qu'on ſoit obligé de reconnoiſtre avec ce privilege, ſi elles ne nous ſont venuës du Ciel. XI.

Quand je conſidere Caton qui n'opine jamais ſans ajouſter à ſon avis qu'on devoit détruire Carthage, *hoc cenſeo, & Carthaginem delendam*; & Scipion Naſica, qui d'un ſentiment contraire, ſouſtient qu'il faloit laiſſer ſubſiſter la meſme Ville, avec des raiſons de part & d'autre qui partageoient tout le Senat de Rome, je me fais une leçon Sceptique qui me diſpoſe à tenir toutes choſes problematiques.

Ces deux grands perſonnages qui avoient chacun leurs ſectateurs me font encore ſouvenir des jeunes Senateurs *qui pedibus in ſententiam aliorum ibant*, ce que nous appellons aujourd'huy opiner du bonnet. Il y en eut beaucoup de la compagnie où ſe paſſa noſtre petite diſpute, qui me firent reconnoiſtre que

nous ſuivons ſouvent plus des pieds que de la teſte l'opinion des autres ; la complaiſance, & une infinité de reſpects differens attirant les ſuffrages de ceux qui n'entendent pas meſme la queſtion propoſée, tant s'en faut qu'ils y prennent parti avec quelque raiſon. Ils inclinent ſouvent comme la languette d'une balance, *quæ pondus non facit, ſed ſequitur*. Et pleuſt à Dieu qu'ils n'inclinaſſent comme elle que du coſté qui a le plus de ſolidité. Souvenons-nous toûjours qu'Eſchine fut preferé à Demoſthene par les Macedoniens ; que ceux de Samos donnerent l'avantage à je ne ſçai quel fils de Telamon ſur Parrhaſius ; & que Corinna ſurmonta cinq fois dans Thebes l'incomparable Pindare, qui ſe contenta d'en appeller à elle meſme. La prevention d'eſprit a un ſi grand pouvoir auſſi ſur la pluſpart des hommes, qu'ils diſent *nihil ad Parmenionis ſuem*, meſme du veritable grondeur d'un Pourceau. Et d'ailleurs les évenemens contraires ſont ſi puiſſans, qu'ils nous font condamner l'entrepriſe de Craſſus, quoique nous applaudiſſions à celle d'Alexandre, qui n'eſtoit pas mieux fondée ſi nous en croions Plutarque.

Pour revenir à noſtre controverſe, il eſt vrai que mon Antagoniſte prit de grands avantages par le ton de la voix, comme on vous l'a rapporté. Mais vous n'ignorez pas que ceux qui vont de nuict

ne chantent jamais plus haut, que quand ils ont le plus de peur. Et que les meules des moulins font davantage de bruit, eſtant meſmes ſujettes à s'enflammer, lors qu'elles n'ont plus de grain. Ceux qui s'élevent dans la diſpute, & qui s'allument de cholere juſques à tenir de mauvais termes, ſont ſans doute reduits à de grandes extremitez, & témoignent bien qu'ils ne peuvent plus paier de raiſons qui vaillent. Sans mentir il faudroit eſtre de bonne humeur pour demeurer ſatisfait de celles qu'il taſchoit de faire paſſer pour excellentes; je le trouve bien-heureux, ſi tous ſes creanciers ſont auſſi aiſez à contenter qu'il vouloit que nous le fuſſions. XI.

A la fin pourtant il ſe vid contraint de recourir à la faveur & à l'autorité du peuple, comme l'on faiſoit autrefois dans ces fameuſes Republiques Grecques & Romaines, ſouſtenant que la voix de ce meſme peuple eſtoit fort bien nommée la propre voix de Dieu. Et ſur ce que je luy fis ſentir le tort qu'il faiſoit à la Philoſophie de prendre un ſi mauvais garand, outre la fauſſeté d'un proverbe que le ſeul *Crucifige* des Juifs rend toute évidente; il ſe jetta dans un embarras confus de ſens caballiſtiques, & de termes inconnus, qui me reduiſirent au ſilence. En effet, comme les Augures diſoient autrefois que l'éloignement des oiſeaux qui diſparoiſſoient dans les nuës,

faisoit que leur divination devenoit imparfaite : Aussi ne le pouvant entendre ; parce qu'il se cachoit dans l'obscurité d'un discours non intelligible, il m'eust esté impossible de passer plus avant ; quand j'aurois eu autant d'envie de poursuivre, que je souhaitois de terminer cette conference.

Voilà de quelle façon le champ luy demeura, & comme quoi par consequent il peut se vanter d'avoir obtenu la victoire. Je vous avouë que j'y prens part neantmoins, & que je pense en avoir acquis une de mon costé de l'avoir aucunement disputée à un si grand personnage, & à un homme si accoustumé à vaincre. Je me fais accroire que c'est avoir gagné, de n'avoir pas absolument perdu contre luy. Et j'imite en ce rencontre les Corinthiens, qui dresserent des trophées apres un combat naval contre les Atheniens, parce qu'ils ne l'avoient pas perdu; disant que c'estoit à leur égard avoir eu la victoire, que de l'avoir empeschée à ceux qui estoient en possession de l'Empire de la Mer, & d'y estre toûjours les Superieurs.

Peut-estre que je pourrois encore m'attribuer quelque chose, si j'estois de l'humeur qui fait dire à Cecilius dans Minutius Felix, *usurpabo victoriam, nam ut ille mei victor est, ita ego triumphator erroris.* Mais certes je n'y cherche nul avantage, & sans me charger de l'en-

vie qui le ſuit, je me contenterai toû- XI.
jours en de ſemblables rencontres de profiter ſi faire ſe peut dans la recherche de la verité. L'on n'y avance gueres neantmoins où l'on apporte autant d'animoſité qu'on m'en fit paroiſtre, & où l'on ne viſe qu'à ſurprendre par quelque ſubtilité Sophiſtique. Que Socrate avoit bonne grace de dire à ceux qui traittoient avecque luy de la ſorte, qu'il aimoit bien mieux ſuccomber que d'avoir le deſſus par de tels moiens; *ſe eſſe ex iis qui malint ſic refelli, quàm refellere.* Et qu'Ariſtippe me plaiſt, quand il enſeignoit à ſes diſciples, que s'ils ſe trouvoient mal-traittez par quelques argumens captieux, ils ſe retiraſſent en riant, & en avoüant qu'ils ſe reconnoiſſoient pour vaincus; parce qu'il les aſſeuroit que leurs vainqueurs ne ſouperoient pas ſi gaiement qu'eux, & n'auroient jamais le repos de la nuict ſi tranquille qu'ils pouvoient ſe le promettre, en philoſophant ſelon ſes preceptes nettement & ſans ſupercherie,

DE LA BONNE REPVTATION.

LETTRE LXXXII.

MONSIEUR,

Il y a des hommes de toute ſorte d'humeurs & de temperamens. Vous avez raiſon de priſer comme vous faites ceux qui ſe plaiſent, dans un âge avancé, & dans une fortune établie, à favoriſer les autres qui la recherchent, à leur preſter la main, & à ſeconder autant qu'ils peuvent leur avancement. Mais tout le monde n'eſt pas d'une ſi loüable nature. Il ſe trouve de certaines perſonnes malignes & envieuſes, qui ne peuvent ſouffrir l'accroiſſement de qui que ce ſoit, ſemblables au Calamfour qui produit nos clous de girofle, & qui ne laiſſe venir ou croiſtre aucune plante autour de ſoi. Celuy dont vous me décrivez ſi bien le genie, a quelque choſe encore de plus particulier, puiſqu'il paroiſt d'aſſez bonne compagnie, fort civil, & fort traittable dans toutes ſes converſations, horſmis dans le domeſtique avec ſes plus proches parens, où il ſe fait reconnoiſtre tout-à-fait inſociable, pour ne pas dire dénaturé, ou ſans raiſon. Je penſe qu'on le peut comparer à ce Monoceros de l'Inde, qu'on y

nomme Carrazonon. Elien asſeure qu'il vit paiſiblement avec tous les animaux qu'il rencontre, à la reſerve de ceux de ſon eſpece, avec leſquels il eſt perpetuellement en guerre. Sans m'arreſter à cét homme, je vous dirai generalement au ſujet des compagnies, dont vous pouvez faire choix dans cette grande ville où vous venez d'arriver, que vous évitiez ſoigneuſement la familiarité de ceux que vous reconnoiſtrez d'un eſprit peu ſortable au voſtre, & d'un procedé rude à vouloir toûjours dominer. XI. *De anim. l. 16, c. 20.*

Sit comis quiſquis vult tuus eſſe comes.

Mais gardez-vous d'ailleurs de ceux qui uſent de trop de complaiſance, dans le deſſein qu'ils peuvent avoir d'en tirer de l'avantage. Venant de la campagne vous ne pouvez pas eſtre fait à tous les tours de ſoupleſſe, dont on ſurprend les nouveaux venus au lieu où vous eſtes; & ſouvenez-vous qu'avec la civilité & l'urbanité qui ont leur origine des citez Latines, il y a une fineſſe qu'on nommoit autrefois *aſtuce* parmi nous, qui ſe pratique par toutes les villes du monde ſelon ſon étymologie Grecque. La frequentation des hommes vertueux, & veritablement ſçavans où vous aſpirez, eſt un grand preſervatif contre de ſemblables diſgraces: Et ſi Pauſanias a dit vrai que les herbes ni les racines de l'Helicon ne ſont jamais mortelles, il eſt encore plus aſſeuré que l'entretien des gens ſtu- ἀστυ, *urbs.* *Li. 9.*

dieux ne vous causera point de déplaisir, si l'amour des belles lettres ne les empéche pas de cultiver une bonne Morale, ce que vous pourrez facilement remarquer. Approchez-vous d'eux le plutoſt & le plus ſouvent qu'il vous ſera poſſible, vous ſouvenant qu'une petite demeure de la lyre d'Apollon ſur une pierre, la rendit melodieuſe,

Ovid. 8. Metam. Pauſan. lib. 9.

——*ſaxo ſonus ejus inhæſit*;

& que le voiſinage du ſepulcre d'Orphée donnoit aux Roſſignols un chant plus éloquent que le leur naturel. Ce ne ſont que des fables à la verité, mais le ſens que vous en ſçaurez mieux tirer que moi, merite bien d'eſtre conſideré.

L'accés auprés des perſonnes dont je vous parle vous ſera fort aiſé; car il n'y en a point qui ſoient de plus facile abord; & leur reputation eſtant comme l'enſeigne du lieu où loge la Vertu, vous ne pouvez faillir à le reconnoiſtre bien-toſt. C'eſt un temple où il faut paſſer, comme il ſe pratiquoit autrefois dans Rome, pour arriver à celuy de l'Honneur; de ſorte qu'une belle ame touchée comme la voſtre du noble deſir d'acquerir de la gloire, ne ſçauroit mieux faire que d'y rendre ſes plus ordinaires viſites. Moquez vous de ces Sophiſtes qui vous voudroient perſuader, que pour vivre heureux, vous devez mépriſer ce meſme honneur, & cette *Eudoxie*, qui en tout cas

cas se plaist à suivre ceux qui la dédaignent, *gloriam qui spreverit, veram habebit.* C'est mal interpreter la sentence de Fabius dans Tite-Live, puisqu'à ce compte les plus scelerats des hommes seroient encore les plus heureux du monde, n'y en aiant point qui se soucient moins qu'eux de la gloire, selon la repartie d'Anaxandride Spartiate. L'honneste reputation doit estre preferée aux plus precieux onguens, pour user des termes de l'Ecclesiaste, & elle n'est pas seulement une des plus importantes acquisitions que nous puissions faire, XI. L. 2. des 3. Plut. apud Laced. Cap. 7.

Honestus rumor alterum est patrimonium; c'est la seule voie par laquelle comme par des degrez, dit l'Orateur Romain, les hommes semblent monter jusques au Ciel, *cujus gradibus statim homines in cælum videantur ascendere.* C'est pourquoi il ne peut comprendre ailleurs qu'un homme mortel, comme il se doit reconnoistre, puisse mépriser l'immortalité que donne la grande renommée. En effet c'est elle qui nous fait estre en mesme temps en plusieurs lieux, par une étenduë qui n'a rien d'humain, & qui passe de beaucoup la portée des choses sujettes à la caducité. Non contente de nous accompagner jusques au cercueil, elle est le seul de tous les biens qui nous suit aprés la mort. Et l'on peut adjoûter qu'elle nous approche si prés de la Divinité, que par son moien nous joüissons com- Laberius. Orat. pr. Mil. & Phil.

me elle de l'Eternité.

Mais pour acquerir cette glorieuse estime, la seule frequentation des honnestes hommes ne suffira pas, si à leur exemple vous ne vous portez aux belles actions. Vous sçavez bien que ce sont elles qui nous distinguent les uns des autres plus que toute autre chose, parce que chacun agit selon sa vertu naturelle, *ut se habet unumquodque ad esse, ita & ad operandum*; ce que Tertullien a dit en ces mots, *opera distinguunt substantias.* Il faut donc que vous évitiez soigneusement les charmes d'une vie oisive, & trop plongée dans le repos,

Lib. de anim.

Hor. l. 2. sat. 3.

——— *vitanda est improba Siren*
Desidia,

voſtre profession, voſtre âge, & si je ne me trompe voſtre complexion, ne vous donnant que trop de pente vers ce costé-là. Souvenez-vous à l'égard de la premiere, que Saint Paul voulut bien s'occuper à faire des tapisseries sans renoncer à sa vocation, ni à ce qui concernoit l'Evangile: Et que Saint Pierre quoiqu'Apostre ne laissa pas d'exercer la pécherie, depuis mesme la resurrection & les diverses apparutions de nostre Seigneur. Ce n'est pas que je pretende vous exhorter à des travaux de la nature de ceux-là; chacun dans sa condition se peut loüablement occuper; & les operations de l'ame sont souvent plus meritoires que celles où le corps a tant de part. Mais enfin il est

Act. ci 18. & 1oan. c. 21.

raiſonnable d'agir en quelque façon que ce ſoit ; la Vertu meſme qui ne ſe manifeſte point eſt comme un aſtre inconnu ; & il ne faut pas qu'une molle delicateſſe nous faſſe pratiquer ce que les Caffres imputent aux Singes d'Afrique, s'imaginant qu'ils ne veulent pas parler de peur d'eſtre obligez à travailler. Quand on s'accouſtume à une faineantiſe honteuſe, où l'eſprit a ſouvent le plus de part ; il s'enerve de telle ſorte, qu'il n'eſt plus bon qu'à la ſolitude, dont il n'eſt pas toûjours capable de faire ſon profit. *Sic fit ubi homines majorem partem vitæ in tenebris ita agunt, ut noviſſimè Solem quaſi ſupervacaneum faſtidiant.* Le pli que vous prendrez à cette heure vous importe pour le ſurplus de voſtre vie, non ſeulement à cauſe de ce que peuvent ſur nous les bonnes ou mauvaiſes habitudes, mais encore pour le préjugé qu'on forme ordinairement de l'avenir, ſur ce qui ſe paſſe dans nos premieres années. Comme elles peuvent nous donner beaucoup de bonne reputation ; ſouvent elles nous l'oſtent, & nous jettent dans une diffamation pour le reſte de nos jours. L'on a écrit d'un Ophioneus qui ſe meſloit de predire les choſes futures aux Meſſeniens, qu'encore qu'il fuſt aveugle de naiſſance, il ne laiſſoit pas de leur prononcer beaucoup d'oracles veritables, fondez ſur quelques demandes precedentes qu'il faiſoit à ceux XI.

ſen. cont.

Pauſan. l. 4.

qui le consultoient. Aprés les avoir interrogez sur le train de leur vie passée, & tiré d'eux les principales actions qu'ils avoient faites tant en public, que dans leur domestique ; il dressoit ses conjectures pour l'avenir, & ne manquoit gueres à deviner par ce qui s'estoit déja écoulé d'évenemens, les choses qui leur devoient ensuite arriver. Ce genre de divination se pratique souvent dans vie civile, où l'on prend de tels préjugez, soit en bien, soit en mal, de nos premieres habitudes, qu'on ne sçauroit apporter trop de soin à les rectifier, si l'on est ami de sa reputation.

Je vous veux bien advertir ici qu'en fuiant l'oisiveté, vous ne vous portiez pas, comme beaucoup de personnes font, à des actions si frivoles, ou si ridicules, qu'il vaudroit autant n'avoir point d'occupation : *Nihil est inamabilius quàm diligens stultitia* ; & si la fin de ce que nous devons faire, qui doit estre toûjours la premiere dans nostre intention, n'est d'abord examinée comme bonne & loüable, nous ne devons jamais entreprendre quoi que ce soit. Ce voisin que vous avez si bien nommé *magnum Ardelionem*, vous fera mieux comprendre par son exemple l'importance de ce precepte, que tout ce que je pourrois vous écrire. Il me suffira

de vous exhorter aux honneſtes emplois XI.
par la conſideration du plus ſolide à mon gouſt de tous les plaiſirs de la vie, qui eſt celuy que nous fournit la memoire des choſes paſſées. Conſiderez combien ceux qui n'ont rien fait que badiner ſont miſerables, quand un peu avancez dans l'âge ils n'oſeroient entrer dans cette reminiſcence, qu'avec confuſion & douleur d'avoir ſi miſerablement perdu le temps. C'eſt tout le contraire des autres qui l'ont bien & vertueuſement emploié. Ils ne regardent jamais derriere eux, & ne ſe replient ſur leurs actions précedentes pour les conſiderer, qu'ils ne retirent de cét entretien interieur des ſatisfactions d'eſprit inconcevables. Les choſes preſentes paſſent trop viſte pour donner grand contentement; l'eſperance des futures eſt auſſi trop incertaine pour cela; il n'y a que le ſouvenir des paſſées, ſi elles ſont bonnes, qui eſt d'autant plus doux, que la Fortune n'a plus de pouvoir ſur elles, & qu'autant de fois que nous le voulons, nous pouvons renouveller le contentement qu'elles nous ont donné; par le ſeul bienfait de noſtre memoire.

D'VN MAVVAIS Declamateur.

LETTRE LXXXIII.

MONSIEUR;

Cassii severi.

Voulez-vous que je vous parle franchement du Declamateur que vous m'avez fait entendre? *Malè, καὶ κακῶς*, c'eſt à dire, ſelon ce terme d'un Ancien, qu'il a fait tres-mal en toutes façons. Ce n'eſt pas qu'il ſoit demeuré court, ni qu'il ait failli pour n'avoir pas cette hardieſſe qui manquoit à Thaltybius, & à Eurybate, quand ils perdirent la parole devant Agamemnon. Vous en ſçavez aſſez d'autres qui n'ont pas perdu leur reputation pour une ſemblable diſgrace. Ciceron meſme y eſt tombé deux fois par la terreur que luy donna Pompée, l'une accuſant ſon ami Plancus, & l'autre defendant Milon. Car Dion Caſſius nous aſſeure que l'Oraiſon qu'on void pour ce dernier fut ſi peu prononcée telle qu'elle eſt, que quand Milon la leût dans ſon exil, il récrivit avec une amere raillerie à Ciceron, qu'il remercioit les Dieux de ce que ſon veritable plaidoier avoit eſté tout autre, parce que s'il euſt eſté defendu de la ſorte, il n'euſt pas eu le plaiſir

de manger les excellens Barbeaux que XI.
Marseille luy fournissoit. Je suppose que le Barbeau soit le *Mullus* des Anciens. Tant y a qu'à l'égard de vostre Rheteur, son front d'airain, & sa courte veuë, avec la bonne opinion qu'il a de luy-mesme, luy font prononcer sans crainte tout ce qui luy vient en la bouche: Il a plus besoin de mords que d'esperon: Et il ressemble justement à celuy dont Auguste dit si bien, qu'il faloit l'enraier comme ces chariots qui roulent trop viste. *Haterius noster sufflaminandus est.* Mais il y a bien de la difference entre un flux de bouche, & la veritable éloquence; *aliud loquentia, aliud eloquentia* & autre chose est le λαλεῖν des Grecs, & leur λέγειν, qui est le propre de l'art oratoire. Car comme la chicane destituée de Jurisprudence est beaucoup plus contentieuse, & fait plus de procés que la parfaite connoissance des Loix, & la veritable science du Droict; la fausse Eloquence a toûjours plus de discours que celle qui merite de porter ce nom, & un Charlatan a bien plus de peine à se taire qu'un grand Orateur. Si le parler prompt & continu nous rendoit éloquens, les Hirondelles, disoit autrefois le Poëte Nicostrate, auroient un grand avantage sur les mieux disans des hommes.

Que l'applaudissement que receut celuy-ci d'un grand nombre de personnes, dont vous dites qu'on vous a entretenu,

ne vous étonne pas. Vous sçavez quels sont les suffrages d'une multitude ignorante, & j'ose vous dire au sujet de son auditoire, qu'il se peut vanter d'avoir esté un autre Orphée, & de s'estre fait entendre de toutes sortes d'animaux. Souvenez-vous, je vous supplie, de ce que Seneque nous apprend dans une de ses Controverses, d'un Cestius de son temps, que de jeunes garçons eussent eu l'impudence de preferer à Ciceron, s'ils n'eussent eu peur qu'on leur eust rué des pierres, *Ciceroni Cestium suum præferrent, nisi lapides timerent.* Tant il est vrai qu'on ne doit jamais deferer au jugement de gens venus pour applaudir, & qui, quand ils le voudroient, ne peuvent prononcer sainement de la beauté ni de la bonté d'un discours, n'aiant pas les connoissances necessaires ni le discernement requis pour cela. L'Eloquence solide ne met pas seulement les amis & les indifferens de son costé, elle y range jusques à ceux qui luy sont contraires, *etiam invitis placet*, dit ailleurs ce mesme Orateur Philosophe; & semblable à un torrent impetueux, elle entraisne tout indifferemment sans que personne lui puisse resister. *Quantam vim esse oportet, quæ inter obstantia erumpat?* En verité il faut qu'un discours soit bien puissant, pour nous persuader en dépit que nous en aions.

Præf l 1.

L'on vous a recommandé le sien comme fort pur & fort net; mais je vous puis asseu-

asseurer qu'il l'a esté d'une pureté forcée, parce qu'elle manquoit de fonds. Un bouïllon d'eau claire n'est pas préferable à un consommé, pour estre plus transparent. Et comme il se trouve des femmes chastes par necessité, & sans merite, *quibus non animus deest, sed corruptor*, parce que leur laideur les empesche d'estre recherchées; si cét homme aussi a paru intelligible, c'est que ses paroles, dont il abonde, n'emploient jamais le moindre trait d'étude, l'Art ne troublant point en luy ce peu qu'il a receu gratuitement de la Nature, & jamais la Science, dont il ne connoist que le nom, ne le sollicitant de faire paroistre quelque erudition. J'estime autant que personne la clarté d'une oraison; & la proximité de σαφῶς à σοφῶς, me la recommande sur toute chose. Je préfererois presque un Solecisme propre a se faire entendre, à un Enigme correct, pour le sens duquel il faudroit aller au Devin. Mais cela n'empesche pas qu'on ne doive mesler les belles choses & les curieuses recherches à la pureté du langage. Themistius proteste dans une de ses oraisons, qu'il veut toûjours conjoindre les Muses avec Venus, comme estant naturellement amies. Et vous sçavez la loüange qu'on donnoit à un ancien Rheteur, de rendre toûjours son Eloquence recommandable par quelque trait qui n'en dépendoit pas, & par de certaines choses XI. *Orat.* 7.

qui se faisoient considerer sans elle, *De Albio Fluvo sen. cont. 1.* *semper eloquentiam eius commendabat aliqua res extra eloquentiam.* En effet nos veilles studieuses sont bien miserables, si elles ne trouvent place & ne se font paroistre en de semblables occasions. Aussi est-il certain que ceux qui en ont fait quelques-unes, auroient de la peine à les supprimer, les belles paroles allant au devant de ces riches pensées pour les produire. *Ipsæ res verba ambiunt*, dit Ciceron, *unde fit cùm gravior, tum etiam splendidior oratio*: ce que Seneque a depuis diversifié en ces termes, *cùm rem animus occupavit, verba ambiunt*, les mots propres à mettre en beau jour ce qu'on a heureusement conceu, se presentent alors comme en foule pour luy rendre ce service. Cependant faites vostre compte que jamais homme ne parut plus dépourveû d'étude, ni plus sterile en toute sorte de literature, que celuy dont l'on vous a si fort prisé l'éloquence. *Lib. 3. de fin.* *Præf l 3.*

Le long-temps qu'il a parlé ne vous doit pas non plus faire avoir meilleure opinion de son action. Sa longueur ne venoit pas de la multitude des bonnes choses qu'il disoit, mais de la repetition des superfluës. Je pensois entendre un begue reïterant toûjours les mesmes syllabes, & sa bouche m'eust paru un Echo heptaphone, s'il n'eust repeté souvent plus de sept fois les mesmes conceptions. Encore vous puis-je asseurer qu'elles n'é-

toient pas de luy. , & qu'il ignore à tel XI.
poinct l'art de les bien emploier , que ceux qui remarquoient d'où il les prenoit , avoient pitié de les luy voir si mal debitez. Comme il y a des lettres que les Grammairiens nomment semivocales , parce qu'elles sont moiennes entre les voielles , qui ont un son d'elles-mesmes , & les muettes ou consones qui n'en ont point : Il se trouve de mesme de certaines personnes qui ne parlent jamais de leur chef , mais toûjours par l'organe d'autruy ; & cét homme a cela de propre , que les choses empruntées qu'il profere, perdent ce qu'elles avoient de grace au lieu où il les a prises , soit par la mauvaise application , soit pource qu'il ne sçait pas que dans l'art oratoire , aussi bien que dans la Poësie , les vertus d'un siecle deviennent parfois les vices d'un autre. Quoiqu'il en soit, la repetition , bien que diversifiée, des meilleures choses , est souvent vicieuse , & presque toûjours importune. C'estoit le défaut du Rheteur Montanus , qui valoit bien mieux que celuy dont nous parlons , puisqu'on nous dépeint le premier pour avoir esté *rarissimi etiamsi non emendatissimi ingenii.* Il gastoit ses plus belles pensées en les repetant , & ses secondes productions ruinoient les premieres, par une espece de satieté & de dégoust qui accompagne ce vice. *Habet hoc Montanus vitium , sententias suas repetendo* *Sen. cont. 28. l. 4.*

corrumpit. Dum non est contentus unam rem semel bene dicere, efficit ne bene dixerit. Et ce fut ce qui fit dire de luy à un autre de son mestier, qu'il estoit l'Ovide des Orateurs, parce que Ovide est sujet aussi à déguiser un sens qui luy a plû, dans plusieurs expressions qui ne disent toutes qu'une seule chose, *nam & Ovidius nescit quod bene cessit relinquere.* Il n'y a point de corps pour accompli qu'il soit, où l'on ne puisse toûjours observer quelque tache.

Mais afin de reprendre nostre sujet, jamais conte plaisant ne me donna tant d'impatience d'ouïr sa fin, que j'en eu par un motif bien different d'entendre celle d'une si ennuieuse declamation. J'estois dans une assiette d'esprit bien contraire à celle des auditeurs de Severus Cassius, qui n'apprehendoient rien tant que de le voir achever, *nemo non illo dicente timebat ne desineret.* Et neantmoins le mot de Scaurus est remarqué par Seneque non seulement comme beau, mais encore comme veritable, qu'il n'y a pas moins de vertu à sçavoir quand il faut finir un discours, qu'à sçavoir comme il le faut faire, *non minùs magnam virtutem esse, scire desinere, quàm scire dicere.* Surquoi je vous avouë qu'outre ce que nous venons de toucher des repetitions ennuieuses, les choses prononcées hors de propos & tout à-fait inutilement par ce mauvais Declamateur, me font preferer une sentence

sen præf. lib. 3.

de Pline le Jeune à celle de Scaurus, lors XI.
que celuy-là nous asseure qu'il y a un silence d'Orateur qui vaut bien ses plus éloquens discours, *non minùs interdum oratorium esse tacere, quàm dicere.* En effet, l'on se peut taire éloquemment, s'il faut ainsi parler, & les Poissons consacrez à Mercure dans cette fontaine de Phares qui luy estoit dediée, vouloient signifier, ce me semble, que pour bien pratiquer l'art de ce Dieu de l'Eloquence, il estoit besoin souvent d'user du silence dont ces Poissons ont toûjours esté la figure hieroglyphique. Pourquoi dans une cause qui paroissoit assez importante, traitter à plein fonds des questions superfluës ? Vous eussiez eu compassion de voir ce pauvre homme emploier à cela tout le temps qu'il devoit parler, abusant de la trop grande facilité des Juges, de la patience de ceux pour qui il estoit, & de la souffrance du reste de ses auditeurs. Il me fit souvenir de ce que Ciceron plaidant pour Plancius dit si plaisamment à sa partie adverse, qu'il estoit prest de souscrire à tout ce qu'il avoit avancé dans son plaidoier, le pouvant faire de courtoisie sans blesser le droit de celuy dont il avoit entrepris la défence ; *facilè patior id te agere multis verbis, quod ad judicium non pertineat: & id te accusantem tantùm dicere, quod ego defensor sine periculo possim confiteri.* Mais de passer jusques dans le ridicule, comme il fit, pour ne pas perdre un mot

impudent mais qui luy plaisoit, c'est estre prévaricateur dans une cause serieuse & de la nature de celle-là, où tous les preceptes de Rhetorique enseignent qu'on doit éviter la raillerie, comme celle qui amolit l'esprit des Juges qu'on a dessein de porter à l'animosité & d'exciter à une rigoureuse justice. Les plus grands Advocats ont parfois mieux aimé perdre quelque chose qui pouvoit servir à leur cause, que de renoncer à la pudeur, *quædam satius est causæ detrimento tacere, quàm verecundiæ dicere.* Et à moins qu'il soit question de quelque point essentiel dans une affaire, il le faut laisser s'il blesse l'honnesteté, & s'il choque les bonnes mœurs. C'est ce que montrent clairement ces autres paroles du Pere de l'Eloquence Latine haranguant pour Quinctius, *tametsi causa postulat, tamen quia postulat, non flagitat, præteribo.* Qu'eust-il dit d'un homme qui de gaieté de cœur & sans besoin eust prononcé, comme celuy dont nous parlons, des termes peu honnestes, & propres seulement à faire rire des personnes qu'on ne peut trop jetter dans l'humeur austere, ni trop retenir dans le serieux. L'on peut excuser quelques défauts de ceux qui parlent en public, mais il est impossible de pardonner des fautes si importantes, & qui vont en mesme temps contre la probité, contre la pudeur, & contre le sens commun. *Multa donanda ingenio puto, sed donan-*

Sen. decl. 2. lib. 1.

da vitia, non portenta sunt. XI.

Ne pensez pas d'ailleurs que tant d'imperfections fussent comme couvertes, ou aucunement recompensées par quelques vertus oratoires. Jamais homme n'en fut plus dépourveû, ou n'en fit moins paroistre parlant en public, que celuy qu'on vous a si bien paranymphé. Il ne sçait ce que c'est que la belle Elocution, & n'a pas seulement le langage du temps, auquel les Philosophes, les Astrologues, & Phœbus mesme se voulurent bien accommoder, quand ils quitterent les vers pour la prose, parce qu'elle estoit en plus grande estime, selon l'observation de Plutarque dans son traitté des Oracles de la Pythie. A peine pût-on remarquer parmi une si grande affluence de paroles, un lieu ou deux où elles parussent accompagnées de quelque ornement. Les figures qui doivent estre autant de lumieres d'un discours, & y briller comme les étoiles dans leur Ciel, n'y estoient attachées qu'en forme de nœuds, obscurs, & raboteux, plus capables d'écorcher une oreille tant soit peu delicate, que de luy donner la moindre satisfaction. Ses Allusions furent toutes pueriles, ses Antitheses ridicules, & ses Metaphores Levantines, je veux dire exorbitantes au dernier point, comme le sont toutes celles des Langues Orientales. Il voulut emploier l'Ironie, mais ce fut si froidement, que luy seul y soûrit. Et il usa d'une ou deux Similitudes, capables

de confirmer le proverbe qui rend toutes comparaisons odieuses. Veritablement il triompha dans l'hyperbole de l'hyperbole, qui passe toutes les bornes de la vraisemblance. Ses Epithetes estoient si frequens qu'ils occupoient plus de la moitié de son plaidoié, semblable en cela à une armée plus remplie de goujeats que de soldats : Et le Cacozele, dont neantmoins il ne connoist que le nom, s'étendit opiniâtrement depuis l'Exorde jusques à la Peroraison. Pour le surplus figurez-vous une Prononciation sifflante, & destituée de tous Gestes; avec une *monotonie* perpetuelle, accompagnée de ces cadences de periodes que *l'homiotelevte* rend si insupportables. Et pour dernier lineament de toute cette belle action, *in qua vocis nulla contentio, nulla corporis asseveratio, cùm verba velut injussa fluerent*, soiez adverti que tout le Barreau sceut qu'il avoit plaidé une cause en l'air & apostée, comme n'aiant point de veritables parties ; ce qui fit prononcer tout haut à quelqu'un le mot du Rheteur Julien rapporté par Aulu-Gelle, *sine controversia disertus est*. Si est-ce qu'il ne fut ni disert, ni éloquent, n'en déplaise à ses Encomiastes. Mais je suis excessif sans y penser,

l. 9 c. 15.

Virg. Ec. ad Messal.

Hoc satis est, pingui nil mihi cum populo.

DES IOVRS REPVTEZ *heureux ou malheureux.*

LETTRE LXXXIV.

MONSIEUR,

Je n'euſſe jamais creû que vous euſſiez encore eſté dans cette erreur populaire, qu'il y ait des jours plus heureux ou malheureux les uns que les autres. Ce n'eſt pas que je ne ſçache bien qu'elle regne dans la Cour des plus Grands Monarques, auſſi bien que parmi le bas peuple; & qu'une infinité de ſçavans n'y déferent pas moins que les plus vils artiſans, & les plus ignorans des hommes. Mais vous vous ſouviendrez de l'étenduë que nous avons ſouvent donné à ce mot de peuple, le prenant un peu philoſophiquement; & je m'aſſeure qu'examinant enſuite le fondement de cette creance vulgaire, vous l'ajoûterez bien-toſt au fameux chapitre *de falsò creditis*; ſi vous ne voulez faire paſſer pour authentique la révelation de l'Ange au bon Joſeph, qui s'imprime à la fin de tous nos Almanachs, pour deſigner les journées perilleuſes ou fortunées de chaque mois.

Je voi bien ce que c'eſt, le conſentement de tant de ſiecles, & l'approbation de tant

de differentes nations qui ont déferé à cette superstitieuse opinion, vous empeschent de la condamner. Quand vous considerez que ces vieux Calendriers Romains se trouvent distinguez en jours nommez *fasti & nefasti*; que les uns comme heureux avoient une marque blanche, de mesme que les autres estoient condamnez par une tache noire; & que generalement tous les lendemains des Calendes, des Nones, & des Ides, passoient pour malheureux, aussi bien que le quatriéme jour qui les précedoit, selon l'observation d'Aulu-Gelle; vous avez de la peine à croire qu'il n'y eust en tout cela que de la vanité. L'autorité des Egyptiens vous peut aussi toucher, qui ont fait nommer aux Latins *dies Ægyptiacos*, ceux qu'ils appelloient autrement *infaustos*, *nefandos*, *inauspicatos*, *& inominales*. Et quand vous lisez que les Grecs ont aussi eu des jours *apophrades*, c'est à dire malencontreux, d'où vient que Lucien a prononcé d'un homme déplaisant & de mauvaise rencontre, qu'il estoit semblable à un apophrade, vous vous imaginez que toutes ces choses ne peuvent pas avoir esté dites inconsiderément, ni établies sans fondement. La Religion qui distingue de mesme les journées, en aiant de plus lugubres & de plus attachées à la devotion les unes que les autres; la Navigation qui en a eu de redoutables, *dies nautis suspectos*, où il n'estoit pas permis selon ses

L. 5. noct. Attic. c. 17.

regles de s'embarquer; & la Medecine, qui se fondant sur l'Astronomie, a si grand égard aux jours Critiques qu'elle appelle *dies Decretorios*; contribuent peut-estre encore quelque chose à vous faire embrasser un si general sentiment. XI.

Cependant il n'y a possible rien de plus frivole, ni de moins fondé en raison, que de penser qu'il y ait des jours plus favorisez du Ciel que les autres, ou plus disgraciez. Les Mahometans croient dans cette superstition, qu'à cause que Dieu crea la lumiere le Mecredi, les Fideles, ou Musulmans comme ils les appellent, n'entreprennent rien cette journée-là inutilement, & sans qu'il leur reüssisse. Il faut se moquer de cela, comme fit Heraclite des bons & des mauvais jours d'Hesiode, soûtenant qu'ils estoient tous de mesme nature. Et nous devons tenir pour constant, qu'il n'y en a point dont on ne puisse dire également, *hæc est dies quam fecit Dominus*; & que le pur hasard, & la rencontre de mille incidens imprévoiables, font seuls la difference qui s'y trouve. *Semita sap. c. 6. p. 3.*

Pour ce qui touche les observations historiques, j'avouë qu'il y en a un nombre infini qui favorisent cette erreur, aussi bien que beaucoup de semblables. Vous sçavez tout ce que les anciens en ont écrit, & Plutarque entre autres dans la Vie de Camille. Josephe observe que le Temple de Salomon aiant esté bruslé par les

Babyloniens le huitiéme de Septembre, le fut une seconde fois & au mesme jour & au mesme mois par Titus. Et vous avez pû voir dans Æmilius Probus, que ce grand Capitaine Timoleon Corinthien gagna toutes ses victoires le jour de sa naissance, qui devint par là une grande feste dans toute la Sicile. Mais pour ne me perdre pas dans cét ocean d'exemples que nous pourroit fournir toute l'Antiquité, j'en ajoûterai seulement trois ou quatre de l'Histoire moderne, afin que vous ne pensiez pas que je combatte une opinion dont je ne sçache pas toutes les circonstances. Comme le Sort voulut que l'Empereur Charles-Quint eust toutes ses prosperitez le jour de Saint Matthias en Fevrier, les Allemans ont pris, aussi bien qu'autrefois les Atheniens, ce mois pour le plus heureux de l'année. Nostre Roy Henry Troisiéme se fit accroire depuis, que le jour de la Pentecoste estoit celuy de ses bonnes fortunes. En effet il y fut éleu Roy de Pologne, puis Roy de France, il y institua ses Chevaliers du Saint Esprit, & si c'estoit celuy de sa naissance. Les Turcs se vantent d'avoir pour eux le mois d'Aoust, depuis la prise de Modon par Bajazet Second, & depuis encore que Selim eust défait au mesme mois Ismael Sophi, & Campson Calyphe du Caire. Solyman les y a confirmez par la défaite de Louïs Roy de Hongrie, & par les pri-

ſes de Belgrade, de Bude, de Strigonie, & de l'Iſle de Rhodes, le propre jour de la decollation de Saint Iean Baptiſte s'eſtant fait ſignaler preſque en toutes ces rencontres. Cela me fait ſouvenir de ce que porte noſtre Hiſtoire, que les Ligueurs ſe vantoient autrefois d'avoir auſſi le mois d'Aouſt favorable, le prouvant par le meurtre de la Saint Barthelemy, par la mort du Roy Henry Troiſiéme, par la venuë du Duc de Parme, & par le bon-heur du Duc de Guiſe lors qu'il ſe ſauva du chaſteau de Tours. XI. *Th. 201. l. ann.*

Je vous ai déja parlé du Mecredi dont les Muſulmans font tant d'eſtat. Leunclavius aſſeure qu'Uſuncaſſan ne combatit contre Mahomet Second, que ſur l'eſperance de cette journée, dont l'avantage neantmoins fut pour le Turc, le Perſan y demeurant vaincu. Le Pape Sixte Cinquiéme aimoit le meſme jour, & avec quelque apparence de raiſon: Car outre que c'eſtoit le jour de ſa naiſſance, il l'eſtoit de ſa profeſſion de Cordelier dans Aſcoli, de ſa nomination à la charge de Vicaire General de cet Ordre, de ſa promotion au Cardinalat, de ſon élection au Papat, & huit jours aprés de ſon couronnement. Les Eſpagnols ſont partiaux pour le Vendredi, où ils ſe promettent toute ſorte de bons evenemens. Le feu Roy Louïs Treiziéme, ſi nous en croions Bernard ſon hiſtorien, le leur envioit, de

ſorte qu'à ſon dire tout luy reüſſiſſoit principalement à ce jour-là. Bacon dit que Henry Septiéme Roi d'Angleterre tenoit que le Samedi luy eſtoit le plus heureux de toute la ſemaine. Et autrefois les Piſans s'eſtimoient invincibles le jour de Sainct Sixte, auquel ils attachoient toute leur bonne fortune. En verité il n'y a pas moins de vanité en tout cela, qu'à croire l'année biſſextile plus malheureuſe que les autres, d'où vient peut-eſtre noſtre proverbe *porter biſſeſtre, pour biſſexte, à quelqu'un*; ſurquoi je vous ſupplie de vous ſouvenir de cet endroit d'Ammian Marcellin, où il dit que l'Empereur Valentinien s'empeſcha de ſortir, pour éviter le jour intercalaire du biſſexte de Fevrier comme malencontreux aux Romains *nec videri die ſecundo, nec prodire in medium, voluit, biſſextũ vitans Februarii menſis tunc illuceſcens, quod aliquoties rei Romanæ fuiſſe cognorat infauſtum.* Ce n'eſt donc pas d'aujourd'huy que cette erreur a pris creance parmi les hommes, & qu'ils ont fondé des augures ſur de certains jours. Cicarella remarque dans la vie du Pape Gregoire Treiziéme, que ce qui empeſcha Vluzalius de combatre les Chreſtiens comme il le pouvoit, ce fut la cõſideration du jour qui eſtoit l'anniverſaire du combat de la Lepante. Il n'eſtoit pas vrai-ſemblablement informé de la deciſion de Varron raportée par Macrobe au premier livre de ſes Saturnales chapitre ſeiziéme, qui por-

Lib. 26.

te que la distinction des jours ne regardoit point la guerre, mais seulement les actions privées des particuliers, aprés avoir observé qu'en tout cas les Romains n'avoient égard à cela qu'aux actions d'attaque, & non pas de defense; tenant pour indubitable qu'il estoit à propos, & de bonne suite, de repousser en tout temps l'injure qui se presente, ce qui est conforme à la politique des Machabées. XI.

Mais voulez-vous voir des exemples qui détruisent toute cette superstition, & qui prouvent l'indifference des jours à la bonne ou mauvaise fortune. L'Histoire Saincte nous apprend qu'au mesme jour que le temple de Dieu avoit esté pollu, qui estoit le vingt-cinquiéme du mois Chasleu, il y receut depuis sa purification sous Judas Machabée. La profane nous fera voir que la victoire de Lucullus contre Tigranes & les Armeniens fut du mesme jour auquel les Romains avoient auparavant esté défaits par les Cimbres. Pompée est tué en Egypte le mesme jour qu'il avoit autrefois triomphé de Mithridate & des Pirates; & l'on dit que c'estoit encore celuy de sa naissance; comme celle de Platon, du Roy Attalus, & de quelques autres, s'est rencontrée à mesme jour que leur mort. Guichardin fait voir qu'à celuy auquel le Pape Leon Dixiéme fut sacré avec une pompe merveilleuse, un an auparavant il avoit esté fait miserablement prisonnier.

l. 1. Mach. c. 10.

Plutar. in Cam.

Dion Cassius l. 42.

l. 11.

Le quatorziéme de May, celebré par la victoire de Louïs Douziéme à la Giradadda, eſt infame par la mort de Henry Quatriéme & de ſon fils Louïs Treiziéme. Et il y a des exemples ſans fin qui prouvent le mot d'un Ancien, qu'une meſme journée nous paroiſt quelquefois mere, & quelquefois maraſtre. Alexandre le Grand bien inſtruit là-deſſus par ſon Precepteur Ariſtote, ſe railla plaiſamment de quelques Capitaines qui luy repreſentoient ſur le bord du Granique, que jamais les Rois de Macedoine ne mettoient leur armée en campagne au mois de Juin, & qu'il devoit éviter le mauvais preſage qu'on prendroit, s'il paſſoit outre negligeant cet ancien uſage. Il faut, dit-il en riant, remedier à cela, & j'ordonne qu'on appelle ce Juin que vous craignez tant, le ſecond mois de May, marchant enſuite ſans s'arreſter contre les Perſes. Il uſa du meſme mépris de ſemblables ſuperſtitions au temple de Delphes, où la Sibylle refuſoit de faire ſa charge par quelque jour reputé malencontreux. Il la violenta de ſorte qu'elle luy dit, qu'à ſon avis il vouloit faire paroiſtre juſqu'à elle qu'il eſtoit invincible; à quoi Alexandre repartit gentiment qu'il ne vouloit point d'autre oracle, n'en pouvant recevoir de ſa bouche un plus avantageux. C'eſt ainſi que les hommes de bon ſens en doivent uſer, & ne donner jamais au Deſtin ce qui eſt un

pur

pur effet de la Fortune. Auſſi a-t-on obſervé que ceux qui ſe ſont moquez de ce choix ſuperſtitieux de certaines journées, ont preſque toûjours eſté heureux dans leurs entrepriſes ; & que les autres au contraire qui s'y ſont aſſujettis, n'ont gueres eu les ſuccez favorables. Le Sort ſe plaiſt parfois à produire des evenemens que les ſimples ou ſuperſtitieux prennent pour des decrets precis du Ciel, qui veut que les choſes aillent de la façon ; bien qu'il n'y intervienne que comme cauſe premiere & eloignée, pour des fins fort differentes de celles qu'ils s'imaginent. Ainſi Timée diſoit qu'Euripide eſtoit mort le jour que naſquit Denis l'aiſné Tyran de Sicile, afin que l'executeur des Tragedies ſuccedaſt à celui qui les avoit ſi bien repreſentées, & comme annoncées ſur le Theatre. On écrit de meſme que Pindare n'eſtoit venu au monde durant la feſte des jeux Pythiques, qu'à cauſe des hymnes propres à cette ſolemnité qu'il devoit compoſer. Les Atheniens imputerent auſſi le mauvais ſuccés de leurs armes en Sicile, à l'embarquement de leurs troupes durant la feſte triſte & mortuaire qu'ils nommoient *Adonia*. Et le retour d'Alcibiade leur parut de mauvais augure, à cauſe qu'il écheut au temps d'une autre feſte de Minerve eſtimée malencontreuſe. Ils eſtoient ſi foibles & ſi ridicules tout enſemble de ce coſté-là, que long-temps depuis pour témoigner

XI.

Plutar. l. 8. Symp. qu. 1.

au Sophiſte Herode le déplaiſir qu'ils avoient de la perte de ſa fille Panathenais, ils ordonnerent que le jour infortuné de ſon trépas ſeroit raié de leur Calendrier, ſelon que Philoſtrate le rapporte dans la Vie de ce Declamateur. Bon Dieu que l'eſprit humain s'attache à des choſes qui ont peu de fondement, *quantum eſt in rebus inane* !

Pour mieux reconnoiſtre que tous ces jours heureux ou malheureux n'ont rien de ſolide, diſons un mot de l'incertitude des années, des mois, & des ſemaines qu'ils compoſent, & où ils acquierent ces qualitez de bonne ou mauvaiſe fortune ; puiſqu'autrement ils n'ont rien de different en eux-meſmes, & que ſelon le dire d'un ancien Philoſophe, *unus dies par omni eſt.*

Heraclite

La diſtribution des ſept jours de la ſemaine ſelon les ſept Planetes eſt ſi arbitraire, qu'au rapport de Dion Caſſius les premiers Grecs l'ignoroient, ne l'aiant pas encore appriſe des Egyptiens ; qui vrai-ſemblablement l'ont eſtablie ſur la creation du Monde décrite par Moyſe en ſept journées. Quoiqu'il en ſoit, l'on ne peut ſouſtenir raiſonnablement, que cet ordre Planetaire leur influë aucune condition bonne ou mauvaiſe, ni qu'il ſoit abſolument neceſſaire, puiſque les Mexicains faiſoient leurs ſemaines de treize jours. Combien de fois la reformation des Calendriers, & les intercalations,

l. 37. hiſt.

Acoſta l. 6. c. 2.

ont-elles changé cet ordre myſterieux ? XI.
Pour ne rien dire de la ſemaine des trois Ieudis que fit le Pape Clement Cinquiéme. En verité la pluſpart de nos creances pour ce regard, ne ſont pas plus recevables que les fables des Egyptiens dont nous venons de parler, & de qui les Rois ne dépeſchoient aucune affaire le troiſiéme jour, auquel de plus ils s'abſtenoient de manger juſques à la nuict, à cauſe que c'eſtoit celuy de la naiſſance de Typhon. Avec une pareille vanité ils tenoient le dix-ſeptiéme pour tres-infortuné, parce que leur grand Oſiris eſtoit treſpaſſé ce jour-là. La naiſſance d'Apollon au ſeptiéme, le rend au contraire fort heureux dans Heſiode. Peut-eſtre que nous ſommes encore plus ridicules qu'eux. *Plutar. d'Iſ. & Oſir.*

Quant aux mois, Joſeph Scaliger ſouſtient avec raiſon que la diviſion de l'année en douze mois doit eſtre rapportée plutoſt à l'inſtitution des hommes, qu'à la Nature qui n'a rien établi de tel. De fait vous pouvez voir dans Solin que les années des Arcadiens eſtoient ſeulement de trois mois, celles des Egyptiens de quatre, celles des Acarnaniens de ſix, & que les Lauiniens d'Italie avoient compoſé les leurs de treize. Plutarque le dit un peu autrement dans la Vie de Numa, car il fait l'année des Arcadiens de quatre mois, & celle des Egyptiens d'un ſeul au commencement. Tant y a que cela fait voir que la quantité des jours de *ch. 1.*

chaque mois estoit encore moins determinée, que celle des semaines. L'on a trouvé les Americains de Mexico qui mettoient dans une année jusques à dix-huit mois, chacun de vingt jours, auec l'usage de l'intercalation de cinq jours. Et les Chymistes encore aujourd'huy ont leur mois Philosophique de quarante jours.

Hornius 4. de orig. gen Am. c. 14. Tirac. Chym. Beguini

La certitude des années n'est pas plus grande, ni l'ordre plus precis. Il y en a eu de Lunaires, aussi bien que de Solaires : Et les uns les ont commencées par un mois, les autres par un autre. Ce n'est que depuis mil cinq cens quatre-vingts deux que nous en avons mis le premier jour en Ianvier, qui estoit auparavant à Pasques avec assez d'incommodité, à cause que c'est une feste mobile. Et neantmoins le Grand Seigneur fit pendre le Patriarche de Constantinople, pour avoir voulu recevoir le Calendrier Gregorien auteur de cette reformation. Les Chinois donnent au mois de Mars l'honneur de commencer leur année : Ceux des Malabares au mois d'Avril : Les Abyssins à celuy d'Aoust, où est la feste de la decollation de Sainct Iean ; les Moscovites au mois de Septembre : Et les Tartares à celuy de Fevrier, auquel ils s'habillent de blanc, cherchant dans cette couleur un bon augure pour le reste de la mesme année, qui n'a point d'autre nom que celuy de l'animal que le Grand Cam a ce jour-

L. Cabrera l. 13. hist. c. 9

là le premier à la rencontre, & qui fait dire l'an du Rat, l'an du Chien, ou l'an du Chat. Mais je me veux taire des diverſes Epoches, Indictions, Eres, Periodes, ou Hegires, qui ne ſont pas moins differentes, ni par conſequent moins propres à montrer l'incertitude qui ſe trouve en toute cette matiere. Je vous conjure de n'y eſtre plus ſi ſuperſtitieux, & d'excuſer une lecture qui vous fera peut-eſtre dire comme à moi. XI. *Bergeron tr. des Tart.*

Lumbi ſedendo, oculi ſpectando dolent. *Plaute.*

DES SECRETES *Malveillances.*

LETTRE LXXXV.

MONSIEUR,

Comme les amitiez ne ſe devroient contracter que ſous les loix des anciens Haruſpices, qui conſideroient devant toute choſe les entrailles ; la raiſon voudroit qu'on ne priſt non plus jamais d'averſion pour perſonne, qui ne fuſt bien fondée, & qu'on n'euſt fort examiné auparavant s'il y a ſujet d'en uſer ainſi. Mais les hommes ne ſe gouvernent pas de la ſorte ; & ſoit par precipitation, ſoit par quelqu'une de ces cauſes occultes, dont l'ignorance nous a fait avoir recours aux ſympathies & antiphaties naturelles, nos

affections & ſur tout nos haines n'ont la plûpart du temps aucun fondement raiſonnable. *Sunt quidam irrationales impetus animorum. quædam gratuita (ut vulgò vocantur) odia.* C'eſt ce qui fait avouër naïfvement à Martial, qu'il luy eſtoit impoſſible de dire ce qui luy donnoit la mauvaiſe volonté qu'il portoit à Sabidus.

Quint. decl. 9.

Non amo, te Sabide, nec poſſum dicere quare,
Hoc tantum poſſum dicere, non amo te.

Il ſemble qu'il y ait des perſonnes qui portent quelque charactere de déplaiſance, à voir comme elles trouvent des ennemis par tout, pareilles en cela à cet animal amphibie, qui ſe ſent pourſuivi dans la mer par les poiſſons, & quand il s'éleve dans l'air, par les oiſeaux. Ce ſont de vrais Iſmaëlites qui trouvent la main d'un chacun portée contre eux, & de qui la main eſt toûjours aux priſes contre tout le monde. Horace nous dépeint ceux-là d'un fort beau pinceau.

Non uxor ſalvum te vult, non filius, omnes.
Vicini oderunt, noti, pueri atque puellæ.

Je ne plains pas ceux de qui les mauvaiſes conditions & les mœurs dépravées attirent contre eux ces alienations d'eſprit univerſelles, parce qu'ils ne ſouffrent en cela que ce qu'ils ont en quelque façon merité. Et neantmoins la Morale meſme Payenne nous apprend qu'il faut imiter Dieu autant que nous pouvons, qui té-

moigne de l'amour par ſes bien-faits juſques aux ſacrileges & aux impies. Outre qu'on ſeroit dans de perpetuelles alterations d'ame ſi l'on haïſſoit tous les vicieux, parce qu'il les faut neceſſairement admettre dans nos plus frequentes converſations, ou ſe voir reduit preſqu'à la ſolitude d'un Timon. Mais certes ceux-là ſont fort à plaindre, qui remplis de merite éprouvent les mauvaiſes volontez de gens qui ne ſçauroient dire pourquoi il les ont priſes. Cela neantmoins ſe reſſent tous les jours, & la plûpart des inimitiez ſecretes ne ſont appuiées que ſur de certains prejugez, où l'équité & le raiſonnement n'ont eu nulle part. A la verité ſouvent elles ſont fomentées par le mauvais genie de quelques perſonnes, qui n'ont point de plus agreable divertiſſement, que de faire naiſtre, ou du moins d'attiſer cette ſorte de meſintelligence. Ce ſont des boutefeux qui mettent s'ils peuvent l'incendie par tout, & qui pleins de malignité excitent la diſcorde entre les plus moderez. J'aurois envie de les comparer au Trompette Miſene, XI.

—— quo non præſtantior alter
Ære ciere viros, Martémque accendere cantu, Virg.

n'eſtoit qu'il ne fut jamais ſi propre à faire combatre des troupes ennemies, que ceux-ci font volontiers choquer les plus grands amis, mettant artificieuſement la diviſion parmi eux.

Il se trouve pourtant des naturels qui sans estre animez d'ailleurs, se portent d'eux mesmes à persecuter les hommes les plus pacifiques quand ils ont de la vertu. Ils veulent generalement du mal à tous ceux qu'ils envisagent dans une position au dessus de la leur. Et la jalousie dont ils sont travaillez est si puissante, que pour se rendre de quelque consideration, ils disent du mal de tous ceux qu'ils desesperent de pouvoir égaler, & leur rendent de mauvais offices pour cette seule raison, qu'ils ont de l'avantage sur eux; *plerique quorum similitudinem desperant, eorum affectant simultatem.* Considerons je vous supplie là-dessus l'estrange depravation de nostre humanité, qui nous porte à des excez de mauvaise volonté contre nos semblables, dont l'on ne remarque aucun vestige parmi le reste des animaux. Quand a-ton veû des chevaux s'entrebatre, pour aller mieux l'amble, ou pour estre plus vistes à la course les uns que les autres? Les Chiens ne se querellent point, quoiqu'ils n'aient pas tous le nez également bon. Et jamais l'on n'a ouï dire que deux Paons se soient fait la guerre sur l'excellence de leur plumage, en quoi consiste leur perfection,

Apul. in Flor.

Iuven. sat. 15.

Sed jam serpentem major concordia, parcit
Cognatis maculis similis fera, quando Leonî
Fortior eripuit vitam Leo?

Les hommes seuls persecutent avec animosité ceux de leur espece, & le merite qui

qui devroit les leur faire estimer, est le su- XI.
jet le plus ordinaire de leurs inimitiez mortelles. En verité c'est en quelque façon estre pires que les Diables, qui semblent s'accorder ensemble, & qu'on peut dire vivre en union, du moins lors qu'il est question de nous nuire.

Quand l'interest s'y mesle, & qu'on tâche à deprimer la gloire d'un autre, parce qu'on la juge prejudiciable à la sienne, c'est bien une action d'envie qu'il faut condamner, mais encore reçoit-elle quelque excuse, parce qu'on en voit l'exemple dans tous les ordres de la Nature. Les animaux n'ont gueres d'autres inimitiez que celles qui leur viennent sur la contestation du vivre & de la nourriture; comme Aristote l'a fort bien remarqué au premier chapitre du neufiéme livre de leur histoire. L'aigle & le Dragon qu'il donne pour un de ses exemples, ne sont en guerre mortelle qu'à cause des serpens leur pasture ordinaire. Et il conjecture mesme au chapitre onziéme du mesme livre, que la haine qui est entre le Trochilus & l'Aigle, naist de ce que celui-ci ne peut souffrir qu'on nomme le premier Senateur & Roitelet, l'Empire de l'air ne souffrant non plus de partage, ni de compagnie, que ceux de la Terre. Quoiqu'il en soit, si les Bestes se querellent, c'est qu'elles ont le travail, ou quelque autre chose à départir ensemble, *non arietant inter se nisi in eodem ambulantes.* Les sympa-

thies, ou antipathies des Plantes doivent estre considerées comme aiant le mesme fondement : Et si le Chesne & l'Olivier, aussi bien que la Vigne & le Chou, ne se peuvent souffrir, cela vient de ce qu'ils se portent préjudice l'un à l'autre, & se dérobent la nourriture que chacun desireroit retenir pour soi. C'est donc une chose assez naturelle, que les hommes se veüillent du mal & se fassent tort par ce principe d'interest, qui divise tout ce qui a quelque degré de vie dans le monde. Je ne m'étonne pas non plus de voir l'aversion qui se prend aisément de ceux qui ont des inclinations contraires aux nostres, parce que la difference d'humeurs, dont nous avons autrefois écrit un traitté separé, est la cause manifeste de cét effet.

Hor. l 1. ep. 18.

Oderunt hilarem tristes, tristémque jocosi,
Sedatum celeres, agilem navúmque remissi,
Potores bibuli media de nocte Falerni
Oderunt porrecta neganiem pocula.

Mais que le seul caprice, pour ne pas dire la seule malignité de nostre genie, nous fasse prendre en haine des personnes de vertu, qui ne nous ont jamais donné le moindre sujet de nous plaindre d'eux ; & que cette haine croisse d'autant plus qu'elle est injuste, *odium quo injustius, eo acrius* ; c'est ce qu'on peut soustenir aussi difficile à comprendre, qu'il est ordinaire, & qu'on en voit

des exemples à toute heure, & en tous lieux. XI.

Ne nous amuſons donc pas ici à en rechercher les cauſes; il vaut bien mieux ſonger aux remedes, & meſmes aux moiens, s'il y en a, de profiter d'une malveillance ſi déraiſonnable quand nous en ſerons attaquez. Pourquoi non? ſi les préſervatifs de la theriaque ſont en partie compoſez de la chair des Viperes; & ſi la Morale eſt une Chymie ſpirituelle qui tire le bien du mal, & ſes plus rares préceptes des deſordres de noſtre entendement, ou des vices de noſtre volonté. En effet tous ceux qui nous veulent du mal ne ſont pas capables de nous en faire, ſi nous voulons y penſer, & tant ſoit peu nous aider. Il y a des ennemis ſemblables aux grenouïlles de Ferrare, qui ne peuvent mordre n'aiant point de dents, *Ranocchi da Ferrara non mordono, perche non hanno denti.* Et ſi nous croions un autre proverbe des Arabes, il s'en trouve meſme d'utiles, puiſqu'il aſſeure qu'un ſage ennemi eſt préferable à un ami impertinent, *inimicitia ſapientis præſtat amicitiæ ſtulti.* C'eſt ce qui a fait écrire à Plutarque un opuſcule des moiens de tirer avantage de nos plus grands adverſaires, ſelon la penſée de David, *ſalutem ex inimicis noſtris, & de manu omnium qui oderunt nos.* Le mépris de ceux-ci qu'on n'a point offenſez eſt un des plus

Pr. Arab. 69. cent. 2.

ſalutaires expediens qui ſe pratiquent pour cela. La ſeule penſée de ſe venger d'eux nous feroit plus de mal qu'ils ne nous en veulent. Et il nous arriveroit dans ce deſſein comme à Praxitele, qui caſſant de cholere un miroir à cauſe qu'il le repreſentoit furieux dans cét appetit de vengeance, trouva que toutes ſes pieces luy reprochoient par autant de nouvelles images la meſme alteration d'eſprit. Plus on s'engage dans cette miſerable paſſion, plus on ſe rend hideux en effaçant ce caractere de raiſon qui fait toute la beauté de noſtre ame. Conſolons-nous plutoſt, ces bigearres ne ſçauroient nous tant haïr, que le Ciel les deteſte dans une ſi méchante procedure. Qu'importe-t-il d'eſtre mal voulus de ceux qui ſont l'object de la haine de Dieu & des hommes ? Et que pouvons-nous faire de plus glorieux que de leur pardonner genereuſement ? *ſemper odiorum honeſtus occaſus eſt.* L'aurore des plus beaux jours qui ſuit une nuit obſcure & orageuſe n'a rien de ſi agreable, qu'eſt parfois le couchant d'une animoſité malheureuſement contractée de la ſorte que nous diſons, & qui peut ſe convertir doucement en une mutuelle bienveillance ; ce que j'ai graces à Dieu plus d'une fois éprouvé. En tout cas laiſſons la vengeance de ce tort qu'on nous fait à celuy qui ſe l'eſt reſervée, parce qu'il n'y a que luy qui ſçache en bien uſer. Themiſtocle & Ariſtide ſe

Quint. decl. 9.

reconcilioient bien en faveur de leur Republique, que ne devons-nous point donner à la consideration d'un Dieu qui tost ou tard ne laisse rien d'impuni? XI.

Est mola tarda Dei, verùm molit illa minutim.

Vous pouvez voir le Grec de ce vers dans vostre Sextus, au chapitre treiziéme de son premier livre contre ces pretendus sçavans qu'il nomme Mathematiciens.

D'VN DIVORCE.

LETTRE LXXXVI.

MONSIEUR,

La retraite de cette femme m'a d'autant moins surpris, que je connois l'humeur & d'elle, & de son mari. Pourquoi s'en estonner, si Junon mesme fit bien une fois divorce avec Jupiter, se retirant dans la ville de Stymphale; & si la jalousie d'Ulysse obligea bien sa preude Penelope à s'enfuir d'Itaque à Sparte, d'où elle estoit comme fille d'Icare, & de là à Mantinée. J'ai Pausanias Auteur classique pour garand de ces deux histoires, & d'une circonstance qui rend la premiere plus considerable, puisqu'il asseure que cette mesme Junon se lavant tous les ans dans la fontaine Canathe, auprés de Nauplie dite *Pausan. l. 8.*

id. l. 2. aujourd'huy Napoli de Romanie, y recouvroit toûjours son pucelage ; ce qui devoit obliger un Dieu qui en estoit si friand à l'avoir beaucoup plus chere. Cela me fait souvenir de ce que j'ai leû autrefois dans l'Histoire des Cherifs de Diego de Torrez, que les Turcs se promettent tous qu'ils trouveront leurs femmes pucelles en l'autre vie.

f. 74.

Vous dites que cette belle prend pour excuse les mauvais traittemens de son époux ; & veritablement s'ils ont passé jusques où elle les fait aller, l'on ne sçauroit trop le blâmer. Les Dames de France ne se traittent pas comme les Mahometanes, que l'Alcoran veut qu'on frape dans leur desobeïssance ; ni comme les Moscovites qui ne pensent pas qu'on les aime, si pour le moins elles ne sont parfois soufflettées. Il faut par force en des païs si barbares obeïr à la loi, & s'accommoder à l'usage, faisant à peu prés la mesme chose que pratiquent les bons nageurs, qui battent l'eau afin qu'elle les porte. Mais il n'en est pas de mesme parmi nous, où le proverbe qu'*à battre faut l'amour* n'est gueres moins ancien que nostre Monarchie.

Je ne veux pas penetrer si avant que vous faites dans les secrets de ce mariage. Il me suffit de vous dire qu'il y a long-temps que sans estre grand Prophete l'on pouvoit prédire cette avanture. Jamais homme n'a fait paroistre

une amour plus folle pour sa femme, qu'il témoignoit affectionner avec toutes les passions d'un rufien. Or c'est un grand défaut à un homme sage, qui se doit fort éloigner de ce procedé; *Adulter est uxoris amator acrior*; & c'est selon le sens de Laberius mettre soi-mesme sa femme dans le libertinage, qu'on nomme aujourd'huy Coqueterie, de la traitter de la sorte. Aussi ne sçauroit-on nier que la façon de vivre de celle-ci n'ait esté telle à la fin, que ce n'est pas luy faire grand tort, ni estre fort credule, de croire une partie des gentillesses dont son mari l'accuse. Et neantmoins, que luy impute-t-il que d'avoir vescu à la mode? En verité nos mœurs sont arrivées pour ce regard à une étrange periode; & la prostitution de ce sexe, par ceux mesmes qui croient que leur honneur dépend absolument de sa conduite, n'est pas concevable par le raisonnement, n'y aiant que ce que nous voions tous les jours qui la puisse faire croire; *eò prolapsi mores jam sunt, ut nemo ad suspicanda adulteria nimium credulus videri possit.* Et jamais la Grammaire Latine ne rendit par ses preceptes la corne si indeclinable, que nostre conduite, insensée pour ce regard, l'a faite inévitable en ce temps par une plaisante synonymie. XI. sen. cont.

Quoiqu'il en soit, je suis trompé si cét homme ne trouve le remede qu'il

veut appliquer à ſon infortune, pire que le mal qu'il a creû intolerable ; & s'il n'experimente à la longue, qu'en beaucoup de façons le concubinage a quelque choſe encore de plus dur que le mariage. Car il me ſemble que ce n'eſt pas aſſez dire de prononcer ſimplement avec cét ancien,

Tam malum eſt foris amica, quàm malum
Laberius *eſt uxor domi.*

Je ne veux rien exagerer ici davantage, mais pour un homme de la profeſſion de celuy dont nous parlons, il a mal fait ſon profit de l'epiſtre d'Ariſtenete, où il nomme ſi bien cette ſorte
ep. 10. l. 2. d'amour λυκοφιλίαν : & je m'étonne qu'il n'ait point penſé à cét endroit où Dion Chryſoſtome condamne avec tant de
orat. 7. raiſon les affections déreglées qui viſent plus à la corruption, qu'à la generation. Il eſt bien plaiſant s'il croit trouver plus de correſpondance dans le libertinage, & s'il penſe eſtre aimé avec plus d'ardeur & de ſincerité tout enſemble, où l'on n'emploie que des feux d'artifice. Vous avez connu auſſi bien que moi des perſonnes, plus empeſchées à ſe tirer des embarras qui viennent d'une vie licentieuſe, & telle qu'il ſe l'imagine, qu'on ne le peut eſtre parmi toutes les diſgraces qui ſuivent des nopces infortunées.

Ne penſez pas que je veüille vous paranympher ici un genre de vie, dont je

ne connois peut-eſtre pas moins tous les inconveniens, que ceux qui en ſont les plus dégouſtez. J'ai toûjours pris ce ſommeil dont Dieu aſſoupit noſtre premier pere devant que de luy preſenter une femme, non ſeulement pour un avis de nous défier de noſtre veuë, comme d'une tres-mauvaiſe conſeillere là-deſſus, mais encore pour une inſtruction morale, que perſonne vraiſemblablement ne s'en chargeroit, ſi l'on avoit les yeux de l'eſprit aſſez ouverts pour voir dans l'avenir à combien d'infortunes celuy-là ſe ſoûmet, qui accepte une ſocieté ſi perilleuſe. Et je n'ai jamais leû le premier vers du dixiéme livre de la Metamorphoſe d'Ovide, où il donne au Dieu Hymenée une robe de ſaffran, XI.

——*croceo velatus amictu*,

ſans m'imaginer que ce Poëte nous a poſſible voulu faire une leçon de ce qui eſt ſi eſſentiel au mariage. Les ſoucis d'une famille dont vous vous chargez, l'expoſition où vous entrez à tant de coups de fortune, la jalouſie inévitable que vous aurez d'une femme, pour peu qu'elle vous agrée, ou que voſtre honneur vous touche, ne ſont-ce pas autant de ſujets de Jauniſſe? Et n'eſt-ce pas une merveille ſi le temperament le plus ſanguin, ou le plus enjoüé, ne tombe par là dans une paſſion Icterique? Mais aprés tout, il faut acquieſcer à nos

destinées, & à ce que les plus sages Legislateurs nous ont ordonné pour le mieux sur ce sujet. Nous ne pouvons pas changer leurs decrets, & nous pouvons nous rendre encore plus miserables en prenant une route beaucoup plus perilleuse que celle qu'ils nous ont prescrite.

Il ne me reste plus qu'à vous satisfaire autant que je pourrai sur les questions que vous me faites touchant la vie de ce lieu, où vous parlez mesme de venir faire un tour. Demeurez dans ces termes si vous m'en croiez, & ne songez jamais à y établir une permanente demeure. L'on en peut dire ce qu'Aristippe prononça de la maison d'une Courtisane, que l'entrée qu'on y fait n'a rien de mauvais, tout le défaut venant d'y arrester trop & de ne s'en pouvoir retirer. Sçachez d'abord que ce païs a cela de commun avec le terroir Attique, non pas de produire le meilleur miel & la plus mortelle ciguë, mais de nourrir les plus honnestes gens aussi bien que les plus vicieux des hommes. Un Spartiate qui avoit veû défendre aux Orateurs d'Athenes toute sorte de méchantes actions, disoit agreablement là-dessus, qu'il n'y avoit rien veû que de beau & de bon: Faites vostre compte qu'au sortir d'ici vous pourrez vous railler aussi Laconiquement, je veux dire aussi gentiment, quand vous aurez obser-

vé comme l'on y applaudit presqu'à tout. XI.
Ne prenez pas pourtant ce que je vous en écris pour une censure universelle. L'on trouve par deça des contrarietez de Morale que vous admirerez, & sans faire beaucoup de chemin vous y pourrez voir les Antipodes du vice & de la vertu. L'importance est que ceux qui semblent respecter le plus cette derniere, le font plutost par des considerations interessées, que par de bons principes, & plutost par une impetuosité passagere, que par une veritable habitude. Il me souvient d'une comparaison qui les regarde, & que vous ne trouverez pas plus mauvaise, s'il vous plaist, pour estre prise de l'Alcoran. Mahomet y dit de leurs semblables, qu'ils sont comme un rocher sur lequel y aiant peu de terre, s'il arrive quelque grande pluie, elle l'emporte & ne laisse rien qu'une pierre sterile: de mesme que ceux dont nous parlons perdent ce peu d'inclination qu'ils ont au bien, dans les premieres occasions vicieuses qui se presentent, pour n'avoir pas jetté d'assez profondes racines sur cette roche morale, où Pythagore vouloit qu'on cultivast la Vertu. Mais que voulez-vous, le bien & le mal ont esté toûjours meslez ou compliquez de la sorte; & l'ancienne Rome aprés avoir donné le nom de Capitolin à ce Manlius qui avoit empesché les Gaulois de se rendre maistres de son Capitole, se vid reduite incontinent aprés à le jetter du mes-

me lieu dans un précipice pour avoir affecté la tyrannie dont elle s'eſtoit depuis peu delivrée.

Si ce n'eſtoit point trop faire le Philoſophe moral, je vous dirois ſur ce propos avec le plus celebre Declamateur de cette Republique, qu'il n'y a point de ſexe, ni de condition, qui ſe puiſſe dire conſcientieuſement hors le vice, quelque profeſſion qu'on faſſe de ne s'attacher à rien que d'honneſte, *Agedum (ſi videtur) utrumque ſexum, omnem conditionem, omnem ſcrutemur ætatem, nullum ſine conſcientia pectus, nulla vita ſine cauſis tacendi.* Car enfin nous ſerons perpetuellement contraints d'avouër, qu'à parler correctement & en termes propres il n'y a point de veritable vertu qu'en Dieu, celle des hommes n'en eſtant qu'un petit écoulement, & une legere émanation, ſujete à d'autant plus d'alteration, qu'ils la veulent ſoûmettre à leur raiſonnement, & ſouvent à leurs intereſts. Je le dis ainſi, parce que les plus ſimples, & ceux qui ſont le moins les entendus, ſont ſouvent les plus vertueux dans la ſimple conduite de la Nature, qui eſt le premier ouvrage du Tout-puiſſant. Juſtin le montre excellemment où il décrit les mœurs des Scythes, naturellement enclins à exercer la Juſtice ſans qu'aucunes loix les y contraigniſſent. *Iuſtitia*, dit-il, *gentis ingeniis culta, non legibus.* Et aprés

Quintil. decl. 19

avoir repreſenté leur vie innocente, preſque entierement portée au bien, il ne peut s'empeſcher d'admirer les dons gratuits qu'ils ont receus de Dieu & de la Nature, *hoc illis Naturam dare, quod Græci longâ ſapientium doctrinâ, præceptiſque Philoſophorum conſequi nequeunt: cultóſque mores inculiæ barbariæ collatione ſuperari. Tantò plus in illis proficit vitiorum ignoratio, quàm in his cognitio virtutis.* N'avons-nous pas trouvé la plûpart des peuples du nouveau Monde, éclairez de la ſeule lumiere naturelle dont tous ceux à qui Dieu donne l'eſtre ſont illuminez, vivre dans une rectitude morale préferable en beaucoup de façons à la vie que nous menons tous les jours? Et n'y a-t-il pas lieu de ſoûtenir aprés cela, qu'il eſt à peu prés des hommes comme des Plantes, dont les ſauvages poſſedent ordinairement plus de vertu, que celles que nous élevons avec tant de ſoin dans nos jardins? XI. l. 2, c. 2.

Défiez-vous ſur tout du perſonnage, des mœurs de qui vous deſirez ſi preciſément d'eſtre informé. Nous en avons beaucoup ici qui luy reſſemblent, ou plutoſt au Cameleon, s'il eſt vrai qu'il prenne toute ſorte de couleurs hormis la blanche; comme ces Eutrapels dont je vous parle, la vie deſquels n'aiant point de regle ni de forme arreſtée, eſt capable de toutes excepté de celle qui s'accorde avec la Vertu. Il s'en faut tant que vous deviez vous approcher de ces gens-là,

que leur frequentation, ou ſeulement leur voiſinage, ſeroit ici voſtre perte certaine. Les Arabes ont nommé la Coloquinte, la mort des plantes, quelques-uns l'appellent le fiel de la terre, & il eſt certain qu'elle tuë toutes les herbes qui ſe trouvent dans ſa ſphere d'activité. Prenez cette plante pour la figure hieroglyphique de ceux que je vous conſeille d'éviter.

Mais pour ne vous pas dégoûter abſolument de voſtre voiage, aſſeurez-vous que vous trouverez ici d'autres perſonnes, quoi qu'en petit nombre, qui ſeconderont avec un grand zele toutes vos loüables intentions. Les voiageurs qui tiennent une meſme route ne manquent gueres à s'aſſiſter, & à ſe preſter la main aux occaſions qui le requierent. Il ſeroit bien eſtrange que dans une carriere ſi vertueuſe qu'eſt celle de voſtre vie, vous ne rencontraſſiez pas toute l'aide & tout le ſupport que peuvent vous donner ceux qui vous reſſemblent, & qu'un meſme Genie vous rend amis devant meſme que vous vous ſoiez veus. En tout cas voſtre vertu ne ſera pas ici oiſive, ni voſtre belle Morale ſans recompenſe, puiſque vous la recueillez tous les jours & par tout en la cultivant. C'eſt une partie de la Philoſophie, qui toſt ou tard ne manque jamais de paier ſes auditeurs. Et comme il y avoit des theatres dans Athenes, où l'on diſtribuoit

Plutar. de ſan. tuenda.

reglément quelque argent aux ſpectateurs ; ceux qui ſe plaiſent aux diſcours de cette excellente ſcience, ſont aſſeurez d'en profiter, & d'eſtre reconnus de leur aſſiſtance devant que de quitter ſon Echole. XI.

Je vous prie de trouver bon que je n'acquieſce pas à tous vos ſentimens touchant ce travail hiſtorique que vous voudriez qui viſt le jour. Il eſt de cette ſorte d'écrits comme de certains medicamens qu'on ne doit jamais emploier que longtemps depuis qu'ils ſont faits ; & je me ſouviens que Meſué ne permet l'uſage de ſon Opiate, que ſix mois aprés ſa confection. Vous voiez bien ce que je veux dire. l. 5

DE QVELQVES CREANCES mal fondées.

LETTRE LXXXVII.

MONSIEUR,

A ce que je puis voir, le bruit de la Beſte qui devore les gens en ces quartiers, eſt venu juſques à vous ; & vous avez eſté informé de ce qui ne ſe dit pas ſimplement à Fontainebleau, mais de ce qui s'y void & aux environs, où beaucoup de femmes & d'enfans ont eſté tuez, & par-

fois à demi mangez, par des animaux carnaciers qui ont leur retraite dans la foreſt. Cependant vous feignez de douter ſi ce ne ſont point quelques Sorciers ou Loups garoux qui font tout ce ravage comme on vous l'a rapporté; & pour vous rire peut-eſtre de mes ſentimens, vous me priez de vous les communiquer là-deſſus. Mais vous ne m'impoſerez rien pour ce coup, ſi vous avez changé de poil comme le Renard depuis que je ne vous ai veû, je ſuis aſſeuré que voſtre interieur eſt toûjours le meſme, & qu'autant que jamais

Somnia, terrores magicos, miracula, ſagas,
Nocturnos lemures, portentáque Theſſala rides.

Horat. l. 2. ep. 2.

Croiriez-vous bien que j'euſſe d'autres opinions au ſujet de la Lycanthropie, que celles dont je me ſuis déja expliqué, & qu'aprés avoir rapporté ce que Saint Auguſtin en a dit, & ce qu'Herodote a écrit des Neures dont il ſe moque, comme Platon de ce qui ſe paſſoit en Arcadie au Temple de Jupiter Lyceus; je peuſſe déferer à une ſi grande extravagance qu'eſt celle de la tranſmutation d'un Sorcier en Loup. C'eſt tout ce que la fable a pû permettre au Poëte Latin ſur le ſujet de ſon Mœris, ou aux anciens Grecs ſur celuy de leur Roy Lycaon. Je vous prie ſeulement d'ajoûter à cela en forme de Corollaire, que Pauſa-

nias

nias parlant de l'athlete Demarchus, que le meſme Jupiter Lyceus transformoit en Loup pour dix ans, declare qu'il tient ce diſcours pour une pure fable, ou, comme nous diſons à preſent, pour un vrai conte de Peau d'aſne. XI. L. 6. & 8.

Ce n'eſt pas merveille que de ſimples villageoiſes comme nous en voions ici, & le peuple qui eſt impertinent par tout, deferent à de ſi vieilles erreurs pour ridicules qu'elles ſoient; mais certes il y a dequoi s'étonner que des perſonnes d'un tout autre diſcernement, ſe diſpenſent d'écrire des bagatelles qui n'ont pas plus de fondement ni plus de vrai-ſemblance. L'Auteur d'un Itineraire Oriental aſſeure que de certains Arabes, qu'il nomme Cafatares, mangent non ſeulement le dedans des fruits en les regardant attentivement, mais le cœur meſme des hommes de la meſme façon, & qu'ils ne peuvent eſtre tuez. Je penſe que les pommes qui croiſſent auprés du Lac Aſphaltite, ou de Sodome, dont le dedans ſe trouve ordinairement plein de cendres, ont pû donner lieu à l'impoſture qu'on luy a debitée en ce quartier-là; & que comme un abyſme en attire un autre, les inventeurs de ce conte ont fait ſouffrir au cœur humain la meſme choſe qu'ils s'étoient perſuadée du fruit. Or pour vous faire comprendre comme toute ſorte d'eſprits ſont capables de ſemblables imaginations, je vous rapporterai ce qu'un L. 2. c. 5.

Medecin Eſpagnol a écrit depuis peu. Il dit ſur la foi du Jeſuite Mendoſa, que le ſerviteur du Duc de Bragance (c'eſt le Roy de Portugal d'aujourd'huy) regardant fixement un Autour ou Faulcon, le faiſoit tomber à terre tout ſur l'heure. Il parle d'un autre homme qui de ſon ſeul regard tuoit les enfans & meſme les chevaux. Et comme en revanche de ces animaux, il adjoûte qu'un cheval cauſoit de ſa ſeule veuë une diarrhée mortelle aux hommes qu'il enviſageoit, c'eſt pourquoi l'on ne le faiſoit ſortir que la teſte couverte, *al qual nunca ſacavan en publico ſino encubierta la cabeça*, ce ſont ſes propres termes. Je ne vous rapporterai point ce qu'il attribuë aux Sorcieres, ou *Moteras*, de ſon païs, qui gueriſſent par le ſeul attouchement, pour vous faire obſerver que tout cela eſt fondé ſur une fauſſe maxime, dont Pomponace s'eſt ſervi aprés Avicenne, que l'homme peut, comme Microcoſme & l'abregé de l'Univers, poſſeder toutes les vertus des pierres, des plantes, & de tous les autres corps de la Nature, quand l'influence des Cieux luy eſt aſſez favorable pour cela. C'eſt ce qui a fait écrire à Langius, que deux enfans jumeaux en Autriche ouvroient toutes les ſerrures, en approchant ſeulement de la porte le coſté de leur corps, comme s'ils euſſent poſſedé en cette partie la vertu du Dictame, ou de l'Aimant, qui attirent le fer. S'il y a des

Gutterius de Faſcino, dubio 3. p. 39. 40. & 153.

Serpens, tels que le Basilic, qui tuent aussi-tost de leur veuë; celle des vieilles non seulement fascinera, mais vous venez mesme de voir un homme qui fait mourir de son regard les enfans & les chevaux. Si Pline & Aulu-Gelle ont écrit aprés Democrite, que le Cameleon avoit la vertu de faire tomber l'oiseau de proie volant par dessus luy; il se trouvera un Portugais ou quelque autre qui possedera la mesme faculté. Bref parce que l'on a creû de certains animaux qu'ils voioient à travers les murailles, & que leurs yeux perçoient le corps des arbres; Pausanias l'a écrit d'un Lynceus, aussi bien que du Lynx; & ce Medecin Espagnol represente l'opinion de certaines personnes, qui croient que ceux qui naissent le jour du Vendredy Saint auquel la terre s'ouvrit, penetrent de leur veuë jusques en terre; ce qu'on ne sçauroit soûtenir sans superstition, &, comme il l'avouë, sans estre ridicule. XI. L. 28. c. 8. L. 10 c. 24 lib. 4. Dubio 62 pag. 1432

En verité ce n'est pas sans sujet qu'on a dit, que l'incredulité estoit le nerf, & le plus fort soustien de la sagesse des hommes; si tant est qu'ils en possedent quelqu'une qui ne soit point folie non seulement devant Dieu, mais mesme à l'égard les uns des autres. Il n'y a rien de plus superbe que l'esprit humain enflé de quelque opinion de science, ni rien tout ensemble de plus imbecille & de plus ridicule; ce que je veux vous faire re-

connoiſtre, ſans m'écarter de mon propos, par quelques petits traits dont il me ſouvient, & que j'ai admirez en des perſonnages de la plus haute reputation. Auguſte n'eut-il pas bonne grace de remarquer qu'une ſedition militaire, où il penſa eſtre opprimé, luy avoit eſté prédite le matin par la faute de celuy qui luy avoit chauſſé le ſoulier gauche le premier, ou mal & au rebours de ce qu'il devoit, ſelon que vous voudrez interpreter ces termes, *lævo calceo præpoſtere induto?* Noſtre grand Clovis avoit-il l'eſprit plus ſerieux, quand il envoioit, pour regler quelque entrepriſe, obſerver ce qui ſe chanteroit dans l'Egliſe de Saint Martin de Tours en y entrant, comme Gregoire de Tours, & le moine Rorico preſque ſon contemporain le racontent? Et pour venir à noſtre temps, je ne feindrai point de nommer aprés ceux-là un Tycho Brahé, que la connoiſſance du Ciel ſemble avoir élevé par deſſus les plus grands eſprits du dernier ſiecle. Cependant l'excellent Ecrivain de ſa vie ne nous apprend-il pas, qu'avec toutes ſes lumieres d'enhaut, s'il rencontroit en ſortant de chez luy une vieille, il y retournoit au lieu de paſſer outre; & qu'il prenoit de meſme à mauvais augure de trouver un Liévre en ſon chemin. J'ai bien leû dans l'ancienne Hiſtoire, que ce timide animal épouvanta toute l'armée de Xerxes, ſans doute par la huée qu'on

Plin l. 1. cap. 7.

L. 2 c. 37

Gaſſen. in vita 6.

luy fit ; & dans la moderne, que le Duc de Savoie qui voulut surprendre Geneve receut par un autre Liévre le mauvais préſage de ſon entrepriſe. Mais qu'un Genie tel que celuy de Tychon, tout occupé à regler le mouvement de tant de ſpheres, où il comprenoit meſme celle de la Terre, ait déferé avec tant de ſuperſtition à des choſes ſi frivoles, c'eſt ce qui me met dans le dernier eſtonnement. X I.

Aubigné tom. 3.

Je vous puis dire neantmoins en faveur de l'important chapitre *de falsò creditis*, qu'on ne parle plus ici ni du grand Veneur, ni de la maignie d'Hellequin ; & que la priſe de deux ou trois Loups a fort diminué la creance qu'on y avoit des ſorciers Loupgaroux. Il eſt vrai qu'auſſi bien qu'en Norvége les vents s'y vendent à ceux qui ſont aſſez ſimples pour les acheter ; mais ce n'eſt que pendant le ſejour de la Cour, à qui ces meſmes vents ont donné le nom de *Aula*, parce qu'ils l'accompagnent par tout. Ils me font ſouvenir des exciteurs de tempeſtes dont parlent les Capitulaires de Charlemagne, où ils ſont nommez *Tempeſtarij ſive immiſſores tempeſtatum*. Vous croirez aiſément d'un ſiecle plein d'ignorance comme le ſien cette folle creance, que Saint Agobart combatit par des écrits faits exprés pour en deſabuſer le monde. Mais il y reſtera toûjours aſſez d'autres opinions auſſi frivoles & ridicules, pour faire rire ceux

qui les considereront du bon biais ; car de s'en offenser, & de les vouloir toutes corriger, ce n'est pas, dit-on, l'entrepriſe d'un homme ſage.

DES LONGVES TABLES.

LETTRE LXXXVIII.

MONSIEUR,

Quoique je ne ſois pas ennemi des repas qui ſe prennent agreablement avec les amis, je ſerois bien fâché pourtant de condamner comme faiſoit Epicure les tables ſolitaires, & de nommer comme luy une vie de beſte ſauvage, l'uſage de ceux qui par neceſſité, ou par élection, mangent ſans compagnie, *ſine amico viſceratio, Leonis ac Lupi vita eſt*, ce ſont les termes dont luy fait uſer Seneque dans une de ſes epiſtres. De verité le premier ne ſçavoit pas ce que pratiquoient heureuſement dans la Paleſtine les Eſſeniens, que nos Peres Chartreux, & tant de bons anachoretes ont depuis imitez. Mais auſſi ne pouvoit-il pas ignorer avec quelle ſatisfaction Diogene nommoit les Souris ſes paraſites, ſa table n'en admettant point d'autres ; ce qui me fait trouver plus étrange la propoſition que je viens de rapporter. Et certainement celuy qui entre volontiers en converſation aveque

ep. 19.

Dieu & les Anges, que ces anciens nommoient des Intelligences, ne se plaindra jamais de la solitude. Une ame philosophique qui a la Nature & tous ses ouvrages devant les yeux, non seulement se peut passer d'un autre entretien, mais seroit mesme souvent bien fâchée d'estre divertie d'une si agreable contemplation. Et il y a peu d'esprits achevez par l'usage & par l'institution, s'ils ne sont d'une naissance tout-à-fait stupide, qui ne se fournissent à eux mesmes des conversations tres-plaisantes dans le souvenir de leurs actions passées, & en rappellant à leur memoire ce qui est venu de plus considerable à leur connoissance. Ajoutez à cela les objets particuliers, que chacun prend journellement pour une matiere où il veut occuper son raisonnement, & vous m'avouërez qu'il n'est pas impossible qu'une personne qui est tant soit peu dans l'usage du discours mental, dont nous nous sommes souvent entretenus ensemble, ne puisse faire de tres-doux repas nonobstant la solitude. XI.

Or comme je ne sçaurois facilement acquiescer au sentiment d'Epicure sur ce sujet, aussi souscrirai-je toûjours fort franchement à une de ses pensées, dont Seneque fait grand estime au mesme endroit. Elle porte qu'il faut bien plus prendre garde avec qui l'on boit, & l'on mange, qu'à ce que nous devons boire ou manger, parce que les compagnies

de la table ſont tout autrement importantes, que les alimens qui s'y prennent ne ſont conſiderables, *antè circumſpiciendum cum quibus edas, & bibas, quàm quid edas, & bibas.* Vous ſçavez ce que l'on a dit du convive des Lapithes. Figurez-vous quelque choſe d'auſſi confus dans ce feſtin où par bon-heur vous ne vous eſtes pas trouvé, & cela par l'inconſideration de celuy qui avoit appellé à ſa table des perſonnes d'humeurs tout-à-fait inſociables. Le commencement du trouble ſe fit ſur de petites railleries qui ne furent pas bien priſes par quelques-uns de la compagnie; & jamais je ne reconnus mieux l'importance du conſeil que donne Macrobe à un de ſes amis, de s'abſtenir de toute ſorte de mots piquans durant de ſemblables repas, où la réjouïſſance dégenere ſouvent en riottes, ſi elle ne ſe convertit en quelque choſe de pis; *in conviviis, in quibus latitiæ inſidiatur ira, à ſcommatibus abſtinendum eſſe.* A la verité l'abondance des vivres, l'excellence des divers breuvages, & la longue demeure à table, contribuerent beaucoup au deſordre. N'eſt-ce pas une choſe étrange, que le Roy, ni les plus grands Princes de la terre n'emploient pas plus de demie heure à diſner, & que des particuliers croupiſſent deux heures & plus entre les treteaux à preſcher ſur la vendange, comme l'on dit, ou à dévorer chacun au delà de la faim, —— *Tribus*

7. Saturn c. 3.

l. 1. ap. 15.

Vyſis

Vrsis quod satis esset, pour me servir de l'expression d'Horace ? Il est constant que les Turcs, quand mesme ils mangent au Divan y traittant les Ambassadeurs, n'arrestent pas davantage à table que la demie heure dont je viens de parler ; non plus que le Grand Seigneur à la sienne, où il feroit conscience de passer ce terme. Le silence qu'il y fait observer par l'emploi d'un langage muet, est une autre chose qui rend bien reprochables les bruits etourdissans, ou pour mieux dire, les tempestes de nos festins. Tant y a qu'à l'égard des excez de celuy dont je vous écris, ils me furent d'autant plus insupportables, qu'outre mon aversion naturelle, je me representois parmi tant de mets superflus, ce qu'Eginard asseure de nostre fameux Roy & Empereur Charlemagne, qu'il n'estoit jamais servi que de quatre plats, outre que son boire fut toûjours reglé à trois fois. Bon Dieu, que Socrate avoit grande raison de recommander sur tout à ses amis, qu'ils se prissent garde du boire & du manger qui invitent d'eux mesmes à s'en servir sans faim & sans soif ! Cette pensée me passa bien des fois par l'esprit, aussi bien que celle du Rheteur Musa, que nostre mort venoit de celle de tant d'animaux que nous ensevelissons dans nos ventres, *quicquid avium volitat, quicquid piscium natat, quicquid ferarum discurrit, nostris sepelitur ventribus : Quare*

XI.

Plutar. de san. tuen.

nunc cur subitò moriamur ; mortibus vivimus. Je sçai bien que Seneque s'est moqué de cette imagination, mais ce qu'elle a de vicieux n'empesche pas qu'elle ne soit fort significative ; & le défaut d'une sentence est souvent ce qui nous en fait souvenir, parce que nous l'avons soigneusement observé pour l'éviter.

Je me doute bien que vous voudrez sçavoir le sujet de la raillerie que je ne vous ai pas expliquée. Mais qu'il vous suffise qu'elle échapa à celuy qui la dît, comme l'on fut tombé sur le propos de l'Amour. C'est une matiere qu'on ne doit pas absolument condamner en ce lieu-là, puisqu'elle a toûjours servi de divertissement dans les plus serieux convives des anciens. Ceux que Platon & Xenophon ont pris la peine de nous representer, le font bien voir. Le banquet des sept Sages décrit par Plutarque en est une autre preuve. Et ce mesme Auteur remarque au troisiéme livre de ses Questions de table, qu'Epicure, qui avoit aussi dressé de sa main un celebre festin, y traittoit du temps propre au plaisir amoureux, détournant la jeunesse, autant qu'un Philosophe le devoit faire, des dissolutions qui s'y peuvent commettre. Souvenez-vous aussi que le treiziéme livre des Deipnosophistes d'Athenée, est presque tout de cette passion, & qu'un certain Perseus de Citie y est cité, (pardonnez à cette petite

alluſion tombée de la plume ſans y penſer) qui ſouſtenoit dans ſes commentaires ſympoſiaques, qu'on ne devoit jamais oublier cette matiere aux tables de bonne chere, à cauſe que nous y ſommes alors naturellement portez par la vertu de l'un & de l'autre aliment. Vous avez veû depuis peu quelque banquet Sceptique, où ſur la meſme raiſon l'on n'a pas manqué d'inſerer des propos Erotiques, examinez ſelon les regles de l'Epoche. Ce n'eſt donc pas pour s'eſtre engagé dans un mauvais diſcours, qu'on doit blâmer celuy qui donna lieu à tout le ſcandale, mais pour avoir abuſé de la liberté qu'on prend parfois de dire le mot, ce qui ne ſe doit jamais faire *dente Theonino, neque Bionæis ſermonibus*, comme furent ceux dont quelques perſonnes ſe trouverent ici offenſées. XI.

Il faut avouër que c'eſt un défaut de ne vouloir ſouffrir aucune ſorte de raillerie; mais c'en eſt un bien plus grand de ne pouvoir s'abſtenir de l'emploier avec outrage, contre ceux qui ne nous ont point donné de ſujet de les mal-mener, à plus forte raiſon contre des amis, & parmi les réjouïſſances de la bonne chere. Salomon dit expreſſément que les brocards, pour uſer de ce terme, ſont le diſſolvant des plus étroites amitiez, *mittens lapides in volatilia dejiciet illa, ſic & qui conviciatur amico diſſolvit amicitiam.* En effet l'impuiſſance d'eſprit à Eccleſ. 22.

ne pouvoir retenir un mot piquant, eſt une dangereuſe maladie, qu'on a fort bien nommée *vomicum morbum*, & qui eſt ſur tout à craindre lors qu'on ne ſçauroit reparer le mal qu'elle fait que par de nouvelles bleſſures, encore plus ſenſibles que les premieres. *Nihil eſt crudelius quàm ſic offendere, ut magis ſis offenſurus ſi ſatisfeceris*, comme en parle fort bien Seneque au ſujet de la reputation d'un homme; ce qui eſt beaucoup plus conſtant où il eſt queſtion de celle d'une femme. Auſſi n'y a-t-il point de gens qui ſoient plus fuis, ni plus dans l'averſion de tout le monde, que ceux qu'on connoiſt enclins à ce vice. Chacun s'éloigne du Chardon qui pique, & il n'y a gueres que les Aſnes qui s'en approchent; le Laurier au contraire eſt dans l'approbation generale, parce qu'il honore ſans avoir jamais diffamé perſonne. Joignez à cela, qu'outre le repentir, la peine accompagne ordinairement une temerité ſi inſolente. Il ſemble que ceux qui s'y plaiſent ſoient nés ſous la maſſuë d'Hercule qui domine leur aſcendant, tant ils ſont ſujets aux infortunes des coups de baſton, outre qu'ils n'en ſont pas quites ſouvent à ſi bon marché, quand ils ont affaire à des Antigones. Car pour nous contenter de ce ſeul exemple, vous n'ignorez pas comme il fit mourir un Sophiſte diſeur de bons mots, pour avoir eu conteſtant demandé à ſon maiſtre

l. 2 cont. 4, 12.

Queux ou principal Cuisinier s'il vouloit le faire manger tout crud au Cyclope ; puis sur l'esperance qu'on luy donnoit du pardon de ce Prince, aussi tost qu'il se seroit presenté devant ses yeux, pour avoir continué sa raillerie, en adjoustant que cette condition luy ostoit toute esperance de salut. La premiere de ces reparties se voit dans Plutarque, la seconde est rapportée par Macrobe, elles sont toutes deux fondées sur ce qu'Antigone n'avoit qu'un œil. XI. *l. de educ. lib.* *l. 7. Saturn. c. 3.*

Pour reprendre le propos de nostre festin, il me fit penser à ce qu'a prononcé Seneque il y a si long-temps, *olim mensem Decembrem fuisse, nunc annum*, parce que les desordres & le libertinage, & les jeux des festes de Saturne ne finissoient point. Autrefois la licence des Bacchanales estoit limitée dans une certaine saison ; Caresmeprenant & ses débauches durent à present toute l'année. Tant y a que je ne serai jamais pour les grandes & les longues tables, soit qu'on les nomme ainsi à l'égard de la profusion des vivres, soit qu'on y considere leur importune durée, ou que le nombre excessif des conviez y mette necessairement la confusion. Celuy des Graces est en cela plus à mon gré que la neufvaine des Muses. Les Pythagoriciens me semblent avoir esté trop indulgens, quand ils admettoient dans leurs Refectoires jusques à dix commensaux. Et je ne puis souffrir *ep. 18.* *Iambl. c. 12.*

la douzaine de ceux qui composent les Saturnales de Macrobe, puisque Vectius qui en estoit use de ces termes, *hoc præ-*
l. 1. c. 7. *sentia vestra nobis præstabit, ut & Musas impleamus & Gratias.* Si j'avois à traitter une si grande multitude, je pratiquerois volontiers ce que fait toûjours le festinant à la Chine, qui croit estre obligé de s'absenter par bienseance. Il y a trop de mortification à recevoir parmi tant de genies differens, & qui se rendent parfois insupportables. Un gourmand ravit avec insolence dans Athenée
l. 7. une anguille, sur ce pretexte qu'elle estoit l'Helene des meilleures tables, & qu'il ne pouvoit s'empescher d'estre son Paris. Quand il ne se passeroit rien de tel, vous ne manquez jamais d'avoir en teste des personnes dont tout le discernement semble estre renfermé dans leur bouche, *qui plus palato sapiunt quàm corde*, comme parloit Caton; outre cette sorte d'impertinens qui mesurent plutost la bonté des viandes par le cousts que par le gousts. C'est ce qui fit adjouster à ce Romain qu'il s'estonnoit qu'une ville peust subsister, où un poisson estoit plus prisé & plus cherement vendu qu'un Bœuf. Certes tout bien calculé la bonne chere demande beaucoup plus de satisfaction d'esprit qu'on n'en reçoit-là;
Laberius *Angusta capitur tutior mensâ cibus*;
& si l'ame ne trouve pleinement son compte, aussi bien que le corps, ce qui n'ar-

rive gueres dans ces grandes compagnies, je ne penſe pas qu'on puiſſe faire un bon & agreable repas. XI.

De bonne fortune je me trouvai aſſis auprés de l'ami qui vous a le premier informé de ce feſtin, & qui n'y eſtoit pas avec moins d'impatience que moi. Conſiderant une ſi longue feſte, il me recita tout bas le proverbe du ſage Hebreu, *juſtus comedit & replet animam ſuam, venter autem impiorum inſaturabilis.* Et certainement aprés une plenitude parfaite de noſtre part, & que nous eûmes veû boire & manger les autres au delà, ce nous ſembloit des termes raiſonnables, nous fûmes fort ſurpris de les voir de nouveau recommencer de ſorte, que celuy qui vendit ſa primogeniture pour une éculée de lentilles, ne devoit pas eſtre plus affamé, ni Lyſimachus plus alteré quand il donna ſon Royaume aux Getes pour une fois ou deux à boire. Tout de bon je ne ſçaurois croire que l'eſtomach des hommes ſoit uniforme, & il faut qu'ils different plus par les parties qui ſervent au dedans à la digeſtion, que par le viſage, & par toutes celles qui les diſtinguent au dehors. Nous eûmes donc recours à une converſation particuliere, & parce que nous eſtions apparemment fort éloignez du dernier ſervice, nous dîmes que ſi le precepteur de Trajan avoit bien nommé les queſtions poëtiques & les hiſtoriques *ſecundas menſas*, ou des pieces

Sal. c. 13.

Plutar. de ſera Deivind.

de ſanitat tuen.

de dessert, les douceurs de la Sceptique nous en pourroient fournir un tres-agreable dans ce rencontre.

Il me souvient d'abord que sur une contestation survenuë touchant la bonté d'un mets, nous commençâmes à faire reflexion sur la varieté des gousts. Autrefois, dîmes nous, les Prestres d'Egypte preferoient le pain sans sel à celuy qui en a, *pane insulso vescebantur*. Une infinité de personnes au contraire le demandent salé, & ils ont pour eux la moralité qu'on tire de ce que les Anciens mirent Ceres & Neptune dans un mesme temple. Quelques-uns trouvent le poisson plus delicieux que la viande; des Medecins mesme l'ont parfois ordonné comme plus leger aux malades; & les Philosophes soûtiennent qu'on s'en nourrit plus à propos & avec moins d'inhumanité que de la chair, à cause qu'il est d'un autre element, & que nous n'avons nul commerce avecque luy. Si est-ce que l'usage ordinaire va tout-à-fait contre cela, & l'on reçoit pour une maxime constante, que la chair est celle qui nourrit la chair mieux que toute autre chose. N'a-t-on pas dit de l'un & de l'autre aliment, que la meilleure viande estoit celle qui sentoit le moins la viande, & le plus friand poisson celuy qui approchoit le moins du goust du poisson? Cependant on ne sçauroit rien prononcer qui découvre mieux la dépravation de nos bouches, qui ne

sçavent ce qu'elles demandent, puisqu'il semble qu'elles cherchent & rejettent en mesme temps une mesme nourriture. Nous remarquâmes là-dessus comme Varron avoit soustenu conformément à cela, qu'il ne se trouve point de dessert mieux sucré, que celuy qui sent le moins le sucre, *bellaria ea esse maximè mellita, quæ mellita non sunt*; mais c'est qu'il condamnoit par cette façon de parler, qu'on achevast les repas avec des delicatesses qu'on rendoit douces alors par le miel, comme à present par le sucre. Tant y a que la vie Pythagorique, & que Platon nomme Orphique au sixiéme livre de ses Loix, est encore aujourd'huy en usage parmi une infinité de gens tant Payens que Chrestiens, qui s'abstiennent de manger des viandes. Aussi a-t-on écrit il y a long temps que l'homme n'avoit pas esté creé avec les instrumens propres à se nourrir de chair; ce que Plutarque montre clairement dans son petit traitté de la Sarcophagie, par sa conformation, & par toutes les parties de son corps que la Nature emploie à cét effet. C'est peut-estre pourquoi l'Alcoran defend de manger d'aucun animal qui ait esté tué, sans prononcer le nom de Dieu, comme s'il estoit besoin de luy demander pardon auparavant d'une action qui d'elle-mesme paroist un crime. L'un des deux freres Hollandois qui ont traitté de la Medecine des Indiens Orientaux, asseure que

XI.

2. *Satur.* c. 8.

Iac. Bontius.

vers Surate & Choromandel une eſpece de Pythagoriciens ne voudroient pour rien du monde s'alimenter de febves rouges, ni de toutes les herbes qui ont cette couleur approchante de celle du ſang. Car ils n'ont vrai-ſemblablement jamais ouï parler de la raiſon que donne Porphyre de cette abſtinence Pythagorique, *quòd caput pueruli, vel pudendum muliebre ex fabis naſcatur, ſi in vas fictile humi per nonaginta dies conſervetur.* Quoiqu'il en ſoit, c'eſt eſtre bien Antipodes en mœurs comme en ſituation à ces Caribes anthropophages, & à tant d'autres nations, à qui toute ſorte de viandes ſont bonnes. Garcilaſſo de la Vega dit que les Huancas préferent la chair de chien à toute autre viande; & nos Relations des peuples de Canada portent qu'ils les y engraiſſent pour cela ſoigneuſement. Le Pere Pelleprat aſſeure dans la ſienne, qu'il y a des Tigres dans l'Amerique dont l'on trouve la chair fort delicate; & qu'on y mange auſſi les Singes & les Guenons. Enfin ce qui eſt eſtimé le plus immonde en un lieu, paſſe pour un mets delicieux en un autre; & Maffée obſerve que les Portugais aſſiegez dans une de leurs conqueſtes du Levant, trouverent excellentes des Sauterelles qui leur eſtoient venuës tout à propos pour les preſerver de la famine. Nous fimes là deſſus reflexion ſur l'innocente nourriture de ce Soſtrate, qui ſe contenta de laict durant toute ſa vie ſans

Malchus de vita Pyth.

hiſt. des Incas l. 6. c. 10.

2. part

hiſt. l. 3

Plutar. l 4. ſymp. qu. 1.

prendre aucune autre boiſſon ou pâture. XI.
Et pour preuve qu'on ſe pourroit fort bien ſuſtenter ſans eſtre carnacier, nous rapportâmes comme les Sauvages Hurons, à ce que nous en diſent les Peres Jeſuites dans leurs lettres de l'année 1636. appreſtent leur bled en plus de vingt façons differentes, ne ſe ſervant pour cela que du feu & de l'eau. Tant il eſt aiſé, diroit Seneque, d'appaiſer la faim d'un homme ſain, & que de mauvaiſes habitudes n'ont point dépravé. Le voiage de Perſe fait par Olearius nous aſſeure, qu'on y trouve fort bon le Chenevis cuit & roſti dans les cendres, outre que ceux de ces quartiers-là croient qu'il réveille leur nature en les empeſchant neantmoins d'engendrer. Voulez-vous trouver des œufs excellens ſans faulce, & les faire cuire ſans feu, mettez les dans le creux d'une fronde que vous tournerez promptement, & avec l'appetit des chaſſeurs de Babylone, qui ne les préparent point autrement, Suidas vous eſt garand ſur le mot περιδινοῦντες qu'ils ſeront tres-bien cuits & de tres-bon gouſt. Il en eſt de même du boire que du manger. L'opinion & l'accouſtumance y font preſque tout. Ceux qui ne boivent qu'à la glace font rafraiſchir en plein hiver leur boiſſon; & nous liſons meſme dans Plutarque ce myſtere pour rendre plus froide l'eau que beuvoient les Empereurs, qu'on la faiſoit devant chauffer au feu, afin que la nege

l. 6. ſymp. qu. 4.

dont on l'environnoit aprés, agiſt avec plus d'action. La plûpart des animaux nous font voir que l'eau la plus claire n'eſt pas la meilleure à boire, & par effet, l'Hiſtoire des Incas nous apprend que par tout le Perou celle qui eſtoit un peu trouble paſſoit pour la plus ſaine. *l. 6. c. 4.* Ils obſervoient auſſi de ne boire jamais en mangeant ; mais ſeulement aprés le repas. Nous en dîmes bien d'autres ſur ce ſujet, & ſur celuy du Tabac, dont quelqu'un de la troupe nous euſt inſolemment infectez, s'il n'en euſt eſté empeſché. Je ſoûtins alors que ſi Raleg eſtoit le premier qui euſt apporté dans l'Europe l'uſage de cette plante & de ſes fumées, aprés la priſe de la Virginie en mil cinq cens quatre-vingts cinq, il avoit tres-mal merité de cette partie du Monde, où ſa memoire devoit eſtre en abomination. Mais enfin le tumulte s'eſtant fait grand, à cauſe des paroles auſſi mal priſes qu'elles avoient eſté temerairement proferées, nous nous ſeparâmes & prîmes congé en demeurant d'accord enſemble de deux maximes, la premiere, que *melior eſt buccella ſicca cum gaudio, Prov. Sal. c 17.* *quàm domus plena victimis cum jurgio* ; peu & paix. La ſeconde, qu'on ne ſe repent preſque jamais de s'eſtre abſtenu de manger, non plus que de parler, mais qu'au contraire l'on a ſouvent ſujet d'eſtre fâché de l'un ou de l'autre. Nous reconnûmes auſſi que les vapeurs des

viandes avoient fait en quelques-uns de la compagnie ce qu'on impute au vin, & que sans luy l'on se peut enyvrer par cette ἀοίνοις μέθη, que les Latins nomment *absque vino ebrietatem*, ou, *citra vinum temulentiam*. L'homme n'est pas si heureux, que son cerveau ne puisse estre attaqué que d'une façon. XI.

REMARQVES GEOGRAphiques.

LETTRE LXXXIX.

MONSIEUR,

Il est vrai qu'il se trouve beaucoup de Relations Geographiques pleines d'impostures ; & je serois bien fâché de cautionner celles de Mendez Pinto, & de Vincent le Blanc entre les modernes. Ce dernier qui estoit Marseillois me fait souvenir de l'ancien Pytheas du mesme païs, qui asseuroit qu'au dessus de Thulé l'on ne trouvoit plus ni mer, ni terre, mais je sçai quel corps composé de ces deux élemens, & de consistance semblable à celle du Zoophyte Spongieux qu'on appelle Poulmon de mer, les Italiens luy aiant donné un autre nom beaucoup plus sale. Il soûtenoit que cette matiere estoit le lien de l'Univers, comme Strabon le rapporte au second livre de sa

Geographie, & il avoit l'impudence d'en parler comme d'une choſe qu'il avoit veuë. Ce bon Anachorete qui ſe vantoit d'avoir eſté juſques au bout du Monde ; diſoit de meſme qu'il s'eſtoit veû contraint d'y ployer fort les épaules, à cauſe de l'union du Ciel & de la Terre dans cette extrémité. Mais comme l'on trouve beaucoup de contes fabuleux dans cette ſorte de lecture, auſſi faut-il avouer qu'il n'y en a point de plus inſtructive, ni de plus digne de nous, puiſque nous ne ſommes au monde que pour en contempler les merveilles, qui ne ſe voient nulle part ni en ſi grand nombre, ni ſi bien expliquées que dans ces livres de voiages, dont il me ſemble que vous parlez avec un peu trop de mépris. J'avouë qu'il les faut voir avec précaution, & ſe ſouvenir de ce qui ſe dit ordinairement des diſcours de ceux qui viennent de loin, pour ne croire pas legerement, & afin de diſcerner le vraiſemblable d'avec ce qui ne l'eſt pas. Ce doit eſtre neantmoins ſans cette rude incredulité de ceux qui n'eſtant jamais ſortis de leurs païs, ſe moquent de tout ce qui s'écrit des autres, *qui poco vede, poco crede.* Parce qu'ils ſont accouſtumez à de certaines façons de vivre, ils ne peuvent s'imaginer qu'on en pratique de contraires ailleurs, ou que la Nature agiſſe autrement quelque part, qu'elle ne fait chez eux.

Cependant cette meſme Nature n'eſt XI.
pas dans l'uniformité qu'ils ſe figurent. Et dautant que rien ne nous découvre ſi à nud ſes differentes faces, que les Itineraires dont vous faites ſi peu d'eſtat, je veux vous entretenir de quelques obſervations que j'ai faites dans deux ou trois qui m'ont depuis peu paſſé par les mains.

N'eſt-ce pas une choſe eſtrange que la longueur & la largeur de la mer Caſpie nous ait eſté expoſée juſques ici avec tant d'erreur, que toutes les Cartes donnoient l'une pour l'autre? Olearius les a rectifiées depuis peu, dans ſa Relation de Moſcovie & de Perſe, nous faiſant connoiſtre que l'eſtenduë de cette mer du Septentrion au Midi par ſix-vingts lieuës d'Allemagne, fait ſa vraie longueur, comme ce qu'elle a du Levant au Couchant par autres quatre-vingts lieuës ſemblables, conſtituë ſa juſte largeur; ce qui eſt abſolument contraire aux deſcriptions de toutes les Tables Geographiques. Il donne auſſi fort à propos le démenti à ce Petreius qui dans ſon Hiſtoire de Moſcovie faiſoit l'eau de la meſme mer noire comme de l'ancre, avec une infinité d'Iſles pleines de villes & de villages; aſſeurant que tout cela eſt faux, & que ſon eau eſt de la meſme couleur qu'a l'eau des autres mers. Si vous y adjouſtez l'obſervation qu'il fait des deux fleuves portant le nom d'Araxes, dont l'un ſe

trouve en Medie, & l'autre dans la Perſide, vous jugerez aſſez combien la lecture de tels voiages peut eſtre utile à l'Hiſtoire, où l'on ſe trouve parfois bien embaraſſé ſi l'on ignore la diſtinction qu'il faut faire de ces noms ſemblables ou homonymes. Ainſi Pauſanias a remarqué qu'a cauſe que les premiers Grecs nommoient *Idas* les lieux couverts de haute fuſtaie, l'on s'équivoquoit ſouvent en la ſituation du mont Ida, y en aiant de ce nom en diverſes provinces. Et vous n'ignorez pas comme l'on a meſme confondu *Rodanum* & *Eridanum*, auſſi bien que les Alpes & les Pyrenées, ſurquoi je vous renvoie aux traittez qu'on a faits de telles beveuës.

Lib. 10. Litſ com ad Pl. paneg Ioſ ſc lect. A.ſ l. 2. c. 10 Suar diatr. 2. ad Naua.

Certainement le profit eſt joint agreablement au plaiſir quand vous voiez ſans ſortir de voſtre cabinet comme une nouvelle Nature, qui ſe preſente à vos yeux par la découverte de certains païs dont les anciens n'eurent jamais de connoiſſance. L'on y void tant de merveilles, & l'eſprit en eſt parfois ſi agreablement ſurpris, que pour ne les pouvoir comprendre Theophraſte Paracelſe s'imagina la creation d'un ſecond Adam pour l'Amerique. C'eſt ce qui a fait mettre auſſi depuis peu ſur le tapis des Preadamites, pour accorder beaucoup d'hiſtoires profanes avec noſtre Sainte Chronologie & pour ſe démeſler des difficultez qui naiſſent de ce qui ſe voit dans de

nouveaux mondes. L'on remarque encore fort utilement les fautes que ces mesmes anciens ont faites dans des contrées dont ils ont écrit sans estre suffisamment informez. Vous sçavez qu'on avoit toûjours fait la ville d'Alep plus Orientale que celle de Marseille de trois heures, ou de quarante-cinq degrez. Cependant les observations recentes obligent au retranchement d'une heure, & à ne mettre que trente degrez de distance entre ces deux lieux. L'erreur n'est pas moins importante que d'environ trois cens lieuës Provençales; tant l'estimation du chemin qui se fait par mer est sujete à de grands mécomptes. L'on tenoit pour constant que les deux Poles se découvroient par ceux qui estoient sous la ligne équinoctiale. La lettre de Mandesio rapportée par le mesme Olearius dont j'ai déja parlé, porte qu'il perdit l'Arctique à six degrez de la ligne, & qu'il ne vid l'Antarctique qu'à huit; ce que la Relation des guerres faites au Bresil entre les Portugais & les Hollandois confirme, celuy qui en est l'auteur asseurant qu'en cette position l'on ne void ni l'un ni l'autre Pole, tant s'en faut qu'on les découvre tous deux. Ce dernier adjouste une chose de la difficulté des vaisseaux à passer cette ligne, parce qu'il faut monter en l'approchant; & de la facilité qu'ils trouvent à voguer quand ils sont au delà, à cause qu'ils descendent; qui merite bien

XI.

Gassen. vit. Petr. lib. 5.

d'eſtre examinée, dans le peu d'apparence d'établir le haut & bas à une choſe liquide ſur un globe tel que la terre & l'eau le conſtituent. *Altum mare* parmi les Latins ſe prend toûjours pour *profundum*, & l'exemple du flux des rivieres coulantes, ne fait rien dans ce fait des eaux de l'Ocean preciſément ſous la Ligne. Mais n'y a-t-il pas plaiſir à eſtre deſabuſé du faux Deſtroit d'Anian, qui eſt une pure chimere; & de tant d'erreurs Geographiques qui ſe juſtifient tous les jours, par les travaux de ceux qui font voir ſi commodément toute la terre, aprés l'avoir couruë avec mille perils?

Horn. de or. gent. Aer. l. 3. c. 9.

Un des plus grands fruits qui s'en tire, c'eſt d'y conſiderer les grands changemens que les Grecs ont nommez μεταχηματισμούς, & dont Strabon décrit ſi bien les cauſes au premier livre de ſa Geographie. La Sainte Ecriture ſe contente de dire que la face d'un ſiecle paſſe & diſparoiſt; mais celles de tant de ſiecles paſſez, & de tant d'autres qui ſe conçoivent dans la vaſte eſtenduë de l'éternité, fourniſſent bien à l'eſprit d'autres mutations, qu'il ne comprend jamais mieux que par les Itineraires recens comparez à ceux des anciens, & par la confrontation de leur Mappemonde à la noſtre. Vous ſçavez comme Eratoſthene ſouſtenoit autrefois que l'Iſthme d'Egypte, qui eſt le deſtroit de Suez ne s'eſtoit fait

que depuis que la mer se fut ouvert le passage de celuy des Gades ou de Gibraltar. Avant cela non seulement l'Egypte, mais le mont Cassin mesme, & les arenes infertiles de Jupiter Ammon si éloignées de la mer, estoient couvertes de ses eaux. Plutarque dit dans son traitté de la Déesse Isis, que c'est pourquoi de son temps l'on trouvoit assez souvent des conques, & plusieurs petites sortes de coquillage dans les montagnes de toute cette region. Et il rapporte à ce propos au mesme lieu, que ce Phare celebre pour avoir donné le nom à tous les autres, & qui estoit éloigné du continent de l'Egypte au temps d'Homere d'une journée, se trouvoit attaché sous celuy de Trajan à la terre ferme de la mesme province. Peut-estre que de si notables changemens qu'on y remarquoit porterent ses Sacrificateurs, les plus sçavans de tout le Paganisme, à soustenir ce que nous lisons dans Solin, qu'où estoit alors le couchant du Soleil, son lever y avoit paru autrefois. Pensée qu'on peut voir encore dans la seconde Muse d'Herodote, qui dit qu'en dix mille ans selon leurs regiſtres cela estoit arrivé diverses fois. Quoi qu'il en soit, Aristote a soustenu depuis eux au premier livre de ses Meteores chapitre quatorziéme, pour expliquer comme toutes choses sont dans un perpetuel mouvement, qu'on labouroit autrefois le terrain que la Mer couvre presentement, &

XI.

Strab. l. 1. Geo. & 17.

c. 32.

qu'il recevra encore quelque jour la meſme culture. Mais ce qui nous empeſche, dit-il, de bien concevoir ces grands changemens, c'eſt que nous ne portons pas noſtre veuë aſſez loin, ne regardant que peu d'années, βλέποντες ἐπὶ μίκρον, ce qui n'eſt pas capable de nous découvrir les grands effets d'un temps immemorial, pour ne pas dire de l'Eternité qu'il préſuppoſoit. Si eſt-ce qu'il obſerve une choſe fort ſenſible arrivée dans ſon païs, par un eſpace d'années aſſez court pour un ſi grand effet : C'eſt que du temps auquel Troye ſubſiſtoit encore, *Trojanis temporibus*, la contrée des Argives eſtoit entierement mareſcageuſe, & celle des Myceniens fort aride, tout le contraire ſe voiant lors qu'il écrivoit. Je laiſſe à part les *cataclifmes* ou deluges, & les *ecpyroſes* ou embraſemens, qui font l'Hiver & l'Eſté de cette grande année ou revolution celeſte dont parle Cenſorin. Tertullien veut que les premiers ſoient comme une lexive generale aux crimes des hommes ; & l'on peut dire par une ſemblable figure, que le feu des derniers acheve de purifier, ce que l'eau n'avoit pas ſuffiſamment nettoié. Mais puiſque les cauſes du flux & reflux journalier de l'Ocean, n'ont pas excité de moindres mouvemens que les ſiens dans nos écholes, l'émotion des eſprits ſur ce ſujet aiant égalé ſes plus violentes marées ; je ne croi pas qu'on puiſſe

l. de die nat. c. 18.

faire de raiſonnables fondemens ſur des XI.
periodes ſi longues, & par là ſi incertaines & ſi peu connuës que ſont celles qui ne s'achevent qu'en quarante-neuf mille ans. J'aime mieux pour appuier tout ce diſcours, vous faire ſouvenir de ce païs conqueſté par la mer de Hollande ou vous avez pû voir la pointe des clochers de trois villes, Bucha, Harles, & Excluſa, qui ſervent aujourd'huy de Palais aux Tritons & aux Nereides. Si vous n'aimez mieux, ſans ſortir de France, prendre garde dans noſtre Hiſtoire aux embarquemens maritimes qui ſe faiſoient autrefois à Montpelier, & juger là-deſſus combien toute la coſte du Languedoc doit avoir changé, veu la grande diſtance de la mer où eſt preſentement cette agreable ville.

Or ſans faire de ſi profondes ſpeculations ſur le ſyſteme Geographique touchant ces grandes mutations du Monde, les ſeules moralitez qui ſe tirent de tant de differentes façons de vivre qui s'y obſervent, & que les Itineraires n'omettent gueres à nous repreſenter, fourniſſent des reflexions à une ame un peu Philoſophique, dont l'utilité & le contentement ne ſe comprennent que par ceux qui les ſçavent pratiquer. Je vous en rapporterai deux ou trois de celles que ma memoire tirera de mes dernieres lectures. Les feſtins de Perſe commencent toûjours par les fruits & par les confitures

qui finiſſent ici nos repas ; aprés quoi l'on preſente les viandes toutes coupées, car les Perſes ne ſe ſervent point de couteaux à table. Olearius qui le rapporte pour s'y eſtre ſouvent rencontré, adjoûte qu'ils ne trouvent rien ſi beau que d'avoir les ongles jaunes, ce qui eſt cauſe que les jours de feſte ils ne manquent gueres à ſe ſaffraner les pieds & les mains. Il dit auſſi qu'en Moſcovie les grands & les petits ſont habillez d'une meſme façon, ce qui ſe pratique aucunement à Veniſe : Et que depuis le grand Knez juſques au dernier de ſes ſujets ils dorment tous aprés le diſner, faiſant *la ſieſta* à l'Eſpagnole, de ſorte qu'alors toutes les boutiques de Moſco ſont fermées. Le faux Demetrius, ſi nous en croions cét Auteur, fut en partie reconnu pour eſtranger, parce qu'il ne dormoit pas comme les autres à cette heure accouſtumée. La ſeconde partie des Relations du Pere Pelleprat m'a fait ſçavoir que les danſes, qui ſont un témoignage de joie & d'allegreſſe preſque à toutes les autres nations, ſont un ſigne de deuïl & de triſteſſe aux Americains meridionaux; qui emploient auſſi les pleurs & les gemiſſemens aux occaſions gaies, comme à l'arrivée de leurs amis, où les larmes ſont priſes pour des marques de réjoüiſſance. En verité l'homme eſt un bigearre animal, & que les differentes couſtumes maiſtriſent d'une eſtrange façon.

Elles ſont ſi puiſſantes ſur luy, qu'en un meſme lieu elles font approuver pour quelque temps ce qui avoit eſté auparavant deteſté. Le peuple Romain aprés s'eſtre pleû au gouvernement deſpotique, témoignoit enſuite tant d'averſion pour la Roiauté, qu'il ne pouvoit ſouffrir le ſeul nom de Roy ; & on le vid quelques ſiecles aprés conſacrer ſes Empereurs, ſelon la remarque d'Appian Alexandrin ; Rome devenant le lieu du monde de la plus baſſe & infame ſervitude. XI. *l. 2. de bell. civ.*

C'eſt tout ce que vous aurez de ma Sceptique. Mais je veux adjouſter ici pour confirmation de ce que je vous ai écrit dés le commencement, que je m'empeſche bien de recevoir indifferemment pour bon tout ce que je lis dans beaucoup de Relations. Qui ne riroit de voir ſoûtenir que les Georgiens, habitans de l'ancienne Iberie dite aujourd'huy Gurgiſtan, ſont ainſi nommez à cauſe de leur devotion à Saint George, aprés avoir veû leur nom *Georgi* dans Pline & dans Pomponius Mela ? Qui ne ſe fuſt moqué de Poſidonius, quand il aſſeuroit, ſi Strabon ne luy a rien impoſé, que le Soleil ſe plongeant le ſoir dans l'Ocean occidental, luy cauſoit une ebullition ſemblable à celle de l'eau où l'on eſteint une barre de fer bien rouge ? Ce qui eſt cauſe peut-eſtre que Florus s'eſt licentié d'écrire que Decimus Brutus eſtant en Por- *Pl. l. 6. c. 13. Mela l. 1. c. 2. Str. l. 3. l. 1. c. 17.*

tugal, entendit avec une horreur religieuse ce bruit de l'extinction du Soleil dans la mer Atlantique. Nous lisons une infinité d'impertinences & de resveries semblables, dans beaucoup de voiages qui s'impriment tous les jours. Mais il ne s'en faut pas rebuter absolument pour cela, parce qu'ils ne laissent pas, comme le bien & le mal sont meslez par tout, d'avoir plusieurs choses considerables d'ailleurs, & dont l'on peut faire son profit en excusant les autres. Il est besoin aussi de bien prendre garde, que nous ne rejettions comme vain & ridicule ce qui nous paroist tel d'abord parce qu'il nous est nouveau, & que ne l'aiant pas assez examiné nous n'en avons pas encore reconnu les veritables causes. En voici un exemple qui vous éclaircira nettement ma pensée. Un de vos amis aiant ouï rapporter que selon quelque Relation moderne l'on cueilloit des huistres dans l'Isle de Madagascar sur des Orangers & Citronniers, qui fournissant encore le suc de leurs fruits, donnoient par ce moien un fort agreable déjeusner à ceux qui s'y trouvoient; ne put s'empescher de railler d'un conte qui luy sembloit si ridicule. Cependant lors qu'on luy eut expliqué comme ces arbres venoient là naturellement sur le bord de la mer, qui les couvrant de son flux laissoit assez souvent à son retour des huistres pendantes à leurs branches où elles

Mandeslo liv. 1.

elles s'estoient attachées, ce qui arrive de mesme en plusieurs lieux de l'Amerique; il fut contraint d'acquiescer avec quelque confusion à la verité de l'observation. Je m'asseure qu'il n'eust pas eu moins de repugnance à croire que des quatre sortes de crapaux qui se trouvent en Canada, l'une se branche sur les arbres comme font les oiseaux, dont mesme ils imitent en quelque maniere le chant par leur cri. Et neantmoins c'est une chose attestée par diverses personnes qui ont décrit nostre nouvelle France. Certes un grain d'Epoche est un souverain & merveilleux préservatif, soit contre la trop grande facilité à tout croire, soit contre cette présomptueuse & temeraire façon de nier tout ce qui ne tombe pas d'abord sous nostre sens. XI.

Rel. Iesf. de l'an 1646.

D'VN AMOVR ILLICITE.

LETTRE XC.

MONSIEUR,

La Lettre de vostre ami que vous m'avez envoiée m'a fait rire comme vous l'aviez préveû, de ses caprices amoureux; mais les questions que vous me faites dessus sont si nombreuses, que j'ai bien de la peine à me resoudre de vous y répondre, encore sera-ce si succinctement, que je ne pretends pas emploier plus de

lignes pour cela qu'en contiennent vos demandes.

Ses tours de ſoupleſſe ne vous doivent pas eſtonner, quoique d'ailleurs il ne ſoit pas des plus ſubtils. L'amour eſt le plus inventif de tous les Dieux, & Mercure meſme ne l'a jamais eſté avec tant d'adreſſe, que quand le feu de Cupidon l'a éclairé. Souvenez-vous que la mere de ce petit Dieu fut ſurnommée par les Grecs μηχανῖτις, *machinatrix*, parce que, dit Pauſanias, il n'y a rien que Venus ne ſoit capable de nous faire machiner ou inventer.

Lib. 8.

Le mot de veneration, que vous trouvez qu'il emploie avec trop de profanation à l'égard de ſa maiſtreſſe, eſt veritablement de meilleur uſage ailleurs. Mais ſouvenez-vous que les Latins ont dit *venerari* pour *Venerem exercere*, & que leurs Grammairiens l'ont derivé de ce qu'autrefois les femmes ſe proſtituoient par devotion dans les Temples de Venus. Cela ne vous paroiſtra pas fort difficile à croire, quand vous conſidererez qu'encore tous les jours aux Indes Orientales, des plus notables matrones s'abandonnent aux premiers venus dans de certaines Pagodes ou chapelles, au profit des Idoles qu'on y adore; ce que toutes les Relations modernes confirment.

Or puiſque cette meſme Déeſſe a toûjours eſté miſe entre les eſtoilles erran-

tés, pourquoi demandez-vous de la fermeté dans une passion pleine de legereté & d'inconstance? Une femme ne fait que suivre sa nature, quand elle partage ses affections. Elle vous dira qu'elle ne varie jamais en ce poinct d'aimer tout ce qui luy plaist. Et celle particulierement dont il est question, vous accusera de luy donner du blâme où elle merite des éloges, pour sçavoir mesler l'utile qui n'est pas toûjours en mesme lieu, avec le plaisant & l'agreable qu'elle tient inseparable du premier. Soiez asseuré que quand les Philosophes ont prononcé leur axiome, que la Nature se contente de peu, ils n'ont pas voulu parler de celle dont je vous écris. Enfin que pouvez-vous raisonnablement reprocher à une creature qui a voulu changer la rude monarchie d'amour, en une douce & libre democratie ? XI.

Cependant vous deplorez la condition de ce pauvre amant ; *quasi verò hæc sacra aliter constarent*, & comme s'il n'y avoit pas toûjours de l'amer dans l'amour, aussi bien que de l'allusion entre le στέργειν, & le στέγειν des Grecs, l'aimer & le souffrir, qui ne different que d'une lettre seulement selon la moralité de Plutarque. Les mesmes yeux qui coulent si doucement dans l'ame la passion d'amour, ne manquent gueres à se remplir de larmes bien-tost aprés, *iisdem oculis quibus amatur, & fletur.* Et la plûpart des femmes

Athen lib. 13. se plaisent au jeu de cette Phryné, qui luy acquit le surnom de *Clausigelotos*, parce qu'elle faisoit rire & pleurer quand il luy en prenoit phantaisie. Je me souviens d'avoir leû que cette Venus dont nous avons déja tant parlé, estoit l'aisnée des Parques, comme pour dire, ce me semble, que c'est l'amour qui fait toutes nos bonnes & nos mauvaises destinées. Le lict qui commence les unes, souvent les renverse, ou le tombeau les termine; ce qui a donné lieu à cette vieille épigramme, qu'une femme n'estoit bonne qu'en l'un ou en l'autre de ces deux lieux, *vel in thalamo, vel in tumulo.* L'Ourse est dans le Ciel une des plus belles constellations qui s'y remarquent, quoiqu'on ne voie gueres de plus fâcheux ni de plus cruel animal qu'elle sur la terre. Tant y a que si les plaisirs d'une jouïssance paisible sont fort doux, les disgraces du contraire, & les rages sur tout de la jalousie, sont encore plus sensibles. De là vient cét appetit de vengeance qui travaille, dites-vous, si cruellement vostre ami. N'est-ce pas l'interpretation du tableau des Smyrnéens, qui donnoit à leur Nemesis des aisles de Cupidon, pour nous apprendre qu'il n'y a point de personnes plus vindicatives, que celles qui sont dans les transports de l'amour?

Pausan. lib. 1.

Pausan. ib.

Cette peinture me porte à vous en representer une autre, pour respondre à l'estonnement que vous donnent les in-

clinations mal placées de cette creature qui excite tant de troubles. L'on voioit dans la ville d'Egire auprés de la ſtatuë de Cupidon celle de la Fortune, qui tenoit une corne d'abondance; ce qui fut pris par les anciens pour un avertiſſement, que cette aveugle & inconſtante Déeſſe eſtoit plus puiſſante en amour, que toutes les graces ni toutes les gentilleſſes, qui ſont ſouvent contraintes de luy ceder. Le mot de Quintilien eſt notable là-deſſus, *proprium eſt profanæ libidinis neſcire quò cadat.* Et nous en avons veû des preuves depuis peu en la perſonne d'un Prince d'Ethiopie, dont vous n'ignorez pas l'hiſtoire divertiſſante. Tenez pour aſſeuré que jamais barque de paſſage, ni bateau public, ne fut ſi libre d'entrée à tous venans, que le ſont des perſonnes de l'humeur, & de la condition de celle dont nous nous entretenons. XI. *Id l. 7i*

Je ne pretends pas vous faire rien perdre pour cela de la bonne opinion que vous avez de ſon accortiſe. Je ſçai qu'elle a eu la meſme curioſité qu'Athenée attribuë à ces Courtiſanes Grecques, qui joignoient la connoiſſance des Mathematiques à celle de toutes les autres belles lettres, pour n'eſtre pas moins eſtimées par la gentilleſſe de l'eſprit, qu'elles l'eſtoient par les graces du corps capables toutes ſeules de les faire rechercher. Et le ménagement de ſes faveurs, *Lib. xiij*

que vous asseurez qu'elle a eu l'artifice de si bien distribuer, merite qu'on la
Ibid. compare à celle qui fut surnommée *la clepsydre*, c'est à dire *l'horloge*, pour ne se laisser jamais posseder par ses amans, qu'autant de temps qu'elle leur en marquoit sur ces anciennes horloges d'eau, qui couloient toûjours trop viste à leur gré. Si est-il difficile d'excuser vostre ami, de s'estre embarqué si avant dans une affection qui a des suites si perilleuses; si ce n'est qu'il préfere à toutes nos coustumes celle d'une province du Perou, où l'Histoire des Incas nous apprend qu'il n'y a point de filles qui trou-
L. 2, c. 19. vent mieux ni plutost à se marier, que celles qui sont les plus dissoluës & les plus abandonnées à qui en veut. *Miraris si aliquis non sapienter amat, cùm incipere amare non sit sapientis?*

— Mais pourquoi me voulez-vous obliger à vous dire mon sentiment sur une chose que Jupiter ni Junon n'eussent jamais voulu demander à Tiresias, s'il n'eust éprouvé ce que l'un & l'autre sexe a de plus particulier comme aiant esté de tous les deux? Je vous renvoie là-dessus à la solution dont Phlegon Tral-
Cap. 4. de rebus mirab. lien nous a voulu faire part dans ses curiositez admirables. Elle porte qu'en divisant en dix portions égales la volupté qu'on proposoit à Tiresias, il avoüa pour l'avoir experimenté, qu'il n'en venoit qu'une seule portion au partage de l'hom-

me, les neuf autres estant de celuy de la femme. En verité vous estes un peu trop licentieux sur cette matiere, & je vous supplie de considerer que les Philosophes Cyrenaïques, qui mettoient le souverain bien dans une volupté beaucoup plus sensuelle que les Epicuriens, defendoient neantmoins qu'on fist l'amour à la lumiere, de crainte que les images du plaisir demeurant dans la phantaisie, n'en renouvelassent trop souvent l'appetit. Tant il est vrai qu'on ne sçauroit assez éloigner son esprit de la consideration des choses où la pudeur & le devoir ne veulent pas que nous arrestions nostre attention. XI.

Plutar. contr. Epic.

Laissons donc là toutes ces prouësses voluptueuses de vostre ami, avec celles qui vous font préferer une des nuits d'Hercule à ses douze labeurs. Il doit estre selon que vous le décrivez, du naturel des Perdrix masles, qui s'engraissent à couvrir les femelles, si nous en croions Plutarque dans la vie de Solon. Si est-ce qu'il a prodigué une chose dont la proportion est telle avec le sang selon Marcile Ficin, qu'il vaudroit mieux perdre quarante fois autant du dernier. Tant y a que c'eust esté un excellent homme pour les festins d'Heliogabale, où Lampride asseure qu'il y avoit vingt-deux services, & qu'à chacun cét infame Empereur faisoit jurer ses convives qu'ils avoient contenté leur volupté avec des

De stud. sanit.

femmes dont la proſtitution faiſoit une partie de ſa bonne chere. Vopiſque rapporte une lettre de Proculus qui n'eſt gueres plus honneſte, quand il aſſeure Metianus qu'aiant pris cent filles Sarmates ou Polonnoiſes, il en avoit dépucelé dix en une nuict, faiſant meriter dans la quinzaine le nom de femmes à toutes les autres. Et j'ai bonne memoire d'avoir leû dans Belon, que Mahomet avoit affaire en une heure à onze femmes qu'il avoit. Mais c'eſt trop s'arreſter en un ſi vilain endroit,

L. 3. c. 9.

Maxim. eleg. 5. *Contrectata diu crimina crimen habent.*

Et puiſque de tous les animaux l'homme ſeul eſt capable de pudeur, ne perdons pas noſtre avantage en nous en éloignant par des propos qu'elle ne peut ſouffrir. Il n'y a que ces temps de Saturnales que vous puiſſiez prendre pour excuſe de ceux de voſtre lettre, qui m'ont comme extorqué cette réponſe.

Ce que vous adjouſtez en apoſtille du raviſſement de cette autre mignonne, me fait croire que l'on ſera bien-toſt d'accord. En effet pour une Lucrece, & une Virginie, inflexibles & acariaſtres, il y a toûjours une infinité de Sabines qui s'accommodent doucement avec leurs raviſſeurs.

DES VILLES REMARquables.

LETTRE XCI.

MONSIEUR,

Je ne penſois pas que ce que je vous écrivois du ſejour d'une ville où la Cour vient aſſez ſouvent, me deuſt obliger à vous dire mon ſentiment de beaucoup d'autres comme vous le deſirez. Mais par où commencerai-je ? S'il faut ſuivre l'ordre du temps, & parler premierement des plus anciennes, l'on ne doit point douter que par le texte ſacré celle que Caïn baſtit à l'Orient de la terre d'Edem, & qu'il nomma Henochie à l'honneur de ſon fils Henoch, ne merite le premier rang. Si eſt-ce que Thebes Egyptienne, autrement dite Dioſpolis, & Hecatonpyle, pour la diſtinguer de la Bœotique nommée ſeulement par Pindare Heptapyle de ſes ſept portes; cette premiere Thebes, dis-je, s'attribuë l'honneur de l'antiquité dans l'Hiſtoire profane : Et ſi les Grecs en ſont creus, les Atheniens eſtant nés avec le Soleil, la ville d'Athenes prendra le meſme avantage; ou bien celle des Arcades, qui ſe diſoient un peu plus anciens que la Lune. Je penſe que cette derniere ſe nom-

Menander l. 1. de gen. dem. c. 15.

Lib. 8.

moit Lycosura, car Pausanias, qui la met en Arcadie, asseure que c'estoit la plus vieille qui fust au monde, comme celle que le Soleil avoit veuë la premiere de toutes, & à l'exemple de laquelle toutes les autres furent depuis basties. Je ne dis rien de Delphes, parce que ces mesmes Grecs se sont contentez d'asseurer qu'elle estoit fondée aussi-tost aprés le Deluge. Il semble qu'à parler sans autorité, & sur la seule vraisemblance, puisque les Philosophes ont creu que les premieres maisons des hommes ont esté les antres & les cavernes, on peut s'imaginer que les premieres villes se formerent en des lieux soufterrains, où la nature de la place permit qu'on cavast diverses demeures. Il s'en void encore aujourd'huy en quelques endroits de l'Ethiopie, qui sont peut-estre les mesmes dont Herodote a parlé dans sa troisiéme Muse. Quoiqu'il en soit, François Alvarez nous décrit une ville au païs des Gorages Troglodytes de Nubie, toute caverneuse & taillée dans le roc; Ramusio disant le mesme d'une des Volges dans un autre discours. Et Philostrate represente celle de Taxille pour la plus grande de l'Inde Orientale, où demeuroit le Roy Phraotes, & dont toutes les maisons estoient sous terre. Ceux qui ont consideré des villages de cette mesme structure le long de la riviere de Loire & ailleurs n'auront pas de peine à se

Lib. 2. de vita Apoll. c. 6. 9. & 11

figurer de ſemblables villes. Il eſt bien plus eſtrange d'en voir, je ne dirai pas au milieu des eaux comme Veniſe, Themiſtitan, Borneo, & tant d'autres, mais élevées à la ſommité des arbres, comme Oviedo nous en décrit dans ſon ſommaire des Indes Occidentales, & Herrera de meſme vers le lac qu'il nomme Maracaybo. On ne peut pas dire ſans improprieté que celles-ci aient eſté fondées, & il faut trouver un autre mot que celuy de fondateurs pour parler de ceux qui les ont édifiées. XI. *Cap.* 19. *Cap.* 18.

Quant au merite des villes, j'apprens de Ciceron que les Romains n'en reconnurent que trois dans le monde capables de ſouſtenir le faix d'un grand Empire, & de s'en rendre capitales, Carthage, Capouë, & la ſourcilleuſe Corinthe, puiſque Strabon nous apprend que c'eſtoit l'epithete ordinaire de cette derniere, & que la ſituation de ſon Acrocorinthe la rendoit comme une forteresſe de toute la Grece, où elle a merité ſeule qu'on diſt qu'il n'eſtoit pas permis à un chacun de l'aborder, *non omnibus licet adire Corinthum.* Auſſi furent-elles toutes trois ruinées par la jalouſie que les meſmes Romains en prirent, quoique Capouë & Corinthe ne fuſſent ni des plus grandes, ni des plus peuplées. En effet Athenes eſtoit toute autre choſe qu'elles pour ce regard, puiſque ſon tour n'eſtoit pas moindre de deux cens ſtades, ou de *Orat. de lege Agr.* *Lib.* 8. *Geogr.*

vingt-cinq milles, les fauxbourgs compris & le port de Pirée, comme nous l'apprenons de Dion Chryſoſtome. Surquoi
Orat. 6. vous vous ſouviendrez de l'obſervation de Polybe, que les villes qui ont le plus de tour, & de montre, ne ſont pas pour cela les plus grandes ; parce qu'à l'égard de l'apparence, le penchant d'une montagne qui les fait parfois beaucoup paroiſtre, ne contient pas plus de maiſons qu'une plaine, veu qu'il les faut toutes élever à angles droits ; & quant au tour, à cauſe que la figure de leur enceinte trompe ordinairement ceux qui n'y prennent pas garde. Car aprés avoir repreſenté dans ſon cinquiéme livre Sparte d'une forme ronde, qui eſt la plus capable de toutes, il aſſeure au neufiéme qu'encore qu'elle n'euſt que quarante-huit ſtades de circuit, elle eſtoit neantmoins deux fois auſſi grande que Megalopolis qui en avoit cinquante. Megalopolis eſt cette vaſte cité d'Arcadie qui devint deſerte de telle ſorte, qu'elle donna lieu au proverbe, *magna civitas magna ſolitudo.* Mais il faut ſe moquer de la grandeur de toutes les villes anciennes & modernes, ſi on les compare à celle de Pequin, qu'on peut appeller ſur cette conſideration comme fait un Auteur Eſpagnol, la Metropolitaine de tout le monde. Et certes ce n'eſt pas ſeulement Mendez Pinto qui dit, qu'un homme à cheval & bien monté ne la peut traverſer en un jour qu'à

grande peine d'une porte à l'autre, & sans y comprendre les fauxbourgs; Herrera, Maldonat & assez d'autres luy donnent au moins trente lieuës de tour, dix de long, & cinq de large; & si ils tombent d'accord qu'autrefois elle estoit bien plus estenduë, aiant eu cinquante lieuës d'enceinte, dix-sept de long, & huit de largeur. Aussi luy adjuge-t-on quatre cens soixante-dix portes basties entre des tours & des forteresses qui paroissent inexpugnables; Trigaut adjoûtant que douze chevaux peuvent courir de front aisément sur ses murailles. C'est donc d'elle qu'on peut dire à present ce qu'écrivit autrefois de Babylone Philon Bysantin, que dans cette seule ville les bourgeois peuvent faire des voiages de long cours sans sortir de l'enclos de leurs murailles, *istic solùm incolæ intra mœnia peregrinantur.* Quelques-uns la prennent pour celle de Quinsai, à qui Marc Polo donne cent milles de circuit; & Hornius asseure que c'est la fameuse Cambalu. Rome, qui se disoit la maistresse de l'Univers, n'a jamais eu tant d'estenduë. Aussi n'estoit-il pas permis de l'accroistre, ni son *pomœrium* qui regloit son enceinte, mesme du temps de sa Monarchie, qu'aprés en avoir amplifié les Provinces. *Pomœrio nemini Principum licet addere*, dit Vopiscus dans la vie de l'Empereur Aurelien, *nisi ei qui agri barbarici aliquâ parte Romanam Rempublicam locupletaverit.* XI.

L. 2. c. 67.
L. 4. de orig. Gent. Americ. c. 3.

Le nom secret de l'ancienne Rome, que sa Religion defendoit de reveler, & qui estoit vraisemblablement celuy de Valence, me porte à vous parler de ceux de quelques autres villes dont il me souvient; & vostre amour pour les lettres me fera commencer par la plus lettrée, je veux dire par la plus sçavante de toutes. Elle fut nommée Athenes à cause de la pluralité de ses femmes, y en aiant eu beaucoup plus grand nombre que d'hommes, comme cela s'est trouvé depuis à Venise, & ailleurs, selon l'observation de Bodin. L. 5. Rep c. 1 Mais outre ce nom, changé aujourd'huy en celuy de Setine, le Rheteur Menandre nous apprend qu'elle eut encore ceux de *Carthmie*, de *Cecropie*, de *Acté*, & de *Attique*, comme Paris a eu celuy de *Lutece*. Je ne m'amuserai pas à vous rapporter les differentes appellations de plusieurs autres villes, pour vous remarquer seulement que Jerusalem est celle de toutes qui en a le plus eu, puisqu'il s'en trouve neuf compriſes en ce distique,

Solyma, Lusa, Bethel, Ierosolyma, Iebus,
Elia,
Vrbs sacra, Ierusalem dicitur, atque Salem

Samarie sa competitrice fut ainsi nommée, si nous en croions Severe Sulpice, L. 1. hist. depuis que Salmanasser aiant transporté tous ses habitans dont il se défioit, y eut mis une colonie d'Assyriens pour la luy

garder, parce qu'en leur langue des gardiens ſont appellez Samarites. Alep qui n'eſt pas fort éloignée de là, reçoit une étymologie ſelon Belon que je ne voudrois pas garantir. Il veut qu'à cauſe qu'elle eſt la premiere ville de ſa region, comme l'Aleph des Hebreux & des Arabes eſt la premiere lettre de leur Alphabet, on l'ait ainſi nommée par alluſion. La beauté de Suſe luy a donné le nom de Lis dans Athenée, σοῦσα, *lilium*. Et quoique Conſtantinople porte celuy de Conſtantin, qui s'eſt poſſible corrompu en cét autre de *Stamboul*; feu Demitien d'Athenes me ſouſtenoit qu'il venoit de la contraction de ces trois paroles εἰς τὴν πόλιν, dont ſe ſervent les Grecs d'aujourd'huy quand on leur demande où ils vont lors qu'ils s'y acheminent. D'autres le derivent de *Iſlambol*, qui ſignifie abondance de fideles, Mahomet Second aiant ainſi nommé cette ville quand il y tranſporta d'Andrinople le ſiege de l'Empire des Ottomans. Jean Leon derive l'appellation du Caire du mot Arabe *Chaira*, qui ſignifie poule couvante; Bergeron plus noblement du verbe *cabar*, qui veut dire vaincre; & Jules Scaliger de *Cairoam*, qu'il traduit concile ou aſſemblée. Il y en a qui l'ont nommée Babylone & Bagdad, non pas de la confuſion des langues comme celle de Meſopotamie, mais à ce que dit l'Hiſtoire Saracenique traduite par Er-

XI.

L. 1. c. 102.

Lib. 12.

Des-layes.

Li 8. Afr.

Exercit. 260.

penius, du nom d'un Hermite qui demeuroit là auprés, lors que le grand Almanſor la fonda par l'avis de ſes Aſtrologues l'an de noſtre ſupputation Chreſtienne ſept cens ſoixante-douze. Hornius m'apprend que Carthage veut dire la ville des Jardins. Fez dans le meſme Jean Leon denote en Arabe, l'or qu'on trouva quand Idris jetta les fondemens de cette grande ville, à qui l'on attribuë ſix cens fontaines d'eau vive. Tripoli, dit Strabon, a ſon nom des trois villes qui la compoſerent, Tyr, Sidon, & Arade. Tricala, ou Triocala de Sicile a cette étymologie Grecque ſelon Diodore, des trois choſes remarquables qu'elle avoit, τρία καλά : comme le ſiecle précedant le noſtre en remarquoit quatre qui rendoient Thoulouſe conſiderable,

De orig. gent. Amer. l. 2. c. 4.

16. *Geog.*

Le Baſacle, Saint Sernin,
La belle Paule, & Mathelin.

Famagouſte de Cypre publie en Latin la renommée d'Auguſte, depuis qu'il eut défait Antoine, *Fama Auguſti*. Et l'exaltation des Iſles & villes de Samos ſe juge parce que les Grecs nommoient les choſes élevées σάμοι, c'eſt encore la penſée de Strabon. Nous avons de meſme le mot de *Dun*, en Chaſteaudun & autres ſemblables, qui marque en vieil Gaulois une pareille hauteur. Le ſçavant & curieux P. Borel les a mis par ordre alphabetique dans ſes Recherches Gauloiſes. *Lugdunum* qui en eſt, ſignifie ou mon-

L. 8 & 10 *Geogr.*

montagne des Corbeaux, si le mot est tout Gaulois selon Clitophon Rhodien, ou montagne de lumiere, si la premiere syllabe est Latine, ce que le docte Vossius n'a pas voulu determiner. C'est la mesme chose des villes appellées *Verrues*, qu'on void toutes sur des mõtagnes, à quoi se rapporte le septiéme Chapitre du troisiéme livre de Aulu-Gelle, où il observe que Marc Caton nõmoit dés son temps les lieux élevez *Verrucas*. D'ailleurs comme les Grecs ont eu leurs Neapolis, Palaiopolis, & autres finissant de mesme, nous apprenons de Nicolas Damascene dans les extraits de l'Empereur Constantin, que les Thraciens avoient leurs Mesembries, Selymbries, Polthymbries, & assez de semblables, le mot *brie* signifiant ville, aussi bien que celuy de *polis* des Grecs, & celuy de *medine* des Arabes. Vous sçavez mieux que moi les origines tirées de la langue Allemande des villes de Bruges, Inspruc, Berghe, & plusieurs encore de mesme analogie. Pour celle de Terouënne, son mauvais territoire l'a fait ainsi nommer en Latin, *Terra vana*, si nous en croions Chifflet. Et pour passer d'une extremité de la terre à l'autre, Marc Polo explique le nom de cette grande Quinsai dont nous avons déja parlé, *ville du Ciel*, comme celuy de *Singui*, *ville de terre*. Celle de Saint Thomas qui est en ce quartier-là, presque sur le golphe de Bengala, s'appelle *Cala-*

XI.

De Portu Iccio.

mina, & *Maliapur*, c'eſt à dire *ville des Paons*, à cauſe de la multitude de ces animaux qu'on y void. *Malaca* la plus trafiquante & la plus riche ville du monde au rapport de Barboſa (auſſi la prend-on pour eſtre dans la Cherſoneſe dorée des anciens) ſignifie *Exil* dans la langue qui s'y parle, comme eſtant la ville du monde qui hors le commerce, eu égard à ſon ciel & à ſon terroir, eſt le lieu le plus propre pour un faſcheux banniſſement.

Mais laiſſons les étymologies qui ne ſont parfois que de ſimples alluſions, pour obſerver, devant que de finir, quelques particularitez qui rendent des villes conſiderables. Celles d'Ambrun & de Briançon ſont eſtimées les deux plus hautes de l'Europe, la premiere ſous le nom de cité, & la ſeconde ſous celuy de ville, car il y a des perſonnes qui uſent de cette diſtinction. J'ai de la peine à croire que cette ville *Dioſcurias* de la Colchide ait eſté frequentée, comme dit Pline ſous la foi de Timoſthene, par trois cens nations de langues differentes, & que les Romains y tinſſent pour cela cent interpretes neceſſaires au commerce qu'ils y exerçoient. Le raiſonnement de Bodin ne me ſatisfait pas non plus, quand il veut que les villes qui ſont de ſituation haute & baſſe, ſoient plus ſujettes aux ſeditions que les autres, nonobſtant ſes reflexions ſur Athenes, & ſur les ſept montagnes de Rome. Gand n'a rien de

L. 6. c. 5

Lib. 5. de Rep. c. 1.

tel, quoiqu'elle ait eſté autrefois tres-tumultueuſe, lors qu'on remarquoit ſon amour ordinaire pour le fils de ſon Prince & ſon averſion perpetuelle à l'égard de ſon Prince meſme. Cardan avec Scaliger ſon antagoniſte donnent trop à la Judiciaire, ce me ſemble, quand ils tombent d'accord que *Aſtra condunt urbes, non homines*, ſur quoi d'autres fondent l'éternité de Rome aprés Vegece qui l'a nommée *urbem æternam*. Le Pere Alexandre de Rhodes, qui paſſa par Tauris en mil ſix cens quarante-huit, dit que c'eſt la ville du monde où tout eſt à meilleur marché. Il la fait tres-grande & tres-peuplée, comme capitale de Medie, aſſeurant pour y avoir ſejourné quinze jours qu'il avoit là plus de pain pour un ſol, qu'un homme n'en peut manger en une ſemaine. Un autre voiageur auſſi recent que luy donne Amſtredam pour la plus belle ville qu'il ait veuë, Paris pour la plus peuplée, Conſtantinople pour la mieux ſituée, Rome pour la plus libre, Hiſpaam pour la plus ſaine, Londres pour la mieux polie, Sourat pour la plus marchande, Veniſe pour la plus noble, Hambourg pour la mieux fortifiée, le Caire pour la plus chaude, Babylone pour la plus ancienne, Dantzic pour la plus bourgeoiſe, Arzerum pour la plus froide, & Goa pour avoir le plus beau havre ou la plus belle Enſeade. Je ſuis faſché qu'il ne nous a deſigné celle où font leur de-

XI.

3. part. cap. 61.

Le Gouz

meure les plus gens de bien & les plus vertueux, qui prévaudroit sans doute à toutes les autres. Demosthene allant en exil fut visité par ceux mesme d'Athenes, qui luy avoient esté le plus contraires; ce qui luy fit redoubler ses plaintes & son affliction. Quelle ville je quitte, dit-il en soûpirant, où j'avois des ennemis tels, qu'à peine me puis-je promettre de trouver ailleurs des amis semblables & aussi officieux. Quoiqu'il en soit, tous ces avantages n'empeschent pas que le Roy des Arabes ne jure encore à present à son élection de ne habiter jamais en ville, mais toûjours au desert sous des tentes; ce que me confirme un Itineraire moderne, aprés l'avoir leû dans beaucoup d'autres plus anciennes Relations. Vincent le Blanc asseure de mesme que le Negus d'Ethiopie fait serment en prenant sa couronne, de n'arrester jamais plus de trois jours en aucune de ses villes. Ce qui montre bien que tous les hommes n'estiment pas également le sejour des villes, pour belles qu'elles soient; que doit-ce estre à plus forte raison de la demeure des autres qui ressemblent à celle d'où je vous écris? En effet elle est telle, qu'à la reserve de ses eaux mal-saines dont elle abonde, n'aiant d'ailleurs ni halles, ni cloistres, ni places publiques qui recompensent la rigueur de ses mauvais logemens, ou qui puissent servir d'abri soit contre le Soleil,

Plutar in Dem.

Itin. pri. Carm.

2. part. cap. 11.

ſoit contre la pluie, on ne la ſçauroit mieux comparer qu'à cette Panopée, que Pauſanias décrit de la ſorte : *Panopæum urbs Phocenſium, ſi urbs vocanda in qua cives non prætorium, non gymnaſium, non theatrum, non forum ullum habent, non denique ullum perennis aquæ receptaculum.* Je ſçai bien qu'il s'en trouve de plus diſgraciées encore, & de plus à craindre qu'elle, *in quibus etiam mortui ambulant*, comme dit autrefois Stratonicus de celle de Caune. Strabon qui fait ce conte, parle d'une autre ville qu'il nomme auſſi *Necropolis*, parce qu'elle ſervoit de receptacle aux cadavres des Egyptiens, qui devoit eſtre ſans doute d'un plus faſcheux & plus deſagreable ſejour. Mais tant y a qu'on ne croit pas que la Cour puiſſe s'arreſter dans un lieu moins commode ni moins plaiſant que celuy-ci. Auſſi n'y ſommes nous que par maxime d'Eſtat, & pour mieux reüſſir dans ces grandes actions qui vous font chanter ſi ſouvent le *Te Deum*, & mettre tant de lanternes à vos feneſtres, que cette *Lychnopolis* dont parle Lucien dans ſes veritables hiſtoires, n'en eut jamais davantage. Qui nous empeſchera donc de nommer celle-ci une autre *Poneropolis*, ou ville de travail, oppoſée & comme Antipode à celle qu'Auguſte appelle dans Suetone par deriſion à cauſe de ſa faineantiſe ἀπραγόπολιν. Vous me pouvez accuſer neantmoins de n'eſtre pas ici fort occupé, quand je vous écris de

XI.

Strab 14. & 17. Geograp.

Lib. 1.

Art. 95.

si longues lettres. Mais que peut-on refuser à un ami tel que vous, & qui semble les exiger encore plus grandes. ?

DE LA PRIVATION de l'Odorat.

LETTRE XCII.

MONSIEUR,

Si nos sens ont esté bien nommez les faux-bourgs de nostre ame, *animæ nostræ velut suburbia*, parce que rien ne peut penetrer jusques à elle qu'aprés avoir passé ces dehors ; je puis vous asseurer que la mienne a souffert depuis deux mois la ruine d'une avenuë par où elle avoit accoustumé de recevoir de grandes satisfactions. En effet une de ces defluxions du cerveau qu'on appelle rheumes m'avoit tellement gasté par ses humiditez gluantes & continuelles, ou l'os Ethmoide, ou les caruncules mammillaires, ou le nerf qu'on veut qui soit l'organe de l'Odorat, qu'il ne me servoit plus que pour remarquer que j'estois destitué de cét agreable sentiment. Je parle ainsi avecque ceux qui croient que tous les sens jugent non seulement de leurs objets, mais encore de leurs privations ; la Veuë de la lumiere, & des tenebres ; l'Ouïe des sons, & du silence ; le Goust du savoureux, & de l'insipide ; l'Attouchement du

tactile & de l'intactile, ou du palpable & de l'inpalpable ; & par conſequent l'Odorat de ce qui a de l'odeur, & de ce qui n'en a point ; quoique pluſieurs veuïllent que le ſens commun ſoit le ſeul & vrai juge de toutes ces privations. XI.

Ne penſez pas pourtant que je m'affligeaſſe beaucoup là-deſſus. J'appliquois à mon défaut ce lenitif pris de la Morale, *qui minùs gaudet, minùs dolet.* Et ſi l'odeur des roſes & des œillets ne m'eſtoit plus rien, je m'imaginois que la puanteur des bouës de Paris, ni celle de tant de lieux qu'il faut traverſer meſme dans un Louvre, ne me cauſeroit plus les dégouſts qu'elles donnent, ni les averſions que j'en ai euës. Je me conſolois d'ailleurs par la conſideration de ce que l'homme eſtant de tous les animaux celuy qui a le moins d'odorat, à cauſe qu'à proportion de ſa grandeur il a plus de cerveau, & par luy plus de raiſonnement qu'aucun autre ; l'on peut dire que c'eſt une faculté peu conſiderable, & dont l'excellence tient plus du brutal que de l'humain ou du ſpirituel. C'eſt de là que beaucoup donnent pour une marque certaine d'eſprit tardif, la promptitude & ſagacité à diſtinguer les odeurs ; ce qui procede vraiſemblablement de ce que le chaud & le ſec font la perfection de cét organe, qui par conſequent n'a rien de plus contraire que la froideur & l'humidité du cerveau ; d'où l'on void que ceux

Ariſt. l. 2. de an. c. 9. & de ſen. cap. 4.

qui l'ont plus sec que l'ordinaire, se trouvent avoir aussi plus de disposition à flairer que les autres. L'on a mesme observé pour cela, que les personnes de courte & mauvaise veuë, ont presque toûjours le nez excellent à sentir de loin & à discerner les odeurs, daurant que l'operation de l'œil se faisant par l'entremise d'un froid humide, il y a une espece d'antipathie entre la veuë & l'odorat, qui fait que le défaut de la premiere est ordinairement recompensé par la bonté & l'excellence du dernier. Mais que direz-vous si je vous ajoûte que pour flatter davantage ma disgrace, je me faisois accroire qu'il m'étoit glorieux d'avoir cela de commun avec le Lion, qui n'aiant pas assez d'odorat pour bien chasser seul, s'associe du Chat de Syrie qui l'a excellent, & partage en suite avec luy la proie plus legalement que ne porte le proverbe de la societé Leonine? Je passois mesme jusques à me representer que les plus precieuses choses estant sans odeur, les perles, les diamans, & l'or mesme entre les metaux, il n'y avoit pas grand sujet de regretter un Sens dont la privation ne nous oste pas l'usage ni la réjouïssance de ce qui est le plus estimable, & nous exempte neantmoins du déplaisir de mille choses fascheuses par leur puanteur. On met l'Abeille entre les animaux qui donnent le plus d'instruction aux hommes, cependant toute amie qu'elle est

Itiner. Orient. Carm. l. 2. c. 4.

des

des belles fleurs, elle ne peut souffrir les parfums où nostre seul luxe a mis le prix, & si quelqu'une en contracte la moindre odeur, Aristote observe que toutes les autres l'en punissent comme d'un crime. Voilà de quelle façon je tâchois de me rendre moins sensible la perte que j'avois faite, dans laquelle tout bien balancé, *& si bene calculum ponas*, il n'y a pas plus de dommage que de profit. Je ne vous tromperai point quand je vous asseurerai y avoir éprouvé celuy-ci depuis peu, que m'estant purgé par précaution je n'eus point ce soûlevement de cœur qu'avoit accoustumé de me causer l'odeur du Sené & de la Rhubarbe dont estoit composée ma medecine, qui ne me fut penible qu'au Goust en l'avalant. XI.

De mirab. ausc.

L'on n'en peut pas dire autant des autres portes de l'ame, puisqu'on appelle encore ainsi ces organes. La Veuë nous fait remarquer tout ce que le Ciel & la Terre ont de beau. L'Ouie est le sens des disciplines, qui communique à l'esprit ce qui nous met au dessus du reste des animaux. Le Goust, & l'Attouchement, pour ne rien exaggerer davantage, ne se peuvent absolument perdre qu'avec la vie. Mais quant à l'Odorat, c'est si peu de chose, & les contentemens qu'il nous donne sont si peu considerables, qu'encore un coup comparez à ce qu'il nous fait journellement souf-

frir, à peine jugerez-vous qu'on en doive regretter la privation. Ne penſez pas me dire là-deſſus que le nez eſt une partie tellement conſiderable, qu'on dit par figure des choſes impertinentes ou qui ſont deſtituées de tout agréement, qu'elles n'ont point de nez. Je ſçai bien que Salomon en a donné un à l'Epouſe dans ſon Cantique, qui témoigne ſon importance, *Naſus tuus ſicut turris Libaniqnæ reſpicit contra Damaſcum* : Et que Moïſe aiant attribué à Dieu meſme des narines bien fenduës & ouvertes, Saint Cyrille penſa eſtre lapidé par ſes moines, quand il voulut ſouſtenir contre les Anthropomorphites qu'à le bien prendre Dieu n'avoit point de nez. Mais l'on peut vous répondre à cela, que la depravation ni meſme la perte de l'Odorat, ne ſont pas celle du nez, qui a beaucoup d'autres uſages. Je ne l'ai jamais trouvé moins commode aux autres choſes pour le défaut de ſa ſenſation. L'on ne laiſſe pas de flairer au contraire aprés en eſtre privé, comme le fut par le Roy de Perſe ce peuple de Syrie qui fit nommer Rhinocolure le lieu où il receut cette mutilation. Et ſouvenez-vous des raiſons que donne le Guazzo dans ſa civile converſation, pourquoi Petrarque n'a jamais loüé ſa belle Laure de la ſtructure ni de l'excellence de ſon nez.

Cap. 7.

Diod. Strabo. Seneca 3. de ira c. 20. Lib. 4.

Tant y a qu'on peut fort commodément vivre & ſans diſgrace dans la privation de

ce sens, comme nous faisons peut-estre dans celle de quelques autres dont jouïssent apparemment de certains animaux. Car n'y a-t-il pas raison de croire que ceux d'entre eux qui connoissent pour s'en prévaloir la force des Simples en s'en approchant, le font par un sixiéme Sens qui nous manque, & qui leur fait penetrer jusques dans les qualitez occultes, formelles, & specifiques, où nous ne voions goutte ? Et pourquoi limiter au nombre de cinq, ce qui peut estre restreint au seul Attouchement, sans lequel il ne se fait aucune sensation ? Ou qui peut estre amplifié de cét autre Sens qui nous donne le plaisir des Voluptez Veneriennes, qui ne sont pas moins differentes du Tact ordinaire que le goust, & qui ont aussi cette partie appellée honteuse où elles resident, comme les saveurs se goustent par la langue ou par le palais de la bouche ? En verité la doctrine receuë, plus qu'elle n'est examinée, de l'Echole, exerce parfois de grandes tyrannies sur nos esprits. XI.

Il ne faut pas perdre une si belle occasion de faire valoir la Sceptique. Qui pourroit accorder ici, dit nostre Sextus, le Persan & l'Ethiopien ? Le premier demande un nez blanc & long ; l'autre n'estime que le noir & le camus. D'ailleurs les bonnes odeurs semblent estre recherchées de tout le monde, les Temples pour cela en sont souvent remplis ; adv. Math. 446.

& Dieu meſme ſouffrit que la Magdelene miſt des parfums à ſes pieds, pour un ſujet bien different de celuy qui portoit Diogene à en uſer de meſme. Socrate d'un autre coſté les condamne dans le convive de Xenophon. Veſpaſien refuſe une charge à un jeune homme parfumé, proteſtant que s'il euſt ſenti l'ail, il luy euſt eſté plus agreable. Pline nomme les parfums des voluptez eſtrangeres, parce que ceux qui les portent ne les ſentent preſque pas; & comme il parle d'un Proſcrit qui ne fut attrapé qu'à la piſte de leur odeur dont il eſtoit rempli, Paul Jove dit que ce Roy de Tunis Muleaſſes, qui mangeoit tous ſes mets parfumez; fut pris de la meſme façon par ſes ennemis. Mais comment definirons-nous une bonne odeur, ſi la Panthere, qui porte ce nom de ce qu'elle attire par ſon agreable exhalaiſon toute ſorte de beſtes, ne fait rien de tel à l'égard de l'homme; ce qu'Ariſtote a obſervé dans ſes problemes. Plutarque aſſeure dans ſes preceptes du mariage que les parfums font enrager les Chats. Et il n'y a que l'homme ſeul qui faſſe cas des plus douces fleurs de nos parterres, indifferentes au reſte des animaux. Comme je m'aſſeure que ces quatre colombes ſaupoudrées de parfums, & frottées de liqueurs precieuſes, qu'Athenée dit que les anciens faiſoient voler dans des

Laërtius in vita Diog.

Sueto in Veſp.

L. 13. c. 3.

Lib. 44.

Sect. 13 qu. 4.

Lib. 5.

lieux qu'ils vouloient remplir de bonnes odeurs, n'estoient nullement touchées quant à elles de l'agreable senteur qu'elles distribuoient. Nous ne nous accordons pas mesme entre nous pour ce regard. Le Musque passe pour un poison dans Babylone. L'encens des Arabes Sabéens leur devient à la longue plus importun qu'à nous le *Nasturtium*, ou Cresson alenois, qui n'est ainsi appellé, dit Pline, que du tourment qu'il donne aux nez qui s'en approchent, *à narium tormento*; comme il est dit Cardame en Grec du déplaisir dont il afflige le cœur. Et Ciceron asseure que Verres trouvoit l'odeur d'un Apronius fort à son gouſt, quoiqu'il fust l'aversion du reste des hommes, & des bestes mesmes, qui ne pouvoient souffrir la puanteur de sa bouche, non plus que de toutes les autres parties de son corps, *odor Apronii teterrimus oris, & corporis, quem, ut aiunt, ne bestiæ quidem ferre possunt, uni Verri suavis est.* En voilà assez pour un homme qui n'est que depuis peu de jours *emunctæ naris.*

XI.

L. 19. c. 8.

Lib. 3.

RAPPORTS DE L'HISTOIRE Profane à la Sainte.

LETTRE XCIII.

MONSIEUR,

L'on ne ſçauroit trop deteſter les impies, non ſeulement par le motif d'une vraie religion, mais encore par ce principe de Morale, que ceux qui manquent de foi à Dieu, ne ſe ſoucient gueres de la garder aux hommes; & ne rendant pas au premier ce qui luy eſt deû, ne s'acquittent jamais volontiers de ce qu'ils doivent aux autres. Mais en verité la ſuperſtition & le faux culte qui ſert de couverture aux crimes, *ubi Deorum numen prætenditur ſceleribus*, ſelon les termes de Tite-Live, ne merite gueres moins d'averſion. C'eſt pour cela, dit Clement Alexandrin, que Moïſe defendit l'entrée du Temple auſſi bien aux Baſtards, qu'aux Eunuques, entendant par ceux-ci les francs Athées, & par les autres ceux qui ſous le pretexte d'un zele extraordinaire, tâchent de mettre leur vie licentieuſe à l'abri des autels. Il y a bien du mal à ſe moquer de toute ſorte de Temples comme faiſoit Zenon, & la raillerie de Diogene n'eſtoit pas tolerable de ſacrifier un Pou ſur l'autel

Adv. Gens.

de Diane. Ceux neantmoins qui ne fre- XL.
quentent ces meſmes Temples qu'à mauvais deſſein, & qui ne s'approchent de l'autel que pour piper le monde, doivent eſtre & les plus haïs de Dieu, & les plus odieux aux hommes. En effet, ce qu'on remarque dans la fauſſe religion de fort ſemblable à la bonne, eſt ce qui la rend plus rejettable & plus criminelle ; comme le Singe n'a rien qui le rende plus laid & plus ridicule, que d'approcher, comme il fait, de la figure humaine ſans la poſſeder. Vous voiez bien par là que je ne ſuis pas moins ennemi que vous de la ſuperſtition ; mais permettez-moi de vous dire que le zele inconſideré de ceux dont vous vous plaignez ne doit pas eſtre traité de meſme, & que leur erreur ne meritoit pas toute l'animoſité que vous emploiez contre eux.

Ils ont eu tort, je l'avouë, de ſcandaliſer des paralleles que vous tiriez innocemment entre quelques actions de nos Patriarches ſacrez, & celles des Heros profanes du Paganiſme. Une infinité de Peres Grecs & Latins ont fait ſans ſcrupule la meſme choſe, en des temps beaucoup plus à craindre que le noſtre. Et vous ſçavez que dans la ſeconde partie du Traitté de la vertu des Payens, il y en a aſſez d'exemples au chapitre qui examine la Philoſophie de Platon. Mais pretendez-vous reduire tout le monde à des ſentimens que vous jugez raiſonna-

bles. Vous ne le seriez plus vous mesme, si vous estiez capable d'un semblable dessein. Et soiez seur qu'un homme ne sçauroit faire de plus folle entrepriſe, que celle de rendre sages tous les autres. Quoiqu'il en soit, afin que vous n'aiez pas sujet de m'accuser d'estre peu déferant à vos prieres, j'ajousterai ici à ce que vous avez déja de moi, quelques rapports de l'Histoire Sainte avec la Profane dont je me pourrai souvenir.

Déja quant à la ressemblance d'Elie à Phaëton, qui donna lieu, dites-vous, à vostre plus grande contestation, il y a plus de mille ans que Sedulius l'a jugée d'autant plus recevable, que le nom Grec du Soleil Ηλιος, est si conforme à celuy de ce grand Prophete. Je pense vous avoir autrefois écrit comme il y avoit un tel rapport entre les Bacchanales des Gentils, & de certaines ceremonies des Juifs, que Plutarque mal informé des derniers soustient au quatriéme livre de ses propos de Table, que leur religion n'estoit qu'une imitation du culte rendu à Bacchus, ignorant l'antiquité de la nation Hebraïque. Dans son traitté de la pointe d'esprit qui paroist en de certains animaux, il fait sortir une Colombe de l'arche de Deucalion, qui l'instruisit par son retour de la continuation du Deluge, & quand elle ne revint plus l'avertit que la terre commençoit à se découvrir. N'est-ce pas une pure transf-

cription du texte de la Geneſe ? Et ce XI.
meſme Auteur comparant des évenemens de l'Hiſtoire Grecque à d'autres de la Romaine, en rapporte deux qui ont une troiſiéme conformité avec ce que nous liſons dans Moïſe de Loth qui abuſa de ſes filles eſtant yvre. Il dit ſous la foi d'un Doſithée que Cyanippe Syracuſain pris de vin viola ſa fille ; & qu'au rapport d'Ariſtide un Aruntius Romain étant au meſme état força la ſienne qui ſe nommoit Medulline. Toutes deux neantmoins ſe vengerent depuis en faiſant mourir leurs peres ; ce qui n'eſt pas écrit des filles de Loth, qui au contraire porterent le leur à commettre l'inceſte. Mais tant y a que le vin fut la cauſe d'une meſme faute en ces trois perſonnes. Voiez ſur la fin du cinquiéme livre de Pauſanias comme par des prieres magiques le bois s'allumoit ſans feu ſur un autel de Lydie; & vous jugerez auſſi-toſt que le Diable a voulu copier ce que nous avons approchant de cela dans le vieil Teſtament. Il repreſente au livre ſuivant un Polydamas qui tout nud à l'exemple d'Hercule, pour ne pas dire de David ou de Samſon, attaque & tuë un des plus grands & des plus fiers Lions du mont Olympe ; car la Grece en a eu autrefois, ce qui n'eſt plus aujourd'huy. Un autre Athlete nommé Euthymus combat contre un genie noir & affreux qu'il contraint de ſe jetter dans la mer ; ne croiriez-vous pas

voir Jacob aux prises contre l'Ange qui le rendit boiteux ? Et Cleomedes aussi Athlete arrache de force une colomne qui soustenoit le lieu où s'exerçoit la jeunesse d'Astypale, pour se venger comme il fit de ceux de la ville, par la mort de soixante jeunes garçons qui demeurerent écrasez sous cette ruine ; les Philistins ne furent pas mieux traittez par Samson, n'y aiant eu que la mort des deux champions qui est diversement rapportée. Vous vous souvenez des sacrifices d'Abel & de son frere Caïn. Ceux qui se faisoient dans Thebes aux deux fils d'Oedipe avoient cela de singulier, que tant la flamme que la fumée qui sortoit du sacrifice se partageoient toûjours en deux, comme pour marque de la division de ces freres. C'est encore Pausanias qui l'écrit au neufiéme livre, qui est des raretez de la Bœotie.

En verité tant s'en faut que toutes ces ressemblances, & une infinité d'autres qu'on pourroit adjouster, doivent causer du scandale entre des Chrestiens ; qu'elles leur font reconnoistre manifestement comme le plus malin de tous les esprits, & le plus jaloux de la gloire du Tout-puissant s'est toûjours appliqué à contrefaire ses ouvrages, ou à faire supposer des fables pour des veritez par quelques écrivains infideles & idolatres. Si Moïse approche d'un buisson ardent, & s'il descend tout lumineux de la mon-

tagne apportant les tables de la loi ; Dion Chryſoſtome eſt ſuſcité pour aſſeurer que Zoroaſtre fut veû ſur une autre montagne au milieu des flammes d'où il ſortit pour inſtruire les Perſes. Si Dieu ſe plaiſt aux vœux de Chaſteté, & ſi la bonne Religion a ſes lieux deſtinez pour cela, où il n'eſt pas permis à l'un des ſexes d'entrer où l'autre a fait ſa retraite : Le Diable fait auſſi-toſt eriger des Temples à Cerés, d'où non ſeulement les hommes, mais encore les chiens maſles ſont chaſſez. Et ſi les Iſraëlites ſont conduits la nuit par une colomne de feu : L'Hiſtoire Grecque debite qu'un Thraſybule conducteur de quelques troupes, les mena heureuſement pendant les tenebres d'une nuit obſcure, éclairé d'une ſemblable lumiere. Mais Clement Alexandrin qui rapporte ce dernier exemple, ne le retorque-t-il pas adroitement contre le Paganiſme, luy ſouſtenant qu'il n'y a point d'apparence d'adjouſter foi à tout ce que diſent les Auteurs profanes, & ne vouloit rien croire de tout ce que rapporte l'Hiſtoire Hebraïque écrite par Moyſe ? Saint Cyrille en uſe de meſme contre l'Empereur Julien. Cét apoſtat s'eſtoit moqué de la creation d'Eve pour ſervir d'aide & de compagnie au premier des hommes, veu que c'eſtoit elle qui le devoit perdre par ſes mauvais conſeils. Le Pere non content de luy repreſenter qu'on ne doit jamais controller

XI.

Orat. 36.

Pauſan. lib. 2.

Lib. 1. Strom.

Lib. 3.

les actions de Dieu, & qu'Eve ne fut pas faite pour servir de conseillere à son mari, mais pour contribuer avecque luy à la generation; ajoûte fort à propos, He quoi, n'admettez-vous pas bien avec Platon dans vostre Theologie Payenne cette celebre Pandore, qu'Hesiode fait descendre du Ciel exprés pour y distribuer tous les maux dont nostre humanité a depuis esté travaillée? Et dans un autre endroit il rejette de mesme une raillerie aussi impertinente de Julien, qui demandoit avec quels organes & en quel langage le Serpent avoit entretenu Eve. Detestant son impieté dans laquelle il ne consideroit pas que le Diable fait parler & organise ce qu'il veut, vous souffrez bien, luy dit-il, que l'un des chevaux d'Achille parle dans Homere à son maistre; & hors de la fable mesme Porphyre donne pour certain que le fleuve Caucase salüa Pythagore qui le traversoit: Comme Philostrate asseure qu'un Orme, vraisemblablement femelle, fit la mesme chose au grand Apollonius, d'une voix de femme mais articulée; pour ne rien dire, ajoûte ce Pere, des Chesnes de Dodone, & du Bœuf de Rhode consacré à Jupiter, qui prononçoient nostre langage.

Voilà pour montrer que les Peres de l'Eglise ont esté bien éloignez de censurer les rapports qui se trouvent parfois entre l'Histoire Sainte & celle des Gentils; puisqu'ils les faisoient souvent eux

meſmes pour le bien de la Religion. En effet Saint Auguſtin n'a point feint dans ſon grand ouvrage de la Cité de Dieu, parlant du meurtre d'Abel commis par ſon frere Caïn fondateur d'Enochie la premiere ville du monde, de nommer ce fratricide *l'archetype* & l'expreſſe figure de celuy de Romulus, quand il répandit le ſang de ſon frere Remus ſur les fondemens de Rome la plus renommée de toutes les Citez. Et Lactance a trouvé une ſi grande reſſemblance entre le Veau d'or des Iſraëlites, & celuy que nourriſſoient avec tant de ſuperſtition les Egyptiens, qu'il nomme hardiment le premier *Apim*. Mais la ſuperſtition trouve à redire à tout, comme il y en a de toutes les façons. Il ſe trouve des ſuperſtitieux ignorans & indiſcrets, d'autres le ſont par ambition, quelques-uns par avarice, & les pires de tous ſont ceux qui cherchent dans ce zele hypocrite l'impunité à toute ſorte de licence. Souvenez-vous de ces méchans qui aiant occupé le Temple de Jeruſalem furent cauſe de ſa deſtruction. Joſephe dit qu'ils prenoient la qualité de grands Zelez, *ſe Zelotas vocabant*. Et vous n'ignorez pas qu'une partie de ceux qui rempliſſoient autresfois nos Croiſades, eſtoient les plus ſcelerats d'entre nous ; comme la *Gazua* des Muſulmans, qui eſt leur Croiſade ou aſſemblée contre les Chreſtiens, eſt d'ordinaire compoſée des plus méchans de tous les Sectateurs

XI.

L. 15. c. 5.

Lib. 4. de bell. Iudæ c. 5. & l. 7. c. 11.

de Mahomet. Ceux qui vous ont fâché, ſans uſer de comparaiſon, ne valent peut-eſtre gueres mieux parmi nous. Ils font mine de ſe ſcandaliſer ſur les moindres termes du Paganiſme, & veulent que tout leur ſoit permis dans une vie plus criminelle que ne fut jamais celle des Infideles. Riez-vous ſans émotion de tout cela, & conſiderez que la vallée des Titans eſt bien nommée dans le livre des Rois; que les mots de Sirenes, & d'Onocentaure, ſe trouvent dans le Prophete Iſaye; & que les Pleïades, Arcturus, & Orion, ſe liſent ſans ſcandale parmi les ſaintes moralitez de Iob. Et certainement ſi nous ne laiſſons pas de parer nos Egliſes de tapis de Turquie, fabriquez par des mains impies, & où meſme le plus auguſte de nos Sacremens ſe void ſouvent profané. Si nous employons librement à l'embelliſſement des Autels Chreſtiens quelques étoffes du Japon ou de la Chine, que nous ſçavons avoir eſté tiſſuës & travaillées par des mains idolâtres: Pourquoi ferions-nous difficulté de nous ſervir des dictions ou des penſées de ceux qu'une differente religion a ſeparez de nous, & rendu meſme ennemis de nos veritez Evangeliques? Les Iſraëlites ſe prevalurent ſans ſcrupule de ce qu'ils pûrent enlever aux Egyptiens.

DE LA RETRAITE de la Cour.

LETTRE XCIV.

MONSIEUR,

Je vous avouë que la Philosophie cause parfois des emportemens d'esprit, & des bouleversemens de cervelle, qui font faire d'estranges equipées. Ses Neophytes sur tout y sont sujets, qui n'ont pas encore l'estomach assez fort pour digerer ses maximes, dont les fumées leur troublent l'imagination, & les rendent semblables à ces jeunes oisons à qui la teste tourne aprés avoir mangé de la Ciguë. Mais que vous aiez sujet là-dessus de condamner cette retraite de la Cour, & ce retour dans la vie Philosophique & privée de vostre ami, qui cherche le port aprés avoir éprouvé la tempeste, c'est ce que je ne puis vous accorder. Quoi ? il ne sera jamais permis de quitter un chemin dangereux & qui déplaist, pour suivre un sentier agreable, parce qu'une infinité de personnes qui s'étoient engagées dans le premier, y continuent leur route s'opiniastrant à n'en point sortir ? Il n'y aura plus de moien de se mettre en liberté, aprés avoir éprouvé la rigueur de la servitude, & de dire *Crau*

Cratetem manumittit, à cauſe qu'il y a de certains changemens qui témoignent quelque legereté ? Et ſans parler des Diocletiens, ni des Alphonſes, il ſera licite à une Reine ſpirituelle, à une Heroïne du Nort, d'abandonner un Sceptre & de renoncer à une Couronne pour contenter plus commodement ſes curioſitez ſtudieuſes, au meſme temps qu'on condamnera d'inconſtance celuy qui ſe veut dépeſtrer de je ne ſçai quels attachemens de Cour, & s'éloigner de la Sicile comme Platon, pour ſe jetter dans le repos de l'Academie? Car de dire comme vous faites qu'on peut philoſopher par tout, & qu'il n'y a point de lieu où un eſprit bien-fait ne trouve ſon repos, & ne puiſſe établir une eſpece de ſolitude ; c'eſt prononcer quelque choſe de veritable, mais ce n'eſt rien avancer contre l'action que vous reprenez. Bien qu'on puiſſe par abſtraction d'eſprit converſer ſolitairement avec ſoi-meſme dans le fort d'une preſſe, & au milieu des plus grandes aſſemblées ; ſi eſt-il vrai pourtant que cét entretien interieur eſt bien plus commode & plus avantageux aux ames qui s'y plaiſent, dans un lieu de repos & qui ne reçoit point de diſtraction. Voulez-vous ſçavoir quels ſont les plus grands Philoſophes que j'aie reconnus à la Cour, & où ſe terminent leurs plus fortes reſolutions ? Souvenez-vous de ces anciens *Epiſtiques* qui mettoient le ſouverain bien

Plutar. 4. Symp. qu. 4.

dans

dans l'Esperance, sans laquelle la vie leur XI.
sembloit intolerable, vous en prendrez par là une idée la plus juste que vous sçauriez concevoir. En effet ce sont ces *Pretendientes* des Espagnols, ces Antipelagiens de Cour qui attendent tout de la Grace, dont se forme le plus considerable des corps qui la composent, & de qui vous apprendrez à mettre la derniere felicité dans une chimere de l'avenir, ou de biens futurs qu'ils ne se lassent jamais d'esperer. S'ils philosophent bien ou mal, je m'en rapporte au proverbe de Salomon, *Spes quæ differtur affligit animam*; & à ce raisonnement de Seneque, qu'une chose absente ne peut pas faire un bien, qui pour estre veritable doit estre present, *quis nescit hoc ipso non esse bonum id quod futurum est, quia futurum est.* Cependant vous ne pouvez souffrir qu'on ait abandonné une si perilleuse demeure, ni qu'on ait renoncé à de si mauvaises maximes. En verité je vous croiois plus éloigné ou de l'erreur, ou de l'injustice.

Cap. 13.

Epist. 101.

Vostre ami, dites-vous, n'estoit pas encore dans un âge qui l'obligeast de quitter, avec le service de la Cour, les avantages qu'il s'en pouvoit promettre. Vous eussiez donc voulu qu'il eust attendu la derniere heure de sa vie pour commencer à vivre sans vous souvenir du mot de Laberius,

Nil turpius quàm vivere incipiens senex.

Ne sçavez-vous pas bien que ce declin est si prompt, qu'à peine donne-t-il le loisir de se reconnoistre, *non decedit suprema vita, sed corruit*, l'ombre de la mort nous surprenant alors tout-à-coup, comme celle des longues nuits couvre d'obscurité presqu'en un instant ceux qui vivent sous l'un ou sous l'autre Pole, puisque nous sommes à present asseurez qu'ils ne sont pas entierement dépourveus d'habitans. En verité c'est le plus honteux reproche qu'on puisse faire à un homme de sa sorte, de dire de luy, *senescit, & se nescit*; comme c'est au contraire le témoignage d'une vertu consommée, de quitter l'action avec quelque reste de vigueur, & devant qu'elle nous abandonne, *optimus virtutis finis est antequam deficias, desinere.* Si nous avions le privilege des Serpens, & des poissons Pagures, qui quittent, dit Elien, les premiers avec leur peau, les seconds avec leurs écailles, toutes les incommoditez de la vieillesse, je vous avouë que je consentirois peut-estre à cette continuation obstinée de servitude que vous imposez à vos amis. Mais quoi, la Nature ne nous a pas fait tant de grace, s'il y en a dans la continuation d'une misere, & cette Venus *Ambologere* nous manque, qui retardoit, si nous en croions Pausanias, la caducité des Lacedemoniens.

Quintil. decl.

Sen. l. 1. controv.

Lib. 9. de an. c. 43.

Lib. 3.

Soles occidere & redire possunt, XI.
Nobis cùm semel occidit brevis lux,
Nox est perpetua una dormienda. *Catull.*

Quittez donc cette dureté trop austere, & qui, sous une apparence de bonne volonté, a plus de rigueur que les loix mesmes faites pour la contrainte de nostre liberté. *Lex à quinquagesimo anno militem non cogit, à sexagesimo Senatorem non citat; difficiliùs homines à se otium impetrant quàm à lege.* *Sen. l. 1. controv.*

Mais avouëz-le franchement, vous vous estes laissé emporter cette fois à l'opinion populaire, & le jugement indiscret de la multitude vous a empesché de vous servir du vostre à la décharge de vostre ami. C'est ainsi que les préventions sont puissantes sur les esprits mesme les plus éclairez, & qui d'ailleurs ont le plus d'inclination pour la belle Philosophie. La seule consideration du recouvrement de la liberté, ne devoit-elle pas estre suffisante pour vous faire approuver son action? Car quelques douceurs qu'on ressente parfois dans sa perte, ce ne sont que des amertumes à un esprit genereux, rien ne la pouvant recompenser. Les Egyptiens avoient beau rendre mille honneurs à leur Apis, le crever de bonne chere, & luy renouveller mesme ses voluptez par de nouvelles nopces, il ne laissoit pas de leur témoigner avec mille gambades que la privation de sa liberté luy estoit insuppor- *Plutar. in Ag. 821.*

table. Et pour moi je ſouſcrirois toûjours à ce que dit le Loup famelique de l'Apologue au Chien d'attache qui regorgeoit d'embonpoint,

Phædrus lib. 3. *Regnare nolo, liber ut non ſim mihi.*

Vous me répondrez peut-eſtre, ſi vous eſtes en humeur de defendre le ſentiment du vulgaire, que l'un eſtoit un veau, & que le ſecond n'eſtoit non plus qu'une beſte. Mais revenez un peu à vous, & conſiderez ſi une vie paſſée dans la plus profonde tranquillité des livres, ne devoit pas vous faire plaindre celuy dont nous parlons, ſur tout dans l'arriere-ſaiſon où il ſe trouve parmi les dures chaiſnes & les peſantes contraintes de la Cour;

Heu quàm miſerum eſt ſervire diſcere, ubi ſis doctus dominarier!

pour luy appliquer encore ce mot de Laberius qui luy convient ſi bien.

Afin de vous remettre un peu dans le train d'une Philoſophie que vous preferiez autrefois, tant pour le divertiſſement, que pour l'uſage, à toute autre; je veux vous communiquer ce que mes dernieres lectures m'ont fait remarquer en faveur de la ſuſpenſion d'eſprit, qui nous devroit tous empeſcher de condamner temerairement & trop à la haſte, ce qu'une infinité d'autres perſonnes fort ſenſées approuvent, par un raiſonnement qu'ils penſent valoir bien le noſtre. Repaſſant depuis peu ſur l'Hiſtoire de Maffée, je

pris plaisir à voir ce qu'il rapporte des Ja- XI.
ponois, pour prouver que par une certai-
ne façon de parler ils peuvent estre nom- *Lib. 12.*
mez nos Antipodes moraux. Ils vont tous, dit-il, teste nuë hommes & femmes; & au lieu que nous saluons ceux que nous voulons honorer en nous découvrant la teste, ils mettent à mesme fin le pied hors de leurs sandales par respect. Nous nous levõs pour recevoir nos amis avec civilité; eux se tiennent assis pour cela, ce qu'ils appellent s'humilier. Le noir leur est, comme à beaucoup d'autres peuples, une couleur de réjouïssance; le blanc au cõtraire leur sert au deuïl, lors qu'ils veulent témoigner qu'ils sont dans l'affliction. Aussi mettent-ils la beauté de leurs dents à estre fort noires, prenant plus de soin de se les rendre telles par artifice, que les plus curieux d'entre nous n'en ont pour les avoir blanches. Leur Odorat suit presque generalement tout ce qui plaist au nostre, & c'est peut-estre ce qui est cause, qu'au lieu que nos medecines sont si puantes & si ameres, les leurs paroissent tres-agreables, & sentent, comme il l'asseure, fort bon. Leur Goust n'est pas moins different du nostre à l'égard des viandes & du breuvage, ne beuvant jamais que chaud, ce qu'on dit qui les exempte de la Goutte, & de la Gravelle. Pour ce qui est de l'Ouïe, il asseure que nous ne pourrions pas souffrir leurs musiques, & que nous prendrions

pour des diſſonances, ce qui compoſe leurs plus agreables ſymphonies. La plûpart de leurs actions ne different pas moins des noſtres, ce qui témoigne un principe de raiſonnement fort contraire à celuy dont nous nous ſervons. Ils montent à cheval prenant ſon coſté droit, tout au rebours de nous, qui preſque toûjours choiſiſſons le gauche. Nous nous faiſons ſouvent tirer du ſang, ou par neceſſité, ou par precaution; eux croient cela ſi fort contre nature qu'ils ne le pratiquent jamais. Nous ne preſentons gueres aux malades que des alimens bien cuits, & peu ſalez; leur methode eſt de les leur donner crus, avec choix des plus acres, & des plus ſalez. Les poulets & autres volatiles de facile digeſtion ſont auſſi la plus ordinaire nourriture de nos infirmes; ils preſcrivent aux leurs l'uſage des poiſſons, des huiſtres, & des autres coquillages. Enfin il ſemble que Dieu & la Nature ſe ſoient plûs à rendre cette partie du monde qu'habitent les Japonois ſi differente en toutes choſes de la noſtre, que comme Maffée avoit déja remarqué un peu auparavant, les Plantes meſmes y ſont d'un temperament ſi éloigné de celuy des Européennes qu'on y void un arbre anonyme, ou pour le moins qu'il ne nomme point, à qui la pluie eſt morteſle, & que la moindre humidité fait deſſecher; le ſeul remede pour l'empeſcher de perir eſtant

d'exposer sa racine au Soleil, & l'aiant ainsi dessechée de l'enterrer dans une nouvelle fosse pleine de gravier bien sec, ou mesme de la scorie du fer, ce qui le fait reverdir. XI.

Sans mentir ce sont de merveilleuses antitheses, & qui font voir que la raison des hommes, dont plusieurs croient l'uniformité, reçoit par leur antipathie, & par leur differente constitution de grandes diversitez. Voici d'autres observations qui tendent à mesme fin, & qui pour estre prises ailleurs, ou pour estre fondées sur d'autres autoritez, ne prouvent pas moins que les remarques de Maffée, la varieté & l'instabilité du raisonnement humain. Les Chinois voisins des Iaponois ne se trouvent jamais quand ils font festin à leurs amis, au banquet qu'ils leur ont preparé. Les Tartares qui les confinent portent à la verité le cimeterre au costé gauche comme nous l'épée, mais la pointe en est devant, & la poignée derriere le dos, de sorte qu'ils le tirent du fourreau en passant la main droite par derriere. Ces deux Nations se font souvent des guerres mortelles pour leurs cheveux, que les Tartares veulent contraindre les Chinois de couper. La plus grande de toutes les infamies chez les Turcs, & qui surpasse celle du fouët, c'est de couper a quelqu'un la croupiere de son cheval. Leurs Fauconniers portent ordinairement l'oiseau

Martini.

sur le poing droit, contre la coustume des
L. 3. c. 16 de orig Gent. Amer. nostres. Et les mesmes Turcs, dit Hornius, conviennent en cela avec les Americains, que pour bien témoigner leur joye à la venuë de quelque ami, ils se tirent du sang de plusieurs parties de leur corps. Ces derniers ne se moquent-ils pas de nos promenades, aussi bien que les Moscovites & assez d'autres, comme de la plus haute sottise que l'homme puisse faire, ce qui est fort outrageux au Peripatetisme ? Et n'improuvent-ils pas nostre façon de ramer, & de montrer le dos au lieu où nous voulons aborder, aiant quant à eux le nez toûjours tourné vers le devant de leurs Pirogues ou vaisseaux ? Nous attribuons avec justice le malheur des Juifs, & leur persecution universelle, à celle dont ils ont usé en-
L. 6, [illegible] vers nostre Seigneur. Un Religieux Carme dans son Itineraire Oriental observe qu'ils rejettent avec blaspheme cela sur luy, parce qu'estant de leur Nation il a osé se dire Dieu. Le mesme vous fera voir comme les Caffres d'Afrique montent sur un arbre leurs peres quand ils sont vieux, qu'ils font tomber aprés en le secoüant pour les devorer, avec cette raillerie, que ce sont des fruits meurs qu'il est temps de manger. Le Jesuite Jarric rapporte à peu prés la mesme
L. 1. Hist. cap. 14. chose des habitans de l'Isle du More, qui est des Moluques, & où quelqu'un voulant faire bonne chere à ses amis emprun-

te

te ſouvent le pere de ſon voiſin pour le leur faire manger ; à la charge de l'accommoder du ſien à la pareille. En verité la Sceptique eſt excellente à nous faire remarquer les inconcevables bigearreries de l'eſprit humain, pour ne nous y fier jamais, & pour tenir toutes nos certitudes du Ciel. XI.

Cependant quoique vous ſoiez tres-inſtruit de tous les moiens de ſon Epoche, je veux dire de toutes les regles dont elle ſe ſert pour eſtablir ſa ſuſpenſion d'eſprit, vous ne laiſſez pas de prononcer definitivement contre voſtre ami ſans l'ouïr, & par un préjugé populaire, qui l'obligeoit à ne pas renoncer comme il a fait à de ſi grands avantages qu'il ſe pouvoit promettre de la Cour. Je n'ai plus que deux mots à vous dire là-deſſus : L'un, que Petrarque met Lactance Firmien entre ceux que la pauvreté a pû incommoder, nonobſtant qu'il euſt eſté precepteur de Criſpus fils de Conſtantin. L'autre, que toute contrainte donne de l'affliction en quelque lieu qu'on ſe trouve, ſelon le vers d'Evenus que nous aurions perdu, ſi Ariſtote n'avoit pris la peine de le ſauver du naufrage que les autres ont fait,

Lib. 2 de remed. utr. fort. cap. 9.

5 Metaph. cap. 5.

Πᾶν γὰρ ἀναγκαῖον πρᾶγμ' αἰσχρὸν ἔφυ,

Omnis enim neceſſaria res, triſtis eſt.

Mais deſirez-vous connoiſtre juſques où cette maxime s'eſtend ? Si les plus bel-

les eſtudes où l'eſprit s'entretient ſi doucement, ne ſont accompagnées de toute liberté, elles l'affligent plus qu'elles ne le recréent. C'eſt ſur cela qu'eſt fondé le jugement que fait Apulée d'Arion & d'Orphée, qu'il appelle miſerables nonobſtant la gloire du dernier d'avoir rendu ſenſibles à ſa voix juſques aux bois & aux rochers, & mal-gré celle du premier de s'eſtre veû porté par des Dauphins qui le ſauverent du naufrage, charmez par la melodie de ſes chanſons. Sa raiſon eſt, que l'un & l'autre n'emploierent que par neceſſité l'excellence de leur chant, & dans une contrainte qui n'eſt jamais exempte de quelque ſorte de mortification, *ambo miſerrimi cantores, quia non ſponte ad laudem, ſed neceſſariò ad ſalutem nitebantur.* Vous ſçavez bien ſans moi faire l'application de cette mythologie, & ſans qu'il ſoit beſoin que je rende pour cela cette lettre plus longue. *in Flori.*

DE LA FIDELITE' Romaine.

LETTRE XCV.

MONSIEUR,

Il ne fut jamais que la raiſon d'Eſtat, qui eſt celle de l'intereſt, ne l'emportaſt ſur toute ſorte d'autres conſiderations. Les Nations en general ont ſans

doute convenu de ce principe politique, & s'il y a eu quelque difference entre elles pour ce regard, ce n'a esté que selon le plus & le moins. S'il ne vaut mieux dire que la diversité de leur procedure n'a paru, qu'autant qu'il y en a eu quelques-unes qui ont sceu mieux couvrir leur jeu que les autres, & que les plus adroites ont emploié plus d'art à déguiser l'injustice de leurs actions interessées. Cependant les Romains ont voulu prendre cét avantage, d'avoir esté de tous les peuples de la terre les plus fideles, & les plus religieux observateurs de l'équité. C'est ce qui fit dire à Pompée, & depuis à Trajan, que l'Empire Romain n'estoit limité que par la Justice; les mers, les fleuves, & les montagnes estant autrement de trop foibles bornes pour arrester son estenduë. Et c'est ce qui a fait écrire si hardiment à Aulu-Gelle, que le peuple de Rome n'avoit cultivé aucune vertu à l'égal de la Foi, *omnium virtutum maximè fidem coluit populus Romanus, tam privatim quàm publicè; sic clarissimos viros hostibus tradiderunt, &c.* Sans mentir, leur Histoire est pleine de beaucoup d'exemples, qui peuvent faire voir qu'ils n'ont pas toûjours manqué de respect pour une Divinité, que Caton disoit avoir eu sa place dans le Capitole auprés de Jupiter, afin de témoigner par là son importance; & que l'on sçait qui estoit sacrée mesme entre les Pirates. Mais ils XI.

Lib. ult. c. 1.

Cicer. 3. de Offic.

n'ont pû s'empeſcher de prononcer par la bouche de leurs principaux Hiſtoriens, quoiqu'avec invective contre les autres Nations, la maxime qui eſtoit en cela le fondement de toute leur Politique.

Dec. 3. lib. 8. La Foi, dit Tite-Live, ſoigneuſement gardée en des choſes de peu d'importance, ſe prepare les voies, & eſt le moien le plus propre qu'on puiſſe tenir pour tromper aprés tres-utilement aux choſes de la plus haute importance : *fraus fidem in parvis ſibi præſtruit, ut cùm operæpretium ſit cum mercede magna fallat.* Et parce qu'il me ſouvient d'avoir déja rapporté ce paſſage dans l'Opuſcule du Menſonge que vous avez veû, je m'abſtiendrai de toute autre redite, vous ſuppliant ſeulement de vous ſouvenir des tours de ſoupleſſe que j'y ai repreſentez, & que ceux dont nous parlons ont ſouvent emploiez pour interpreter à leur avantage ce qu'ils avoient frauduleuſement promis dans leurs Traittez. Vous verrez ſimplement ici les exemples que ma memoire me pourra fournir, pour prouver le peu de cas qu'ont fait les Romains de garder leur foi, autant de fois qu'il a eſté queſtion d'aggrandir leur Empire.

Laiſſons à part le meurtre de Remus; le raviſſement des Sabines; la calomnie de Tarquin contre Turnus Herdonius, dont il corrompit les ſerviteurs qui cacherent des armes parmi ſon bagage; &

Dion. Halic. l.

tout ce qui peut montrer que l'injuſtice & l'infidelité ont jetté les premiers fondemens de la Monarchie Romaine. Et parce que les Carthaginois, les Gaulois, les Macedoniens, ni les Perſes, qui nous pouvoient le mieux inſtruire là-deſſus, ne nous ont rien laiſſé par écrit ; l'Hiſtoire Punique de Philinus nous manquant, qui démentoit, dit Polybe, la Latine, & qui juſtifioit par tout le bon droit de Carthage ; contentons-nous de ce que les Romains meſmes, ou ceux qui les ont le plus favoriſez, ont eſté contraints d'avouër, & commençons par Salluſte qui a le premier rang entre eux. Dans ce peu qui nous reſte de luy, la lettre de Mithridate pour porter Arſace à prendre ſon parti n'eſt pas peu conſiderable. Il luy fait voir par une infinité d'exemples comme la ſeule ambition de dominer, jointe à une extreme avarice, donne lieu à toutes les guerres des Romains : Il luy montre par l'exemple de Perſes dernier Roy de Macedoine, comme ils ſe moquent de toute religion, & ſur tout de la foi donnée, l'aiant fait tuër endormi, à cauſe qu'ils luy avoient promis de ne luy faire aucun mal de ſon vivant, ſur ce ridicule pretexte, que le ſommeil eſt quelque choſe de moien entre la mort & la vie, *apud Samothracas Deos acceptum in fidem, callidi & repertores perfidiæ, quia pacto vitam dederant, in ſomnis occidere* : Et pour concluſion il l'aſſeu- XI.

re qu'ils ne ceſſeront jamais d'opprimer toutes les Nations, ſans leur garder aucune parole, lors qu'ils croiront pouvoir s'enrichir de leurs dépouïlles : *Romani in omnes arma habent, acerruma in eos quibus victis ſpolia maxuma ſunt, audendo, & fallendo, & bella ex bellis ſerendo.* Et certes ce Roy du Pont, auſſi bien que Porſena qui l'eſtoit de Toſcane, & tous ceux qui ont eu affaire à eux, reconnurent bien par la voie des aſſaſſins juſques où s'eſtendoit la juſtice & la fidelité Latine. Car on ne peut pas dire que cela ſe fiſt par des particuliers ſans que les Romains l'approuvaſſent, puiſque nous liſons dans Tite-Live, & dans Denis d'Halicarnaſſe, que Mutius Codrus, depuis ſurnommé Scevola, communiqua ſon aſſaſſinat devant que de le tenter à leur Senat qui le trouva bon ; & qu'au lieu d'eſtre puni à ſon retour, il en fut recompenſé. A la verité Flaminius receut du blâme, ſi nous en croions Appian Alexandrin, d'avoir fait empoiſonner Annibal par Pruſias ſans l'ordre du meſme Senat ; mais ce fut, dit-il, parce que ce General n'eſtoit plus à craindre aprés la deſtruction de Carthage ; nous apprenant ailleurs qu'il fut longtemps contraint de changer tous les jours d'habit & de perruque, paroiſſant tantoſt vieil & tantoſt jeune, non pas, comme il adjouſte, pour ſe rendre admirable, mais ſans doute pour éviter les aſſaſſins

Dion. Caſſius l. 35.

L. 2. dec. l. L. 5.

de bellis syr.

de bell. Ann.

qu'il ſçavoit luy eſtre preparez. Car tous moiens eſtoient bons & legitimes aux Romains, quand il eſtoit queſtion de ſe défaire d'un ennemi tant ſoit peu redoutable, puiſque le meſme Auteur nous aſſeure qu'ils firent aſſaſſiner Viriatus pendant qu'il dormoit, aiant corrompu ceux qui eſtoient à luy, & qui furent les executeurs d'une ſi deteſtable action. Ils ſe delivrerent de la meſme façon de Sertorius, qui ſe défioit ſi peu de Perpenna ſon meurtrier, qu'il le nommoit entre ſes heritiers par le teſtament trouvé parmi ſes papiers aprés ſa mort. Ceux qui tomboient entre leurs mains ſe pouvoient ſi peu fier aux paroles de bon traittement, que juſques aux femmes elles eſtoient contraintes de ſe faire mourir elles-meſmes, ou par le fer comme Cleopatre, ou par le poiſon comme cette deplorable Sophoniſbe. Ptolomée Roy de Cypre leur allié apprenant que par la ſeule conſideration de ſes richeſſes l'on avoit confiſqué à Rome ſon Royaume, s'empoiſonna de meſme, connoiſſant bien qu'il n'y avoit point de quartier pour luy à eſperer : & neantmoins ce fut Portius Cato, tenu pour le plus vertueux & le plus homme de bien de cette ville, qui remplit le fiſc de ſa Republique d'un treſor ſi injuſtement acquis ; ce qu'on peut voir en termes exprez dans le petit Florus qui eſt contraint de l'avouër. *Divitiarum Ptolemaï*

XI.

de bell. Hiſp.

id. l. 1. de bell. civ.

l. 3. c. 5.

tanta erat fama, nec falsò, ut victor gentium populus, & dare regna consuetus? P. Clodio Tribuno duce, socii vivîque regis confiscationem mandaverit. Et ille quidem ad rei famam veneno fata præcepit &c. Rufus Festus le confirme aussi nettement dans son Histoire abregée : *Cato Cyprias opes Romam navibus avexit : ita jus ejus insulæ avariùs magis quàm justiùs sumus adsequuti.* L'isle de Crete ou Candie n'avoit pas esté conquise un peu auparavant par un meilleur motif, *Creticum bellum*, comme porte le
l. 7. texte du mesme Florus, *si vera volumus noscere, nos fecimus solâ vincendi nobilem insulam cupiditate.* C'est estre aussi ennemi de la verité qu'ignorant de l'antiquité, dit
l. 2. Velleius Paterculus, d'imputer aux Atheniens la destruction de leur ville faite par Sylla, veu que de tout temps la foi Attique passoit parmi les Romains pour une foi inviolable, les Atheniens ne leur aiant jamais manqué de fidelité. Aussi peut-on voir dans Pausanias, dans Suidas, & dans Eustathius, comme un témoin Athenien estoit pris proverbialement pour un témoin incorruptible, à cause de cette mesme fidelité. Cesar fit une querelle d'Al-
l. 38. leman aux Allemans mesmes, par l'aveu de Dion Cassius, quand il fit sommer Arioviſtus leur Prince, & ami des Romains, de le venir trouver, se doutant bien qu'un si superbe commandement ne pouvant estre souffert par un Seigneur du courage de celuy-là, il y auroit lieu

de se brouïller & d'en venir aux mains. XI.
C'est pourquoi Suetone a remarqué dans la vie de ce premier Empereur, que Caton opina souvent dans le Senat qu'on le devoit livrer aux Allemans, comme celuy qui leur avoit injustement fait la guerre. C'estoit un sentiment d'équité qui n'avoit garde d'estre suivi, & auquel aussi Caton ne se portoit que par une animosité particuliere. Quant à nos Gaules dont enfin Cesar se rendit le maistre, si nous avions des commentaires d'Ambiorix, ou d'Induciomarus, de Vercingentorix, ou de Divitiacus, comme nous avons ceux de Cesar, il ne faut point douter que les premiers ne se trouvassent fort contraires à ceux-ci, & que la simplicité de nos vieux Gaulois ne s'y vist manifestement contrainte de ceder plutost à la finesse qu'à la valeur des Romains. Tant y a que par le propre texte de Cesar l'on pratiqua contre eux ce qui l'a souvent esté ailleurs, en les divisant, & en assistant le plus foible parti, afin de les subjuguer tous deux. Ainsi pour opprimer mieux les Carthaginois ils prirent la defense de Masiniſſa, & donnerent toûjours le tort à ceux-là dans tous les differens qu'ils avoient contre cét Africain, bien que ce fust contre toute justice. Ainsi Pompée se prevalut des animositez qu'il trouva entre Hyrcanus & Aristobulus, pour subjuguer la Judée. Et

Polyb. exc. leg. c. 118.

Ioſ. Ant. Iud l. 14. c. 8.

ainſi Pauſanias fait voir dans ſon ſeptiéme livre, comme ces meſmes Romains ſeparerent les Achaïens, auparavant unis en un corps, & ne ruïnerent les Grecs que par les querelles qu'ils exciterent artificieuſement entre eux. Depuis peu les Eſpagnols ſous François Piçarre conquirent de meſme le Perou, en ſecourant l'un des deux freres qui ſe diſputoient le
Acoſta. Royaume; comme ſous Ferdinand Cortez ils ſe rendirent maiſtres de celuy du Mexique, par l'alliance de ceux de Tlaſcala, voiſins & ennemis mortels des Mexicains. Mais quoique dans les premiers exemples il paroiſſe peu de cette fidelité Romaine tant vantée, ſi n'ont-ils rien qui luy ſoit formellement contraire comme le traittement que les Romains ont fait à ceux qui ſe ſont fiez en eux, les rendant arbitres de leurs differens. Ti-
l. 3. dec. 1. te-Live reconnoiſt que les Ariciniens & les Ardeates s'eſtant ſoûmis à leur jugement, dans la conteſtation où ils eſtoient touchant la proprieté de quelques terres, le peuple Romain par ſon arbitrage les en fruſtra tous deux, & ſe les adjugea ſi impudemment, que le Senat fit mine d'en eſtre fâché, & d'en avoir honte.
l. 1. de off. Ciceron rapporte un trait pareil de L. Fabius Labeo, lors qu'il fut pris pour arbitre entre ceux de Nole & de Naples ſur un pareil differend, attribuant aux Romains ce qui eſtoit en diſpute, bien qu'ils n'y euſſent jamais rien pretendu.

Certes ce fut une tromperie effrontée plutoſt qu'un jugement, comme l'avouë ce grand Orateur, *decipere hoc quidem non judicare eſt.* C'eſt ſans doute d'eux qu'Edoüard Premier Roy d'Angleterre avoit appris cette belle Juriſprudence, quand eſtabli juge entre Robert Bruſſe & Jean Baliol, qui ſe rapporterent à luy de leurs droits ſur l'Eſcoſſe, il ne voulut prononcer qu'en faveur de celuy qui le reconnoiſtroit pour ſuperieur; ce qui a ſervi depuis de fondement aux Anglois pour pretendre une injuſte domination ſur les Eſcoſſois. Pour revenir aux Romains, Polybe tout leur grand ami qu'il eſt, ne laiſſe pas de faire voir tant par l'exemple d'Attalus frere d'Eumenes Roy de Pergame, que par celuy des Ptolomées, comme portant toûjours les cadets contre les aiſnez, ils n'ont jamais ceſſé d'exciter de la diviſion dans toutes les familles des Rois leurs voiſins afin de les perdre. Ils arreſterent Demetrius fils du Roy de Syrie Seleucus contre toute juſtice, ne devant plus ſervir d'oſtage ſous le regne de ſon frere Antiochus; aprés la mort duquel meſme ils le retinrent encore, juſques à ce que uſant du conſeil de Polybe il ſe ſauva d'Italie, ſous le pretexte d'une chaſſe qui luy donna le moien de s'embarquer à Oſtie. Ce ne fut donc pas ſans ſujet que le Roy de Macedoine Philippe fit cette genereuſe repartie au Conſul Quintius, qu'encore

XI.

Excerpt. leg. c. 93. & c. 113.

Id c. 107. & 114.

Dec. 4. lib. 2.

qu'il ne craigniſt rien que les Dieux immortels, il s'empeſcheroit bien pourtant de ſe fier aux Romains, ou ſelon les termes de Tite-Live, *neminem equidem timeo præter Deos immortales, non omnium autem credo fidei.* Car quand ils ont parfois fait parade de juſtice & de fidelité, ça eſté & pour gagner creance comme nous l'avons déja dit, & parce qu'alors l'infidelité ne pouvoit pas leur eſtre utile. Ils ne preſenterent la liberté aux Cappadociens, l'aiant oſtée déja à tant d'autres Nations, qu'en haine de Mithridate, & pour luy faire outrage, comme il le dit luy-meſme dans Juſtin. Caton dans ce ſentiment
L. 38. c. 5. declara que les Macedoniens eſtoient libris, ne pouvant pas les aſſervir en ce temps-là; & depuis l'Empereur Hadrien diſoit avoir ſuivi ſon exemple, quand il abandonna tout ce qui eſtoit au delà du Tigris & de l'Euphrate, *Hadrianus omnia trans Euphratem ac Tigrim reliquit, exemplo, ut dicebat, Catonis, qui Macedonas liberos pronuntiavit quia teneri non poterant*, ce que
In Had Spartian n'a pû diſſimuler. Mais quand de telles conſiderations ceſſoient, & que l'occaſion ſe preſentoit de bien faire ſes affaires, les Romains ne manquoient jamais de raiſons colorées ou de pretextes pour prendre les armes, & pour opprimer les plus foibles. Comme venus d'une Louve, *Luporum animos inexplebiles ſanguinis atque imperii habuere*, s'il eſtoit permis
L. 38. c. 36 d'uſer des termes odieux de Mithridate,

qui se voient dans l'Abbreviateur de Troge Pompée. Le seul exemple de la guerre d'Esclavonie, adjousté aux précedens, le montre évidemment. Ils prirent, dit Polybe, pour un sujet specieux d'attaquer les Esclavons, l'injure faite à leurs Ambassadeurs, bien qu'en effet ce fust par maxime d'Estat, & que la veritable cause de cette expedition, vinst du dessein d'exercer leurs soldats, & d'emploier leur milice. N'estoit-ce pas avec la mesme pensée qu'ils envoierent d'autres Ambassadeurs aux Etoliens leur denoncer qu'ils cessassent d'opprimer par leurs garnisons les Acarnaniens, qui seuls autrefois n'avoient point donné de secours aux Grecs contre les Troiens auteurs de l'origine Romaine ? Cela ne se peut lire dans Justin sans avoir envie de rire.

X I.

Exc Leg. c. 125.

L. 18. c. 1.

Or ne croiez pas que je vous aie fait toutes ces remarques, pour convaincre les Romains d'une infidelité qui leur fust particuliere. Je sçai bien que toutes les Nations en ont usé, & qu'il n'y a point eu d'Estats puissans qui n'aient souvent emploié les mesmes maximes qu'eux, pour arriver à leur grandeur. Philippe pere d'Alexandre le Grand n'observa jamais aucune parole, ni aucun traitté, quand il creut que le manquement de foi luy pouvoit estre utile. Et ce Spartiate est loüé d'avoir reparti à ceux qui luy offroient telle asseurance qu'il vou-

Pausan. lib. 8.

Dio Chr. or de In-cred. droit de leur amitié, *unam esse fidem, ut si nocere velint, non possint, omnem aliam stultam esse & infirmam*, qu'en vain ils luy faisoient cette proposition, ne se pouvant confier qu'en l'estat où il les vouloit voir de ne luy pouvoir nuire. Mais je ne puis souffrir que les Romains imputent aux autres comme un grand crime, ce qu'ils ont pratiqué plus hardiment que personne; ni qu'ils fassent des proverbes de la Foi Greque, de la Punique, & de la Gauloise, injurieux à des Nations qui l'ont plus religieusement observée qu'eux selon leurs propres histoires. Horace n'a-t-il pas dit,

L. 2. Ep. 1. *Invenior Parthis mendacior*,

quoique le mensonge n'ait jamais esté si abominé, ni si severement puni qu'en Perse? Et ne peut-on pas soustenir que l'invective de Ciceron dans une de ses Oraisons contre le peu de fidelité & de religion des Gaulois, est la chose du monde la plus impudente, & la moins supportable? si l'on n'a égard à sa qualité d'Orateur, & à la necessité d'employer comme Advocat toute sorte de moiens pour M. Fonteius sa partie contre ceux de nostre Nation qui estoient ses accusateurs. Car quoique l'irreligion dont il nous charge, & l'atheïsme mesme, soient fort detestables, le parjure ou le faux serment qu'il nous impute, l'est en un sens encore davantage, puisque l'athée ne croit pas offenser Dieu

n'en reconnoissant point ; là où celuy qui prend le Ciel à témoin faussement, & le nom de Dieu en vain, se moque de l'un & de l'autre, & leur fait injure autant qu'il est en sa puissance. C'est pour cela que les Payens obligeoient sur tout les jeunes gens qui vouloient jurer par le grand Hercule, qu'on dit n'avoir jamais fait qu'un seul serment en sa vie, de sortir de la maison auparavant, afin de leur donner le temps d'examiner leur conscience, & de penser à eux sur une action si importante, qui se passoit à la veuë du Ciel *sub dio*. Si est-ce que leur Theologie profane portoit que leurs Dieux mesmes se parjuroient parfois ; mais à la verité quand ils avoient faussé leur grand serment sur le Styx, Hesiode asseure en sa Theogonie qu'ils estoient un an sans boire Nectar, ni manger Ambrosie, outre que de neuf autres années après ils n'estoient admis au Conseil public, ni aux banquets de l'Olympe. XI.

Il est constant que toutes les Religions, & par consequent toutes les Nations, ont condamné l'infidelité & le parjure ; quoiqu'on puisse dire d'ailleurs qu'il n'y eut jamais de Souveraineté, soit Populaire, soit Aristocratique, soit Monarchique, qui ne se soit souvent éloignée des loix de la probité & de la sincerité, quand il a esté question de l'interest d'Estat, de sa conservation, ou de son accroissement. L'on peut mesme

ſouſtenir que comme la domination Romaine a eſté la plus eſtenduë de toutes celles qui ſont venuës à noſtre connoiſſance, auſſi n'y en a-t-il point eu qui ſe ſoit donné plus de licence qu'elle pour ce regard, par l'oppreſſion injuſte de tous ſes voiſins ; de meſme qu'on peut aſſeurer que le plus gros Brochet eſt ſans doute celuy qui a le plus devoré de menus poiſſons. Les Romains non plus que les Spartiates ne reconnoiſſoient rien injuſte de ce qui eſtoit utile à leur aggrandiſſement. Les obligations qu'ils avoient à Maſiniſſa Roy de Numidie, auteur de la défaite d'Annibal, de la priſe de Syphax, & de la deſtruction de Carthage, ne les empécha pas de faire une guerre ſi mortelle à ſon petit fils, que la memoire de l'aieul ne put jamais obtenir d'eux la grace d'exempter celuy-ci d'eſtre traiſné en priſon, & mené honteuſement en triomphe. Quiconque eſtoit foible auprés d'eux, toſt ou tard avoit tort s'il ne ſe ſoûmettoit à leur puiſſance, comme ſix Rois le firent en leur donnant leurs Eſtats qu'ils ne pouvoient garder. Et ils diſoient que le meilleur de tous les augures eſtoit de combattre pour ſon païs, de meſme qu'ils tenoient que tout ce qui ſe faiſoit contre la Republique, ſe faiſoit contre les auſpices, ſelon le mot de Fabius Maximus dans Ciceron. Mais que leur peut-on imputer là-deſſus qui ne leur ſoit

Plutar. in Ageſil. & Pauſanias. lib. 4.

Lib. de ſenect.

soit presque commun avec tout ce qu'il y a eu de Souverains dans le monde. La grandeur d'un Prince, à le bien prendre, qu'est-ce autre chose que la ruine ou la diminution de ceux qui le confinent? Et sa force peut-elle estre compriſe autrement que par la foiblesse des autres? En verité de mesme qu'on ne reproche point à un Aigle ou à un Lion leurs rapines, ni cette fierté qu'ils exercent sur toute sorte de proie; les conquestes des plus puissans Monarques, ni celles des autres Estats, ne les ont jamais diffamez, humainement parlant, & leurs plus injustes invasions ont toûjours servi de matiere à leur renommée aussi bien qu'à leurs victoires. Et puis ne tient-on pas qu'une usurpation se convertit aisément en juste proprieté, par l'agréement des peuples qui ne manque gueres; comme une femme ravie devient legitime par son consentement posterieur? C'est ce qui a fait prononcer à Saint Augustin ce mot hardi, *remotâ justitiâ quid sunt regna, nisi magna latrocinia; quia & ipsa latrocinia quid sunt nisi parva regna?* Cependant n'est-ce pas chercher dans le Christianisme mesme une Republique de Platon, que d'y vouloir trouver des Souverainetez qui ne se laissent jamais aller aux maximes d'Estat que pratiquoient les Romains, & avant eux les Grecs, les Perses, & les Macedoniens. Les plus religieuses sont celles qui font mine de haïr le parjure, & l'in-

XI.

Lib. 4. de Civ. Dei cap. 4.

fidelité, quoiqu'elles soient bien aises d'en profiter. Elles sont toutes comme les Lacedemoniens, qui condamnerent bien leur Capitaine Phebidas d'avoir occupé la forteresse Cadmée contre le traitté qu'ils avoient fait avec les Thebains, mais qui la retinrent neantmoins sans la vouloir rendre. Les Romains dirent aux assassins de Viriatus qui demandoient leur recompense promise, qu'ils haïssoient trop les traistres pour leur rien donner, jouïssant cependant du fruit de la trahison. Ils tuërent presque toute la garnison des Brutiens qui leur livra Tarente, pour faire paroistre la mesme aversion selon qu'on le peut voir dans Tite-Live, *ad proditionis famam, ut vi potiùs atque armis captum Tarentum videretur, extinguendam.* Et nostre grand Clovis paia en cuivre doré ceux qui luy livrerent Ragnacaire Roy de Cambrai, leur protestant quand ils se plaignirent du faux aloi, qu'il les obligeoit fort de les laisser vivre aprés une si vilaine action, dont pourtant il estoit bien aise de recueillir le profit. Vous sçavez bien qu'il seroit aisé de joindre assez d'autres exemples à ceux-ci, mais il s'en pourroit trouver d'odieux; & puisque je vous ai suffisamment prouvé, ce me semble, que les Romains ont eu tort de s'attribuer, en diffamant les autres Nations, une fidelité & une prud'hommie qu'ils n'ont point euë, j'aime mieux

Dec. 3. l. 7

Greg. Turon. lib. 2. cap. 42.

finir ici par la raillerie de Renier, XI.

Les Grands, les Vignes, les Amans,
Trompent toûjours de leurs ſermens.

Souvenez-vous auſſi de ce que maintenoit Pilus dans les livres de la Republique de Ciceron, qu'elle ne pouvoit eſtre bien regie ſans beaucoup d'injuſtice; ce que juſtifie le mot commun, *ſummum jus ſæpe ſumma injuria.* Et voiez un endroit ſingulier pour ceci dans le ſecond livre de Denis d'Halicarnaſſe, où il ſe plaint de ce que les Romains n'avoient nul égard à la conſecration des Dieux Terminaux faite par Numa, nonobſtant laquelle ils ne pouvoient mettre de bornes ni de termes à leur domination. Si ne fut-elle jamais ſi eſtenduë qu'ils ſe le ſont imaginé, ſe nommant les Seigneurs de toute la terre, dont ils n'ont jamais poſſedé la trentiéme partie au compte de Bodin.

D. Aug. 2 de civ. Dei. cap. 21.

Orbem jam totum victor Romanus habebat. dit le Satyrique: ce qu'il faut conjoindre aux termes altiers dont Ciceron abuſe dans ſa troiſiéme Catilinaire, où il ſouſtient que le Ciel ſeul donne des limites à l'Empire Romain, *fines imperii veſtri, Quirites, non terræ ſed cœli regionibus terminantur.* C'eſt eſtre grand Orateur & tres-mauvais Geographe.

L. 1. Rei publ.

DE LA MALADIE DV ROY

LETTRE XCVI.

MONSIEUR,

En me demandant des nouvelles du rétabliſſement de la ſanté du Roy, vous me voulez engager dans des queſtions Galeniques où je ne deſire point entrer; me contentant de vous dire que tout ce qui s'écrit au deſavantage de la Medecine par ceux qui ont pris à tâche de la décrier, ſe refute, ou du moins eſt fort balancé par une infinité d'éloges que d'autres luy donnent. Car vous pouvez vous ſouvenir comme cét Orateur Romain la prefere à toutes les autres applications de noſtre eſprit, qui ne ſont ni ſi generalement neceſſaires, ni ſi abſolument utiles comme elle. *Sit Philoſophia res ſumma, ad paucos pertinet. Sit eloquentia res admirabilis, non pluribus prodeſt, quàm nocet. Sola eſt Medicina, quâ opus eſt omnibus.* Et pour le regard du paſſage de Pline dont vous parlez, qui ſemble aſſeurer que les Romains furent ſix cens ans depuis la fondation de leur ville ſans ſe ſervir de Medecins, il peut eſtre maintenu faux par ce que témoigne Denis d'Halicarnaſſe d'une peſte arrivée à Rome trois cens ans ſeulement aprés que Romulus l'eut fondée, qui fut ſi grande que tous les eſclaves, & bien la moitié des citoiens y moururent, les Me-

Quintil. decl. 16.

l. 20. c. 9.

l. 20. hiſt.

decins ni les amis ſecourables, ne pou- XI.
vant ſuffire à l'aſſiſtance de tant de malades, *nec medicis ſufficientibus, nec domeſticorum atque amicorum miniſteriis.* La ville de Rome n'eſtoit donc pas ſans Medecins dés ce temps-là.

Mais défaites-vous de la mauvaiſe opinion que vous avez priſe de l'air de Fontaine-bleau, qui n'a rien de malfaiſant comme vous le préſuppoſez, ſur tout en cette ſaiſon de l'Automne & aprés les grandes chaleurs, ſes ſablons, ni ſes rochers ne pouvant pas le gaſter par de mauvaiſes exhalaiſons, non plus que ſes eaux tres-pures par de dangereuſes vapeurs. La malignité de ſes brouïllars eſt une choſe tout-à-fait imaginaire. Je ſuis meſme de l'opinion du Pere Mathurin qui nous a donné l'hiſtoire de cette Roiale maiſon; que le chaud de l'Eſté y eſt ſi agreablement temperé par la fraiſcheur de tant de fontaines, & par le couvert de tant d'arbres, qu'on ne peut alors élire une demeure ou plus ſaine, ou plus plaiſante. Et certes Apollon qui eſt le Soleil, & ſon fils Eſculape qui eſt l'Air, ſi nous en croions un certain Sidonien dans Pauſanias, favoriſant ce lieu comme ils font, il ne ſçauroit eſtre mal ſain comme vous vous l'eſtes figuré, puiſque ce ſont les Dieux de la Medecine, c'eſt à dire les auteurs principaux de noſtre ſanté, quand ils ſont tels que nous venons de le préſuppoſer.

Vous estes d'opinion qu'on ne devroit paier les Medecins qu'aprés leurs cures, & selon qu'elles leurs auroient bien succedé; afin de les rendre plus soigneux par là, & plus attentifs à la gueriſon de leurs malades. De verité Belon a écrit que cela ſe pratiquoit de ſon temps en Syrie, où les Medecins fourniſſoient de plus les drogues neceſſaires, bien qu'ils n'en fuſſent paiez qu'aprés avoir ſurmonté l'infirmité de leurs patiens. Cretophle Borri, ſi l'on peut citer cét Auteur nonobſtant ſes impoſtures, a dit le meſme de la Cochinchine. Et le Pere Alexandre de Rhodes nous le vient de confirmer, adjouſtant qu'au meſme lieu un jeune homme eſt plus haut taxé pour ſa gueriſon, qu'un vieillard, parce que le premier ſe doit ſervir plus long-temps de ſa ſanté que l'autre. Mais prenez garde ſi ce procedé eſt accompagné d'aſſez de juſtice pour eſtre imité, & ſi l'équité peut ſouffrir qu'un homme donne ſon temps, ſes ſoins, & ſa peine, non ſeulement ſans ſalaire, mais meſme avec la perte de ſon bien. Conſiderez d'ailleurs les inconveniens d'une telle couſtume. Qui ſera le Medecin qui voudra s'ingérer dans une entrepriſe qu'il ne croira pas luy devoir reüſſir? ou s'il y eſt contraint par les loix du païs, & de ſa profeſſion, qui ne hazarde tout pour ſortir promptement d'une affaire ſi ruineuſe que luy paroiſt la cure d'une longue ma-

l. 2. relat. c. 91.

2. par. de ſes voiag. c. 31.

ladie, dont le mauvais ſuccés luy doit XI.
eſtre tellement préjudiciable ? Certainement il y a quelque choſe de dur, & de perilleux, dans une telle pratique.

Le témoignage du P. de Rhodes me remet en memoire ce que j'ai fort conſideré dans ſa Relation touchant le pouls des malades, & quelques autres particularitez qui s'obſervent par les Medecins de cette meſme Province ou Roiaume de Cochinchine. Il remarque qu'ils ſont & Medecins & Apothicaires, comme ils eſtoient autrefois par tout, & que leurs medecines ne ſont ni ſi cheres, ni ſi fâcheuſes à prendre que les noſtres. Il aſſeure qu'ils ne purgent point aux fiévres intermittentes, ſe contentant de donner des medicamens qui corrigent le temperament des humeurs ſans évacuation extraordinaire. Il dit que de certaines familles ſont en poſſeſſion d'enſeigner cét art de pere en fils, aiant des livres ſecrets pour cela, qu'ils conſervent fort ſoigneuſement ſans les communiquer. Et il nous apprend qu'ils diviſent le pouls en trois parties, dont la premiere répond à la teſte, la ſeconde à l'eſtomach, & la troiſiéme au ventre, touchant pour cela toûjours avec trois doigts ce meſme pouls. Nos livres vous pouvoient avoir enſeigné qu'on a diſtingué parmi nous vingt eſpeces de pouls ſimples, qui ſe peuvent meſler les uns avec les autres ; & beaucoup d'autres choſes

dont l'Echole s'entretient ſur ce ſujet. Mais peut-eſtre n'aviez-vous jamais ouï parler de cette diviſion ternaire, pratiquée avec trois doigts pour prendre indication de ces trois parties du corps humain ; laquelle à la verité je ne voudrois pas vous cautionner pour irreprochable anatomiquement parlant. Tant y a que Herrera avec aſſez d'autres confirment preſque tout cela en parlant de la Medecine des Chinois. Il dit que ceux qui l'exercent parmi eux ne conſiderent gueres les excremens des malades, s'arreſtant au mouvement du pouls, dont ils reconnoiſſent ſoixante & dix agitations differentes ; qu'ils le taſtent en pluſieurs endroits ; & que ſaignant fort peu, leurs drogues & breuvages ſont quaſi toûjours pour exciter la ſueur, parce qu'ils n'emploient les remedes purgatifs qu'à l'extremité. Joignez à cela ce que j'ai leû dans la ſeconde partie de l'Hiſtoire des Incas, qu'au Perou au lieu d'obſerver le pouls au poignet, ils le taſtoient au haut du nez aſſez prés des ſourcils, comme ils le pratiquerent ſur leur Roy Atahuallpa quand il fut malade. Je ſçai bien que cela choque fort Hippocrate & Galien ; mais ſi la pratique en eſt veritable & heureuſe, pourquoi reglerons-nous le ſens des autres par le noſtre, & leurs connoiſſances par celles que nous avons priſes juſques ici ? Il eſt conſtant que le Lechin Baſſi, ou premier Medecin du Grand

Grand Seigneur, n'examine jamais le pouls des Sultanes, qu'elles n'aient le visage couvert, & le bras envelopé d'un crespe delié : Qui est le Medecin qui voudroit parmi nous pratiquer une si scrupuleuse ceremonie ? Et qui pourroit se vanter d'avoir assez de discernement pour y bien reüssir en s'y soûmettant ? Il ne faut point douter qu'on n'ait esté autrefois plus exact que l'on n'est à observer le battement des arteres, puisque Pline nous a laissé par écrit qu'Herophile fut si curieux & si admirable en ce point, qu'on n'abandonna sa doctrine qu'à cause de sa trop grande subtilité. Mais pour revenir au P. de Rhodes, il adjouste que ces Medecins Orientaux n'auroient nul credit, si d'abord sur ce mouvement du pouls ils ne devinoient d'eux mesmes tous les accidens survenus au malade, ce qu'il ressent pour lors, & ce qui luy doit arriver ensuite. XI.

l. 11. c. 37.

Quæ sint, quæ fuerint, quæ mox ventura sequentur, Virg. 4. Georg.

pour nous servir ici de ce vers comme a fait Macrobe en semblable occasion, expliquant les termes d'Hippocrate qui exige de son Medecin cette espece de divination. Avoüons que cela supposé pour constant, nostre Medecine est fort éloignée de la perfection de celle du Levant.

l. 1. Saturn. l. 20.

N'est-ce point que dans cette profession, de mesme qu'en la plûpart des au-

tres, l'opinion de tout ſçavoir fait que nous ne ſçavons pas aſſez, parce que préſumant que nous n'ignorons rien quand nous ſommes arrivez à la connoiſſance de nos peres, nous ne cherchons plus au delà, comme ſi la Nature avoit les meſmes bornes que nous donnons à noſtre eſprit, & comme ſi l'action de celuy-ci contrainte & limitée de la ſorte, terminoit tous les effets de cette meſme Nature. Voilà ce qui expoſe la Medecine, *quæ una Artium Imperatoribus quoque imperat*, aux atteintes de ceux qui ont voulu déclamer contre elle. Pline aprés l'avoir ſi haut élevée par ce bel éloge, reproche ailleurs à ſes profeſſeurs qu'ils ſe jouënt impudemment de nos vies dont ils trafiquent, *animâſque noſtras negotiantur*; ceux d'entre eux qui parlent le mieux, le plus commodément, ou le plus agreablement, ſe rendant auſſi-toſt les arbitres de nos Deſtinées, *ut quiſque inter iſtos loquendo polleat, imperatorem illicò vitæ noſtræ necisque fieri*. Ce n'eſt pas neantmoins qu'ils n'exerçaſſent de ſon temps leur meſtier en Grec, comme aujourd'huy parmi nous en Latin, & meſme en Arabe dans leurs ordonnances, *autoritas*, dit-il, *non eſt aliter quàm Græcè rem tractantibus*; les malades du corps aiant pour la plûpart cette infirmité ſpirituelle, de ſe promettre davantage des choſes qu'ils n'entendent pas, *minùs credunt quæ ad ſalutem ſuam pertinent, ſi intelligunt*. Enfin il

l. 24. c. 1. & l. 29. c. 1.

leur impute qu'ils font tout leur apprentiſſage à nos dépens, *diſcunt periculis noſtris, & experimenta per mortes agunt*; ce qui doit paſſer pour de pures invectives contre une ſcience qui prend ſon origine du Ciel dans la Sainte Ecriture, & dont les profeſſeurs doivent eſtre honorez par des preceptes pris du meſme lieu. Mais il ſeroit à ſouhaitter, ſi je ne me trompe, qu'ils ne ſe preſcriviſſent pas des termes, ſoit dans leur theorie, ſoit dans leur pratique ordinaire, ſi peu analogues à la Nature, je veux dire qui n'ont pas aſſez de rapport à tous ſes effets. Ils ne ſe verroient pas reduits, comme ils ſont ſouvent, à la neceſſité d'accuſer nos Deſtinées, & de prendre le Ciel à garand du mauvais ſuccés de leurs cures; ce que Quintilien appelle fort bien, *anguſtias ſive artis ſive mentis humanæ, ad invidiam referre Fatorum.* Et neantmoins il n'y a rien de plus préjudiciable à leur profeſſion, qui devient de nulle conſideration par là, comme ne donnant que de vaines eſperances, ſelon l'induction de ce meſme Orateur, *Fato vivimus, languemus, convaleſcimus, morimur. Medicina quid præſtas, niſi ut juxta te nemo deſperet?* XI. *declam. 8.*

Pour en parler franchement la plûpart d'eux promettent trop, & tiennent trop peu. Car ſi la Medecine n'eſt rien ſelon Platon & Galien meſme, qu'un art de conjecture, στοχαστικὴ τέχνη & ſi cette conjecture ne peut eſtre priſe pour au-

tre choſe, que pour une connoiſſance imparfaite, & moienne entre le ſçavoir & l'ignorer; pourquoi ne temperent-ils pas tous leurs dogmes d'un grain de Sceptique, & pourquoi ne ſubſtituent-ils pas des doutes ingenus & raiſonnables, en la place de tant d'aſſertions trompeuſes, & de tant d'axiomes conteſtez dans leurs propres Echoles. Quant à moi je penſe que l'Epoche y peut eſtre admiſe ſans leur faire de préjudice; & l'eſtime que je fais de la modeſte retenuë de cette ſecte me fait croire aiſément, que le Medecin Uranius Ephectique ou Pyrrhonien comme le décrit Agathias, n'eſtoit point ſi ignorant qu'il le repreſente, veu ſur tout le grand eſtat que fit de luy Coſroës Roy de Perſe, qui ne manquoit pas vrai-ſemblablement d'excellens Medecins. L'on pourroit donc ſoupçonner que ceux de ſon meſtier le décrierent, comme il arrive toûjours quand quelqu'un ſe ſepare d'une cabale puiſſante. Enfin je vous puis dire confidemment que la ſuſpenſion d'eſprit dont je ne m'écarte que mal volontiers, ne m'a pas eſté tout-à-fait inutile dans la conduite de ce peu que j'ai de ſanté.

l. 2. hiſt

Ovid. 1. de Ponto el. 4.

Nec loquor hæc quia ſit major prudentia nobis.
Sed ſum quàm medico notior ipſe mihi.

Je laiſſe ce propos ſujet à diverſes reparties, pour reprendre celuy de la gueriſon du Roy dont vous deſirez eſtre in-

formé. Il recueillera du moins cét avantage de sa maladie, que la santé ne luy sera plus un bien inconnu, & presque insipide, comme il est à ceux qui ne l'ont jamais perdu. De plus vous sçavez que comme le déreglement d'une horloge n'est pas moins selon nature, que sa justesse & son bien-aller; les maladies ne sont pas moins physiques non plus, ni moins du cours ordinaire de cette mesme nature, que nos meilleures & plus robustes dispositions. Je vous parlerois du profit spirituel qui se tire parfois des infirmitez corporelles : *Nuper me cujusdam amici languor admonuit*, dit Pline le Jeune dans une de ses epistres, *optimos esse nos dum infirmi sumus* : Mais sa Majesté a toûjours l'ame dans une si parfaite assiette, qu'on feroit faute de luy en souhaitter la continuation par des voies si perilleuses. Ce qu'elle pourra remarquer dans le restablissement de sa bonne disposition, c'est qu'elle n'est pas moins necessaire à gouster toutes les autres satisfactions de la vie, comme dans un port asseuré; que la tranquillité de l'air, & la bonace des mers, à la naissance des Alcions. Vous n'ignorez pas que Plutarque, qui est un bon plege, s'est servi de cette comparaison.

XI.

Arist. 5. phys. 6. uls.

l. 7. ep. 26.

l. de sanit. tuen.

DE LA MORT DES *Amis.*

LETTRE XCVII.

MONSIEUR,

Je vous ai autrefois écrit la mort du P. Baranzan, de M. de Chantecler, du P. Merſenne, de Meſſieurs Feramus, Naudé, Guyet, & quelques autres amis, ſi nous en avons eu d'auſſi intimes que ceux-ci; je vous annonce celle de M. Gaſſendi, qui vous touchera ſans doute autant que ſon merite eſtoit grand, & que vos inclinations ont toûjours eu de rapport aux ſiennes. Il n'y a rien de plus fondé dans la Phyſique que d'aimer ce qui nous reſſemble, parce que c'eſt en quelque façon s'aimer ſoi-meſme, ce qui eſt auſſi naturel que la haine des contraires. La ſympathie de Pythias avec Damon, de Scipion avec Lelius, part du meſme principe qui met cette grande averſion entre Therſite & Ulyſſe ou Achille, dont Homere a fait la plus grande diffamation du premier. Quand je me repreſente l'étroite union de vos vies, & que, pour parler comme Pindare, Orion n'eſt pas plus inſeparable des Pleïades, que vous l'eſtiez de ce cher ami, autant de fois que la fortune vous reüniſſoit tous deux

Nem. O. de 2.

en meſme lieu, je conçois aiſément l'extréme déplaiſir que vous recevrez de ſa perte. Les langueurs neantmoins où je l'aï veû autant que la ſuite de la Cour me l'a pû permettre, & les infirmitez de ſon arriere-ſaiſon, vous doivent faire croire comme à moi, que le Ciel ne luy a pas tant oſté la vie pour le priver d'un bien, qu'il luy a donné la mort pour le gratifier de ce qui luy eſtoit le plus neceſſaire. Ne penſez pas que je me veüille jetter par-là dans ce lieu commun, que la mort eſt préferable à la vie, comme Midas l'apprit du bon homme Silene; ni que je pretende vous juſtifier par-là un ſentiment tiré de Dion Chryſoſtome, que les plus ſages des hommes furent ceux qui naſquirent en Colchos des dents de ce fameux Dragon, parce qu'ils s'entretuerent tous le meſme jour de leur production. Mon intention eſt de vous dire ſimplement, qu'eu égard au point fâcheux où la mauvaiſe conſtitution de celuy dont je vous parle l'avoit reduit, nous ne ſçaurions regreter ſa perte, ſans envier en quelque façon ſa felicité. S'affliger en ſemblable rencontre du trépas d'un ami, c'eſt eſtre auſſi injuſte & ridicule que ceux qui ſe plaignent de la chûte des feuïlles d'Automne, à cauſe qu'elles leur ont eſté agreables l'Eſté. *Quid lucidius Sole? & hic deficiet*, dit Salomon dans ſon Eccleſiaſtique: Cependant noſtre Eſtre bien conſideré n'eſt rien, & celuy

XI.

Orat. 23.

de ce bel aſtre ſemble regarder l'Eternité. Mais comme il n'y a point de termes aſſez chetifs pour exprimer le neant de la vie, je n'en trouve point d'aſſez relevez pour vous faire entendre avec combien de fermeté ce grand homme l'a quittée, ce que je ſçai bien que vous apprendrez fort volontiers. *Puſilla res eſt hominis anima, ſed ingens res eſt contemptus animæ* : c'eſt peu de choſe à la verité de perdre la vie qui n'eſt rien, mais c'eſt beaucoup pourtant, veu noſtre foibleſſe ordinaire, de la perdre avec tant de reſolution.

Sen. qu. nat. l. 6 c. ult.

Permettez-moi de vous dire maintenant que s'il y avoit lieu de contrôller nos Deſtinées, eſtant plus avancé dans l'âge que n'eſtoit celuy qui nous vient de laiſſer, j'aurois apparemment plus de ſujet que vous d'accuſer le Sort, qui me reſerve, vraiſemblablement comme le plus coupable, à eſtre executé ſelon la rigueur des loix le dernier. Bon Dieu à combien de diſgraces eſt ſujette une vie qui s'avance inſenſiblement juſques dans la caducité !

Laberius *Hui quam multa pœnitenda incurrunt viventi diu* !

Mais acquieſçons doucement aux ordonnances du Ciel, & conſiderons vous & moi dans ce rencontre, que nous ferions tort à noſtre ami de le plaindre comme l'on fait ceux qui deſcendent tout entiers dans le ſepulcre, & qui ne laiſſent

autre chose d'eux que les os & la cendre XI.
de leurs cadavres. Certainement son nom si celebre, ses ouvrages consacrez à l'immortalité, & sa renommée si glorieuse, demandent que nous le traittions d'une autre façon. Je vous veux dire au sujet de ses excellentes compositions une chose, qui pour me toucher seul, ne laissera pas de faire connoistre son équanimité par tout. Vous n'ignorez pas qu'il m'a voulu nommer en divers lieux de ses écrits, & vous pouvez vous souvenir que dans son commentaire sur le dixiéme livre de Diogenes Laërtius, qui contient la vie d'Epicure, il combat la doctrine de ce Philosophe touchant la mortalité de l'ame humaine, comme il fait toûjours ce qui est contraire aux bonnes mœurs & à la Religion. Là il parle dans la page 557. de huit raisons qui se peuvent tirer des livres de Platon en faveur de la bonne opinion, & de trente-trois que j'ai reduites en forme de Syllogismes dans mon Traitté de l'Immortalité de l'ame. Mais parce qu'au lieu de trente-trois il ne m'en attribuë par inadvertance que vingt-trois, je luy dis un jour en riant qu'il m'avoit soustrait dix argumens dont j'avois grand sujet de me plaindre. Il n'estoit pas ennemi des railleries, & il receut tres-bien le reproche que je luy faisois dans cette figure; mais il m'asseura neantmoins fort serieusement qu'à la premiere occasion, ou dans

une reimpreſſion de ſon livre, s'il s'en faiſoit, il ne manqueroit pas de corriger cét endroit, me priant d'excuſer ſa beveuë. En verité la bonté de ſon naturel & l'innocence de ſes mœurs ne ſont pas exprimables, & nous n'en ſçaurions conſerver un trop tendre ni trop exact ſouvenir.

La couſtume de la plûpart des peuples d'Amerique eſt d'enterrer avec leurs morts tout ce qui leur appartenoit, non pas, comme quelques-uns l'ont écrit, à deſſein qu'ils s'en ſervent en l'autre monde, mais afin qu'il ne reſte rien d'eux qui puiſſe donner la moindre penſée aux vivans de la perte qu'ils ont faite. Il n'eſt pas meſme permis de nommer un defunct parmi les Sauvages de noſtre nouvelle France, qui prennent à injure qu'on les faſſe par là ſouvenir de leur diſgrace, & qu'on renouvelle par ce moien leur douleur, accuſant ceux qui le font, ſelon leurs termes ordinaires, de n'avoir point d'eſprit. Si le leur neantmoins avoit quelque teinture de la bonne Morale, ils ſçauroient qu'on peut s'entretenir agreablement ſur le ſujet des amis qui ne ſont plus, qu'il n'y a rien de plus doux que de ſe repreſenter leur converſation, & que pour noſtre propre ſatisfaction nous devons les enſevelir, s'il faut ainſi dire, dans noſtre memoire. L'abſence qui ſepare ceux qui vivent de ceux qui ne vivent plus, n'a rien de pe-

nible, comparée aux joies qui resultent d'un si charmant souvenir, outre qu'elle est pour un si petit espace de temps, qu'elle ne merite presque pas d'estre considerée. Les jeux funebres des anciens ne furent-ils pas instituez là-dessus? puisque les Isthmiques, les Olympiques, les Neméens, & les Pythiques, ne se celebroient qu'en commemoration des hommes de vertu, dont la fin estoit honorée par de telles réjouïssances. En effet le tombeau est celuy qui nous met à couvert de toutes les disgraces de la vie; *inexpugnabilis arx sepulcrum est*; & pourquoi s'affliger de voir un ami dans un lieu de si grand repos? Si les larmes accompagnent parfois les obseques de son corps, les contentemens dont nous croions que jouït son ame glorieuse nous obligent ensuite à la joie. Mais c'est en dire trop à un homme comme vous, qui connoist mieux que personne les remedes propres à toutes les indispositions de l'esprit. Un Rheteur de Corinthe y afficha autrefois qu'il distribuoit des medecines verbales contre toute sorte d'afflictions. Vous n'avez pas sa vanité, mais je suis asseuré que vous feriez mieux que luy ce qu'il promettoit. XI.

Bas. præf. Bo. l. 2. c. 6. ex Clem. Alex.

Plutarq. de 10. Rhet.

Je veux adjouster ici un petit apostile, touchant ce plaisant personnage qui taxe de Pedanterie ceux qui examinent les choses academiquement, ou sans rien decider, ce qu'il appelle n'estre ni dehors

ni dedans ; & qui a creu dire une grande injure de nommer un homme docte ignorant. Vous avez raiſon de ſouſtenir qu'il connoïſt mal le charactere du Pedant, peut-eſtre parce qu'il ne ſe connoiſt pas luy-meſme, comme eſtant une choſe trop difficile. Il eſt certain que celuy qui merite ce titre, fait profeſſion de ne douter de rien, & aſſeure toutes choſes voulant eſtre creû, parce que aiant accouſtumé de parler, ſoit à des enfans, ſoit à des perſonnes idiotes ou peu éclairées, il n'a jamais receu de contradiction. Mais il me ſemble que vous avez pris avec un peu trop de chaleur & de dépit ſon impertinence, qui ne peut faire tant de tort à perſonne qu'à luy-meſme. A la verité ſans s'eſtre beaucoup chargé de Latin, comme vous dites, Montagne & Charon le devoient avoir mieux inſtruit. Car pour les livres du Cardinal Cuſa de la docte ignorance, apparemment il n'en a jamais ouï parler. Ils luy euſſent appris que la ſcience humaine ne s'éleve jamais plus haut, que quand elle donne juſques à la connoiſſance de ſes doutes par les raiſons qu'elle a de douter. Tant y a qu'à ſon compte Socrate devoit eſtre un franc Pedant, avec ſon Genie negatif & prohibitif ſeulement, dont ſes diſciples ont tant écrit, puiſqu'il n'aſſeuroit jamais rien, formant ſeulement des doutes ingenieux ſur tout ce que

les Dogmatiques de ſon temps avan- XI.
çoient avec le plus de reſolution. Cette grande injure de Pedant regardoit fort encore ce pere commun de tous les Philoſophes, autant de fois qu'il proferoit ſon mot ordinaire, *hoc unum ſcio, quod nihil ſcio.* Moquez-vous ſans vous fâcher de ſemblables baſſeſſes d'eſprit; & ſi une loüable pieté vous fait pardonner aux plus coupables, *quia neſciunt quid faciunt*, uſez d'une indulgence plus aiſée envers ceux qui ne ſçavent ce qu'ils diſent. Quelle apparence y a-t-il d'examiner à la rigueur un ouvrage où l'Auteur aiant emploié tous ſes bons mots, à peine en trouvera-t-on une douzaine aſſez paſſables pour devoir eſtre un peu conſiderez,

Apparent rari nantes in gurgite vaſto.

Sans mentir c'eſt une choſe eſtrange, que des perſonnes de ſon talent, connu par les maximes qu'il veut faire paſſer pour bonnes, aiment mieux dire des bagatelles de leur crû, que de bonnes choſes aprés d'autres.

DE LA SOUVENANCE

LETTRE XCVIII.

MONSIEUR,

Nous apprenons de Seneque qu'Epicure se plaignoit hautement de l'ingratitude de ceux qui ne repassoient jamais dans leur memoire les plaisirs dont ils avoient autrefois joui, ce qu'ils devroient faire non seulement par reconnoissance d'une faveur receuë, mais encore pour en recueillir une nouvelle & tres-solide volupté. Car selon ce Grec l'attente des contentemens futurs donne trop d'inquietude, à cause de leur incertitude; & l'impatience de les voir arriver travaille souvent plus l'esprit, que leur possession ne le contente. Quand ils sont presens, outre qu'ils passent comme un éclair, & que le sentiment n'en peut estre que momentanée, puisque le temps qu'on nomme present, ne peut estre conceu que comme un instant; on ne sçauroit nier encore que leur jouïssance ne soit toûjours accompagnée de quelque dégoust, & qu'il ne sorte alors comme du milieu de la volupté je ne sçai quelle espece de douleur qui en est inseparable;

Lucret. —— *medio de fonte lepôrum*
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat.

Il concluoit de là qu'il n'y a que le sou-

venir des joies passées d'où nous aions le moien de tirer une entiere & veritable satisfaction, rien ne s'y pouvant plus opposer, puisqu'elle dépend absolument de nous, & que la Fortune mesme avec sa toute-puissance est incapable de la destruire. En effet cette aveugle Déesse nous oste parfois de la main ce que nous tenions le plus asseuré, & le plus affranchi de sa jurisdiction ; XI.

Multa cadunt inter calicem supremâque labra. Horat.

Et c'est pour cela qu'un de ces illustres Goulus ou Parasites disoit autrefois, qu'il ne connoissoit point d'autre souverain bien, que celuy d'avoir dans la bouche quelque friand morceau, parce qu'il ne croioit pas qu'on peust le luy oster, ni que rien le deust empescher de l'avaler. Athenée.

Tout cela rend la pensée d'Epicure fort soustenable, à l'égard des plaisirs qu'on est capable non seulement de renouveller, mais aussi de purifier, & peut-estre d'augmenter, par cette action de nostre ame qui nous represente les choses passées hors de tout trouble, & plus parfaites que nous ne les avons autrefois ressenties. Je croi pourtant qu'on pourroit porter encore plus loin la plainte de ce grand partisan de la volupté ; puisque ce n'est pas en consideration des seuls contentemens receus, que la memoire nous rend le bon office dont nous venons de parler;

& qu'à mon ſens nous luy ſommes beaucoup plus redevables de faire changer de nature aux ennuis que nous avons ſoufferts, par un ſouvenir qui du moins nous chatouïlle s'il ne nous oblige davantage, aprés en avoir oſté tout ce qu'ils ont eu autrefois de piquant. Car il n'eſt pas plus naturel à l'Abeille de convertir en douceur l'amertume du Thim, ni au feu de changer les cailloux en cryſtal de Muran, & en pierres precieuſes, qu'à noſtre reminiſcence, ſi l'on peut uſer de ce mot, de rendre nos plus grandes adverſitez agreables, par cette operation merveilleuſe que nous éprouvons tous les jours. Auſſi eſt-ce des travaux endurez, & des ſouffrances, qui nous ont le plus affligez, que le Poëte a ſi hardiment prononcé,

Virg. Æn. *olim meminiſſe juvabit.*

Plus j'avance dans l'âge, plus je trouve de realité dans cette doctrine: Et jamais je n'ai tant ſouhaitté la memoire d'un Juriſconſulte, ou d'un Heros de Roman, qu'aujourd'huy que par le frequent uſage d'une reveuë generale de tout ce qui m'eſt arrivé depuis tant d'années, je me donne mille ſatisfactions inconcevables à l'égard de tous les accidens de ma vie de quelque nature qu'ils ſoient. Je ſçai bien qu'il y a des perſonnes qui en uſent tout autrement, & qui ne font jamais de reflexion ſur leurs actions precedentes, que pour ſe contriſter ſi elles ont eu quelque

que mauvais ſuccés. C'eſt ce qui fit di- XI.
re à un ancien qui eſtoit de cette malheureuſe humeur, qu'il mettoit ſa memoire entre les plus grands maux de ſa vie. Mais ce ſentiment, qui eſt le plus ordinaire parmi le peuple, ſe trouve fort éloigné de celuy des veritables Philoſophes, qui ont accouſtumé leur raiſon à ſe rendre maiſtreſſe des choſes paſſées, à tirer profit de tout, & à faire cette excellente tranſmutation, dont nous parlons, du mal en bien.

Si je confonds parfois les mots de memoire, de reminiſcence, & de la ſouvenance, ou du ſouvenir, c'eſt que l'uſage ordinaire le permet ainſi, qui a laiſſé aux Latins ceux de recordation, & de recorder, dont autrefois l'on ſe ſervoit, aiant leur fondement ſur l'ancienne opinion que les principales operations de noſtre ame ſe paſſoient au cœur. Car nous diſons encore ſelon cette doctrine, ſçavoir par cœur, & reciter par cœur, ou de memoire, ce que nous pouvons prononcer ſans lire, & ſans ſuggeſtion. Les Records des Sergens ont encore cette noble origine, mais qui s'accorde tresmal avec la bonne Philoſophie. Et certes l'oubliance d'un amant pour quelque choſe qui regardoit ſa maiſtreſſe, fut fort gentiment excuſée, ſur ce que ſa memoire ne logeoit pas comme elle dans ſon cœur. Or cette memoire eſtant une des plus importantes facultez de l'ame,

se distingue de la souvenance, qui est comme l'acte de la mesme puissance : Et le souvenir se confond avec la souvenance, comme n'estant qu'une mesme chose, renduë par une figure qui se peut aussi bien nommer *Gallicisme*, que *Hellenisme*, ou *Grecisme*, puisqu'il nous est aussi naturel qu'aux Grecs d'emploier l'infinitif avec l'article pour exprimer un substantif. Quant à la reminiscence, Aristote la distingue si expressement de la memoire, qu'il attribuë cette derniere mesme aux animaux sans raison, reservant la reminiscence à l'homme seul, comme celle qui se fait par une espece de discours ou de syllogisme. C'est pourquoi il adjouste que les personnes d'esprit pesant ont ordinairement plus de memoire, & celles qui l'ont prompt & éveillé plus de reminiscence : *Non iidem memoriâ præcellunt, & reminiscentiâ ; sed magna ex parte qui tardo hebetique sunt ingenio, memoriosiores sunt; qui celeri ac docili, reminiscentiores.* D'où vient que tant de gens s'accusent souvent de peu de memoire, pour chercher leur avantage du costé du jugement. Notez aussi que cette reminiscence d'Aristote est fort differente de celle de Platon, toute occupée à remettre l'esprit dans les connoissances qu'il avoit devant que d'informer le corps, & que le premier a établi deux sortes de memoire, l'une sensitive ou animale, selon nostre precedent discours, & l'autre intellectuelle

l. de mem. c. 1, & 2.

ou raiſonnable, qui convient à la remi- XI.
niſcence, quoiqu'il les rende toutes deux dépendantes du temperament du cerveau. Mais l'on n'eſt pas obligé de parler toûjours avec tant d'exactitude, ni d'emploier ſi préciſément les termes dont nous uſons, quand le langage commun en diſpenſe, & qu'on fait profeſſion de s'en ſervir indifferemment, comme je le fais ici.

Or pour rendre plus utile, & plus agreable tout enſemble, la ſouvenance des choſes paſſées, il faut connoiſtre l'art d'en bien uſer, & ſçavoir y proceder avec cét ordre que les Sages ont nommé l'ame de l'Univers, & de tout ce qu'il contient. Clement Alexandrin tire meſme l'origine du mot Grec qui ſignifie Dieu, de l'ordre excellent, de la belle poſition, & de l'admirable conduite dont il ſe ſert en toutes choſes, θεὸς παρὰ τὴν θέσιν. Certes il n'eſt pas des meditations Philoſophiques, telles qu'eſt celle dont nous parlons, comme de ces agrables réveries d'amour, où l'on permet à l'eſprit de ſuivre tout ce qui luy plaiſt, le laiſſant aller ſur ſa foi, & luy accordant de faire des équippées juſques dans le vuide, ſans en tirer jamais autre profit que celuy d'un divertiſſement illuſoire. La raiſon qui nous doit obliger, au ſujet que je traitte, à mieux occuper noſtre faculté memorative, & à pratiquer plus avantageuſement cét entretien interieur qui nous donne une ſi douce converſation avec nous

l. 1 Strom in fine.

Lib. de mem. c. 2.

meſmes dont perſonne ne peut nous priver ; c'eſt que ſelon l'obſervation d'Ariſtote nous ne ſçaurions jamais nous bien prevaloir des choſes que nous avons conceuës ſans ordre, ni les tirer avec plaiſir de noſtre memoire, ſi elles y ſont entrées, & ſi nous les y tenons placées avec confuſion. C'eſt pourquoi, adjouſte ce maiſtre de l'Echole, les Mathematiques, qui ont leurs parties ſi bien reglées & avec tant de rapport entre elles, ſe conſervent beaucoup mieux dans noſtre ſouvenir que les autres ſciences qui n'y entrent pas avec tant de methode. Si nous voulons donc recueillir quelque fruit de nos actions paſſées, par des reflexions & des veuës reïterées dont Pythagore & ſes diſciples uſoient ſi heureuſement : Si nous deſirons retirer, non ſeulement des plaiſirs qui nous ont eſté chers, mais encore de nos plus grandes adverſitez, les conſolations que la memoire d'Epicure luy fourniſſoit : Il faut obſerver tout l'ordre qui ſe peut pratiquer dans cette ſorte de *homilies*, n'y baſtir jamais, comme l'on dit, de chateaux en Eſpagne, congedier toutes ces vaines & chatouïlleuſes penſées qui ſe deſtruiſent les unes les autres, & conduire cét examen de conſcience, s'il faut ainſi parler, de telle façon, que le temps, le lieu, la matiere, ou les perſonnes, le reglent ſans ſaillies & ſans extravagance. Car pour le dire encore un coup il faut laiſſer aux charmantes réveries

d'un amant, ces égaremens d'esprit qui luy paroissent si tendres, puisque ceux qui les décrivent le mieux, avouënt que la raison y est seduite, & son usage presque entierement suspendu. La Philosophie est trop imperieuse, & ne s'éloigne pas assez du serieux, pour souffrir ces interregnes d'une passion, sur la partie principale de nostre ame. L'on a nommé Ephemerides Pythagoriques, les recapitulations journalieres dont ce grand ami de la retraite & du silence a donné les premieres leçons. Mais parce que ces conversations abstraites dont nous parlons, s'estendent sur tout le cours de la vie, dont l'on se rend un agreable compte à soi-mesme, elles ont plus de rapport à une confession generale, (pour emploier encore ce terme de religion) qu'à ce que la Morale de Seneque & de Pythagore a si vertueusement enseigné pour un usage quotidien. XI.

J'avouë que tout le monde n'est pas propre à s'entretenir agreablement de la sorte, & à se fournir à soi-mesme une compagnie préferable à mille autres, puisqu'elle ne manque jamais, & qu'il ne s'en trouve point qui prenne si aisément nostre humeur en s'y accommodant, ni qui use de tant de complaisance qu'elle en a pour nous. Ceux qui n'éprouvent rien de plus ennemi que leur propre genie, qui ne rencontrent en eux-mesmes que dequoi se contrister, & qui

ne ſe retirent jamais de la moindre ſolitude, qu'avec des chagrins qui leur alterent viſiblement le corps & l'eſprit, n'ont garde de trouver leur compte dans la pratique de ce que nous diſons. Mais il n'en eſt pas de meſme des ames nées à la contemplation; & pour dire un mot ſans vanité de ma propre inclination, je vous puis aſſurer avec cette franchiſe qui nous lie d'une ſi étroitte amitié, que je ne penſe pas m'eſtre jamais retiré de ces promenades ſolitaires dont vous m'avez ſouvent fait des reproches, qu'avec beaucoup plus de gaieté que je n'en avois en les commençant; & que je n'ai point trouvé de plus grande conſolation aux dégouſts inévitables de la vie, que dans les retraites interieures & profondes, où dégagé de la preſſe l'on a moien de ſoûmettre à Dieu & à la raiſon les plus violẽtes paſſions. Or outre ce remede à toute ſorte d'afflictions que j'y ai toûjours rencontré, vous y eſtabliſſez bien plus ſolidement la ſatisfaction où vous pouvez eſtre des choſes du monde & du traittement de la Fortune. Car c'eſt là que chacun peut infiniment contribuer à ſon bon-heur, par une certaine methode de multiplier les plaiſirs en donnant un prix extraordinaire aux moindres faveurs du Ciel. C'eſt encore au meſme lieu où l'on ſe prépare contre les plus dangereuſes embuſches de cette meſme Fortune. Il eſt ſouvent de ſes careſſes, & de ſes plus belles apparences, comme de celles d'une ſanté

trompeuſe. Le teint plus coloré qu'à l'ordinaire, & le viſage meilleur que de couſtume, ſont parfois au dire des Medecins des preſages d'une maladie prochaine, ce qu'en mon particulier j'ai ſouvent éprouvé. *Si plenior aliquis, & ſpecioſior, & coloratior factus eſt, ſuſpecta habere bona ſua debet: quæ quia neque in eodem habitu ſubſiſtere, neque ultrà progredi poſſunt, ferè retrò, quaſi ruinâ quâdam revolvuntur,* ſelon le texte de Cornelius Celſus, pris d'un des premiers aphoriſmes d'Hippocrate. Les favorables traitemens de la Fortune nous doivent eſtre encore plus ſuſpects, & nous faire toûjours apprehender quelqu'un de ſes grands revers, à quoi ne ſe trouvent jamais preparez ceux qui ne cõſiderant que le preſent, ſont auſſi éloignez des penſées du futur, que des reflexions ſur le paſſé, parce que leur humeur ou leur mauvaiſe inſtitution les rend ennemis de la contemplation, qu'ils nomment une pure extravagance, ou l'effet d'une bigearre melancholie. XI. l. 2. c. 2.

Quoiqu'il en ſoit, l'on ne ſçauroit nier que l'habitude à converſer avec ſoi-meſme par le ſouvenir du cours de noſtre vie, ſelon les biens & les maux que nous y avons éprouvez; ne ſoit une des plus courtes voies pour arriver à la felicité, puiſqu'il n'y a rien qui nous approche davantage de la Divinité. En effet Ariſtote n'a jamais penſé plus dignement de Dieu, que quand il l'a mis dans une plenitude de toutes choſes, qu'il trouve en

luy-meſme & ſans aucune dépendance d'ailleurs ; ce qu'il a repreſenté par le ſeul mot de *avtarquie* qu'il luy attribuë, & dont il fait le ſouverain bien. Or quel moien avons-nous d'acquerir, autant que noſtre humanité le ſouffre, cette indépendance d'autruy, & cette pleine ſuffiſance qui nous ſoit propre, ſi ce n'eſt par l'heureuſe ſouvenance dont nous parlons, qui dépend abſolument de nous, & qui non contente de nous mettre en poſſeſſion de tous les biens de la vie que nous y avons experimentez, a meſme l'induſtrie de metamorphoſer nos maux paſſez en de veritables ſatisfactions d'eſprit? Nous avons déja expliqué comme ces choſes ſe font, & nous ne pouvons pas douter de leur ſuccés, aprés la ſincere proteſtation d'Epicure à ſon cher Idomenée, qu'encore qu'il fuſt dans l'agonie d'une mort tres-douloureuſe, comme eſtant cauſée par la ſuppreſſion d'urine, & par l'inflammation de ſes entrailles, il ne laiſſoit pas pourtant de ſe trouver dans une aſſiette d'ame tres-douce, & dans une joie tres-accomplie, que luy donnoit l'agreable memoire de tant de belles penſées où il s'eſtoit entretenu toute ſa vie, & de ce nombre conſiderable de choſes nouvelles, dont il avoit le premier enrichi la Philoſophie. Si ce grand ami de la volupté a pû ſe conſoler, & meſme ſe réjoüir de la ſorte, dans les reſſentimens d'une nephretique qui l'oſta de

ce

ce monde peu d'heures aprés, asſeurant XI.
que le ſouvenir de ſes actions, & de ſes contemplations Philoſophiques, compenſoit avec plaiſir toutes ſes ſoüffrances; que ne devons-nous point attendre de nos meditations raiſonnables & bien reglées, dans un meilleur & moins déplorable eſtat, comme celuy où nous les pratiquons d'ordinaire?

En verité il n'y a que l'épreuve ſeule qui nous puiſſe apprendre quelles ſont les douceurs de repaſſer ſur l'innocence de noſtre enfance; ſur l'inſtitution de noſtre jeuneſſe; ſur le progrez de noſtre raiſon; ſur la premiere application de nos ſoins aux actions de la vie civile; ſur le contentement ou le dégouſt que nous y avons trouvé; ſur les notables & periodiques changemens qui nous ſont arrivez, juſques à ce que nous ſoions parvenus dans un âge plus avancé; ſur les coups de Fortune bons ou mauvais que nous avons reſſentis; ſur les emportemens d'eſprit que tout le monde ſouffre, & les déreglemens de noſtre volonté ſi difficiles à dompter; ſur la condition dans laquelle noſtre propre choix, ou celuy de nos parens, nous a fait vivre; bref ſur tout ce que noſtre imagination nous peut repreſenter, dans une vieilleſſe qui l'a encore aſſez vive, & la memoire aſſez entiere, pour y faire toutes les reflexions poſſibles. Car tenez pour tres-conſtant que tous ces articles differens ſont au-

tant de ſources inépuiſables de penſées, & de ſentimens qui naiſſent en foule dans un eſprit accouſtumé au diſcours interieur, & à la meditation. Noſtre ſeule inſtruction, par exemple, ne nous doit-elle pas fournir un entretien auſſi utile qu'agreable, de tout ce que nous avons appris de ceux qui ont eu la charge de nous élever, pour y remarquer non ſeulement ce que nous leur devons, comme a fait Marc Antonin au premier livre de ſa propre vie, mais encore leurs fautes, & leur mauvaiſe conduite qui cauſe de ſi dangereuſes conſequences? Adjouſtez à cela le fruit de vos eſtudes particulieres ſi elles ont eſté aſſez heureuſes pour inventer quelque choſe, par un travail qui vous ſoit propre, & par une application d'eſprit où vous n'aiez eſté primé de perſonne. Sans mentir les tranſports de joie qui naiſſent de là ſont inconcevables à ceux qui n'en ont jamais eſté chatouïllez, & le moindre des chapitres que nous avons touchez eſt capable ſeparément, de nous occuper l'ame avec douceur, autant de temps que nous en pourrons accorder à cét exercice contemplatif.

Que ſi ſortant de noſtre petit monde portatif, nous voulons avoir quelque attention à tout ce que le grand nous fera voir de conſiderable, ſoit par la ſouvenance de ce que nous y aurons obſervé, au cas que nous nous ſoions pleus aux voiages, ſoit que nous deferions

aux relations des autres qui ont voulu XI.
que le public profitaſt de leurs travaux ;
c'eſt où la ſeule memoire nous produira
tant de ſujets d'admiration, que noſtre
ſatisfaction ne pourra eſtre troublée, ſi
ce n'eſt par la trop grande multitude
d'objets divertiſſans. Quel plaiſir de ju-
ger des differentes *phaſes* de la Nature,
& des divers viſages qu'elle prend dans
toutes les parties du Monde, par des ca-
prices que la ſeule longueur ou varieté
du temps peut excuſer ! De comparer
l'ancienne Egypte, lors qu'elle endoctri-
noit la Grece, & qu'elle eſtoit l'Echo-
le commune des Pythagores, des Pla-
tons, & de tous ces renommez Sages, ou
Philoſophes ; avec l'Egypte des derniers
ſiecles, pleine d'ignorance & de barba-
rie ! De conſiderer le meſme changement
à l'égard de la vieille Grece, où cette ſu-
perbe Corinthe n'a pas preſentement
vingt maiſons, & où la ſçavante & popu-
leuſe Athenes ne compte pas aujour-
d'huy trois à quatre mille chetifs habi-
tans, n'y reſtant que quelques ruines du
Lycée, & deux colomnes qui marquent
avec un tas de pierres, la place où fut
autrefois l'Academie ! Certes il eſt diffi-
cile d'obſerver ces choſes, ſans élever
ſon ame au deſſus de tout ce qui eſt pe-
riſſable ; comme l'on ne peut lire ſans
quelque indignation dans un voiage re-
cent, qu'une vieille femme fait preſen- *Du Loir.*
tement ſon poulailler de l'eſtude de De-

mosthene. Cela nous porte ensuite à respecter & là, & dans tout ce que contient ce vaste Univers, la generale Destinée, qui ne peut estre autre que l'impenetrable volonté de Dieu. Aussi avoit-on surnommé aux lieux dont nous venons de parler le grand Jupiter *Mœragete*, ou, *Conducteur des Parques*, comme celuy qui dispose de tout ce que nostre seul défaut de lumiere, & la pure foiblesse de nostre esprit a fait appeller Fatalité, Destin, ou Necessité eternelle, absoluë, & invincible.

Pausan. l. 8.

Il y a deux choses à observer dans ces resveries morales & studieuses où nous exerçons nostre souvenance, qui ne se peuvent omettre sans perdre le principal fruit de toutes nos meditations. La premiere, de recueillir soigneusement sur des tablettes ou autrement de certaines pensées qui nous viennent parfois dans cette abstraction, si nous ne voulons pas les perdre les jugeant dignes de quelque consideration; parce qu'à peine & rarement se presentent-elles une seconde fois à nostre imagination. Les Arabes ont un proverbe qui porte, qu'à faute d'estre soigneux d'avoir toûjours sur soi ce qu'il faut pour une si importante recolte, l'on ne sçauroit jamais posseder, ni se servir à propos d'un bon mot. Les termes dont ils usent portent dans leur traduction, *qui non habet in manica album, non habet in corde verbum.* Et c'est ce qui obligea cét

Sem. sap.

Hasan dont ils prisent tant la doctrine, à donner un écu d'or d'un bout de plume, pour écrire promptement une sentence qu'il craignoit d'oublier. Car tout le monde n'a pas le privilege de ces magistrats de Cnide, appellés par antiphrase *Amnemones*, à cause de leur excellente memoire. Et plusieurs mesme sont si infortunez en cette partie, qu'elle leur manque au besoin comme au Loup Cervier, s'il est vrai que dans sa plus grande faim il perde le souvenir de sa proie, comme on l'a écrit, pour peu qu'en se retournant il la perde de veuë. Tant y a que les moins oublieux, & ceux que la Nature a le plus obligez en cela, ne laissent pas d'avoir souvent besoin de ce secours. La seconde chose que je croi aussi fort necessaire, sur tout à ceux de nostre genie, c'est de finir toûjours nos *homelies*, de quelque sorte qu'elles soient, par cette commune reflexion Sceptique, que toutes nos lumieres ne sont que tenebres, & nos plus fortes connoissances que des titres certains de nostre ignorance. Les veritez constantes n'ont nulle proportion avec la foible portée de nostre esprit, & nos plus secrets entretiens ne manqueront jamais de nous faire appercevoir, s'ils sont accompagnez d'ingenuité, que si Democrite a eu raison de dire de son temps que cette verité, que tant de Philosophes cherchent, estoit cachée au fond d'un puits, l'Alleman a adjousté

XI.

Plutar. qu. Græc.

depuis de fort bonne grace dans un de ſes proverbes, que par mal-heur encore la corde neceſſaire pour deſcendre dans ce puits s'eſtoit rompuë.

L'excellente deſcription que fait cette incomparable perſonne, qui eſt noſtre admiration commune, des belles reſveries d'un amant, & de ſes tranſports d'eſprit où elle luy permet de prendre ſi agreablement l'eſſor, eſt en partie cauſe du ſujet de cette lettre. Mais tenez pour aſſeuré que ce n'eſt pas legerement ni ſans y penſer que je viens de la mettre hors de toute comparaiſon. J'ai veû tout ce que la Grece nous a laiſſé dans ce genre d'écrire qu'elle nommoit *Erotique*. Clitophon & Leucippé d'Achilles Statius, Iſmené & Iſmenias d'Euſtathius, Theagene & Chariclée d'Heliodore, Rhodanthe & Doſicles de Theodore Prodrome, auſſi-bien que Daphnis & Chloé du Sophiſte Longus, avec Theogene & Charide qu'on donne à un Athenagoras, ont eſté autrefois les divertiſſemens de ma jeuneſſe. Je me ſouviens meſme de l'extrait que nous a donné Photius dans ſa Bibliotheque, tant des amours de Rhodanes & de Sinonis décrites par Jamblique, que de celles de Dinias & de Dercyllide que rapportoit Antonius Diogenes; mais en verité je ferois conſcience de mettre tous ces ouvrages, quelque merite qu'ils aient, à l'égal d'une Clelie, ou d'un Artamene. Ce n'eſt pas

que les Grecs n'aient eſté des Peintres merveilleux à bien repreſenter les mœurs, & à tirer en perfection la figure des eſprits, dont ils expoſent toutes les paſſions d'une façon ſi naïfve, que jamais les Latins n'y ont pû arriver. Auſſi n'avons-nous rien de ceux-ci en ce ſtile ni ſur cette matiere, qui approche de ce qu'ont fait les autres. Aprés avoir rendu neantmoins aux premiers ce qui leur eſt legitimement deû, je ne ferai pas difficulté d'adjouſter que les deux ouvrages de noſtre langue dont je viens de parler, ont non ſeulement les graces Grecques qui regnent dans toute leur contexture, mais de plus une gentilleſſe & une pointe d'eſprit, qui leur donne un avantage nompareil, ſur tout dans ces entretiens miraculeux des hiſtoires particulieres qu'on y void. Enfin je ſuis perſuadé que ni les anciens Grecs ou Latins, ni les modernes Italiens, Eſpagnols, Anglois, ou François, n'ont rien produit en ce particulier charactere, qui leur puiſſe eſtre raiſonnablement comparé. Mon intention n'eſt pas de préjudicier par là ou à la charmante Aſtrée d'Urfé; ou aux trois belles Arcadies de Sennazare, de Sidney, & de Lope; ou à la celebre Caſſandre, ſi heureuſe au choix de ſa ſcene, & ſi remplie des beaux évenemens; non plus qu'à quelques autres pieces de meſme nature, & qui ſont auſſi de tres-haut XI.

prix. Une choſe ne perd rien de ſa grandeur, pour en avoir quelqu'une au deſſus de ſoi.

Laberius. *Non eſt puſillum ſi quid maximo eſt minus.*

Il n'y a point de *bien* qui n'ait ſon *mieux*, & quelque choſe encore au delà ou de *ſuperlatif*. La ſignification neantmoins de ce dernier terme, toute exquiſe qu'elle eſt, n'oſte rien à celle des deux autres.

DE LA SCIENCE QVI eſt en Dieu.

LETTRE XCIX.

MONSIEUR,

Bien que quelques-uns aient defini la Philoſophie une ſcience qui apprend à connoiſtre Dieu, je tombe pourtant d'accord avec vous, que la gloire d'un Chreſtien ne conſiſte pas tant à eſtre bien fondé en raiſon, qu'à ſe tenir ferme & bien confirmé dans la Foi. *Memento Chriſtiane, quòd non voceris rationalis, ſed fidelis*, dit pour cela Saint Auguſtin. Mais encore ne faut-il pas traitter ſi injurieuſement cette meſme raiſon que d'autres ont fait, par un zele peut-eſtre inconſideré; puiſque la tenant de Dieu auſſi bien que la vraie Religion, nous ſommes obligez de les reſpecter toutes deux comme filles du Ciel. C'eſt ce qui fait pro-

noncer à Lactance Firmien cette belle sentence, que le sommaire de toute nostre intelligence doit aboutir à ce point, de ne penser jamais que la Religion soit contraire à la sageſſe ou à la raiſon, ni qu'il y ait de veritable sageſſe ſans la Religion ; *ut neque religio ulla ſine ſapientia ſuſcipienda ſit, neque ulla ſine religione proban-da ſapientia.* Tant y a que noſtre Philoſophe n'a pas eſté tel qu'on vous l'a dit dans cette conference dont vous voulez eſtre informé, n'aiant pas ſi peu reſpecté les autels, qu'on luy puiſſe abſolument imputer à crime tous les propos qu'il tint avec une liberté qui accompagne ſouvent ceux de ſa profeſſion. En effet outre qu'il eſt reconnu pour ne manquer pas de zele dans une veritable devotion, l'on peut ſoûtenir en ſa faveur que comme tout menſonge proferé ne rend pas un homme menteur, quand il croit dire la verité, toute hereſie non plus ne fait pas heretiques ceux qui ſemblent y adherer lors qu'ils penſent ſuivre de bons ſentimens, n'y aiant que l'opiniâtreté contre les veritez Catholiques qui les puiſſe convaincre d'eſtre tels. Je laiſſe donc à Meſſieurs de Sorbonne l'examen des penſées dont il s'expliqua, pour en retrancher ce qu'ils jugeront de quelque préjudice à la Foi, & dans le ſeul deſſein de contenter voſtre curioſité, je ferai cét effort ſur ma mauvaiſe memoire, de vous rapporter ſommairement, mais avec le

XI.

l. de falſa Religione c. 1.

plus de fidelité qu'il me ſera poſſible, ce que j'en ai pû retenir.

Le theme ſur lequel ſes antagoniſtes & luy s'exercerent le plus, fut celuy de la ſcience ou connoiſſance que Dieu a des choſes; quoique tous s'accordaſſent en ce point qu'elle devoit eſtre infinie, comme le ſont tous les Attributs de la Divinité. Dieu void tout, Dieu eſt tout eſprit & tout Oreille, dit meſme la Poëſie Payenne.

Οὖλος γὰρ ὁρᾷ, οὖλος δὲ νοεῖ, οὖλος δὲ τ' ἀκούει.

Totus namque videt, totus mens, totus & audit.

Pauſanias aſſeure que les Grecs ne donnerent trois yeux à une ſtatuë de Jupiter que pour marquer ſa connoiſſance de tout ce qui ſe paſſe dans ſon Roiaume & dans celuy de ſes deux freres, c'eſt-à-dire au Ciel, ſur Terre, & aux Enfers; ce qui peut encore eſtre rapporté aux trois temps differens, le paſsé, le preſent, & le futur, qui luy ſont également connus. Et c'eſt pour cela que Mercure Triſmegiſte a nommé Dieu un cercle intelligible, ou une ſphere d'intelligence, dont le centre eſtoit par tout, & la circonference en nul endroit, d'autant qu'elle n'a point de limites. Mais parce que la puiſſance de ce meſme Dieu, toute étenduë qu'elle eſt, n'empeſche pas que l'Echole n'avouë qu'il y a des choſes qu'il ne peut pas faire, comme par exemple du paſsé le futur, *ſiquidem potentia ad præteri-*

tum etiam Deo denegatur : noſtre Philoſophe ſoûtint qu'on pouvoit maintenir ſans impieté, qu'il ſe trouvoit de meſme beaucoup de choſes qui n'eſtoient point ſoûmiſes à la connoiſſance de Dieu ; telles que ſont les actions qui peuvent eſtre ou n'eſtre pas, comme dépendantes de noſtre Franc-Arbitre ; l'Egliſe aiant determiné au Concile de Conſtance, qu'il y a des choſes contingentes, & tellement libres, qu'elles peuvent auſſi-toſt arriver que ne pas arriver. XI. *ſeſſ. 8.*

Car puiſqu'on reconnoiſt que ce n'eſt pas un defaut de puiſſance en Dieu de ne pouvoir empêcher que le paſsé n'ait eſté, toute l'impuiſſance ſe trouvant au ſujet qui enveloppe une repugnance de contradiction, pour uſer de termes claſſiques ; l'on doit dire de meſme que ce n'eſt pas une ignorance en Dieu de ne pas connoître les choſes contingentes & dépendantes de noſtre volonté indeterminée ; dautant que le defaut dépend de leur nature qui reſiſte à cette connoiſſance par une invincible contradiction, *ut ſe habet res ad eſſe, ita ſe habet ad cognoſci.*

Les connoiſſances de Dieu ſont toûjours vraies, & ſa ſcience neceſſaire auſſi bien qu'eternelle ; de ſorte que ſi Dieu ſçavoit que je dûſſe faire une choſe qui dépend abſolument de ma volonté, il s'enſuivroit qu'avant que de m'y déterminer il ſeroit tellement neceſſaire que je la fiſſe, qu'il ne me ſeroit pas poſſible d'en

uſer autrement. Or cela ruine de ſorte noſtre Franc-Arbitre, qui conſiſte à pouvoir faire, ou ne pas faire, agir, ou ne pas agir; qu'on peut dire qu'avec ſa perte il n'y auroit plus en nous ni bonté ni malice morale, ni vice ni vertu qu'on nous pûſt imputer, *nemo peccat in eo quod vitare non poteſt*, dit fort bien Sainct Auguſtin. Ajoûtez à cela que contre toutes les regles du bon raiſonnement, deux propoſitions contraires ſeroient vraies en meſme temps, l'une aſſeurant la neceſſité de noſtre operation future, & l'autre ſoûtenant la franchiſe de noſtre volonté pour ne s'y pas porter ſi bon ne luy ſemble.

l. de lib. arb.

Il eſt certain, & cela fut ſans conteſtation, que tous les Attributs de Dieu, comme le ſont ceux de la ſcience, de la volonté, & de la puiſſance, ſont des choſes ſi parfaitement unies en luy à cauſe de ſa ſimplicité, qu'on peut dire qu'ils ſont ſa divinité meſme; n'y aiant que la foibleſſe de noſtre eſprit qui nous oblige à les concevoir diverſement, par une diſtinction nommée virtuelle, c'eſt-à-dire qui les fait differer en vertu ſeulement. Mais il faut auſſi demeurer d'accord que la puiſſance du meſme Dieu s'étendroit bien plus loin, ſi elle n'eſtoit limitée par ſa volonté, qu'il pourroit donner l'eſtre à beaucoup plus de choſes qu'il n'en veut produire; que les Mondes ſeroient auſſi infinis que Metrodore les concevoit, s'il ne les eût voulu reduire à l'unité; &

par conſequent qu'il peut en de certains cas ce qu'il ne veut pas. L'on doit dire le meſme au ſujet de ſa ſcience, qu'elle n'eſt bornée que par ſa ſeule volonté, qui a eſté de tout temps de créer un animal libre dans ſes actions, & joüiſſant d'un Franc-Arbitre, afin que par là uſant de mouvemens propres, & aiant part à l'honneur d'une ſainte vie, il pûſt eſperer la beatitude où les autres creatures ne peuvent arriver. XI.

Or ſi cette exception miſe à la ſcience Divine, des actions humaines qu'on nomme contingentes, parce qu'elles peuvent eſtre ou n'eſtre pas, ne marque nul defaut en elle, qui ne laiſſe pas d'eſtre infinie puiſqu'elle embraſſe tout ce qui peut eſtre connu: & ſi elle deſigne ſeulement l'impoſſibilité de ce qu'on excepte, & la repugnance de la part du ſujet, qui ne peut recevoir cette contradiction que nous avons déja dite d'eſtre neceſſaire & de ne l'eſtre pas au meſme temps: Il s'enſuit qu'il n'y ſçauroit avoir d'impieté à ſoûtenir que Dieu ne ſçait pas determinément quelles ſeront les actions d'un homme conſideré comme agent libre; non plus qu'à dire que le meſme Dieu ne peut pas les choſes qui ſont contre toute raiſon, & contre ſa nature, comme de pecher, de s'aneantir, ou de ſe détruire ſoi meſme, parce qu'en l'un & en l'autre cas il voudroit & ne voudroit pas, il ſeroit Dieu, & ne le ſeroit pas? ce qui impli-

que, enveloppe, ou enferre une contradiction qu'on ne ſçauroit prononcer ſans blaſpheme.

C'eſt aſſez faire pour rendre ſur ce ſujet à Dieu ce qui luy eſt dû, d'aſſeurer qu'il ſçait tout ce qu'il veut ſçavoir, & qu'il comprend tout ce qui peut eſtre ſceu. Que ſi ſa preſcience ne s'étend pas juſques ſur des effets dépendans de noſtre volonté, parce qu'ils ſont incertains, & peuvent auſſi-toſt ne point arriver, qu'autrement; l'on ne peut pas imputer cela à un manquement de lumiere ou de capacité dans l'eſprit Divin, mais ſeulement au defaut de ce qui eſt alors exposé à ſa prévoiance. En effet il n'y a point d'impuiſſance à ne pouvoir pas ce qui eſt impoſſible. Ce que Dieu ne void point n'eſt indubitablement pas en eſtat d'eſtre veû. Et les objets dont nous parlons qu'il n'enviſage pas comme certains, parce qu'il les a rendus muables ou contingens, & par conſequent non-neceſſaires; ne prouvent autre choſe ſinon qu'ils ne ſont pas capables d'eſtre repreſentez neceſſairement, ce qui eſt cauſe qu'il ne les regarde que comme contingens, c'eſt à dire indifferens aux deux parties de la contradiction, à l'ouï, & au non, à l'eſtre, & au non-eſtre.

Pomponatius l. 1. de fato. lib. arbit. & prædeſt. c. 15.

On voulut paier noſtre Philoſophe des deux ſortes de connoiſſance que les Theologiens ont accoûtumé d'attribuer ſur cela à la Divinité, celle *de viſion ou de*

veuë, & celle *de simple intelligence*, en luy représentant ce que sainct Thomas a dit dans la question quatorziéme de la premiere partie de sa Somme. Nous luy proposâmes de mesme la distinction des deux necessitez, dont l'une est absoluë & se dit dans l'Eschole *consequentis*, l'autre hypothetique ou conditionnelle qui s'appelle *consequentiæ*. Et il ne tint pas à luy paraphraser les termes de Sainct Augustin, que nous ne le missions à la raison : *futura non ideo sunt, quia à Deo præsciuntur ; sed idcirco præsciuntur, quia futura sunt*; tâchant par là de luy faire reconnoître en Dieu une science certaine des choses qui dépendent de nostre volonté, sans préjudicier au Franc-Arbitre. Quelle apparence, luy remontra quelqu'un, d'attribuer moins de connoissance à Dieu, que Virgile n'en donne à son Protée ? quand il asseure de luy, XI.

l. 3. de lib. arb. c. 4. & Origenes super Ep. Pauli ad Rom.

——— *novit namque omnia Vates*
Quæ sint, quæ fuerint, quæ mox ventura trahantur.

4. Georg.

Le Cygne & le Corbeau furent consacrez à Phœbus par les Payens, pour dire qu'il sçavoit tout ce que les jours & les nuits peuvent produire ; outre que le Trepied servant à ses oracles monstroit qu'ils s'étendoient sur les trois temps, le present, le futur, & le passé, *ipsa tripos trini cursus præsagia pollicetur, hoc est, Extantis, Instantis, & Rapti*, selon les termes de Martianus Capella dans son neufiéme & dernier livre, qui est celuy de la Musique. Mais.

il se tint inebranlablement ferme dans sa doctrine Peripatetique, que les propositions *de futuro in materia contingenti*, ne pouvoient estre déterminément vraies, d'autant qu'il faut necessairement qu'une chose pour estre contingente soit de telle nature; qu'elle puisse estre ou n'estre pas. Il protesta qu'il luy estoit impossible de comprendre ce que c'estoit qu'une certitude contingente; & nomma un franc galimathias de dire qu'une chose soit infaillible, mais non pas necessaire, ajoûtant ce mot de Pomponace au sujet des necessitez *consequentiæ, non consequentis*, dont il se raille, *hoc utinam tam benè intelligeretur; quàm benè involvitur, videntúrque potiùs esse illusiones istæ quàm responsiones.* Et ailleurs: *potiùs sunt verba, & furfura, quam res, & vera farina.* La comparaison de ceux qui prédisent le malheur d'un homme courant vers le précipice, sans y rien contribuer, le fit plûtost rire, que rendre; parce que leur prédiction au lieu d'estre absoluë contient cette tacite condition, au cas que cét homme ne s'arreste ou ne se détourne point du précipice, ce qui empescheroit sans doute qu'il n'y tombast. Ainsi le plus que cette similitude attribuë à Dieu, c'est une prénotion ou préscience hypothetique des actions humaines que personne ne luy dispute, mais non pas une déterminée connoissance, puisque nostre volonté estant libre, peut changer à tout moment.

l. 2. c. 7. & l. 4. c. 3.

C'est ce

C'eſt ce qui rend noſtre mauvais Demon ſi porté à nous tenter & à nous ſeduire ; à quoi vrai-ſemblablement il ne s'attacheroit jamais, ſçavant comme il eſt, s'il ne nous connoiſſoit pas capables d'agir librement, & ſi noſtre damnation ou noſtre ſalut eſtoient déterminez abſolument par les notions qui ſont en Dieu, veu qu'il ne pourroit pas douter qu'en ce cas-là toutes ſes peines ſeroient inutiles. Mais ne peut-on pas meſme dire que toutes les exhortations que Dieu nous fait pour ſuivre le bien, & toutes ſes menaces pour nous détourner du vice, ſembleroient des choſes ridicules, ce qui ne peut eſtre imaginé ſans crime, ſi au meſme temps qu'il nous les fait il ſçavoit avec certitude que ce doit eſtre en vain, & que nous executerons infailliblement le contraire de ce qu'il nous conſeille. XI.

Quant aux paſſages de l'Eſcriture ſainte, qui ſemblent adjuger à Dieu une connoiſſance certaine des choſes futures, quoique dépendantes de noſtre franche volonté; il s'en démêla en ſoûtenant qu'ils eſtoient pleins de figures, & de façons de parler accommodées à noſtre capacité. Ainſi quand Dieu fit ſçavoir en paroles expreſſes à Ezechie qu'il mourroit, ce qui n'arriva pas ; Saint Thomas dit qu'elles ſe doivent interpreter du cours ordinaire de la nature, ſelon lequel ce Roy devoit mourir, de ſorte que ce

1. parte qu. 19.

qui ſemble dit là determinément, ne l'eſt que conditionellement ; non plus que quand Jonas aſſeura les Ninivites qu'ils n'avoient plus que quarante jours, aprés leſquels leur ville ſeroit détruite. Car quoi que la menace fuſt abſoluë dans ſes termes, il y avoit une condition ſouſentenduë, s'ils ne faiſoient la penitence qui dépendoit d'eux, & qui les préſerva de cette calamité. Les lieux du nouveau Teſtament qu'on peut rapporter ſur le meſme ſujet, ſe doivent expliquer de meme. Et l'on ne ſçauroit, ajoûtoit-il, concevoir la faute de Saint Pierre s'il ne luy eſtoit pas poſſible de ne point renier ſon Maiſtre, lors qu'il luy dit que dans le jour il commettroit cette infidelité juſques à trois fois ; où il faut ſouſentendre, s'il demeuroit dans la foibleſſe d'ame où il eſtoit, & que Dieu comme ſcrutateur des cœurs y obſervoit alors. Car préſuppoſant que Sainct Pierre n'euſt pas commis ce crime, puiſque ſelon l'axiome Philoſophique *poſſibili in actu poſito nullum ſequitur incommodum*, qui ne void point que le defaut de ſuccés dans cette prediction pouvoit recevoir la meſme interpretation qu'on donne aux textes précedens du vieil Teſtament ? C'eſt la meſme choſe de la promeſſe ſimple du Paradis au bon Larron, qui contenoit cette hypotheſe ſouſentenduë, en perſeverant dans la reconnoiſſance de ſon Createur, & dans l'heureuſe diſpoſition

d'eſprit où il eſtoit ; pour ne rien dire de ce que pouvoit contribuer ſur ce dernier exemple une grace extraordinaire. X I.

A toutes les raiſons du paganiſme en faveur du Deſtin, il repliqua qu'Ariſtote n'en avoit reconnu la neceſſité qu'à l'égard des choſes univerſelles, & non pas des ſingulieres qui dépendent d'un principe libre, tel qu'eſt noſtre volonté. Mais qu'à prendre avec Boëce & ſaint Auguſtin, ce *Fatum*, ou cette *Deſtinée*, pour la volonté de Dieu qu'il a euë de toute eternité, il s'en faloit tant qu'elle luy rendit toutes choſes connuës également, que ſi cela eſtoit, le meſme Deſtin, qui eſt Dieu, ſeroit contraire à luy meſme, & ſa volonté diverſe, puiſque de tout temps ſa reſolution a eſté, comme nous l'avons déja exposé, de créer un animal libre dans ſes operations, & poſſedant vn franc-arbitre qu'il a toûjours conſervé, quoiqu'alteré par le peché du premier des hommes.

Aprés tout il maintint qu'encore qu'il y eût quelques difficultez dans ſon opinion, dont ni luy ni autre ne ſe pûſſent pas bien déméler, il luy reſtoit cette ſatisfaction, & meſme cét avantage, de ſuivre l'avis de nos plus grands Theologiens, qui ſont contraints d'avouër qu'en toutes choſes il faut toûjours ſe ranger aux penſées les plus ſeantes à la grandeur de noſtre Createur : Et que puiſque ſon ſentiment n'oſtoit rien à la ſcience de Dieu, de

tout ce qui pouvoit eſtre ſceu par les loix qu'il s'eſt preſcrit à luy meſme ; mettant au contraire un parfait & raiſonnable accord entre ſa puiſſance, ſon ſçavoir & ſa volonté ; il ne croioit pas que rien pûſt l'obliger à s'en départir. Surquoi tout le monde luy avoüa qu'il valoit mieux ſouvent confeſſer ingenûment ſon ignorance, ſur tout en de ſemblables ſujets, que de ſe laiſſer emporter par la difficulté de quelques argumens à une creance peu honorable à la Majeſté Divine. Nous devons alors imiter ceux d'Elide & les Atheniens qui ſacrifioient au Dieu Inconnu, c'eſt-à-dire, ſi je ne me trompe, au vrai Dieu que perſonne ne ſçauroit ni comprendre, ni connoître ; en ſoûmettant humblement noſtre eſprit, & tous ſes raiſonnemens, à celuy qui a cela de commun avec le Soleil, qu'outre qu'il ne ſe découvre que par ſa propre lumiere, & par la clarté qu'il nous communique, il nous ébloüit, & nous aveugle, ſi nous penſons le contempler trop fixement, & avec témerité.

Pauſan. l. 5.

Sans mentir il y a mille fois plus de diſtance entre Dieu & l'entendement humain, qu'il ne s'en trouve entre cét Aſtre du jour & le Hibou, à la veuë duquel Ariſtote, l'un des plus clairvoians des hommes, a ſi ſouvent comparé toutes nos connoiſſances. Ce fut pourquoi cét ancien qu'on nommoit ce

me ſemble Simonide, & qu'on voulut engager au diſcours de la nature Divine, demanda toûjours de nouveaux delais ſans s'y pouvoir jamais reſoudre. Mais pour peu qu'il nous laiſſe voir ſon image, comme un Parelie dans la nuë, & quelque petite idée qu'il donne de luy-meſme à noſtre eſprit, nous ne ſçaurions ni trop les reſpecter, ni trop les eſtimer. Clement Alexandrin fait là-deſſus une hypotheſe au quatriéme livre de ſes Tapiſſeries, dont je ſuis bien aiſe de vous faire ſouvenir. Il ſuppoſe que ſi l'on donnoit au choix de quelqu'un de poſſeder la connoiſſance de Dieu, ou la beatitude eternelle, comme des biens differens; il ſeroit obligé d'élire la premiere, comme de beaucoup préferable à l'autre. Sans conteſter là-deſſus, puiſque ce ſont deux choſes inſeparables, ajoûtons ſeulement que quelques-uns n'ont pas laiſſé de croire qu'il vaudroit mieux eſtre privé tout-à-fait de cette connoiſſance, que de l'avoir fautive & injurieuſe à la Divinité. Plutarque tâche de rendre probable ce ſentiment par cette comparaiſon, qui ne le juſtifie pourtant pas tout-à-fait dans la vraie Religion. Tyreſias, dit-il, eſtoit veritablement bien malheureux, de ne voir ni ſes amis, ni ſes enfans, à cauſe de ſon aveuglement. Mais il faut avoüer qu'Athamas & Agavé étoient bien plus miſerables, de prendre les leurs pour des Tigres & des

XI.

tr. de la ſuperſ.

Lions ; & Hercules encore de déchirer les ſiens que ſon imagination bleſſée luy repreſentoit pour ſes ennemis. Sa reduction eſt qu'il vaudroit mieux ne reconnoiſtre point de Dieux du tout, comme l'on parloit de ſon temps, que de les outrager par des penſées indignes d'eux, ou de ſe les figurer d'une nature maligne, & qui ſe plaiſt à nous affliger, ſelon la fauſſe perſuaſion des ſuperſtitieux. Cela ſe rapporte fort à la ſentence d'un Philoſophe libertin, mais judicieux en ce poinct, *Impius non qui tollit multitudinis Deos, ſed qui Diis opiniones multitudinis applicat.* Le plus ſeur parti que la creature puiſſe prendre pour ne tomber dans aucun de ces inconveniens, c'eſt de parler de ſon Createur comme les Peres de l'Egliſe ont toûjours fait du vrai Dieu. Ils ont dit qu'il ſe trouvoit dans toutes choſes ſans incluſion, & au dehors de toutes ſans excluſion : Qu'il eſtoit plus haut que le Ciel, plus profond que l'Enfer, plus eſtendu que la Terre, & plus diffus que la Mer : Bref qu'il eſt par tout, & qu'il n'eſt en pas un endroit, *omnia in omnibus* ſelon Saint Paul, parce qu'il ne ſe peut eſtre éloigné ou abſent d'aucune place, ni compris ou contenu en aucun lieu. Comme tous les nombres trouvent dans l'unité, & toutes les lignes dans le centre ; toutes choſes ſont en Dieu, & il n'y en a pas une où il ne ſe rencontre ; ce qui

Diog. Laert. in Epic.

1. ad Corint. c. 15

va contre le sens d'Empedocle, qui creut devenir Dieu si l'on ne le trouvoit nulle part. XI.

Quò fugis Encelade ? quascunque appuleris oras,
Sub Iove semper eris.

Le lieu pourtant quelque spacieux que nostre imagination le puisse faire, n'égalera jamais son Immensité ; non plus que le temps son Eternité ; l'esprit sa Sagesse ; la vertu sa Bonté ; ni l'ouvrage sa Puissance ; pour parler encore comme fait un de nos Docteurs. *Hugo. de Vict. de sacr. qu. 2. c. 12.*

Quelqu'un de la compagnie luy adjousta encore par forme d'avis & de conclusion, qu'il estoit vrai que comme le concours de Dieu aux causes secondes ne détruit pas leur nature, & n'empesche pas que les effets ne soient naturels lors qu'ils ont des causes naturelles : la veuë & la connoissance de Dieu n'ostoit pas non plus la liberté aux actions de nostre volonté, ni la contingence aux contingentes : parce que soit dans son concours, soit dans sa prescience, il n'altere point les causes secondes, *sed eo modo & prævidit, & concurrit, quo agunt.* Qu'il faloit pourtant prendre garde soigneusement, de ne tomber pas dans le reproche qu'on a fait à Ciceron, d'avoir mieux aimé blesser la Providence de Dieu, que le franc-arbitre des hommes ; *& ut homines faceret liberos, fecisse sacrilegos*, comme en parle Saint Augustin. Car puisque tou- *D. Th. 1. p. qu. 83. art. 1.* *l. 5. de civ. Dei c. 9.*

te l'Egliſe a toûjours tenu, qu'on ne pouvoit nier ſans une eſpece d'impieté, que la preſcience de Dieu ne s'étendiſt ſur toutes les choſes futures, qui luy ſont preſentes de toute éternité; il n'eſtoit pas permis de douter, qu'il ne previſt les neceſſaires comme neceſſaires, & les contingentes comme contingentes, quelque repugnance d'ame qu'on peuſt ſentir là deſſus. Sans mentir il peut y avoir bien de la temerité à combattre un ſentiment ſi univerſel; & le plus ſeur eſt d'humilier ſon eſprit en ce poinct, & de l'arreſter ſur la determination de Juſtin, grand Martyr & grand Philoſophe, qui porte que cette preſcience divine n'eſt pas la cauſe des choſes futures, mais que ce ſont elles qui font la preſcience en Dieu, ſans prejudicier à noſtre liberté.

qu. 38. ad orth.

C'eſt tout ce que vous ſçaurez d'une conference qui eut au moins cela de bon, que dans des ſentimens differens l'on n'ouït jamais une parole contraire à la civilité, ni qui peuſt offenſer perſonne. Vous jugez aſſez par là que cét homme vain & importun tout enſemble, que vous connoiſſez ſi bien, ne s'y trouva pas, qui s'attribuë ſottement ce que Ciceron donne à Carneade, de n'avoir jamais diſputé de rien ſans obtenir la victoire, *nullam unquam rem defendiſſe quam non probarit, nullam oppugnaſſe quam non everterit.* En verité, outre le défaut de charité,

rité, il y a bien de la foibleſſe à ne pouvoir ſouffrir la moindre contradiction, ni le moindre mot qui choque, qu'on ne s'irrite au dernier poinct : XI.

—— *Turgeſcit vitrea bilis,* *Perſ. ſat.* 3.
Finditur, Arcadiæ pecuaria rudere dicas.

Et il me ſemble que c'eſt une grande honte aux perſonnes de noſtre profeſſion, que les hommes d'épée ſe battent preſque toûjours en ſe gardant beaucoup de reſpect les uns aux autres ; qu'ils s'oſtent la vie en gens d'honneur ſans ſe dire le moindre outrage ; & que les hommes de lettres, ſouvent meſme ceux qui ſe piquent le plus d'eſtre Philoſophes, ne conteſtent jamais ſans s'injurier. Bon Dieu, qu'il eſt peu de ſçavans & ſages tout enſemble ! Et que Platon eut grande raiſon de récrire à Dion que l'opiniaſtreté fâcheuſe eſtant haïe d'un chacun, devoit faire ſa demeure dans la ſolitude ; ἡ αὐθάδεια ἐρημίᾳ σύνοικος ἐστιν *pervicacia ſolitudinis eſt contubernalis.* *Plut. in Dione.*

DE LA VAINE PRESOMPTION.

LETTRE C.

MONSIEUR,

Un ancien diſoit qu'il eſtoit fort difficile qu'on s'abſtinſt d'écrire de ſon temps quelque ſatyre, veu ce qui s'y paſſoit tous les jours, & il ſemble qu'on pour-

roit soustenir de mesme, qu'il est comme impossible à ceux qui voient toutes les sottes vanitez du grand monde, d'estre assez retenus pour n'user contre elles d'aucune invective. Mais je ne suis pas de cét avis, & je pense que hors ceux qui montent expressément en chaire pour declamer sur ce sujet, *& ut mediciuam moribus faciant*, comme parle Tertullien, les autres peuvent bien, sans approuver en cela ce qui ne leur plaist pas, vivre à leur mode, & laisser faire les autres comme ils l'entendent, puisqu'ils n'ont point de jurisdiction sur eux. Outre qu'il y a beaucoup de temerité pour un particulier de vouloir reformer le monde, il luy est si aisé de se taire, & de porter le doigt sur cette partie où toutes les statuës d'Harpocrate mettoient le sien, qu'en verité c'est presque toûjours par impuissance d'esprit qu'on se dispense d'en user autrement. Le silence fournit tant d'agreables entretiens à ceux qui en sçavent bien user, qu'il n'y a gueres que les inconsiderez qui le rompent pour dire des veritez importunes, outre qu'elles sont presque toûjours inutiles. L'Ecclesiastique dit fort bien qu'ils ont le cœur semblable à un vaisseau percé, qui ne peut retenir aucune liqueur ; *cor fatui quasi vas confractum* ; & en effet le mot du Spartiate Demaratus se verifie tous les jours, qu'un fou ne sçauroit s'empescher de parler : Vous ne prendrez donc pas, s'il

c. 21.

Plutar. in apopht.

vous plaiſt, pour une demangeaiſon d'écrire, ni pour un deſſein formé de cenſurer perſonne, ce que vous aurez ici de moi contre l'impertinente preſomption d'une infinité de gens, qui s'en font accroire au delà de toutes les bornes de la raiſon. Mais encore eſt-il juſte & à propos de nous confirmer vous & moi dans les bonnes maximes de la Morale pour ce regard, & de nous en rafraiſchir la memoire d'autant plus ſoigneuſement, qu'eſtant dans un poſte d'où l'on void triompher la vanité avec tant d'éclat & de ſuccés, il ſeroit à craindre qu'à faute de ce remede, le mauvais exemple ne nous fuſt à la fin contagieux. XI.

Encore que j'aie grande averſion de ceux que les Italiens nomment *parabolani*, & *milantatori*, tels que leurs theatres nous repreſentent les Neapolitains, par un rapport merveilleux au proverbe ancien de l'arrogance de Capouë, *Campana ſuperbia*: Je ne ſuis pas neantmoins de l'opinion de ces auſteres, qui condamnent toute ſorte de ſoin qu'on peut prendre de ſa reputation, comme la choſe du monde la plus ridicule, & la plus frivole. Chryſippe & Diogene proteſtent dans Ciceron, qu'ils ne voudroient pas remuer le bout du doigt pour une choſe ſi vaine; & l'homme tombe parfois dans une telle abjection d'eſprit, qu'il fuit tout ce qui a quelque éclat, ne cherche que les tenebres, & voudroit bien que *l. 3. de fin.*

personne ne sceust qu'il est au monde,

Ovid. el. 12. *Si liceat, nulli cognitus esse velim.*

Quand il seroit vrai que la bonne renommée n'eust pas toute la realité que des personnes nées à la gloire se l'imaginent, pour le moins voions-nous manifestement, que les consequences d'une mauvaise reputation sont telles, qu'il n'y a rien de plus contraire à la vie civile, ni mesme au repos Philosophique.

Lucr. l. 2. *Turpis enim fama, & contemptus, & acris egestas,*
Semota ab dulci vita stabilique videntur,
Et quasi jam Leti portas cunctarier ante.

De verité il peut y avoir de l'excés au desir de se faire estimer, s'il nous jette dans des inquietudes trop penibles. Le Sage se doit contenter d'un estat tranquille quelque bas qu'il soit, s'il y trouve mieux son compte que dans l'exaltation. *Quidni contentus sit eò usque crevisse*, dit fort bien Seneque tout Courtisan qu'il

ep. 111. estoit, *quò manum Fortuna non porrigit* ? Il seroit bien fâché d'acquerir du nom au prix des travaux que beaucoup de personnes s'imposent pour l'avoir ; & il renoncera toûjours à toute la gloire que peut produire la plus haute faveur, *si necesse sit superbis assidere liminibus, ac supercilium grave, & contumeliosam etiam humanitatem pati*, pour user encore des propres termes de Seneque. Mais tout exempt d'ambition qu'est l'homme sage, il ne

mépriſera jamais une honneſte reputation, & bien loin de negliger ce qui la luy peut conſerver, il perdra la vie comme l'Hermine, plutoſt que de ſe diffamer, & que d'intereſſer notablement ſon honneur. XI.

Cela preſuppoſé de la ſorte, & que le mépris de ce meſme honneur cauſe ſouvent celuy des vertus, parce qu'il eſt preſque toûjours leur recompenſe, & que ce ſont elles qui compoſent cette voie lactée toute brillante de leur éclat, & par laquelle les plus grands heros ſont enfin parvenus à l'immortalité : faiſons maintenant quelques reflexions ſur ce vice orgueilleux qui détrôna les premiers Monarques du Capitole, & que les Romains ne pûrent ſouffrir meſme en la perſonne de leurs Rois, *ſuperbiam Romani ne in Rege quidem ferre potuerunt*, dit le plus éloquent d'entre eux.

Ma premiere penſée me porte à remarquer, qu'il n'y a point ordinairement de gens plus indignes d'eſtre eſtimez & honorez, que ces preſomptueux qui affectent inſolemment une gloire qu'ils avouëroient eux-meſmes ne pas meriter, s'il leur reſtoit quelque ſorte de pudeur. Mais comme un vaiſſeau plein de vent ne peut recevoir les bonnes liqueurs, leur eſprit rempli de vanité ne ſouffre aucune teinture de Morale, & la moderation qu'elle enſeigne avec la connoiſſance de ſoi-meſme, eſt la choſe du monde qu'ils

abhorrent le plus. L'homme vertueux repreſente excellemment le revers de cette medaille, il diminuë toûjours plutoſt qu'il n'augmente ce qui peut eſtre dit en ſa recommandation, ὁ γὰρ ἐπιεικὴς ἐλαττωτικὸς ὅλως, comme en parle Ariſtote. Et parce qu'il tient pour une maxime aſſeurée, que faire de bonnes actions pour en recueillir de la gloire, c'eſt eſtre plutoſt ambitieux que vertueux, *qui virtutem ſuam publicari vult, non virtuti laborat ſed gloriæ*, il eſt ſi éloigné d'agir par un motif de vanité, qu'il rejette ou met au rabais toutes les loüanges que luy peut attirer ſon merite. A la façon de cét oiſeau Merops inconnu en France, qui eſt vraiſemblablement l'Apiaſter des Latins, & qu'Elien aſſeure ne voler vers le Ciel qu'au rebours de tous les autres oiſeaux, aiant la teſte baiſſée vers la terre; ſi celuy qui poſſede une ſolide vertu, s'éleve fort haut par ſon moien, l'humilité dont il abonde luy fait tenir la teſte courbée, quoiqu'il ne voie preſque rien ici bas qu'il n'ait droit de mépriſer comme eſtant au deſſous de luy. Mais ne prenez pas ſa grande modeſtie pour une humilité d'abjection & de foibleſſe, telle qu'eſt celle du Roſeau: C'eſt une humilité de connoiſſance, de poids, & de force, ſemblable à celle des Palmes recourbées par la valeur & la peſanteur de leurs fruits. En effet la ſageſſe qui ſert de couronne à toutes les vertus morales,

Sen. ep 113.

l. 1. c. 49

cherit si uniquement l'humilité, que sa pente naturelle est vers les lieux bas; d'où vient la belle pensée des Arabes que je voi traduite en ces termes, *Sapientia se habet ad superbos, ut aqua ad altiora loca.* Cela veut dire qu'il n'est point plus contre nature de voir remonter les eaux, ce qu'elles ne font jamais que par une grande contrainte; qu'il est merveilleux & presque impossible, qu'une veritable sagesse accompagne les hommes superbes & fierement orgueilleux. Mais ceux qui la possedent ne perdent rien pour cela de ce qui leur est deû, tant s'en faut ils l'obtiennent plus facilement par leur humilité, & si ils évitent l'envie qui est presque inseparable des éloges qu'on leur donne. C'est ce que Tacite témoigne de son beau-pere Agricola, par ces paroles qui nous expriment l'assiette moderée de son esprit, *ita virtute in agendo, verecundiâ in prædicando, extra invidiam, nec extra gloriam erat.* XI.

Voulez-vous bien reconnoistre l'impertinence de ces ambitieux ridicules, considerez comme pour une vie glorieuse, ce leur semble, & purement imaginaire, ils en perdent une essentielle; comme pour posseder un rang penible, ou une autorité dont ils abusent & qui les consume, ils abandonnent avec le repos tout ce qu'une vie bien conduite a de plus charmant & de plus solide; enfin comme ils se donnent parfois mille maux

pour acquerir des titres qui rendent un jour leur épitaphe un peu plus magnifique. *Laborant*, dit excellemment Seneque, *in titulum sepulcri, & ut unus ab illis numeretur annus, omnes annos suos conterent.* L'endroit où il parle de la sorte est si exprés contre ce que nous avons tous les jours devant les yeux, & il décrit si bien la miserable conduite de ceux dont nous parlons, que je ne puis m'empescher de vous le rapporter, à la charge que je serai dispensé de vous en faire à mon ordinaire une paraphrase Françoise. *Omnium quidem occupatorum conditio misera est, eorum tamen miserrima, qui ne suis quidem occupationibus laborant. Ad alienum dormiunt somnum, ad alienum ambulant gradum, ad alienum comedunt appetitum: Amare, & odisse, res omnium liberrimas, jubentur. Hi si velint scire quàm brevis ipsorum vita sit, cogitent ex quota parte sua sit.* Ce sont les fruits ordinaires d'une ambition déreglée.

de brev. vitæ c. 19

Cependant la plûpart du monde est trompé par l'éclat d'un grandeur imaginaire, & par les apparences trompeuses d'une felicité dont ces personnes ne jouïront jamais. Ce sont des temples d'Egypte fort magnifiques & bien travaillez au dehors, mais remplis au dedans de chats, de serpens, & de crocodiles. Ce sont des monumens ou sepulcres dont l'ornement & la peinture charme d'abord nostre veuë, quoique ce ne soit qu'infection au fond, & que leur inte-

rieur ſoit plein de pourriture. Et ſi nous en croions Lucien, nous les comparerons encore à des livres bien dorez & fort curieuſement reliez, à l'ouverture deſquels on ne trouve que des Thyeſtes, des Oedipes, & des Terées, agitez par ces furies que le theatre de l'ancienne Tragedie nous repreſentoit. J'appelle ainſi les paſſions qui travaillent une ame preſomptueuſe, d'autant plus à plaindre, qu'elle met ſon bien dans ſon propre malheur, ſa joie dans ce qui la devroit affliger, & ſouvent ſon ambition dans la plus baſſe infamie. En effet il ſe trouve de ces Thraſons dont nous parlons, qui tirent avantage de tout, & qui s'encouragent meſme par les outrages qu'ils reçoivent, ſemblables au Sabot des enfans que l'eſcourgée releve, & qui s'anime & ſe redreſſe par les coups de fouët. Pour le moins qu'ils ſe ſouviennent qu'ils n'ont pas moins d'envieux, que d'admirateurs, *quàm magnus mirantium, tam magnus invidentium populus eſt*; qu'ils conſiderent que Dieu ne ſe plaiſt pas moins à déprimer les choſes hautes, qu'à élever les plus baſſes & les plus humbles, *abaxanſe los adarves y alcanſe los muladares*; & qu'ils me permettent que je diſe à l'un d'eux, que vous connoiſſez bien, cette raillerie d'un ancien,

XI.

de merc. cond.

ſen. de vita beat. c. 2.

——— *puteum puto te quoque Quinti;*
Nam quanto altior es, tam mage deſpiceris.

DE LA VIE SOLITAIRE.

LETTRE CI.

MONSIEUR,

Que vous estes injuste de vouloir obliger vostre ami à des choses que vous ne sçauriez raisonnablement desirer de luy! Il vous a déja écrit qu'aprés avoir donné à la Cour par des respects qui ne nous sont pas inconnus tout le temps que vous l'y avez veû,

Virg. 6. Æn. *Invalidus vires ultra sortémque senectæ;*

il est resolu de prendre pour luy le surplus de ce peu de jours qui luy restent, & de les passer si faire se peut en lieu, où *nec Pelopidarum facta neque famam audiat.* *Cic. ep. 11. l. 15. ad Atticum.* Quand ses raisons seroient moins fortes & moins accompagnées de justice, encore auriez-vous deû en faveur d'une retraite si Philosophique complaire à la resolution d'un ami, accompagner de vœux favorables son dessein, & dire au moins à sa décharge,

ecl. 5. ——*amat bonus otia Daphnis.*

Mais qu'au lieu de cela vous le persecutiez des mesmes instances dont l'on se serviroit pour enflammer le courage d'un jeune homme qui commence sa carriere; que vous luy veuïlliez faire prendre, tout caduc qu'il est, de jeunes & nouvelles esperances; & que vous osiez di-

re à une perſonne de ſa ſorte, qu'il faut planter pour les Corneilles, ou pour ſa poſterité, XI.

Inſere Daphni pyros, carpent tua poma nepotes : ecl. 9.

c'eſt ce que je ne me fuſſe jamais imaginé de vous, & j'ai bien de la peine à reconnoiſtre là dedans toute voſtre équité, & voſtre diſcretion ordinaire. Eſt-il poſſible que vous n'aiez point penſé à mieux emploier la conſideration des deſcendans, qu'au ſujet qui ſe preſente, & que vous n'aiez point veû comme il eſt aiſé en raillant de vous repartir tout ce qui ſe dit du *Nepotiſme*, qui eſt un mot ſi odieux dans la Morale ? En effet il arrive ſouvent que les plus grands ſoins que nous emploions en faveur de ceux qui viennent aprés nous, reüſſiſſent ſi mal, qu'ils ſont la cauſe viſible & la plus prochaine de leurs débauches, & par elles de toutes leurs infortunes. Pour ce qui touche l'eſpoir des graces que vous voulez qu'il attende dans une ſaiſon ſi avancée qu'eſt la ſienne, je vous prie de me dire pourquoi vous le deſtinez au meſme ſupplice que le Poëte fait ſouffrir là bas aux ames condamnées à expier tous les crimes qu'elles ont commis, d'eſtre expoſées à des vents qui les tiennent ſuſpenduës en l'air, ce qu'il égale aux peines du feu, & de l'eau, dont d'autres ſont tourmentées ?

—— aliæ panduntur inanes
Suspensæ ad ventos ; aliis sub gurgite vasto
Infectum eluitur scelus, aut exuritur igne.

6. Æn

N'est-ce pas la figure de ceux qui suivent les esperances trompeuses, & qui se repaissent des sottes vanitez de la Cour?

Il se plaint de ce que vous luy voulez faire peur ensuite de tout ce qu'on peut attribuer de mauvais à la solitude d'une retraite. Comme si la sienne devoit estre des reprouvées, & telle qu'on dépeint celle d'un Timon, d'un Ajax, ou de quelqu'autre aussi incapable de mediter que ce dernier. Sçachez que le desert où l'Aigle se plaist, ne témoigne pas moins l'excellence de sa nature, que la compagnie dont les Estourneaux ne se peuvent passer est une marque de leur foiblesse. Vous l'avertissez pourtant qu'une trop sombre & trop profonde quietude, sur tout aprés l'éclat & le tracas du grand monde, n'est pas moins à craindre, qu'une ombre trop époisse aux choses qui sont accoustumées au grand air,

—— nocent & frugibus umbræ.

Virg. ecl. 10.

Vous luy dites que comme Julius Firmicus asseure par les regles de l'Astrologie judiciaire, que les Signes qu'elle appelle solitaires sont sans efficace, & ne contribuent que fort peu de chose, ou rien du tout, au bien de l'Univers: ceux qui vivent seuls & hors le commerce des compagnies, doivent estre reputez aussi inutiles que ces Astres dans la societé des

hommes, où ils ne ſont plus conſiderez XI.
que comme des membres ſeparez, de nul uſage, & qui ſe corrompent d'eux meſmes. Et c'eſt ſur cela que vous luy faites valoir l'opinion populaire, que ceux qui ſe plaiſent a planter prolongent leurs jours dans cét exercice où ils profitent au public; ce qui peut eſtre fondé ſur la creance des anciens, que les Dieux ſe haſtoient d'oſter du monde ceux qui n'y eſtoient plus propres à rien. Mais que vous eſtes loin de voſtre compte dans ces ridicules obſervations; & que vous vous ſouvenez peu de ce que nous vous avons ſi ſouvent ſouſtenu, qu'il n'y a point de perſonnes qui profitent plus aux autres, & qui contribuent davantage au bien de la communauté, que ceux qui preſcrivent au reſte des hommes ce qu'ils doivent executer, & qui meritent par là d'eſtre reſpectez d'un chacun comme les Precepteurs de tout le genre humain! De meſme qu'il y a des eſprits qui ſe trouvent accompagnez par tout, & que l'hermitage meſme où la plus grande ſolitude n'exempte pas de diſtraction; parce que l'inquietude de leurs penſées, & le trouble de leur imagination, ne les abandonnent jamais: Il s'en rencontre d'autres de meilleure trempe, qui font heureuſement des homelies dans les plus grandes aſſemblées, que la confuſion des lieux & des perſonnes n'empeſche pas d'entrer en retraite, & qui ſe condam-

nent librement à un exil volontaire dans leur propre païs, Appian s'eſtant par conſequent trompé à leur égard, & au ſens que nous l'expliquons, quand il a creu qu'un Sitius eſtoit le premier, & le ſeul, qui avoit trouvé pendant les fureurs du Triumvirat le banniſſement dans ſa patrie. Aprés tout vous eſtiez obligé de mieux interpreter l'action où ſe veut porter voſtre ami, & de préſuppoſer qu'il devoit avoir de puiſſans motifs pour cela, puiſqu'il vous avoit declaré l'extremité de ſa ſouffrance, & ſa derniere reſolution, en ces termes que vous rapportez en les condamnant,

lib. 4 de bello civ.

Certum eſt in ſylvis, inter ſpelæa ferarum
Malle pati.

Virg. ecl. 10.

Pouvez-vous croire qu'un homme de ſon genie parle de la ſorte, qu'aprés avoir peſé toutes choſes, & meurement deliberé devant que de ſe determiner?

Je veux en ſa faveur vous confier là-deſſus une penſée, qui me ſervit d'entretien dans une promenade de la Fere durant cette derniere campagne. J'y conſiderois les differentes vies ſelon les diverſes conditions des hommes; & commençant par ceux des champs, je me repreſentois comme la converſation des perſonnes ruſtiques, qu'on appelloit autrefois Ruſtres, donnoit bien-toſt un certain dégouſt d'eux, non ſeulement à cauſe de leur groſſier entretien, mais bien plus parce qu'on y reconnoiſſoit ſou-

vent dans un meſme ſujet cette groſſie- XI.
reté accompagnée de beaucoup de malice. Paſſant de là aux Gentils-hommes de campagne, je faiſois reflexion ſur cette violence & cette brutalité dont ils ſont preſque tous profeſſion, jugeant que ce ſont choſes qui ne peuvent plaire qu'à ceux qui ont l'eſprit auſſi tyran & auſſi dépourveû de connoiſſance qu'eſt ordinairement le leur. Je regardois enſuite comme ces meſmes Gentils-hommes ont oſé nonobſtant cela nommer vilains les Bourgeois ou citadins, auſſi bien que les vilageois, & accuſer de vilanie les habitans des villes les plus polies, mettant les uns & les autres dans une meſme categorie: Tant chacun priſe ſa façon de vivre, *adeò unicuique ſtercus ſuum bene olet*, & tant nous ſommes tous enclins à mépriſer celle des autres. D'un autre coſté je me mis à reſver ſur ce que le ſejour des villes a fait nommer aux Grecs *aſtuce*, aux Latins *urbanité*, & à nous *civilité*, l'entretien plus ſubtil mais preſque toûjours intereſſé de ceux qui les habitent, & qui ne viſent qu'à s'oſter les uns aux autres le pain de la main. C'eſt ce qui nous porte bien-toſt à les haïr d'une animoſité Timonienne, conſiderant qu'ils ont converti les meilleures polices, inventées ce ſemble pour le bien des hommes, à leur deſtruction & à leur miſere; ce que mon eſprit ſe prouvoit à luy meſme par induction & par une longue enu-

meration de plusieurs exemples. Mais quand je vins à examiner la vie des Courtisans, ou de ceux qui pensent composer ce qu'on nomme le grand monde, je ne pûs m'empescher de conclure que c'estoit celle de toutes qui estoit la plus capable de jetter un esprit clair-voïant & Philosophique dans une parfaite misanthropie, ou totale aversion du genre humain; parce qu'il n'y void presque rien qui ne choque sa raison, & où souvent la folie, l'injustice, ou quelque violente cabale, ne l'emporte sur l'integrité, sur le bon sens, & sur la plus haute vertu. Souvenez-vous là-dessus de ce qu'a écrit Joannes Saresberiensis, Evesque de Chartres, & disciple de Saint Thomas de Cantorbery dont il nous a aussi donné la vie, dans son traitté, *de nugis curialium*, aprés avoir perdu une douzaine de ses meilleures années parmi les Courtisans de son temps. Je n'empesche pas pourtant que vous ne fassiez passer toutes ces choses pour les visions d'un atrabiliaire; pourveu que vous m'avouïez qu'on ne sçauroit gueres les enviſager de l'œil dont vostre ami peut les avoir regardées aussi bien que moi, sans preferer un desert propre à la contemplation, à tout ce qui fait rechercher aux autres la vie active avec tant d'empressement.

Afin que vous ne pensiez pas que j'agisse comme partisan de celuy que vous avez rendu vostre adversaire, ou que je

prenne

prenne cette occasion de contredire vos sentimens, contre la profession que je fais de n'en épouser aucun determinément, & sans cette suspension Sceptique dont je vous ai souvent asseuré que je ne me departois pas volontiers: Je vous avouë qu'à mettre l'action de nostre ami commun à la balance, & à la considerer nuëment, elle peut recevoir diverses interpretations, tenant du probleme qu'on envisage differemment, & qui a ses raisons de part & d'autre. Mais pourquoi dans cette indifference choquer si rudement un homme dont vous faites cas outre que vous l'aimez? & pourquoi le contrister par une improbation si rigoureuse & si peu appropriée soit à son âge, soit à sa condition? Que sçavez-vous s'il n'a point besoin du privilege que le Poëte accorde mesme à un cheval qui a bien servi, & dont il recommande qu'on respecte l'arriere-saison? XI.

Hunc quoque ubi aut morbo gravis, aut jam segnior annis
Deficit, abde domo, nec turpi ignosce senectæ. *Virg. 3. Georg.*

Tant y a qu'il a voulu se mettre en liberté, *cervicem jugo tritam subducere, placidiúsque mortalitatem exuere*, & jouïr enfin de ce repos Philosophique aussi ennemi de l'action que de la servitude. Ce n'est pas que je ne croie qu'il pourra trouver dans sa retraite, & parmi sa plus grande quietude, quelque sorte de dégousts capables

de le mortifier, s'il n'y porte une parfaite & inébranlable tranquillité d'esprit. Mais en ce cas là qu'éprouvera-t-il de contraire à nostre humanité ? Y a-t-il rien de plus conforme à nostre nature, que d'aimer le changement, & de se plaire à la diversité ? Tout ce qui a le plus contenté en une saison, vient à déplaire en une autre, & il n'y a point de transmutation si facile, ni si ordinaire dans la Physique, qu'est celle des contentemens & des déplaisirs dans la Morale. L'on quitte la ville pour les champs, & & les champs nous font bien-tost regretter la vie politique & la conversation civile.

Virg. ecl. 10. *Iam neque Hamadryades rursus nec carmina nobis*
Ipsa placent, ipsæ rursus concedite sylvæ.

En effet tout le monde presque est de l'humeur de Gallus pour ce regard, & ce que ne nous fait pas faire la passion d'amour comme à luy, nous l'executons par quelque autre espece d'inquietude qui nous domine. Reconnoissons donc ingenument nostre inévitable foiblesse, & soions plus indulgens envers nos amis, si nous voulons qu'à leur tour ils le soient en nostre endroit.

Il me prend envie de vous adjouster encore ici un petit corollaire de la façon que le peut dresser nostre incomparable Epoche, où elle vous representera comme il n'y a rien de si temeraire, que de

prendre avec les Dogmatiques les vrai- XI.
ſemblances pour des veritez. Ces dernieres ſont une compoſition dont nous gouſtons ſi peu, quelque deſir que nous en aions, qu'on peut dire des plus paſſionnez pour elles, tels qu'ont eſté les Philoſophes, qu'ils reſſemblent tous au Renard d'Eſope, quand ne pouvant donner juſques à la liqueur que la Gruë avoit renfermée dans un vaſe à col eſtroit, il ſe contentoit de le lecher par dehors. Auſſi voions-nous les plus ſçavans d'entre eux qui n'ont appellé leurs plus grandes connoiſſances que des conjectures. Ils ont eſté ſi irreſolus par tout, qu'ils ont douté ſi ce qu'on nomme mourir, neſtoit point un commencement de vivre, & que noſtre vie fuſt noſtre veritable trépas. Selon Democrite il n'y a pas meſme ſouvent de certaines marques de noſtre mort ordinaire, témoin celuy qu'Aſclepiade empeſcha d'eſtre porté en terre ou au bucher, luy reſtabliſſant l'uſage de la vie. *Vir jure magni nominis Democritus, ne finitæ quidem vitæ ſatis certas notas eſſe propoſuit; quibus medici credidiſſent*; tant s'en faut, dit là deſſus Cornelius Celſus l'Hippocrate Latin, que la Medecine nous donne des ſignes aſſeurez d'une mort future & inévitable, puiſqu'elle n'en a pas de celle qui eſt déja arrivée. Les autres parties de la Philoſophie ne ſont pas moins conjecturales que la Medecine, bien que leurs profeſſeurs ne les recon-

l. 2. c. 6 de re Medica.

noiſſent pas telles avec la meſme ingenuité qu'ont euë Galien & Hippocrate. Le meme Celſus remarque la grandeur du genie de ce dernier dans ſes retractations au ſujet des ſutures de la teſte, avec des termes ſi inſtructifs, que je ne puis m'empeſcher de vous les rapporter ici. *A futuris ſe deceptum eſſe, Hippocrates memoriæ prodidit, more ſcilicet magnorum virorum, & fiduciam magnarum rerum habentium. Nam levia ingenia, quia nihil habent, nihil ſibi detrahunt. Magno ingenio, multâque nihilominus habituro, convenit etiam ſimplex veri erroris confeſſio.* C'eſt donc le propre des ſçavans d'avouër leur ignorance, qui ne paroiſt nulle part ſi à découvert que dans la Morale, où les Sceptiques emploient principalement leur *acatalepſie*, ſi vous n'aimez mieux que je diſe leur incomprehenſibilité. Le moien d'accorder tant de façons de faire differentes, toutes eſtimées & ſouſtenuës opiniaſtrement par ceux qui les pratiquent. Je viens d'apprendre du voiage d'Olearius, qu'en Moſcovie le meſtier de Bourreau qui s'achette, ſert de paſſage comme fort lucratif à beaucoup d'autres où l'on parvient enſuite ſans aucune note d'infamie. Ceux de ce païs-là, qu'il dit tres-bons Arithmeticiens, ont leur jet, & font tous leurs comptes avec des noiaux de prunes, qu'ils portent dans une petite bourſe ſur eux pour cela. Et veritablement le mot de calcul, *à calculis*, a ſon origine de ce que ſans plume, ni

l.8. c.4.

jettons, on supputoit tout autrefois avec de petites pierres. Comme l'on peut voir dans l'Histoire des Incas, que les Peruviens qui excelloient en cét art, usoient aussi de cailloux, ou de grains de Mays, outre qu'ils l'exerçoient miraculeusement en se servant de fils, & de fiscelles de diverses couleurs, où les nœuds differens marquoient tantost la multiplication, tantost la division de leurs *Quipos*, c'est à dire comptes, avec toutes les fractions dont nostre Algebre se puisse vanter. Mais je vous veux dire devant que de finir, cét autre mot de Morale, pris d'un Itineraire qui rapporte ce que pratiquoient les Guelphes & les Gibelins durant leurs plus grandes animositez, chacun s'opiniastrant pour sa façon de faire au peril de sa vie. Le Guelphe mettoit à table le cousteau, la cueillere, & la fourchete en long au costé droit de l'assiette; le Gibelin ne les plaçoit ni à droite, ni à gauche, mais en travers. Le Guelphe entamoit toûjours son pain par le costé; le Gibelin par le dessus, ou par le dessous. Le Guelphe coupoit l'orange en soleil par sa largeur; le Gibelin en long: Au contraire des pommes & des poires, que le Guelphe coupoit en long; & le Gibelin en travers. Enfin tous ceux qui estoient de la faction des Guelphes portoient la plume au chapeau ou bonnet du costé droit; & les autres qui suivoient celle des Gibelins l'estaloient du gauche.

XI

Andebert

Quoique les femmes Guelphes tout au rebours portaſſent le bouquet ou la ghirlande à gauche ; & les Gibelines au coſté droit. En verité toutes les nations ſont pleines de ſemblables bigearreries, dont l'inventaire ſeroit trop long à dreſſer. Et comme l'on ſe perſecute au fait des couſtumes à la Guelphe & à la Gibeline ; il n'y a pas moins de conteſtation au ſujet de toutes les ſciences. Les Mathematiciens s'entredéchirent, & ceux qui font profeſſion de la Phyſique ont des principes ſi differens, comme fondez ſur des experiences ſi contraires, que les plus clair-voians ſont contraints d'en rire Sceptiquement. Le plaiſir eſt de voir que ceux qui ont le moins penetré dedans, & qui n'en parlent que ſur le rapport d'autruy, ſont ordinairement les plus opiniaſtres & les plus animez à la diſpute ; quoiqu'ils combattent comme les Andabates aveuglette, & qu'ils n'agiſſent que comme ces Crieurs publics, qui diſent toutes les marques des choſes perduës bien qu'ils ne les aient jamais veuës. Auſſi peut-on comparer toutes leurs conteſtations à des vagues pouſſées avec impetuoſité les unes contre les autres, & dont il ne ſort qu'une écume inutile. C'eſt ici qu'on peut faire valoir l'excellent chapitre *De falsò creditis*, & montrer qu'Heraclite a eu raiſon de nommer l'opinion la plus grande de toutes les maladies, ἱερὰν νόσον *ſacrum morbum*. Il n'y

Diog. Laert. in Herac.

a point de plus dangereuſe Epilepſie que celle-là. Mais pour n'eſtre pas plus long, je finirai par deux petites obſervations qui regardent ce chapitre. La premiere ſera, que contre ce que tant de perſonnes ont creu, & écrit, que les Peſches eſtoient une eſpece de poiſon en Perſe (d'où pourtant elles nous ſont venuës), elles s'y mangent ordinairement comme un fruit fort agreable. Le voiage Oriental d'un P. Carme qui les y a trouvées excellentes me vient de l'apprendre ainſi. La ſeconde obſervation concerne les hommes d'Afrique nommez Pſylles, dont tant d'Hiſtoriens & de Philoſophes ont parlé, comme de gens qui ſeuls pouvoient guerir de la morſure des ſerpens de cette contrée, où ils ſont tres-dangereux. Effacez cela de voſtre creance, & tenez pour beaucoup de vrai-ſemblance ce qu'en dit le meſme Celſus dont je vous parlois tantoſt, qui aſſeure que tous les hommes ſont capables de faire ce que faiſoient ces Pſylles, pourveu qu'ils l'entreprennent avec la meſme hardieſſe qu'ils avoient. *Neque Hercules,* dit-il, *ſcientiam præcipuam habent hi qui Pſylli nominantur, ſed audaciam ex ſe ipſo confirmatam.* Et un peu aprés, *Ergo quiſquis exemplum Pſylli ſecutus id vulnus exuxerit, & ipſe tutus erit, & tutum hominem præſtabit.* Je ſuis homme de parole, qui ne paſſerai pas le terme que je me ſuis preſcrit.

XI.

l. 1. c. 10.

l. 5. c. 27. de re med.

DV CVLTE DIVIN.

LETTRE CII.

MONSIEUR,

Pource que nous pouvons reconnoiſtre par les ſeules forces de la Nature qu'il y a un Dieu, Saint Thomas a fort bien determiné que noſtre croiance ſur ce poinct n'eſt pas un article de la Foi, qui regarde ſeulement les choſes non apparentes, & jamais les veritez éclatantes, & qui ſont, comme celle-ci, notoires à tout le monde. En effet, tous les hommes ont un ſentiment naturel de quelque Divinité, & Dion Chryſoſtome, qui eſtend cette connoiſſance juſques au reſte des Animaux, veut que les Plantes meſmes en ſoient participantes. C'eſt ſur cela que ſont fondez les Vers de Xenophane, rapportez par Clement Alexandrin, qui aſſeurent que ſi les Beſtes poſſedoient l'Art de la Peinture, chacune d'elles repreſenteroit un Dieu de la forme qu'elle poſſede, comme nous luy avons attribué la noſtre. A cauſe que les Lacedemoniens eſtoient guerriers, ils donnoient des armes preſque à tous leurs Dieux, & Venus avoit chez eux le meſme habillement de teſte que Pallas. Les Pheniciens qui s'occupoient au trafic, les peignoient avec

Orat. 11.

L. 5. Strom.

Lil. Giral Syntag. 1.

avec des coffres forts, & des tables de compte, comme s'ils se fussent pleus à l'exercice de la Banque. Et cette pensée favorable aux Animaux, est encore ce qui a fait soustenir ailleurs à ce mesme Patriarche d'Alexandrie, que les oiseaux ni les poissons n'estoient point idolâtres, parce qu'ils n'adoroient que la Divinité du Ciel. S'il se trouvoit donc quelqu'un qui n'en reconnust point du tout, il seroit sans doute, dans un aveuglement qui passeroit toute sorte de brutalité. Et la reflexion d'Eusebe sur le quatriéme chapitre de la Genese se peut faire à ce propos, Enos y estant nommé pour le premier des hommes qui invoqua le nom du Tout-puissant; parce, dit ce Pere, qu'en Hebreu Enos signifie un veritable homme, & qu'il est certain que ceux qui ne reconnoissent point de Dieu, n'ont rien d'humain, puisqu'ils sont mesme au dessous de la Beste dans un degré condamné de toute la Nature. XI.

Adv. Gen.

Præp Ev l. 7. c. 8.

Mais encore que ce sentiment de l'Existence d'un Dieu, procede d'une lumiere qui éclaire tout le genre humain, & qui est donnée, aussi bien que celle du Soleil, dés l'entrée du monde à tous ceux que la Nature y produit; ce n'est pas à dire qu'ils le connoissent tous comme il faut. Il n'y a que la vraie Religion qui nous l'enseigne, & qui nous revele ce mystere, nous prescrivant le culte qui luy est deu. L'esprit des hommes est ca-

pable de toute sorte d'extravagance sur ce sujet, s'il ne se soûmet à ses ordonnances. Et sans parler des Heresies que la Synagogue n'a pû empescher non plus que l'Eglise, le Paganisme & l'Idolâtrie font voir avec horreur des exemples de cela, qui peuvent convaincre les plus arrogans de la foiblesse de nostre entendement; s'il ne fait ceder avec humilité, son raisonnement aux loix qui sont venuës du Ciel. Quel miserable aveuglement fut celuy des Egyptiens, de faire leurs Dieux Tutelaires des Animaux les plus contemptibles? Et quelle honte aux Grecs d'avoir fait regner jusques sur leur Olympe, & dans leur Empyrée, les plus sales & les plus desordonnées passions de nostre humanité? Neptune transporté d'un amour incestueux pour Ceres, prend la forme d'un cheval & la saillit, parce qu'elle s'estoit cachée sous la figure d'une cavale. Jupiter s'est metamorphosé en toute sorte d'animaux pour contenter ses lubricitez, & des appetits mesme que la Nature abhorre. Enfin la Theologie des Gentils a esté si profane, que de luy attribuer une pollution nocturne, dont la semence tombée en terre engendra un Genie Androgyne. Si le nouveau monde n'a pas esté trouvé dans une si grande depravation, il estoit neantmoins pour ce regard dans une pitoiable estat. Les moins dévoiez y prenoient la creature pour le Createur; & comme ceux du Perou ado-

Pausan. l. 8.

Idem l. 7.

roient le Soleil, les Chincas soustenoient que le culte qu'ils rendoient à la Mer estoit bien plus juste, puisqu'elle les nourrissoit de ses poissons, & leur donnoit des testes de Sardines pour fumer leurs terres, au lieu que le Soleil ne faisoit que les incommoder. C'est, nonobstant la distance du lieu, & du temps, avoir donné dans la pensée de ces Grecs, qui protestoient de tenir pour Dieu tout ce qui les alimentoit, & qui ont couché cét article entre leurs plus notables sentences, XI.

Hist. des Incas l. 6. c. 17.

Τὸ γὰρ τρέφον με, τοῦτ' ἐγὼ κρίνω θεόν.

Nam quod alit me, id ego judico Deum.

Mais comme l'amour du bien a fait des Divinitez, la crainte du mal en a establi d'autres. Le Diable sous le nom d'Arimanes en Perse, de Maboya aux Isles de l'Amerique, de Manitou en Canada, & sous celuy de Camaté vers le Cap Vert, a eu ses sacrificateurs. Et nous apprenons de Polybe, que Dicearchus Admiral de Philippe dernier Roy de Macedoine, éleva deux Autels, l'un à l'Impieté, & l'autre à l'Injustice; pour ne rien dire de tous les *Vejoves* des Romains. J'adjousterai mesme que la calamité fait plus de superstitieux, que le Bonheur de reconnoissans. Tous les miserables recourent aux Autels quels qu'ils soient; & il semble, disoit un Ancien, qu'on ne soit bien soigneux de servir les Dieux, que quand on les croit courroucez. *Hoc conditio hu-*

l. 17.

mana vel pessimum habet, quod fortuna quos miseros fecit, & superstitiosos facit. Diligentiùs Dii coluntur irati. Enfin l'on peut conclure de tout ce que nous venons de repreſenter, que la Nature corrompuë déprave nos ames à un tel poinct, qu'encore que nous recevions aſſez de lumiere en naiſſant pour reconnoiſtre une Divinité, nous ne cheminerons jamais ſeurement dans les voies de l'adoration qui luy eſt deuë, ſi elles ne nous ſont revelées d'enhaut, & que la vraie Religion ne nous les enſeigne.

Sen. in con.

Il faut avouër pourtant, qu'entre les Payens meſme l'on en remarque qui ne ſe ſont pas égarez ſi lourdement que les autres. Beaucoup de Philoſophes ont ſouſtenu, en s'éloignant de l'Idolatrie, qu'on ne pouvoit legitimement attribuer aucune figure à Dieu, puiſque toute figure eſtoit finie, & que Dieu eſtoit neceſſairement infini. Ils ont enſeigné de meſme qu'eſtant le premier Principe, ſon Eſſence ne pouvoit eſtre demonſtrée, puiſque les Principes ſont indemonſtrables; outre que n'aiant ni genre, ni difference, il ſe trouvoit hors des termes de toute demonſtration. Et c'eſt pour cela que ſelon l'obſervation de Dion Chryſoſtome, Iphitus, Lycurgus, ni ces premiers Legiſlateurs des Eliens, ne voulurent jamais eriger de ſtatuë à Dieu; parce qu'ils eſtoient tres-perſuadez qu'on ne ſçauroit en nulle façon le bien repre-

Orat. 12.

senter. Mais pour un tres-petit nombre de ces esprits illuminez, une infinité d'autres se sont perdus miserablement, & se perdent encore tous les jours par le defaut d'un guide certain. Les uns ont fait autant de Dieux que la veuë peut avoir d'objets; & vous avez pû remarquer dans la Relation d'Olearius, que les Tartares Ceremisses adorent jusques aujourd'huy tout ce qu'ils se sont representé la nuit en songe, un cheval, ou une vache; le feu, ou l'eau; trouvant la Divinité par tout. Les autres au contraire, n'ont pû la reconnoistre où elle paroist le plus manifestement, ni avouër avec gratitude sa bonté, au milieu de ses plus grands bienfaits. Les Gentils de la Guinée soustenoient il n'y a pas long-temps aux Hollandois, qu'ils s'empescheroient bien de croire que ceux de leur païs tinssent de la main de Dieu, ce qu'ils possedoient de biens. Nous n'avons nostre or, disoient-ils, qu'en fouïllant dans la terre, & en la creusant avec une tres-grande peine. Nous serions sans poisson si nous ne vaquions à la pesche, mesme au peril de nos vies. Et les fruits que nous possedons ne nous viennent qu'en cultivant les arbres, & en labourant les champs, ce qui nous est d'un travail infini. Quelle apparence y a-t-il donc, de vouloir que toutes ces choses qui constituent nos richesses, soient autant de presens que Dieu nous envoie,

XI.

Gotar. Art. Ind. Or. Part. 6. c. 21.

qui comme telles doit donner gratuitement. C'eſt ainſi que le raiſonnement humain s'abuſe s'il n'eſt ſouſtenu d'enhaut, & qu'il tombe aiſément en delire ſi la vraie Religion ne l'en preſerve.

En effet, l'on peut dire qu'au ſujet, dont nous parlons, il n'y a rien de plus foible, & de plus inſolent tout enſemble, que noſtre raiſon abandonnée à ſa propre conduite. Quelque lumiere qu'elle ait en ſoi, le Prince des Tenebres l'a bien-toſt offuſquée ſi le flambeau de la Grace ceſſe de l'éclairer. J'ai leû autrefois avec averſion & horreur, dans l'Itineraire Hieroſolymitain du Prince Polonois Radzivil, qu'un Preſtre natif de Palerme, & Curé de Lombardie, aprés avoir dit une Meſſe du Saint Eſprit dans Tripoly, aſſeura qu'il avoit eu une revelation de ſe faire Turc, & prit le Turban ſur cette trompeuſe & miſerable imagination. Combien de faux Meſſies devant & depuis le veritable! Combien de Paraclets depuis Manes & Montanus, juſques à George de Delpht, & à Jacques Naylor, qui vient d'eſtre reprimé comme Chef des Quakers, ou Trembleurs d'Angleterre, toûjours fertile en ſemblables Viſionaires! Auſſi ne faut-il qu'oſer en cela, ce que font aiſément ceux qui ont la cervelle troublée, pour trouver des Sectateurs. Les fauſſes Religions eſtablies par des Impoſteurs, ſe maintiennent, en mettant toûjours Dieu de

leur coſté, par les meſmes choſes appa- XI.
remment dont il favoriſe la ſienne, qui ſeule merite ce nom. La pluie que les Juifs obtinrent par les prieres du Prophete Elie ſous le Roy Achab, aprés cette grande ſechereſſe qui fut en Syrie l'eſpace d'une année entiere; eſt attribuée par l'Hiſtorien Menander aux *Supplications*, ou Proceſſions que fit faire le Roy de Thyr Ithobal. Et Joſephe, qui a fait cette obſervation, dit ailleurs que la mort d'Antiochus Epiphane, conſiderée par Polybe comme deuë à la ſeule volonté de piller le Temple qu'avoit Diane dans la ville d'Elymaïs en Perſe, fut bien plutoſt la punition du ſaccagement & de la profanation de celuy de Jeruſalem. L'on peut faire cent remarques ſemblables, où l'eſprit ſe perd, s'il n'a que ſes propres forces, parce que ne pouvant diſcerner le vrai du faux, il tombe dans l'irreligion, ou dans une indifference qui n'eſt pas fort éloignée de l'Atheïſme. Ainſi les Cardiens qui habitent des montagnes ſituées entre l'Armenie & la Meſopotamie, ont un culte divin qui participe du Chriſtianiſme, & du Mahometiſme. L'on écrit la meſme choſe des Druſiens de Syrie qu'on trouve vers le pied du Mont-Liban. Ces Circaſſiens qui ne vont à l'Egliſe qu'à l'âge de ſoixante ans, lors qu'ils ne peuvent plus brigander, ne valent gueres

Antiq. Iud. l. 8. cap. 7. & l. 12. c. 13.

Breteu. de la div. des lang. c. 12. & 17.

mieux. Et diverſes Relations aſſeurent que les Morduites, voiſins des Tartares Precopites & des Moſcovites, font profeſſion d'une religion qui meſlée de trois Sectes leur permet d'eſtre circoncis, de recevoir le Bapteſme, & tout enſemble d'adorer les Idoles. Le culte du vrai Dieu ne ſouffre pas cette profane bigarrure. Il s'eſt declaré jaloux de l'honneur que nous ne devons déferer qu'à luy ſeul. Et par effet ſon peuple éleu a eſté ſi ſcrupuleux en cela, qu'il n'eſtoit pas permis à un Juif, ſi nous en croions Moſes Maimonides, de s'arracher une épine du pied devant une Idole, ni de ramaſſer quelque choſe tombée devant elle, parce que ces actions ne ſe peuvent faire qu'en s'inclinant, ce qui peut eſtre pris pour une eſpece d'adoration.

Certes l'homme, quelque diſcernement qu'il ait, ne peut éviter un tournoiement de teſte perpetuel, autant de fois qu'il contemplera cette grande diverſité de Religions épandues par tout le monde; s'il ne s'attache fortement à la vraie par le moien de la Foi, qui rend inébranlables en leur creance ceux qui ſe ſont rendus dignes de recevoir ce don du Ciel. Voiez dans Boëce la grande perplexité d'eſprit de ce Philoſophe aidé des ſeules forces de la Nature, quand il ſe demande à luy-meſme. *Si quidem Deus eſt, unde mala? Bona verò unde ſi non eſt?* Le Fidele ne heſite point ſur de ſembla-

l. 1. de con. Phil.

bles interrogations, & aux choſes meſme les plus obſcures il conduit ſa vie, & ménage ſon raiſonnement par cette pieuſe maxime, que s'il n'eſt pas permis entre les Philoſophes, & ſur tout entre les Mathematiciens, de mettre en diſpute les principes de leurs ſciences; beaucoup moins doit-il permettre à ſon ame d'eſtre irreſoluë, & de former des doutes ſur les points eſſentiels de ſa Religion. Le Chriſtianiſme, dit fort bien Euſebe, ne ſe régle ni par Euclide, ni par Ariſtote, Theophraſte, ou Galien. La doctrine du Ciel eſt differente de celle de la terre: Et la gloire auſſi-bien que le ſalut d'un Catholique, ne dépend pas, ſelon Saint Auguſtin, de bien raiſonner; mais de bien croire. S'il vous ſemble que je vous aie entretenu un peu trop Theologalement, & que je me ſois approché trop prés des autels pour un homme de ma profeſſion; ſouvenez-vous que Boëce Patricien & Conſulaire dont je viens de vous rapporter un petit texte, n'a point eſté repris pour avoir paſſé plus avant que moi ſans eſtre Eccleſiaſtique; & qu'Origene fort jeune, & devant que d'avoir receu la dignité Sacerdotale, interpretoit l'Ecriture ſainte à la priere de pluſieurs Eveſques. Euſebe qui nous apprend encore cela au ſixiéme livre de ſon Hiſtoire, nomme divers autres Laïques qui ſe ſont meſlez de meſme d'expliquer nos livres ſacrez: Et ne doutez pas que

XI.

Eccl. hiſt. l. 6. c. 27.

si besoin estoit je ne peusse vous en cotter assez d'autres dans tous les siecles, le nostre compris, qui s'opposeroient à vostre reproche: *Non quis dicat, sed quid dicat, attende.*

DE QVELQVES COMPOSITIONS

LETTRE CIII.

MONSIEUR,

Je ne sçaurois approuver que vous écriviez contre ceux qui ne sont plus. La pierre du Tombeau doit estre une borne qui arreste les plus grandes animositez; & les porter au delà, c'est faire comme ces Caribes & ces Lestrigons qui devorent les cadavres de leurs ennemis. Je veux que vous aiez raison de reprendre jusques au titre du livre qui vous déplaist si fort, & que vous y aiez subtilement remarqué mille fautes de jugement. Si serez-vous toûjours obligé de reconnoistre qu'il est tres-élegamment écrit, & qu'il seroit impossible de dire plus agreablement les choses dont son auteur s'est voulu expliquer; encore que traittant son sujet, vous en eussiez peut-estre substitué d'autres meilleures, & plus à propos. Pour moi j'use de cette methode dans toutes mes lectures, que taschant à profiter de ce qui m'y agrée, j'excuse le reste sans aversion. Il faut donner beaucoup de choses à l'humanité, & estre plein d'indulgen-

ce envers les autres, si nous voulons qu'on en ait pour nous, comme nous en avons tous besoin dans ce que nous donnons au public. En verité je m'impute mesme souvent le dégoust que je prens de certains livres; & pour n'entendre pas assez le sens de quelques-uns, je m'impose la loi, à l'exemple de Ciceron, de ne les negliger pas absolument. Ce grand homme remercie Atticus de luy avoir envoié une composition de Serapion, encore qu'il n'en eust pas compris la plus grande partie, *ex qua quidem ego (quod inter nos liceat dicere) millesimam partem vix intelligo.* Il avoit appris sans doute cette moderation de Socrate, qui rendant un ouvrage aussi obscur à celuy qui l'avoit obligé d'en faire la lecture, dit avec courtoisie qu'il y avoit remarqué de belles choses, & qu'il croioit aisément qu'une infinité d'autres ne l'estoient pas moins, encore qu'il ne les eust pas bien entenduës. Mais pourquoi vous amuseriez-vous à une messeante Critique, vous qui nous pouvez donner tant de bonnes & utiles choses, autant de fois que vous prendrez la peine de les coucher sur le papier. XI. *l. 2. Epist. 4.*

Insere Daphni pyros, carpent tua poma nepotes. *Virg. Ecol. 9.*

Nous en avons déja receu de vous qui servent de caution suffisante, & qui valent un favorable passeport pour tout ce qui sortira de vostre plume.

Ce que je viens de me promettre de l'uti-

lité de vos veilles quand vous voudrez les communiquer à la posterité, me fait souvenir de cét autre miserable libelle que vous avez encore si fort à contre-cœur, & dont vous prononcez si bien que l'Auteur, soit qu'il parle, soit qu'il écrive, montre qu'il ne sçait pour tout mestier que celuy de faire rire, non plus que ce Philippus dans le convive de Xenophon. En effet je n'ai rien veû de moins serieux il y a long-temps, ni de plus éloigné de la belle façon de s'exprimer. L'on pourroit neantmoins nommer quelques Ecrivains qui nous ont donné depuis peu des pieces aussi dignes de mépris; mais il ne faut pas rafraischir la memoire de ceux qui n'en meritent point. Ce que celuy-ci a de meilleur, parce qu'il n'est pas de luy, ne laisse pas de dégouster, à cause de sa mauvaise maniere de debiter ce qu'il tient des autres. Il les transcrit plutost qu'il n'écrit, & sa plume est simplement un canal qui vomit la liqueur telle qu'il l'a receuë, sans luy rien communiquer du sien que son impertinente application, accompagnée de quelque méchante pointe. *Componimenti si fatti sono libidini del genio non parti del ingegno. Si pecca così, non si scrive.* Je ne blâme ni les citations, ni l'adresse à se prévaloir des pensées de ceux qui nous ont precedé. Il y a plus de deux mille ans que le plus ancien des Orateurs Grecs a declaré que c'estoit la plus cour-

Isoc orat. ad Nicoc.

te voie pour reüſſir dans toute ſorte de Compoſitions ; ce qui doit eſtre bien plus veritable aujourd'huy, que nous avons recueilli, comme par droit de ſucceſſion, les ſentimens de tant de grands perſonnages qui ont eſté depuis luy. Comme tous les animaux ne ruminent pas, tous les eſprits ne ſont pas capables d'une profonde meditation, ſans quoi ils ne peuvent rien produire de leur chef ; & peu de perſonnes peuvent imiter l'Aigle, s'il eſt vrai qu'il ne ſe nourriſſe que de ſa propre proie ; ſans jamais toucher à celle des autres. Mais encore faut-il contribuer quelque choſe du ſien, & aſſaiſonner ce qu'on tient d'autruy de telle ſorte, qu'on luy donne une grace qui ait quelque air de la nouveauté. Autrement c'eſt eſtre voleur, & Plagiaire de dérober comme fait celuy-ci ; *Furti ſpecies eſt de alieno largiri*, dit la Loi ; & l'on peut ſouſtenir d'un livre tel que le ſien, que c'eſt l'ouvrage de ſes mains plutoſt que celuy de ſon eſprit. XI. *Dig. l. fil. de dolo malo.*

Cependant il trouve, dites-vous, des éloges, & des approbateurs. Vous me nommez ceux qui le louënt de la promptitude dont il a fait cét écrit : comme ſi le prix de nos compoſitions eſtoit de ceux qui ſe gagnent à la courſe. Et vous vous faſchez qu'on veüille faire paſſer un ſi malheureux coup d'eſſai, pour un coup de maiſtre : ſans ſonger qu'il le peut eſtre, le prenant pour celuy d'un maiſtre

Fou. Tout de bon appaisez-vous, & vous souvenez que les grenouïlles mesme chantent agreablement pour quelques-uns. Je l'ai déja remarqué de celuy qui dans Petrarque ne pouvoit souffrir le chant du Rossignol, s'allant loger au pied d'un mareſt, pour y entendre la melodie de ces charmantes grenouïlles. Et il me souvient que l'Orateur Romain dans une de ses Epistres, dit à son ami Atticus qu'il apprehende la pluie, se devant mettre en chemin, parce que les grenouïlles du lieu où il estoit, faisoient paroistre leur éloquence, ou, pour mieux rendre ses termes, ce qu'elles sçavoient de Rhetorique, *Ranæenim*, dit-il, ῥητορεύουσιν. Il faut donner à vostre humeur cette petite raillerie. Je veux vous adjoûter au sujet de la diligence tant vantée de cét Auteur ridicule, qu'encore que le Poëte Stace, & quelques autres, aient voulu tirer vanité du peu de temps qu'ils avoient donné à faire leurs pieces : Et quoique les œuvres du Tout-puissant soient aussi promptes que sa parole, *dixit, & facta sunt* : Si est-ce que je n'ai jamais veû priser un livre judicieusement sur cette seule consideration ; ni par une raison contraire mes-estimer l'Eneide, à cause du long-temps qu'emploia Virgile à la perfectionner, bien qu'il n'y ait pas mis la derniere main. A la verité il se trouve des personnes si lentes dans toutes leurs entrepriſes literaires, soit

l.15. Ep. 16.

par la pesanteur de leur naturel, soit par la disgrace de leur genie qui ne demeure jamais satisfait, qu'on ne sçauroit trop condamner leur procedé, ni trop plaindre ceux qui esperent quelque contentement de la fin des veilles continuelles de ces gens là. Thomas Haselbach Bavarois, & Professeur en Theologie dans l'Université de Vienne, estoit un de ces miserables Lentules, qui aiant entrepris de dresser & dicter à ses écholiers un commentaire sur le Prophete Esaïe, emploia vingt-deux années sans pouvoir en achever ce qui regardoit seulement le premier chapitre, qu'il laissa imparfait par sa mort, la Parque vraisemblablement s'estant lassée de ses remises, & impatientée d'attendre si long-temps. XI.

Pour ce qui touche l'insolence de cét autre Dogmatique dont vous vous plaignez aussi, j'ai leû avec indignation, comme vous, ce gros volume d'assertions, & je l'ai fait avec d'autant plus d'ennuy, qu'on le peut comparer à cette ville d'Arcadie si vaste & si dépeuplée, qu'elle fit dire autrefois, *magna Civitas, magna Solitudo.* L'on y void beaucoup de discours magistralement étendus, & peu ou point de choses qui meritent l'attention d'un Lecteur tant soit peu serieux. Vous avez sujet de demander si ce bel Auteur pretend estre un Prince, pour obliger tout le monde à recevoir avec soumission & en for-

me de loix, les ſentimens qu'il eſtablit. C'eſt un Dictateur perpetuel qui ne croit pas qu'on doive revoquer en doute la moindre de ſes propoſitions, ni s'oppoſer aux axiomes qu'il publie, pour impertinens qu'ils ſoient. Mais il n'eſt pas ſeul qui uſe de ce procedé tyrannique. Prenez-y garde, vous ne verrez gueres de ceux qui font profeſſion de mettre la main à la plume, qui ne pretendent la manier comme un Sceptre pour dominer par tout. Sans mentir je ſçaurois volontiers du plus ſuffiſant d'entre eux juſques où va ſa penſée, & je luy ferois de bon cœur cette demande avec toute ſorte de douceur & d'ingenuité : Pretendez-vous que vos livres ne puiſſent jamais eſtre leûs par un plus habile homme que vous? & ſi vous n'avez pas le front de l'avouër, comment avez-vous l'aſſeurance pour ne pas dire l'impudence, de debiter avec tant d'affirmation des choſes dont vous ſerez peut-eſtre juſtement repris par ceux qui les ſçavent mieux que vous? Il faut rire neantmoins ſans ſe faſcher, de l'opiniaſtreté de ces gens là. S'ils avoient voſtre moderation, & s'ils ſe ſçavoient prévaloir de la ſuſpenſion de voſtre Sceptique, il y auroit veritablement plus de repos dans la Republique literaire, & le public en profiteroit de beaucoup : mais vous y perdriez dans voſtre particulier, puiſque voſtre ſçavoir profond & modeſte n'auroit plus l'avantage qu'il poſſede ſur

ſur le ſuperficiel & le pedanteſque. Pour me conjouïr là-deſſus avecque vous, je vous communiquerai une petite reflexion que je fis ces jours en faveur de l'Epoche, & où me porta quelque lecture de divertiſſement. N'eſt-ce pas une choſe ſurprenante que le Soleil adoré par tant de peuples; qui donne la vie à tout ce qui la poſſede, *Sol & homo generant hominem*; & que la pluſpart des Philoſophes ont oſé nommer le Dieu viſible de la Nature; ſoit conſideré par d'autres qui croient aprés Metrodore l'infinité ou du moins la pluralité des Mondes; comme le centre & la plus baſſe partie de l'Univers? mais n'y a-t-il pas encore plus dequoi s'eſtonner qu'ils oſent meſme y eſtablir un Enfer, & un Purgatoire dont le feu ne ſerve pas moins à purger les ames à la façon de ces toiles de lin incombuſtibles, que par accident à échauffer la terre, & à nous y vivifier; Dieu ſe plaiſant ainſi, diſent-ils, à tirer le bien du mal, & à faire ſervir une meſme cauſe à des effets differens. Si on leur objecte que le meſme Dieu a mis ſon Tabernacle dans ce bel Aſtre, ils répondent qu'il eſt vrai, non ſeulement parce qu'il eſt par tout, mais encore éminemment, à cauſe de la Juſtice qu'il y exerce. J'avois bien ouï parler de ces peuples de l'Amerique, qui ſe promettent d'aller aprés leur mort dans une de ces brillantes eſtoiles, s'y figurant des champs Eliſées où ils rece- XI.

vront toute sorte de contentemens. Mais de faire du Soleil un Enfer, ou seulement un Purgatoire, c'est ce qui peut passer pour un caprice merveilleux, au cas qu'on doive s'émerveiller des bigearreries de l'esprit humain.

DES AFFLICTIONS.

LETTRE CIV.

MONSIEUR,

Le fâcheux accident survenu à vostre ami ne m'estonne pas tant, quoique j'en aie beaucoup de ressentiment, que je suis surpris de la façon dont vous dites qu'un homme tel que luy a receu ce coup de Fortune qui le rend presque inconsolable. Cependant je ne juge pas comme vous de la pesanteur de ce mesme coup, vous croiez qu'elle est telle qu'il n'a pû luy resister, & je pense que la seule delicatesse de son esprit, nourri dans le plaisir, & nouveau aux traverses de la vie, l'a fait succomber sous un poids qui n'a rien d'extraordinaire, ni de si fort insupportable. J'ose mesme vous soûtenir, pour en avoir veû l'experience, qu'un second coup le pourroit mettre en meilleur estat, comme une vague redresse parfois un vaisseau que les precedentes avoient presque submergé, ou le jette heureusement dans le port. Les dernieres persecutions de la Fortune

donnent ſouvent des reſolutions qui tien- XI.
nent lieu de conſolation, & qui approchent meſme de la gaieté. Et comme le bois du veritable Sycomore (car le noſtre n'eſt pas celuy de Theophraſte) ſe- *Mathiol.*
che & perd ſon humidité dans l'eau; il ſe trouve des perſonnes que les déplaiſirs extrémes, & les diſgraces reïterées temperent; qui s'accouſtument à ce qu'ils jugeoient d'abord intolerable, & qui trouvent meſme quelque eſpece de joie ou de ſatisfaction, dans une aſſiette d'ame qui leur fait mépriſer ce qu'ils apprehendoient trop auparavant. Je ne m'eſtonnerois pas de voir arriver je ne ſçai quoi de tel dans l'eſprit de voſtre ami; ſes ſemblables ſont toûjours dans le plus haut des plaiſirs, ou au plus bas des mortifications; & ils paſſent d'une extremité à l'autre ſi ſubitement, qu'on les peut comparer à ces Irondelles qui rampant preſque contre terre, s'élevent en un inſtant au deſſus des maiſons. Enfin les dégouſts de la vie, & ces troubles qui ſemblent s'oppoſer à ſon aiſe & à ſa ſerenité, ont parfois des effets ſi contraires, qu'ils agiſſent tout-autrement. Flacourt parle dans ſa Relation de Madagaſcar d'une chenevière qui y croiſt, dont la fumée au lieu d'obſcurcir le cerveau, rend l'eſprit plus gai, en oſte la triſteſſe, & donne meſmes à ceux qui la reçoivent des ſonges tres-agreables. C'eſt à peu

prés la meſme choſe de certaines noires vapeurs que cauſe parfois le chagrin d'un fâcheux évenement, elles ſe circulent, & ſe clarifient avec le temps par la meditation, d'où procede enfin une reſolution ferme contre tout ce qui peut arriver, accompagnée toûjours d'une douce & agreable tranquillité. O que c'eſt parfois un grand malheur de n'en point reſſentir! il n'y a rien qui jette plûtoſt nos ames dans une inſenſible lethargie. Les animaux pris à la chaſſe, & les poiſſons qui ont eſté peſchez durant la tourmente, ſont de beaucoup plus agreable nourriture; ce que Galien attribuë apres Hippocrate à l'agitation, qui rend leurs chairs plus ſolides & de meilleur ſuc. Le Medecin Xenocrate ſoûtenoit meſme que vers la queuë des derniers ſe trouvoit la meilleure partie qu'ils euſſent, à cauſe qu'elle eſtoit plus exercée que les autres. La condition des hommes eſt preſque pareille. Ils ont beſoin d'un peu d'agitation dans leur vie, & de quelque ſecouſſe de la Fortune pour exercer leur induſtrie, & pour faire valoir leur raiſon. Sans cela elle ne ſe reconnoiſt pas, & cette partie ſuperieure perd l'uſage des plus éclatantes vertus. En effet il n'y a ſouvent rien de plus groſſier, ni de moins ſpirituel ou de moins vertueux, que ceux qui n'ont jamais, ou fort peu, éprouvé de traverſes, parce que l'indolence les a

Gal. 3. de fac. alim c. 25. Hipp. 2 de vict nat. ſect 4.

rendus comme ſtupides, & s'ils ont eu quelque pointe d'eſprit naturelle, faute d'emploi ou d'oppoſition, elle s'eſt entierement émouſſée. XI.

Tant y a que je ne blâme pas voſtre ami d'avoir reſſenti ſon infortune, je trouve ſeulement à redire dans l'excés de ſon reſſentiment, où il peut y avoir trop de delicateſſe. L'impaſſibilité des Stoïciens n'eſt pas tout-à-fait à mon gouſt, & je ſuis en cela de l'opinion dont s'explique le Philoſophe Taurus dans Aulu-Gelle, qu'il y a des occaſions où la Nature contraint noſtre raiſon de ploier, parce que nous la tenons d'elle. *Non ſanè poteſt cogi vir ſapiens, cùm eſt rationis obtinendæ locus: cùm verò Natura cogit, ratio quoque à natura data cogitur.* Si la force d'eſprit, ou cette grandeur de courage qu'on exalte tant, eſt bien definie, une ſcience des choſes tolerables, & de celles qui ne le ſont pas, il paroiſt aſſez par ſa definition qu'il y en a d'aucunement intolerables, qui ſe font reſſentir par les plus ſages, ou qui ne doivent pas eſtre miſes, comme faiſoit le Portique, au rang des indifferentes. Ce n'eſt pas eſtre courageux de combattre Dieu, & la Nature dont il eſt l'Autcur; c'eſt une *Gigantomachie*, & une fureur toute pure. *Fortitudo non eſt ea quæ contra Naturam monſtri vice nititur, ultrâque modum ejus egreditur, aut ſtupore animi, aut immanitate, aut quâdam miſerâ & neceſſariâ in perpetiendis doloribus exer-*

citatione. Mais à la verité il y a des degrez de reſſentiment. L'on peut eſtre touché d'un déplaiſir, ſans ſe deſeſperer, & ſouffrir de grandes douleurs dans l'une ou l'autre partie qui nous compoſent, ſans eſtre impatiens tout-à-fait, ſans eſtre inconſolables, comme le Philoctete des Tragedies, & ſans jetter comme luy des cris qui ſcandaliſent le theatre. Phebus ſe plaint & ſoûpire à la mort de Coronis dans la Metamorphoſe; il ne s'abandonne pas neantmoins juſques à des pleurs indignes de ſa Divinité,

Ovid. 2. Metam. *neque enim cæleſtia tingi*
Ora licet lacrymis.

Cela veut dire dans noſtre Morale, qu'encore que les Afflictions & les revers de Fortune ſe faſſent toûjours ſentir; des hommes de cœur pourtant, & d'une raiſon confirmée, les ſouffrent patiemment, & ne s'irritent pas comme les autres, contre des évenemens qui n'ont pû eſtre évitez.

Certes l'on n'a pas feint ſans ſujet que Promethée avoit détrempé avec des larmes la pouſſiere dont il vouloit former l'homme. Il ſemble que nous tenions tous de ce principe; & par effet peut-on dire que cét homme ſçache faire naturellement quelque autre choſe que pleurer & ſe plaindre? La Nature ne luy a enſeigné ni à ſe faire entendre par la parole, comme les autres animaux le font chacun à ſa mode, ni à cheminer, ni

à se nourrir ; il ne sçait par son moien XI.
que jetter en venant au monde des larmes & des cris, pour marque de ce qu'il souffre, & pour presage de ce qu'il doit endurer le reste de sa vie. Mais je quitte ce lieu commun, pour vous faire observer, comme encore que le chagrin & les soucis aient le pouvoir de changer en gris la perruque la plus noire, ou la plus blonde ; la joie ni le contentement ne sçauroient operer au rebours, ni rendre noirs ou châtains des cheveux blancs ; ce qui montre que la douleur & le déplaisir sont bien plus selon Nature, que toutes les satisfactions qu'on puisse recevoir ou esperer. Il y a bien plus, selon cette mesme pente ou propension de la Nature, les plus grandes douceurs de la vie se convertissent bien-tost en amertume ; & le Sage seul peut tirer quelque satisfaction de ce qu'il souffre, faisant sortir le baume ou la gomme de son incision, comme d'une plante resineuse. L'on fait des cannes de sucre de tres-fort vinaigre, ce que Jean de Lery écrit avoir éprouvé ; mais vous ne ferez jamais reprendre à ce vinaigre la douceur qui l'a produit. Tant il est vrai que les delices dont nous avons quelque usage, aboutissent par une voie plus courte, plus facile, & plus naturelle, à ce qui est penible & douloureux ; que les fâcheries ne se changent en choses plaisantes, si la Philosophie n'y emploie toute

son industrie. Aussi voions-nous bien plus de Tantales qui tombent de la plus haute felicité dans le mal-heur, que d'autres qui éprouvent une fortune opposée à la sienne. Jettez les yeux sur ce jeune Seigneur que vous connoissiez si particulierement, l'on ne vid jamais une faveur naissante poussée par un vent plus agreable. Il n'envisageoit rien que de riant autour de luy, il pouvoit dire en se felicitant luy-mesme comme ce Pasteur,

Virg. ecl. 5. *Ipsi lætitia voces ad sidera jactant*
Intonsi montes.

Cependant il se sentit en un instant precipité dans la derniere misere, si la cheute dans une disgrace, & l'élevation sur un échaffaut, peuvent passer ensemble pour un précipice.

Ne pensez pas que je sois inhumain jusques à ce poinct, de vous abandonner sur un si fâcheux spectacle; je veux avant que de finir, vous proposer quelque sujet, qui recrée vostre imagination en la divertissant. Et parce que je connois par vos demandes reiterées, le plaisir que vous donnent les petites observations que je fais en faveur de la Sceptique sur les voiages de long cours; je vous en communiquerai deux ou trois, que j'ai exprés commises à ma memoire pour vous satisfaire. Ne vous aurois-je jamais écrit comme les Topinambous ne croient pas pouvoir rendre un plus fort témoignage de joie, quand ils reçoivent leurs hostes,

Iean de Lery.

hoſtes, ou bons amis chez eux, que de pleurer abondamment; ces larmes de joie ont quelque rapport à noſtre diſcours precedent. Le meſme recueil qui m'apprend cela, me fait voir des hommes vers le deſtro t de Magelan, qui portent tous de longs cheveux, & leurs femmes au contraire qui mettent leur commodité, & leur bien-ſeance à ſe raſer toute la teſte. Les Cavaliers de la Cour Africaine du Roy de Benin ne croiroient pas eſtre d'aſſez bonne grace à cheval, ſi leurs deux jambes ne pendoient d'un coſté, comme la plûpart des femmes les portent dans l'Europe. Les Payens de la côte de Guinée ne peuvent ſouffrir qu'on crache à terre, tenant parmi eux cette action fort condamnable, & portant malheur. Et joignant les Royaumes d'Angola, & de Congo, il y a peine de mort eſtablie contre tous ceux qui ſont ſi hardis, ou ſi malheureux, que de voir boire le Roy de Loanda, ſans que ſes propres enfans ſoient exceptez de la rigueur de cette Loi. Bon Dieu, que l'homme eſt un animal bigearre dans toutes ſes fantaiſies!

XI.

Oliv. de Nort.

Ind. Or, part. 6. c. 55.

Ib. c. 21.

Samuel Bruno.

DES HOMMES DE LETTRES.

LETTRE CV.

MONSIEUR,

Celuy qui vous a dit qu'un homme de voſtre merite trouvera plus de faveur & d'appuy, auprés des gens d'épée, qu'il n'en doit attendre des hommes de Lettres, ne s'eſt peut-eſtre pas tant éloigné de l'uſage ordinaire, que vous le préſuppoſez. Je ne ſçai ſi c'eſt par jalouſie ou autrement que ces derniers ſont ſi retenus à recommander ceux de leur profeſſion; mais tenez pour aſſeuré qu'un Cavalier parlera toûjours plus à l'avantage d'une perſonne d'eſtude comme vous, que ne feront vos ſemblables; qui de leur coſté diſtribuent plus librement les éloges deus à la valeur militaire, que ne font jamais ceux qui exercent le meſtier des armes. Voulez-vous ſçavoir juſques où va cette humeur literaire? conſiderez l'Empereur Adrian qui dans ſon thrône Imperial enviant la gloire du ſçavoir à tous ceux qu'on honoroit pour cela de ſon temps, perſecute les Philoſophes Phavorin, & Denys Mileſien, encore que le premier luy cedaſt ſouvent en conſideration des trente Legions qu'il commandoit. Sa jalouſie s'eſtendoit meſme ſur le paſſé, parlant fort mal, tant de

Platon, que d'Homere, & préferant à celuy-ci un Antimachus, qu'on ne connoiſſoit preſque pas alors; comme l'éloquence de Caton, à celle de Ciceron; la Poëſie d'Ennius, à celle de Virgile; & le ſtile de Cœlius, à celuy de Salluſte. Car puiſqu'on ne peut nier qu'il n'euſt une ſcience tres-eſtenduë, l'on ne ſçauroit l'accuſer d'avoir eſté porté du motif de ces autres Princes ignorans qui ont perſecuté les Muſes, parce qu'ils n'avoient jamais eu de commerce avec elles. L'Empereur Licinius nommoit les Lettres le poiſon des Eſprits, & la peſte de tous les Eſtats; mais ceux qui nous apprennent cela de luy, nous font voir auſſi ſon incapacité, telle qu'il ne pouvoit pas ſouſcrire ſes Edits, ni ſeulement écrire ſon nom. Lors que cét autre Empereur Baſſianus Caracalla tâchoit de faire perir toutes les œuvres d'Ariſtote, il couvroit ſon extravagance du pretexte que ce Philoſophe eſtoit accuſé de la mort d'Alexandre le Grand, dont il faiſoit le ſinge, s'imaginant qu'il paſſeroit pour ſa veritable copie. Ce n'eſt pas grande merveille que des perſonnes ſi mal élevées, ou d'un naturel ſi pervers, tombent dans de ſemblables brutalitez. *Qui non intelligunt artes, non mirantur artifices.* Et parmi les Grands qui ne ſçavent rien, il n'y a pour le plus que ceux qui font des actions dignes de memoire, qui favoriſent les gens capables de les communiquer à la

X I.

posterité. Ce qui m'estonne, & me donne tout ensemble de l'indignation, c'est d'apprendre que les personnes qui ont passé toute leur vie a manier des livres, & dans la poussiere de l'Echole, aient de l'aversion pour ceux qui ont acquis de la reputation, & que bien loin de les assister, ils les empéchent de s'élever, & les oppriment s'ils peuvent. Nous en avons un exemple moderne aussi illustre que celuy d'Adrien, en ce Pontife qui estoit le sixiéme du mesme nom, & qui avoit esté Precepteur de Charles-Quint. Tous les sçavans de son temps se promirent de l'avancement, à son avenement au Pontificat, à cause qu'il devoit aux Lettres son exaltation, & ce qu'il avoit de bonne fortune. Cependant ils demeurerent fort estonnez, voiant qu'il étoit plein de mauvaise volõté contre tous ceux qui se plaisoient à la belle literature, les appellant *Terentianos*, & les traittant de telle sorte, qu'on croit qu'il eust rendu les Lettres tout-à-fait barbares, s'il ne fust mort dans la seconde année de sa supréme dignité. Paul Jove dit gentiment qu'il usoit de ce mauvais traittement contre les plus beaux Esprits de son siecle, avec le mesme sens, & le mesme jugement, dont il preferoit la Merluche de ses Païs-Bas à toute autre viande, & aux meilleurs Poissons qui se mangeassent en Italie. Je sçai bien qu'il peut y avoir de l'excés dans l'a-

7. de pisc. Rom.

mour de ces anciens Auteurs Grecs & Latins. L'on ne ſçauroit excuſer l'impieté d'Ange Politien, s'il eſt vrai qu'il préferaſt en tous ſens les Odes de Pindare aux Pſeaumes de David. La ſeule comparaiſon des choſes ſacrées aux profanes eſt toûjours odieuſe. Et ſi Pierre Bembe faiſoit difficulté de lire la Bible, ou de dire ſon Breviaire, comme on le luy a reproché, de crainte de gâter ſon ſtile, & de corrompre ſa belle Latinité; il a eſté ſans doute touché d'une apprehenſion condamnable. Mais autre choſe eſt de reprimer le mal quand il paroiſt, & de perſecuter par une pure jalouſie le veritable & innocent merite. Si l'abus des meilleures choſes les faiſoit condamner & rejetter, que demeureroit-il de bon & de precieux dans le monde? Et neantmoins Platine nous repreſente le Pape Paul Deuxiéme encore plus animé contre les hommes ſtudieux, que ne l'eſtoit Adrien Sixiéme, quand il aſſeure qu'il declara heretiques ceux qui prononceroient le mot d'Academie, ou qui feroient cas des Lettres humaines, parce que c'eſtoit aſſez de ſçavoir lire & écrire. Veritablement cela ſuffit pour les Lettres de Change, dont l'on fait parfois plus de compte en beaucoup de lieux, que de toutes celles des Grecs & des Latins. Je penſe pourtant que c'eſt ici une des invectives dont l'on blâme Platine avec raiſon. XI.

Je quitte ce propos pour répondre aux plaintes que vous me faites de cét adversaire qui vous a si fortement attaqué sur vostre vie contemplative. Tout son discours, tel que vous me le rapportez, est pris du second livre des grandes Morales d'Aristote, où ce Philosophe forme au quinziéme chapitre cette objection contre la Divinité. Que peut faire Dieu avec toute son *Autarquie* ou pleine suffisance de toutes choses, puisqu'on ne doit pas présupposer qu'il dorme; car si l'on répond qu'il contemple, l'on demandera ce qu'il peut contempler, parce que si c'estoit quelque chose qui fust hors de luy, elle seroit plus parfaite & plus considerable que luy-mesme, ce qui implique & envelope une contradiction manifeste, dautant qu'il seroit Dieu, & ne le seroit pas se trouvant ailleurs plus de perfection qu'en luy. Que si l'on veut qu'il se contemple soi-mesme, l'on tombe, dit-il, dans une autre absurdité merveilleuse, d'attribuer à Dieu ce que nous blâmerions en un homme sage, n'y aiant point d'action qui tienne plus de la folie, que de passer tout son temps dans une perpetuelle contemplation de soi-mesme. De verité Aristote ne donne point de solution à cette instance, qu'il declare vouloir abandonner pour passer outre; mais il insinuë pourtant qu'il faut faire grande distinction entre Dieu, & l'homme, ce qui peut aucunement tenir

lieu de réponſe: Au ſurplus, que de ſem- XI.
blables propos, ni de telles perſonnes que celles qui vous les ont tenus, ne vous jettent pas dans le mépris de la vie meditative; & gardez-vous bien de prendre là deſſus de l'averſion de ce que vous confeſſez qui vous fournit les plus douces & les plus charmantes heures que vous paſſiez. Quand vous trouveriez à la Cour toute la fortune que vous y voulez venir chercher, & que je vous y ſouhaitte, je ne l'eſtimerois rien ſi elle vous faiſoit perdre l'habitude que vous avez contractée de converſer heureuſement avec vous meſme. Pour moi en quelque lieu que la Cour aille, & en quelque endroit que je me rencontre, j'y trouve toûjours mon *Timonium*, ou ma petite ſolitude; & au pis aller, les rideaux avec le ciel de mon lict me forment un hermitage, qui me contente d'autant plus que n'eſtant connu de perſonne, perſonne auſſi ne me l'envie. C'eſt dans cette agreable retraite qu'on paſſe en un inſtant & ſans peril du Levant au Couchant, & d'un Pole à l'autre; n'y aiant rien de caché ſur la Mappemonde qu'on ne découvre avec plaiſir. Je traverſe meſme de ce lieu là tous les Elemens, & comme ſi les portes de l'Empirée s'ouvroient en ma faveur, j'y contemple Dieu, & ce qui l'environne, de toute la force qu'il me donne.

mœnia Mundi

Lucret. l. 3. *Discedunt, totum video per inane geri res,*
Apparet Divum numen, sedesque quietæ.

Voudriez-vous bien renoncer pour quoi que ce fust à de semblables satisfactions ?

Je vous exhorte encore à n'abandonner jamais les doutes paisibles & respectueux de l'Epoche, pour toutes les affirmations hardies des Dogmatiques. Continuez à douter avec cette retenuë, & cette grace, dont je vous ai ouï dire autrefois que pour ne rien asseurer, vous ne vouliez pas mesme donner asseurance de vos doutes. Vous ne trouverez ici que des asserteurs, qui font profession de ne quitter jamais une proposition avancée, si ce n'est qu'elle choque leurs interests. Mais souvenez-vous de ce qu'a reconnu Aristote, que beaucoup de gens retiennent avec plus de constance & d'opiniastreté leurs opinions, que d'autres ne font ce qu'ils connoissent par les regles de la science; si tant est qu'il y en ait. Ce ne sera pas seulement au sujet que Pline a pris des eaux glacées, que vous pourrez prononcer son mot notable, *Nihil homini sic, quemadmodum rerum naturæ placet.* Hist. nat. l. 19. c. 4. Vous verrez cette nature contrôlée presque sur tout; & je pourrois vous le prouver par une induction tout-à-fait sceptique, si j'estois d'humeur à exaggerer les choses odieuses. J'aime mieux pour vous paier le tribut que vous exi-

giez de moi, finir cette Lettre par quelques petites obſervations qui ne ſont pas moins de l'Epoche, mais où perſonne n'aura ſujet de ſe dire intereſſé. XI.

Ce n'eſt pas ſeulement en Canada, & parmi les Hurons, que les femmes ſeules cultivent la terre : Euſebe rapporte ſur la foi d'un Bardaſane Syrien, que celles des Gelons, peuples de l'ancienne Medie, y exercent de meſme tout le labourage, avec cette particularité, que leurs maris ne ſongent cependant qu'à ſe farder, & à ſe parfumer, dans un luxe d'habits d'autant plus honteux ſelon nos mœurs, que leurs femmes vivent avec toute ſorte de frugalité. Jean Leon rapporte auſſi dans ſon Afrique, qu'à Teſſet ville du Numidie, il n'y a que les femmes qui eſtudient, & qui s'adonnent à la vacation des Lettres, comme ſelon Sophocle les hommes ſeuls filoient autrefois en Egypte dans leurs maiſons, cependant que les femmes travailloient aux affaires de dehors. Dans la plûpart des villes bien policées, & particulierement dans Conſtantinople, il n'eſt pas permis d'aller la nuict ſans lumiere : A Sparte l'on en uſoit tout au rebours, car perſonne n'euſt oſé en porter, & chacun retournoit chez ſoi aprés le ſouper à tâtons, afin qu'on s'acoûtumaſt à n'avoir point de peur parmi les tenebres. La pluie nous fait ordinairement rentrer dans le logis, & differer nos voiages : Les Turcs la prennent

Præf. Ev. l. 6. c. 10.

l. 6.

In Oedipo Colon.

Plutar. in Lycurg.

à bon augure si elle les surprend en sortant, & cheminent alors plus volontiers, parce qu'elle leur est un signe d'abondance. Flacourt met dans sa Relation qu'il n'est pas permis dans l'Isle de Madagascar aux hommes de petite naissance, ou de basse condition, d'y faire le mestier de Boucher, en coupant la gorge aux bestes qu'on doit manger, cette action estant reservée aux plus illustres du Païs. La Sodomie y est par la grace de Dieu inconnuë; mais d'un autre costé, par une estrange abomination la bestialité y est toute commune & soufferte. L'on y mange toûjours la cire avec le miel; & le cuir des Bœufs, des Moutons, & des Chevreuils, avec leur chair. Quand les vers à soie sont en feve, ils y sont trouvez de fort bon goust; comme aux Topinambous les Serpens & les Crapaux au rapport de Jean de Lery. Ces choses sont assez éloignées de nos coustumes; en voici de plus estranges encore selon nos mœurs. Les femmes de la mesme Isle de Saint Laurent, qui habitent vers la baie d'Antongil, accouchant le Mardi, le Jeudi, ou le Samedi, jettent leurs enfans, & les abandonnent dans les bois. Le discours d'un voiage fait aux Indes Orientales porte que dans une ville maritime de la Chine quand un pere a trop d'enfans, il luy est permis de noier ses filles aprés un cri public de son dessein, au cas qu'il ne se presente personne qui

les veüille nourrir. Les femmes de l'Iſle Formoſe qui eſt fort proche de là, & où preſentement les Hollandois ſont habituez, ſe font communément avorter eſtant jeunes, parce qu'elles croient que c'eſt une infamie d'avoir des enfans devant l'âge de trente ans. Et le meſme écrit confirme ce que vous avez pû lire dans beaucoup d'autres, que les Chinois non contens de joüir leurs femmes & leurs enfans pour un certain nombre d'années, ſe joüent encore aſſez ſouvent eux meſmes, tant ils ſe laiſſent tranſporter à la furieuſe paſſion du jeu. Certes l'on trouve veritable tous les jours de plus en plus noſtre vieil Proverbe, qu'une bonne partie du monde ne ſçait pas comme l'autre vit. Adjouſtons à cela, que chacun croit ſa façon de vivre la meilleure, ſurquoi vous pourrez faire telles reflexions qu'il vous plaira. XI.

DES ORACLES.

LETTRE CVI.

MONSIEUR,

Voſtre compliment n'eſt pas peut-eſtre le plus obligeant du monde, quand vous m'invitez à vous écrire mon opinion touchant les Oracles des Anciens, m'aſſeurant que vous la recevrez elle-meſme

comme un Oracle. Car ſi je ſuis du ſentiment d'Ariſtote, & de beaucoup d'autres, qui dés le temps du plus grand credit des Oracles les ont ſoupçonnez d'impoſture, & parlé des Sibylles qui en prononçoient la plus grande partie, comme de femmes fanatiques & furieuſes; vous voiez bien ce que je puis me promettre en bonne Logique de voſtre approbation, & ſi faiſant paſſer ce que je vous écrirai pour un Oracle, ce n'eſt pas le mettre au rang des pures reſveries, ou meſme des plus grandes fourberies. Pour vous contenter neantmoins je ferai de voſtre queſtion le ſujet de cette Lettre, & je vous dirai d'abord que le mot d Oracle n'eſtant pas Grec, mais Latin, ne peut eſtre mieux expliqué que par l'interpretation qu'en donne Ciceron, qui en fait le langage des Dieux, *Oracula ex eo ipſo appellata ſunt, quòd eſt in his Deorum oratio,* c'eſt un diſcours inſtructif & prophetique que les Romains ont reſpecté comme ſorti de la propre bouche des Dieux. Et l'on peut juger combien les Grecs leur ont déferé, par le ſeul titre d'un livre de Porphyre cité par Euſebe & par Theodoret, *De philoſophia ex Oraculis*, De la philoſophie qui ſe pouvoit tirer des Oracles. Il eſt vrai que figurément les Edits des Empereurs ont eſté nõmez des Oracles. Les Arreſts meſme des Cours Souveraines s'appellent par ceux qui en veulent exprimer la dignité, des Oracles de Themis. Et l'on void dans le chapitre ſeiziéme du Levitique, & en d'autres endroits du Texte

in Topic.

XI.

sacré, que ce terme d'Oracle est pris pour le propre lieu où l'on prie, & qu'il y est emploié comme Synonyme en la place de celuy d'Oratoire. Je ne pense pas devoir suivre d'autre methode en ceci, que de considerer les Oracles dans leur commencement, & dans leur fin, pour les reconnoistre mieux dans leurs progrez, & durant ce long-temps qu'ils ont esté respectez de toute la terre.

L'ancienneté des Oracles est fort manifeste, par ce que dit Plutarque au traité de ceux que la Pythie avoit prononcez, où il assure que depuis trois mille ans cette Prestresse ou Religieuse d'Apollon en rendoit à ceux qui la consultoient dans Delphe, sans que personne l'eust pû convaincre d'avoir donné de fausses réponses. Or comme Plutarque écrivoit du siecle de Trajan, ces trois mille ans dont il parle traversent en remontant non seulement tout le temps historique des Gentils écoulé jusques à luy, mais encore le fabuleux, & donnent jusques dans celuy que le docte Varron nommoit ἀδηλον. tenebreux & inconnu. Aussi lisons-nous au 2. chapitre de Solin, que cette Sibylle Delphique avoit prophetisé devant le siecle des évenemẽs qui rẽdirẽt Troye si memorable, *ante Trojana tẽpora*, remarquãt qu'Homere s'étoit plû depuis à mettre dans sa Poësie beaucoup de vers qu'il tenoit d'elle, sãs que Solin dise pourtant de cõbien d'années elle avoit précedé une si notable Epoche. C'est peut-étre la Sibylle Daphné fille de Tiresias, qui passa son pere en l'art de devi-

L. 4. & 6. Bibl. ner, & à qui Diodore Sicilien confirme qu'Homere eſt redevable de pluſieurs endroits dont il a orné ſes Poëmes Strabon neantmoins la nomme Phemonoé, L. 9. Geo. & veut qu'elle fuſt appellée Pythie à cauſe des queſtions qu'on luy faiſoit, parce que πυθεσθαι ſignifie interroger. Et ſi L. 10. in Phoc. Pauſanias en eſtoit creu, elle s'appelleroit Herophile, qui prediſit l'embraſement d'Ilium; ou meſme Lamia fille de Neptune, qu'il fait la plus ancienne de toutes. Quoiqu'il en ſoit, la premiere découverte de cét Oracle de Delphe, eſt deuë ſelon Diodore à un troupeau de chevres, qui paiſſant autour d'une ouverture de terre, furent veuës par celuy qui les conduiſoit ſe démener, & jetter des cris dutout extraordinaires, autant de fois qu'elles s'approchoient de ce trou. Le Paſteur voulant donc reconnoiſtre en viſitant le lieu ce qu'il pouvoit y avoir, & ſurpris auſſi-toſt par l'exhalaiſon qui en ſortoit, prononça des propheties qui ſe trouverent veritables. Cela ſceu dans toute la contrée, une infinité de perſonnes curieuſes de l'avenir ſe tranſportoient en cét endroit, & s'entredonnoient des réponſes ſur leurs demandes. Mais comme l'ouverture de la foſſe eſtoit perilleuſe, & que beaucoup de perſonnes agitées de fureur y tomboient ſans eſtre jamais reveuës; ſon s'aviſa d'accommoder le lieu en ſorte, que par le moien d'une eſpece de trepied, l'on pouvoit ſans courir

fortune de choir dans cét abyſme, recevoir la vapeur qui faiſoit deviner. Il adjouſte qu'on choiſit alors des filles en l'honneur de Diane pour prononcer les Oracles de ſon frere, juſques à ce qu'un Echecrates de Theſſalie épris de la beauté d'une, eut l'inſolence de la ravir ; ce qui fit qu'on n'en deſtina plus à cét office, qui ne fuſſent âgées de plus de cinquante ans. Plutarque n'a pas depuis expliqué cela ſi particulierement ; mais il nous apprend que ce Paſteur, qui le premier par un pur haſard fut tranſporté de cette fureur Apollinaire & Prophetique, ſe nommoit Coretas. Or l'on peut s'eſtonner que l'Oracle d'Apollon ait paſſé pour le plus ancien parmi les Payens, comme il eſtoit ſans doute le plus celebre & le plus reſpecté par toutes les nations de la terre. Car l'on envoioit des plus éloignées parties du monde & des plus inconnuës, comme eſtoient les Septentrionales, les offrandes & les premices que la devotion du temps faiſoit conſacrer à ce Dieu. Pauſanias dit que les Hyperboréens les faiſoient tenir aux Arimaſpes : ceux-ci aux Iſſedons, qui les commettoient aux Scythes, pour eſtre portées à Sinope, d'où les Grecs les tranſmettoient aux Praſiens ; & les Atheniens eſtoient chargez de les tranſporter de ce dernier lieu à Dele. Et quoique l'Iſle de Dele, illuſtre par la naiſſance d'Apollon, fuſt aſſez éloignée de Delphe XI. *l. 1. Attic.*

qui estoit dans la Phocide au milieu de la Grece, & mesme de tout le monde; comme Strabon témoigne au neufiéme livre de sa Geographie qu'on le croioit alors: Si est-ce que l'Oracle de ce dernier lieu estant le plus autorisé, &, pour user des termes de cét Auteur, le moins trompeur de tous; il ne faut pas douter qu'il ne fust consulté de tous endroits; ce que la folie contrefaite de Brutus, & le baston rempli d'or qu'il y porta, justifie du temps que Rome estoit soûmise à la Roiauté. Cependant il est constant que Themis sœur des Titans fut celle qui donna les premiers Oracles au Gentilisme, & Diodore le prouve par le propre mot dont on se servoit quand Apollon rendoit quelque Oracle, ce qui s'appelloit θεμιστεύειν, c'est à dire faire la fonction de Themis, qui estoit la premiere inventrice de cette sorte de Divination. Et neantmoins Æschyle ne luy donne au commencement de ces Eumenides que le second rang de Prophetie, adjugeant le premier à la Terre, qu'il nomme pour cela προτόμαντιν γαῖαν, *primivatem Terram*. Quoiqu'il en soit, nous verrons incontinent que ce n'estoit pas sans mystere, qu'on attribuoit à cette fille du Ciel ou de Uranus, & de la Terre, l'origine de semblables propheties, qui dépendoient des exhalaisons que le Soleil attiroit de quelques cavitez propres à les engendrer. Mais il y a

l. 5. Bibl.

pour-

pourtant ſujet de s'émerveiller que les Oracles de Jupiter, tels qu'eſtoient ceux de Trophonius, de Dodone, & de Hammon, n'euſſent pas tant de credit que celuy de Delphe, & que le plus grand des Dieux ne conſervaſt pas ici ſon avantage. Car ni en durée, ni en eſtime, ils n'ont jamais égalé ce dernier. Et cela ſe prouve, outre le conſentement de la plûpart des Auteurs qui en ont parlé, par ce que rapporte Xenophon de Ageſipolis, qui aprés avoir conſulté Jupiter Olympien, & receu ſa réponſe, fut à Delphe trouver Apollo, luy demandant comme à un juge de dernier reſſort, s'il eſtoit du meſme avis que ſon Pere. Ariſtote attribuë cette eſpece de raillerie devote, à un Hegeſippus au ſecond livre de ſes Rhetoriques. Il ne faut pas oublier que Herodote donne l'Oracle de Dodone pour le plus ancien qu'euſſent les Grecs; ce qui ne s'accorde pas avec les autoritez precedentes. XI.

l. 4. hiſt.

c. 23.

l. 2.

La fin eſtant relative au commencement, nous paſſerons cõmodément de l'un à l'autre; pour dire d'abord que ſi l'origine des Oracles n'eſt pas bien certaine quant au temps, celuy de leur ceſſation n'eſt guere plus aſſuré. En effet, nous liſons dans Ciceron, qui écrivoit devant l'Empire d'Auguſte, que depuis un long-temps l'Oracle de Delphe n'eſtoit plus ce qu'il avoit été, de ſorte qu'il n'y avoit rien alors de plus mépriſé que ce qui venoit de ce lieu là.

l. 1. de Divin.

Et parce qu'on attribuoit cette difference & ce defaut à des causes naturelles qui font tarir parfois les rivieres, & qui par caducité ne produisent pas toûjours les mesmes effets. C'est parler, dit-il, de la force des Oracles, de mesme que l'on feroit de la generosité de quelque vin que l'âge auroit diminuée, comme si la nature des Dieux qui les rendoient, estoit sujette à de semblables imbecillitez, *quæ autem vetustas est, quæ vim divinam conficere possit* ? Plutarque qui a fait un traitté de leur cessation, reconnoist neantmoins que sous Trajan deux ou trois subsistoient encore, mais qu'à la verité tous les autres avoient manqué. Il compare le changement de vers en prose qui avoit precedé leur fin, à celuy qui estoit arrivé dans l'Astronomie & dans la Philosophie, dont les premiers Professeurs, Orphée, Hesiode, Parmenide, Xenophane, Empedocle, & Thales, s'expliquoient tous en vers, ceux qui les ont suivis s'estant contentez de la prose, sans qu'on puisse au prejudice des uns, donner la preference aux autres. Mais il rend diverses causes de l'aneantissement subsequent des Oracles qui avoient presque tous cessé. L'une est l'absence pour toûjours du Genie du lieu, qui parfois s'éloignoit seulement pour un temps, & puis y retournoit. Car on a veû des Oracles devenus muets, qui ont aprés repris la parole, & donné des predictions comme devant.

l. 2. de Divin.

Ainſi celuy des Branchides abandonné par Apollon du temps de Xerxes, ſe remit en vogue ſous celuy d'Alexandre le Grand, ſi l'on en peut croire ce Calliſthene de l'autorité de qui Strabon ſe ſert pour cela. Et l'on ne doit pas s'eſtonner de ſemblable choſe parmi les Payens, puiſque nous voions dans les Livres ſaints que le veritable Eſprit de Prophetie eſtoit ambulatoire, n'accompagnant pas toûjours ceux qui en avoient le don; ce que je me ſouviens d'avoir veû obſervé par Cardan au premier livre de ſa Sageſſe, où il eſtend ces intermiſſions juſques aux plus ſacrées perſonnes de la nouvelle Loi. Quoiqu'il en ſoit, pour nous arreſter au Paganiſme, Servius aſſeure qu'Apollon ne rendoit ſes Oracles à Delos que durant ſix mois de l'Eſté, paſſant de là à Pathare ville de Lycie, où il en prononçoit d'autres pendant les ſix reſtans de l'Hyver. C'eſt quand il interprete ces vers du quatriéme livre de l'Eneïde, XI. 7. *Geog.*

Qualis ubi hybernam Lyciam Xanthique fluenta
Deſerit, ac Delum maternam inviſit Apollo.

Plutarque ſuppoſe auſſi que les Genies n'eſtant pas de leur nature immortels, leur fin eſtoit celle des Oracles où ils preſidoient, & qui mouroient avec eux. La raiſon ſur laquelle il appuie le plus de cur manquement, c'eſt le defaut du ſuet, & l'abſence de l'exhalaiſon qui cau-

soit l'enthousiasme dont ils dépendoient: parce que cette fumée venant à tarir, & la cause principale cessant, l'effet ne pouvoit plus reüssir. Il en est, dit-il, comme des carrieres qui s'épuisent, & il en donne pour exemple celle de Carystie, qui depuis peu n'avoit plus de marbre, ni de ce lin nommé *asbeste*, ou incombustible, parce que le feu nettoioit sans brûler les ouvrages qu'on en faisoit. Or cét épuisement de vapeur prophetique arrivoit non seulement par le cours des années qui la consumoient, mais encore par de grandes pluies, par de violens tonnerres, & sur tout par des écroulemens & tremblemens de terre. La peste de plus a causé parfois le mesme évenement; car l'Oracle de Tiresias s'abolit dans Orchomene aprés une grande contagion. L'on peut adjouster aux raisons physiques rapportées par Plutarque sur ce sujet, celle des Astres qui donnent & ostent par de particulieres influences l'aptitude & le temperament propre à la Divination. En effet l'Histoire des Arabes que nous a fournie le Maronite Abraham Echelite, attribuë à de certaines constellations le don de Prophetie, & la connoissance de l'avenir, qui se perd par consequent autant de fois qu'elles passent. Mais à parler sincerement, les témoignages que cette Histoire produit sur cela sont si extraordinaires, & les exemples si peu croiables, qu'ils ne sçau-

roient perſuader que des perſonnes tres-credules ; non plus que l'autorité des Docteurs Arabes qu'elle cite, obliger qui que ce ſoit à les croire, ſi on ne veut deferer aveuglément à tout ce qui eſt écrit. Seneque croit que la crainte qu'impriment les guerres dans nos eſprits, jointe aux terreurs que donne la Religion ſuperſtitieuſe, fait ces eſprits fanatiques, qui ſe meſlent de deviner l'avenir ; *inde inter bella erravere lymphatici, nec uſquam plura exempla vaticinantium invenies, quàm ubi formido mentes religione mixta percuſſit.* Or il eſt du cours ordinaire de la Nature de faire ceſſer les effets quand leurs cauſes manquent ; & il ſemble qu'on pourroit mettre ici en conſideration, que les Oracles dont nous parlons perirent tous avec leur grand Pan, à ce qu'on dit, au temps qu'Auguſte eſtablit une paix qui fut preſque univerſelle dans tout le vieil monde. Mais Strabon touche une raiſon morale qui ne me paroiſt pas moins conſiderable que toutes les precedentes. C'eſt au ſujet de l'Oracle d'Hammon, qu'il croit avoir eſté abandonné & décredité auſſi bien que les autres, parce que les Romains dans leur grande puiſſance ſe contentant des livres qu'un de leurs Rois acheta ſi cherement de la Sibylle de ſon temps, & ne faiſant eſtat que de leurs Augures, & de leurs Haruſpices, ceux-ci obſervant ſeulement

XI.

6. qu. Nat. c. 29.

17. Geog.

les entrailles des beſtes ſacrifiées, & les premiers le vol des oiſeaux, le manger de certains poulets, & le ſon avec les autres circonſtances du Tonnerre: ils mépriſerent tous ces Oracles de la Grece, & du reſte des Provinces ſoûmiſes à leur domination, qui les negligerent auſſi à l'exemple de leurs Maiſtres. Ainſi l'utilité ceſſant, dautant que perſonne quaſi n'y envoioit, & qu'ils n'eſtoient plus frequentez comme auparavant, le Genie de ces endroits diſparut, ou pour mieux dire, ceux qui profitoient de la credulité des ſuperſtitieux quitterent un meſtier qui ne leur valoit plus ce qu'il avoit accouſtumé. Car les preſens n'eſtant plus envoiez, les Hecatombes & autres Sacrifices ne ſe faiſant plus, & les profits que ces lieux de Divination tiroient des Etrangers qui les frequentoient manquant, ce n'eſt pas merveille que ſelon le train le plus commun des choſes du monde, tous ces myſteres d'Oracles & de Prophecies aient auſſi ceſſé. L'on peut ſe ſouvenir ſur cela du ſurnom d'Apollon κερδῶος, ou *Lucrio*, *quòd oracula ad lucrum daret*. Et du reproche que fait Creon à Tireſias dans l'Antigone de Sophocle.

Lilius Gyral. Syntag 7

Τὸ μαντικὸν γὰρ πᾶν φιλάργυρον γένος,

Vates omnes captant pecuniam,

Tous ceux qui font le meſtier de deviner, ou de prophetiſer, aiment l'argent. Aux premiers temps l'on ne canoniſoit

perſonne que par l'avis des Oracles ; ce que Diodore fait voir en divers lieux au ſujet de l'Apotheoſe d'Hepheſtion & de Ptolomée. Mais Arrian eſt encore plus exprés là-deſſus, quand il rapporte que Calliſthene reprenoit Anaxarchus d'avoir dit qu'on devoit adorer Alexandre dés ſon vivant, puiſqu'il eſtoit certain qu'il le ſeroit aprés ſa mort ; Hercule meſme, repartit Calliſthene, ne receut l'adoration des hommes qu'aprés avoir ceſſé de vivre, & ſi ce ne fut que depuis que l'Oracle Delphique l'eut ordonné. Or la relation au nombre des Dieux, qui ſe faiſoit des Empereurs Romains, ne dépendoit nullement des Oracles, ce qui les rendit, ſans doute, de beaucoup moindre conſideration par toute la terre, dont ces meſmes Romains avoient fait preſque une ſeule Monarchie. XI. l. 17. & 19.

Voions maintenant ce qu'on peut raiſonnablement penſer de la reputation qu'ont euë ces Oracles durant qu'ils ont eſté en vigueur. Déja l'on ne ſçauroit nier qu'une partie des plus grands Perſonnages qui fuſſent parmi les Ethniques, ne s'en ſoient moquez, encore qu'il y en euſt d'autres, tels que Xenophon & ſes ſemblables, qui leur portoient tout le reſpect que la Religion qu'ils profeſſoient ordonnoit. Socrate les compaſoit aux vins nouveaux dans la foule qui ſe trouvoit à conſulter ceux qui eſtoient fraiſchement eſtablis. Diogene diſoit genti-

ment qu'il faloit se connoistre soi-mesme devant que de vouloir prendre connoissance de l'avenir ; suivant l'inscription mise exprés pour cela sur le frontis-
Orat. 10. pice du Temple ; adjoûtant dans Dion Chrysostome, que ceux qui ont del'esprit se peuvent fort bien passer des Oracles. Oreste se plaignoit dans les Tragedies, que le Dieu qui rendoit ces Oracles luy avoit esté auteur de tuer sa mere. Sur l'Iphigenie qu'on vouloit sacrifier dans Aulis, Euripide fait dire hardiment au fils de Thetis en se mocquant de Calchas, que le meilleur de tous les Prophetes estoit celuy qui parmi une infinité de mensonges prononçoit parfois quelque verité :

—— quis enim est vir Vates ?
Is qui pauca vera, multa vero falsa dicit.

Daphydas le Grammairien interrogea la Pythie, pour se mocquer d'elle, s'il retrouveroit son cheval, encore qu'il n'en
Hesych. Illustr. & Val. Max. l. 6. 9. eust point perdu ; il est vrai qu'on veut que la réponse du Dieu, qu'il le retrouveroit bien-tost, reussit en vengeant cette raillerie, Attalus aiant fait mourir Daphidas peu aprés en un lieu qu'on nommoit le Cheval. Generalement tous ceux qui tâchoient de corrompre la Sybylle par argent ou autrement, montroient bien le peu d'état qu'ils faisoient
L, ij des Oracles qu'elle prononçoit. Or encore que Pausanias ait avancé cette proposition, qu'excepté Cleomene personne n'avoit

voit tenté de la ſuborner de la ſorte ; ſi XI.
eſt-il conſtant que beaucoup d'autres l'ont fait comme luy. Herodote l'écrit de la faction contraire aux Piſiſtratides, *In Terpſ.* qui obtinrent par argent, que les Lacedemoniens receurent commandement exprés d'Apollon, de delivrer la ville d'Athenes du joug que ces Uſurpateurs luy avoient impoſé. Lyſandre pour oſter le Sceptre de Sparte de la famille des Heraclides, emploia la meſme voie de corruption pour avoir les Oracles de Delphe, de Dodone, & d'Ammon, favorables à ſon deſſein. Il eſt vrai que Diodore écrit qu'il n'en pût venir à bout, mais cela n'empeſche pas qu'on ne voie par là le mépris que faiſoit Lyſandre de tous ces lieux prophetiques. Alcibiade fut *L. 14.* plus heureux que luy, car Plutarque avouë que pour faire agréer à ſes Citoiens l'entrepriſe de Sicile, il obtint par ſes preſens les réponſes qu'il voulut de Jupiter Ammon. Et Demoſthene crioit publiquement que la Sibylle *Philippiſoit*, pour dire que l'or du Roy Philippe faiſoit proferer à cette Fanatique tout ce *Probl. ſect. 30 qu. 1.* qu'il deſiroit. Mais l'opinion d'Ariſote va bien plus au mépris de tous les Oracles, quand il enſeigne que la ſeule humeur melancholique, ou le temperament atrabiliaire, cauſoit l'enthouſiaſme des Sibylles, & de tous ceux qui ſe diſoient inſpirez divinement pour reveler les choſes futures. Voici le Latin de ſon texte

au lieu du Grec, que vous pourrez voir dans l'original. *Morbis vesaniæ implicantur, aut instinctu lymphatico inferveſcunt, ex quo Sibyllæ efficiuntur & Bacchæ, & omnes qui divino ſpiraculo inſtigari creduntur, cùm ſcilicet id non morbo, ſed naturali intemperie accidit. Marcus civis Syracuſanus Poëta etiam præſtantior erat, dum mente alienaretur.*

Or parce que le plus reveré de tous les Oracles eſtoit celuy de Delphe, & qu'à proprement parler ſelon Pauſanias, il n'y avoit que ſon Apollon de vraiement
L. 2. fatidique, Amphiaraus ſe contentant d'interpreter les ſonges; Ceres de faire voir dans un miroir l'évenement des maladies; Hercule d'enſeigner par la chance de quatre dez qu'on jettoit, ce qui devoit arriver; & ainſi de quelques autres: Ne faut-il pas avouër que tant de peuples qui de temps en temps pillerent ce riche Temple de Delphe, montrerent bien le mépris qu'ils faiſoient de la Sain-
L. 10. teté du lieu. Le meſme Pauſanias nomme ailleurs entre ſes Sacrileges un inſulaire d'Eubée, la Nation des Phlegies, Pyrrhus fils d'Achille, Xerxes, les Phoceens, nos vieux Gaulois, & enfin Neron, qu'il accuſe d'y avoir volé cinq cens ſtatuës de cuivre: Xiphilin adjouſte qu'il diſtribua aux ſoldats tout le territoire de Cyrrhée qui eſtoit du domaine d'Apollon, outre qu'il combla & deſola le propre endroit
Ex Dion. l. 63. d'où ſortoient les Oracles, faiſant égorger des hommes ſur la bouche de l'Antre

prophetique. Certes l'on ne ſçauroit nier que toutes ces actions d'apparente impieté, n'euſſent pour fondement l'impoſture creuë & reconnuë de ce qui ſe paſſoit dans ce Temple Delphique, le premier de tous en credit parmi les Grecs, & les autres Nations qui avoient quelque commerce avec eux. Les uns, dit Plutarque, ſe ſont raillez de la ſimplicité des Oracles qui s'y rendoient, les autres de leur obſcurité, qui fit ſurnommer Phœbus λοξίας, c'eſt à dire oblique & tortu, comme Jupiter Ammon fut peint avec des cornes de Belier, le tout à cauſe des détours pleins de perplexité que reçoivent les réponſes des Dieux La bouffonnerie meſme s'y m'éloit parfois de leur part, témoin ce ſimple homme qui aiant demandé comment il pouvoit devenir riche, eut pour réponſe, Si tu peux poſſeder tout ce qui eſt entre Sicyone & Corinthe; ce qu'Athenée donne pour un jeu du fils de Latone. L. 5. Sur une autre queſtion touchant la meilleure Religion, l'Oracle répondit, La plus ancienne; Et interrogé enſuite quelle eſtoit la plus ancienne, il repartit La meilleure. Les Doriens receurent un autre Oracle, qui leur ordonnoit de prendre pour Admiral un homme à trois yeux; ils en choiſirent pour cela un qu'ils trouverent monté ſur un Mulet borgne. Ces réponſes qui provoquent à rire, ne participent gueres de la Di- XI.

vinité, & ſemblent fort mal propres à ſe faire reſpecter.

La ſimplicité mépriſable des autres, paroiſſoit tant au ſens groſſier & peu raiſonnable, qu'aux termes impropres, & contre la quantité, lors que la Sibylle parloit en vers; comme ſi Apollon maiſtre du Parnaſſe, n'euſt pas eſté ſi bon Poëte qu'Homere, ou Heſiode. Quelques-uns ont rejetté cela ſur l'ignorance de la Sibylle, parce que l'eſprit prophetique s'accommode comme le vin, & agit ſelon les mœurs & le temperament des perſonnes qu'il agite. Ainſi dans la veritable Prophetie, Eſaye Courtiſan, & Ezechiel ſçavant en Mathematique, ſe ſont tout autrement expliquez qu'Amos, & Jeremie, qui avoient eſté nourris au village. La Sibylle, ſelon ce ſentiment eſtoit comme un inſtrument qui ſonne mal quand il eſt en mauvais ordre; & c'eſt-pourquoi elle refuſoit ſouvent de monter ſur le trepied, de ſorte que la derniere décedée au temps que Plutarque écrivoit, aiant eſté forcée de s'abandonner contre ſon gré à l'eſprit de Divination, cheut à terre toute hors d'elle, & mourut peu de jours aprés. Le texte de Porphyre que cite Euſebe au cinquiéme chapitre du ſixiéme livre de ſa Preparation Evangelique, porte qu'Apollon meſme voiant les cauſes ſecondes mal diſpoſées à la divination, avoit ſouvent menacé ceux qui le preſſoient de

leur répondre, qu'il ne leur diroit que des mensonges. La Philosophie de Pomponace est conforme à cela, quand il veut qu'Elisée n'ait pû exercer sa prophetie devant le Roy, qu'il n'eust mis auparavant sa main sur le *Psalterium*, pour acquerir la derniere disposition requise à la prophetie, *nisi priùs manu impositâ super Psalterium, ut deveniret ad ultimam dispositionem. Quamvis enim Elisæus ex natura esset vates, non deducebatur tamen ad actum illum, nisi ex illa immutata dispositione: Et perinde est veluti aliqui homines, qui etsi sint à natura proni ad actus venereos, tamen priusquam ad illos actus deveniant, pertractant mamillas, osculantúrque, ut spiritus & sanguis calefiant, & in ultima dispositione fiant ad tales actus.* Je trouve sa comparaison trop libre pour estre traduite. Tant y a que Strabon apprend, que quand la Sibylle ne prononçoit ses Oracles qu'en prose, il y avoit des Poëtes Ministres du Temple Delphique, qui les mettoient en vers. Et c'estoit eux vrai-semblablement qui composoient ces vers Acrostiches dont parle Ciceron, qui n'avoient rien du transport prophetique, & qui estoient, comme il dit, *attenti animi, non furentis.* Car la Divination des Latins est nommée μαντικὴ par les Grecs, de la manie ou fureur dont elle estoit toûjours accompagnée. Cette étymologie me fait souvenir de la bigearre pensée d'Hesychius Illustrius, qui a donné le nom

XI.

De Inca. c. 12. ex 4. Reg 3.

9. Geogr.

1. de Divin.

in voce sibyl. appellatif de Sibylle pour estre pur Latin, & non Grec; chose si absurde qu'elle ne merite pas d'estre particulierement refutée. Mais pour revenir à nostre theme, les Oracles tant du costé de la sentence que de l'expression, estoient souvent tels, qu'on n'y trouvoit rien que le Dieu de l'une & de l'autre éloquence pûst avoüer, pour ne rien dire des autres. Encore arrivoit-il parfois que la Sibylle les écrivant sur des feuïlles de Palmier qui estoient alors en usage pour cela, le vent les dispersoit de sorte que quand elle & son Demon eussent eu dessein de se moquer de la credulité des hommes de ce temps-là, ils ne pouvoient pas le faire plus visiblement. Le troisiéme & le sixiéme Livre de l'Eneïde, font voir ce que je dis, & la crainte d'Enée d'estre traitté de mesme, & de tomber dans cét accident, n'a point d'autre fondement,

——*foliis tantùm ne carmina manda,*
Ne turbata volent rapidis ludibria ventis.

C'estoit en effet se joüer des hommes, comme le vent fait des moindres choses qu'il agite.

Quant aux obscuritez pleines d'équivoques & d'amphibologies, ce ne seroit jamais fait si l'on vouloit rapporter toutes celles qui sont venuës jusques à nous. Vous en pouvez voir une partie dans le cinquiéme livre de la Preparation Evangelique d'Eusebe, & l'on peut dire en general aprés Ciceron de cette sorte d'Oracles, dont Chry-

sippe avoit composé un gros volume, qu'il en eust falu d'autres pour les faire entendre, *Interpres Apollinis egebat interprete, & sors ipsa referenda erat ad sortes.* Ce Dieu l'avouë à Crœsus dans Herodote rejettant le malheur de ce Roy si devot envers luy, sur l'inexorable Destin, & sur ce qu'il n'avoit pas renvoié à l'Oracle pour sçavoir lequel des deux Empires, de Cyrus, ou du sien, seroit ruiné aprés qu'il auroit traversé le fleuve d'Halis. Cyrus fut depuis trompé de mesme dans Lesbos par l'Oracle d'Orphée qui luy dit, comme Philostrate le rapporte, *Mea, ô Cyre, tua*; ce qu'il prit pour une promesse des conquestes qu'il devoit faire dans l'Europe; & l'on voulut depuis qu'Orphée l'eust averti qu'il auroit comme luy la teste coupée par une femme. Sur le reproche que firent les Heraclides à la Pythie, de s'estre mal trouvez d'avoir déferé à la promesse d'Apollon, portant leur retour s'ils attendoient le troisiéme fruict; elle leur repliqua qu'ils avoient mal pris ce troisiéme fruict, qui s'entendoit de leur race, ou famille, & non pas des fruicts que la terre produit. Apollodore le conte ainsi sur la fin de son second Livre de l'Origine des Dieux. L'Oracle de Butis avoit asseuré Cambyse qu'il mourroit en Ecbatane, il s'imagina que ce seroit de vieillesse, en sa capitale de Medie, & sa blessure aussi bien que sa mort, fut en

XI.

L. 1.

Phil. in Philost.

un chetif lieu de Syrie nommé Ecbatane. Cét exemple eſt encore d'Herodote avec le ſuivant. Cleomene ſe faiſoit fort ſur la réponſe d'Apollon qu'il prendroit la ville d'Argos, & il ne fut maiſtre que du Bois Argus qu'il fit brûler. Appian dit du meſme lieu, que Seleucus aïant eſté averti par une prophetie qu'il perdroit la vie en Argos fuioit toutes les villes de ce nom, & fut enfin tué par derriere de la main de ce Ptolomée Ceraunus, qui s'eſtoit refugié vers luy, auprés d'un Autel qui portoit le nom d'Argos. Dans le meſme livre d'Appian Annibal deferant à un Oracle qui luy avoit eſté rendu en ces termes traduits du Grec,

De bello syr.

Annibalis cineres terra Libyſſa teget,

ſe promettoit de ne trouver ſa derniere deſtinée qu'en Afrique; & il fut empoiſonné par Pruſias en cette partie de la Bithynie, qu'arroſe le fleuve Libyſſus. Diodore Sicilien rapporte deux Oracles conformes aux precedens, & rendus à deux freres Satyrus & Eumelus. Le premier Oracle donnoit avis à Satyrus, *ut à muſculo ſibi caveret*, à quoi obeïſſant il ſe gardoit non ſeulement de toute ſorte de rats, mais encore des hommes qui en portoient le nom, ſans pouvoir éviter une bleſſure au muſcle du bras dont il mourut. Eumelus ſe fondant ſur un autre Oracle qu'il avoit receu, de prendre garde à une maiſon portative ou ſoû-

L. 20. B. b.

tenuë, n'entroit jamais dans un logis dont il n'euſt fait viſiter le toict & les fondemens; ce qui ne l'empeſcha pas d'étre bleſſé mortellement par un pavillon qui couvroit ſon chariot. La perte des Meſſeniens avoit eſté obſcurement prédite à Delphe ſur l'équivoque du mot τραγὸς qui ſignifie, & bouc, & branche de figuier ſauvage, ce que Pauſanias explique dans ſon quatriéme livre. Au huitiéme le Trepied du meſme lieu avoit fait entendre à Epaminondas qu'il devoit craindre la mer, ce luy ſembloit, ſous le terme πέλαγος, ce qui luy faiſoit éviter toute ſorte d'embarquement; mais il ſe trouva que l'Oracle vouloit parler d'un bois-taillis, appellé *Pelagia*, où ce grand Capitaine fut tué. La ville Libethra, dans le neufiéme livre du meſme Auteur, fut renverſée, non pas *à Sue*, ou par un Pourceau, comme ils avoient pris l'Oracle de Bacchus en Thrace, dont ils ſe moquoient, mais par le fleuve *Sus*, qui deſcendant en forme de Torrent du Mont Olympe, l'inonda toute en une nuict, auſſi-toſt que les oſſemens d'Orphée eurent veû le Soleil. Les Atheniens aiant à cœur les affaires de Sicile, furent conſeillez par le meſme Dieu, ſi nous en croions Dion Chryſoſtome, de conjoindre la Sicile à leur ville; & il ſe trouva aprés le mauvais ſuccés de leurs entrepriſes ſur cette Iſle, que la Sibylle avoit voulu parler d'un petit terre fort

XI.

Orat. 17.

proche d'Athenes appellé Sicile. Bref Lysandre devant mourir par un Serpent, il se trouve que celuy qui le tuë en avoit un peint sur son bouclier. Etsi l'Oracle dit aux Deliens, qu'une Corneille leur monstrera un certain lieu, il arrive que c'est une femme nommée Corneille ou Coronis. Vous pouvez voir dans Tite-Live, comme Jupiter de Dodone aiant averti Alexandre Roy d'Epire, *Caveret Acherusiam aquam, Pandosiámque urbem*, passa, pour éviter ces lieux de Grece, exprés en Italie, où il ne laissa pas d'éprouver ce dont le Destin l'avoit menacé. Quant à l'Oracle rendu à Pyrrhus,

Plutar.

Dec. 1. l. 8.

... Aio te Æacida Romanos vincere posse,

qui estoit aussi ambigu, Ciceron accuse Ennius de l'avoir supposé; & le prouve tant parce que du temps de ce Roi Apollon de Delphe ne faisoit plus de vers, qu'à cause qu'il n'a jamais parlé Latin. Je n'ai rien à dire contre cela, mais je sçai bien qu'on lit dans Pausanias, qu'un barbare ou estranger envoié par Mardonius, aiant interrogé l'Oracle de Thebes en sa langue, cét Oracle ne luy répondit pas en Grec, mais en Dialecte ou langage barbare, comme l'estoit aux Grecs tout autre que le leur. Quoiqu'il en soit, le mesme Dieu de Delphe avertit Neron avec l'obscurité dont nous parlons, qu'il se prist garde de l'année soixante-treiziéme, le trompant de l'espe-

2. de Divin.

In Bæot.

rance de vivre jusques-là, au lieu de luy reveler nettement que Galba âgé de soixante-treize ans, seroit bien-tost son successeur. Suetone nous apprend cela, & Ammian Marcellin, qu'un Oracle semblable menaça l'Empereur Valens de sa fin, qui l'attendoit auprés de Mimante, ce qu'il interpretoit d'une celebre Montagne d'Asie portant ce nom, au lieu qu'aiant esté tué en Europe, il se trouva que dans le champ où il avoit receu la mort par ses ennemis, l'on voioit le sepulcre d'un certain Mimantus. Mais l'Oracle rapporté par Athenée, & son succés fait voir comme les hommes contribuoient beaucoup à se tromper eux-mesmes, en faisant reüssir de semblables propheties. Cét Oracle rendu à Phalantus, portoit qu'il ne pourroit estre chassé de l'Isle de Rhodes, qu'il ne vist voler des Corbeaux blancs, & n'apperceût des poissons nager dans sa Tasse. Cela luy donnoit avec raison toute asseurance. Neantmoins Iphiclus qui luy faisoit la guerre, averti de cette réponse Delphique, le subjugua, s'estant avisé de faire lâcher des Corbeaux blanchis auec de la chaux, & verser clandestinement de petits poissons dans l'eau qu'il devoit boire. En verité l'homme est un ingenieux animal à se decevoir luy-mesme, sur tout quand c'est en faveur de quelque superstition.

XI.

In Nerone cap. 40.

L. 8. Deipnos.

Voilà plus d'exemples que je ne m'eſtois propoſé de vous rapporter de l'obſcurité captieuſe des Oracles, & des ſubtiles réponſes d'un Dieu qui ne biaiſe pas tant dans ſon Zodiaque, qu'il faiſoit dans cette ſorte de revelation des choſes futures. Mais le nombre eſtoit bien plus grand de ſes propheties où l'on n'entendoit rien du tout, & qui n'eurent auſſi jamais aucun ſuccés, quelque fine interpretation qu'on leur peuſt donner. Le bon pour cette ſuperſtition eſtoit qu'on n'en tenoit aucun regiſtre, que par reſpect perſonne n'oſoit convaincre la Sibylle de menſonge, ce que Plutarque a pris à ſon avantage; & qu'en plus de deux mille ans l'on n'a obſervé qu'un certain petit nombre d'Oracles à qui l'on ait pû appliquer de ces ingenieuſes & ſurprenantes explications. Ils ont eſté parfois ſi étranges & ſi extravagans, qu'ils rempliſſoient d'indignation, & mettoient au deſeſpoir ceux qui les recevoient, ſans que le monde pour cela s'en deſabuſaſt, tant les hommes ſont naturellement portez à s'entretromper, principalement ſi le pretexte d'une fauſſe Religion a gagné leurs eſprits. Strabon nous fournit une preuve illuſtre de cela, qu'il dit tenir de l'Hiſtorien Ephorus, dont nous avons perdu tous les ouvrages. Les Bœotiens eſtant allez prendre l'avis du premier de tous les Dieux à Dodone, ſon Oracle leur predit qu'ils ſe pouvoient promettre

9. Geogr.

que leurs affaires iroient fort bien, s'ils faisoient des actions d'impieté. Cela les mit si fort hors d'eux-mesmes, qu'ils prirent la Sibylle, & la jetterent dans le feu, disant qu'ils le devoient faire ainsi, soit pour la punir, soit pour obeïr à ses ordres en se montrant impies. Il n'en fut autre chose, sinon que depuis les trois filles qui servoient de truchement à cét Oracle, n'en prononcerent plus aux Bœotiens, en abandonnant la charge aux hommes du Temple, qui avoient laissé une telle action impunie. Vous pourriez penser que cette histoire seroit contraire à ce qu'on écrit, que des Colombes perchées sur un chesne, rendoient les Oracles de Dodone. Mais vous vous souviendrez que ces trois filles dont nous venons de parler, estoient les Pigeons prophetiques, rien n'aiant donné lieu à la Fable qui les faisoit si bien parler, sinon l'équivoque du mot πελειάδες, qui signifie en langue Thessalique, & Colombe, & Prophete ou Divinatrice. XI. *Pausan. l. 7.*

Devant que de former aucun jugement sur tout ce que nous avons consideré jusques ici, je vous prierai d'observer encore, qu'outre tous les Oracles establis en de certains lieux, il y a eu d'autres divinations qui s'exerçoient par tout, comme celle qui dépendoit du vol des oiseaux, appellée Augurale; une autre qui consideroit les entrailles des animaux, qu'on

nommoit Haruſpicine, ou Extiſpicine; & je ne ſçai combien encore, dont ces femmes Allemandes peuvent faire un exemple, qui, au rapport de Plutarque & de Clement Alexandrin, prediſoient par le bruit du cours des rivieres, & par le ſon que rendoit le mouvement des eaux. L'Oracle du Nympheum proche d'Apollonia, dont parle Dion Caſſius, qui dépendoit de l'Encens qu'on jettoit ſur le feu, eſt encore du nombre, & toutes ces *ſortes Antiatinæ*, *Præneſtinæ*, *Homericæ*, & autres ſemblables. Or tous ces uſages où ſciences, comme vous voudrez les nommer, n'avoient rien de plus ſolide, de plus certain, ou de moins mépriſable, que ce qui partoit du Trepied Delphique. Hannibal le ſceut fort bien dire au Roy Pruſias, quand il luy reprocha qu'il ajoûtoit plus de foi à un morceau de chair de Veau qu'à un Capitaine experimenté, voiant que contre ſon avis il s'arreſtoit à quelque preſage fâcheux d'une victime. Et Alexandre ne laiſſa pas de combattre les Scythes avec un heureux ſuccés, ſe moquant de l'Art où Ariſtandre eſtoit ſi celebre, par lequel il l'avertiſſoit que les ſacrifices ne promettoient rien de bon: cela eſt pris de l'Hiſtoire d'Arian. Caton s'eſtonnoit que ces Augures, qu'il connoiſſoit pour eſtre de leur Corps, & ces Haruſpices, ſe peuſſent empeſcher de rire en ſe rencontrant, veu que chacun d'eux ſçavoit les fourberies de ſon com-

In Caſ. l. Strom.

L. 41.

pagnon, & la vanité de leur commune profession. Et l'on peut juger ce qu'en pensoient les plus honnestes gens, nonobstant la superstition populaire, quand Ennius ne fit pas difficulté d'écrire ces vers citez par Ciceron, XI.

Nam istis qui linguam avium intelligunt,
Plúsque ex alieno jecore sapiunt quam ex suo,
Magis audiendum quàm auscultandum censeo. 2. de Divin.

Ce seul exemple de Diodore Sicilien suffira pour faire voir l'adresse à tromper qu'ils avoient tous. Les Haruspices du Roy des Mamertins pour l'encourager, l'asseurerent qu'il coucheroit dans le camp de ses ennemis; il se trouva qu'ils avoient bien deviné, car aiant esté fait prisonnier, il y mourut. Diodore avoit déja dit qu'Amilcar n'attaqua Syracuse, où il demeura aussi prisonnier, que sur une pareille prediction qu'il devoit le jour de cette attaque souper dans la ville. C'est ainsi qu'en nos jours un Duc de Savoie entreprit contre nous, aiant appris par un Astrologue que bien-tost il n'y auroit plus de Roy en France; ce qui fut vrai, parce qu'il en sortit pour l'aller mettre à la raison. Il faut ajoûter qu'il y a eu parmi les anciens un certain don de Prophetie, qu'on a creu attaché à des personnes particulieres, & qui n'estoit pas de meilleur aloi que le precedent. Clement Alexandrin nomme prés de quatre-vingts de ces Propheres, tels que Tiresias, Amphiaraus, & Ari- L. 12 in Belgis. L. 20.

ſtée, devant que de venir aux veritables des Juifs, dont trente-cinq, outre cinq femmes ont précedé noſtre Seigneur, & beaucoup d'autres ont eſté depuis. Mais ſon premier nombre, que vous pouvez verifier dans ſes Tapiſſeries, n'eſt pas complet; car il y en a eu une infinité d'autres qui ont voulu exercer ce meſtier de charlatanerie dans toutes les parties du vieil & du nouveau monde. Les exemples en ſont dans toutes les Hiſtoires anciennes & modernes. Une relation de Madagaſcar qui vient d'eſtre imprimée, porte, que ſes habitans croient qu'il y a eu quatre mille quatre cens quarante-quatre Prophetes, nombre où ils doivent entendre quelque myſtere caché. Et ſouvenez-vous de cette femme Druide, qui dans Vopiſcus promettant l'Empire à Diocletien encore ſoldat, *cùm Aprum occidiſſet*, fut cauſe qu'il tua le Prefect du Pretoire qui ſe nommoit *Aper*. Procope parle d'un autre Prefect ſous Juſtinien, qui creut toûjours dans ſes plus grandes miſeres qu'il deviendroit Empereur, parce qu'on luy avoit predit, *ſe Auguſti habitum quandoque induturum*, ce qui ne reüſſit pourtant que quand ſe faiſant Moine, on luy donna l'habit d'un de cette profeſſion qui ſe nommoit *Auguſtus*. Or parce que ce Patriarche d'Alexandrie que je viens de citer met entre les Pſeudoprophetes payens Epimenide de Crete; je vous prie de vous ſouvenir que c'eſt le ſeul dont Ariſtote

L. 1.

In nume

L. 2. de bel. Perſ.

Aristote semble approuver les predictiõs; XI.
à cause que ne s'estendant jamais sur les choses futures, & ne parlant que des passées qu'il dévelopoit des plus grandes difficultez, il ne faisoit rien de surnaturel, *quoniam præteritum scientiâ comprehendi potest.* Il est temps de se recueillir, & de finir cette lettre par un petit Epilogue. 3 Rhetor. c. 17.

Encore que tous les évenemens que nous avons remarqué avoir quelque conformité avec les Oracles de la Gentilité, dépendent presque tous d'une interpretation captieuse, comme aiant esté conceus en termes équivoques, & plus propres à tromper ceux qui les consultoient, qu'à les instruire de ce qu'ils desiroient sçavoir: Si est-ce qu'on ne pourroit pas sur cette simple consideration les rejetter absolument cõme convaincus d'imposture, parce que les Propheties mesme de l'ancienne loi, que nous sommes obligez de reverer, avoient aussi leurs obscuritez. Un peu devant Samuël sous Heli, le troisiéme chapitre du premier livre des Rois porte que *in diebus illis non erat visio manifesta*; & l'on void dans Esdras que Dieu ne vouloit pas que Moyse revelast indifferemment tout ce qu'il luy faisoit sçavoir, *hæc in palam facies verba, & hæc abscondes.* Il arrivoit mesme parfois que ces Propheties se choquoient en apparence les unes les autres, quoique toutes dictées par le mesme Esprit de verité, qui n'a rien de plus contraire que la tromperie, L. 4. c. 14.

& le mensonge. En effet, selon l'observation de Josephe, celles que Hieremie debitoit dans Jerusalem sembloient en contredire d'autres que Jezeciel ou Ezechiel proferoit dans Babylone. Le premier disoit que Sedecias seroit mené captif en cette ville-là : Et Jezeciel asseuroit que ce Roy ne la verroit jamais. Cependant l'évenement les accorda, Nabuchodonosor faisant crever les yeux à Sedecie devant que l'y emmener captif. Les predictions de Jonas touchant Ninive, celles d'Isaïe au Roy Ezechie sur sa mort, & quelques autres ont besoin d'estre interpretées par les Scholastiques. D'ailleurs tout ce que les Oracles payens avoient de mauvais, n'a pas empesché beaucoup des premiers Peres de l'Eglise de s'en servir contre les Infideles, pour establir des veritez Chrestiennes. Ils ont produit les vers acrostiches d'une des Sibylles, dont les premieres lettres portoient le nom du vrai Messie. Saint Hieroſme a si bien pensé de ces filles, & de leurs predictions, qu'il a écrit qu'elles avoient receu du Ciel le don de Prophetie en recompense de leur virginité. Le Pere Ambrosien Collus n'a pas fait difficulté depuis peu, de bien esperer du salut de quelques-unes, & d'en placer deux ou trois des dix dans la celeste Hierusalem. Et l'on a écrit que la plus ancienne de toutes entra dans l'Arche de Noé lors du déluge universel, & qu'elle fut mariée à

10. Ant. Iud. c. 10. & 11.

De anim. Pag.

un des enfans de ce Patriarche ; surquoi je vous renvoie au second Dialogue des Poëtes de Lilius Gyraldus. L'Egliſe meſme ſemble apparier le Prophete Roial avec la Sibylle, quand elle chante tous les jours *teſte David cum Sibylla.* Il y a neantmoins dequoi s'en eſtonner d'autant plus que nous liſons dans le Levitique une condamnation tres-expreſſe de mort, contre tous ceux que l'eſprit Pythonique ou de divination poſſedera, *vir ſive mulier, in quibus Pythonicus vel divinationis fuerit ſpiritus, morte moriantur, lapidibus obruent eos, ſanguis eorum ſit ſuper illos.* Car c'eſt ce meſme eſprit qui animoit la Sibylle dans ſes réponſes, & qui luy faiſoit donner le ſurnom de Pythie, comme Apollon avoit celuy de Pythien.

XI.

Pag. 79.

c. 20.

Pour venir donc à la concluſion que vous attendez, il ne faut pas douter que les Peres de l'Egliſe n'aient eſté portez d'un grand zele pour la Religion, lors qu'ils ſe ſont ſervis du témoignage des Sibylles contre les Gentils, en un temps où ils ſçavoient le grand credit que leurs predictions avoient dans tout le Paganiſme. L'uſage de l'Egliſe les a imitez, parce qu'elle ne fait pas profeſſion, ni le Saint Eſprit qui l'anime, de nous inſtruire toûjours de toutes les veritez phyſiques, comme elle fait ſans faillir de toutes celles qui ſont neceſſaires à ſalut. C'eſt ce qui a fait nom-

mer à Casaubon aprés beaucoup d'autres, cette conduite des Peres vne fraude pieuse, dans ses animadversions contre Baronius, que vous pourrez voir là-dessus. Cela presuppose, il faut premierement demeurer d'accord que dans la Philosophie Peripatetique l'on n'admet aucun Esprit, Demon, ou Genie, hors ce petit nombre d'Intelligences, attachées au mouvement des Cieux. Il n'est pas moins constant que tous ces Enthousiasmes de Sibylles, & toutes ces divinations d'Augures & d'Haruspices, n'y peuvent passer que pour de pures fourberies, ou pour des manies & des renversemens d'esprit, qui n'ont eu de succez dans leurs propheties, qu'autant que le hazard l'a permis, ou que la credulité des hommes se l'est aisément persuadé. Car nostre humanité a une propension naturelle, pour le repeter encore ici, à esperer toûjours ce qu'on se promet de l'avenir. Et c'est ce qui a fait qu'Aristote a nommé l'art de deviner τὴν μαντικὴν une science esperante, ἐπιστήμην ἐλπιστικήν. Tant y a qu'elle est toûjours accompagnée de manie & de fureur, à quoi ce Philosophe rapporte les inspirations des Sibylles, & tous les Oracles qu'elles ou d'autres rendoient, comme vous l'avez veu par le texte de ses problemes que je vous ai déja cité. Et notez que le temps auquel il en disoit si librement son avis, estoit le plus soûmis de tous à cette sorte de superstition. Mais

L. de Memor. c. 1.

sect. 30. qu. 1.

parce que noſtre Philoſophie Chreſtienne reçoit auſſi-bien que celle des Iuifs, & la Platonique, de bons & de mauvais Demons, dont les réponſes & les operations ne peuvent eſtre abſolument niées ſans offenſer la Religion; & dautant qu'il n'y a point d'inconvenient enſuite, de penſer que Dieu oblige parfois le pere du menſonge à proferer de certaines veritez telles qu'il en peut eſtre ſorti de la bouche des Sibylles, & de pluſieurs Energumenes; nous ne ſçaurions eſtre déterminément de l'opinion d'Ariſtote, quoique parlant humainement elle paroiſſe la plus vrai-ſemblable. Car tant de fourberies reconnuës dans toutes les eſpeces de Divinations ne monſtrent-elles pas preſque évidemment le peu de realité qui devoit y eſtre? N'avons-nous pas veû dans l'origine des Oracles, que l'exhalaiſon ou la vapeur qui faiſoit l'Enthouſiaſme, n'agiſſoit pas moins ſur une chevre, ou ſur une brebis, que ſur les hommes, ou ſur les femmes qu'elle touchoit; N'eſt-ce pas une preuve évidente d'une operation purement naturelle, & dont auſſi Apollon eſtoit ſeul reconnu le vrai pere, comme celuy qui excite, éleve & tempere ces exhalaiſons, ſelon les differens degrez de ſa chaleur, & ſelon que ſon action eſt ou plus, ou moins violente. Qu'y a-t-il en tout cela dont la Phyſique ſeule ne puiſſe rendre la meſme raiſon, qu'elle fait des fumées du vin quand elles nous entreſtent? XI.

Et pourquoi s'imaginer, comme en parle Ciceron, *ut ea quæ sapiens non videat, ea videat insanus; & is qui humanos sensus amiserit divinos assecutus sit?* Sans mentir il n'y a gueres d'apparence que Dieu se fût expliqué plus clairement de la venuë du Messie dans le Temple de Delphe, de Cumes, ou d'Ephese, que dans celuy de Jerusalem; & que les Gentils en sceussent par ce moieu de plus certaines nouvelles, que les Juifs qui n'apprenoient rien de si precis dans la Synagogue, que ce que revelent les vers acrostiches de la Sibylle. La Prediction estoit un art de charlatanerie parmi les Payens, comme elle l'est encore aujourd'huy dans toutes les Provinces de l'Amerique, & parmi nous mesmes à l'égard de beaucoup de credules. Pline, entre mille autres, l'a remarqué en ces termes, L. 25. c. 3. *Halicacabi radicem bibunt, qui sunt vaticinandi callentes, quod furere, ad confirmandas superstitiones, aspici se volunt.* Tant de fausses possessions de personnes qu'on exorcise, & dont nous voions tous les jours qu'on abuse impudemment, outre le peuple, les plus simples de quelque condition qu'ils soiẽt, nous doivent rendre suspect tout ce qui a esté écrit des Sibylles, & de tant de mysterieux Oracles qu'ont eu les ancieus. Je tiens pour moi que leurs plus grands Prophetes, Haruspices, ou Augures, ont esté les plus aigus d'esprit à conjecturer l'avenir, & à tirer finement de quelques antecedens de vrai-semblables consequen-

ces & je croi dans ce sens le mot d'Euripide pour le plus certain de tous leurs Oracles : XI.

Μάντις ἄριστος ὅστις εἰκάζει καλῶς,
Optimus is est vates probè qui conjicit.

Mais ne vous attendez pas que je conteste là-dessus, non plus que sur assez d'autres matieres dont l'on dispute aujourd'huy avec tant de chaleur ; & où je croi que la Foi n'est pas moins utile à la tranquillité de l'ame, que necessaire à salut. Vous sçavez que je fais profession de douter de bien des choses, qui sont connuës à beaucoup d'autres plus sçavans que moi ; & que je ne trouve point de plus beau vers de Petrarque, ou du moins qui touche davantage mon esprit dans sa signification, que celuy-ci,

Che non men que saper, dubiar m'agrada.

DES COMPOSITIONS studieuses.

LETTRE CVII.

MONSIEUR,

Je veux bien rire avec vous de cét homme qui parle si plaisamment de ses Compositions qu'il appelle ses veilles, sans doute parce qu'il les a écrites de nuit à la chandele. *Lucernam quidem redolent, sed non planè Arpinatem.* En verité ceux qui l'ont contraint de mettre la main à la plume, comme il le dit, ont grand tort ;

ils devoient considerer que Dieu ne se sert plus gueres d'une maschouëre d'Asne, pour faire obtenir aux siens de grandes victoires. Raillerie à part, le commencement de son livre merite quelque attention ; mais l'on n'en peut pas avoir long-temps, sans un grand dégoust ; & quiconque approche de la fin, ne sçauroit s'empescher de dire comme le Poëte de Scylla :

Prima hominis facies, & pulcro pectore virgo
Pube tenus, postrema immani corpore Pristis.

L'on auroit tort pourtant d'accuser l'auteur de cét ouvrage d'estre insipide ; car pour éviter ce reproche, il y a mis parfois tant de sel, & si mal distribué, qu'il est difficile qu'un goust raisonnable s'y puisse accommoder. Ce defaut procede indubitablement des frequens larcins que vous y avez observez, où il s'est voulu attribuer grossierement & de mauvaise foi ce qu'il tient des autres, sans jamais nommer personne. Il les entasse comme siens sans jugement, & avec si peu d'adresse, qu'on remarque toûjours, avec le vol qu'il fait, son ingratitude, & la mauvaise intention qu'il a de se parer du bien d'autruy sans reconnoissance. Cela m'a fait considerer tout son écrit comme un grand Chesne tortu tout couvert de Guy, & qui n'a de verdure en hyver que celle qu'il emprunte de cette demie plante qui luy est étrangere ;

Quile

Quale solet silvis brumali tempore viscum XI.
Fronde virere nova, quod non sua seminat arbos. *Virg. 6. Æn.*

Mais recevons pour bonne son excuse, d'avoir esté trop hasté par ceux qui luy ont fait precipiter sa Composition, & qui sont cause qu'il nous l'a donnée telle qu'on voit les eaux rapides des torrens, qui ne sont ni pures, ni agreables à boire.

Vous seriez bien injuste de persister là-dessus dans la mauvaise resolution, où vous m'asseurez que vous vous confirmez tous les jours de plus en plus, de ne faire jamais part au public du fruit de vos études. Pour moi je tiens avec un ancien, que ceux qui ne communiquent ainsi jamais ce qu'ils sçavent, ressemblent aux Figuiers sauvages qui naissent parmi des ruines, ou sur des rochers inaccessibles, dont les figues ne servent de pasture qu'aux Geais & aux Corbeaux. Il faut rendre quand on le peut à la posterité le mesme bien-fait qu'on a receu de ses devanciers, *oportet invicem lampada tradere*, comme au branste de la Torche, & il y a de l'ingratitude à vouloir tenir sous le boisseau vos lumieres, aprés avoir esté si utilement éclairé par ceux qui vous ont precedé. Seriez-vous bien touché de la mesme consideration qu'on attribuë au feu Cardinal de Berule, qui fit d'abord difficulté de mettre la main à la plume sur ce qu'il n'avoit point appris que le Fils de Dieu eût jamais rien écrit, que deux

Vie du Card. de Berule.

fois au sujet de la femme adultere, où S. Jean enseigne dans son Evangile que devant & aprés sa réponse aux Juifs, il traça du bout du doigt quelques lettres sur la terre, dont pourtant la signification nous est demeurée inconnuë. J'ai beaucoup de peine à croire qu'une si devote pensée vous occupe l'esprit, veu qu'au mesme temps que vous me declarez vostre resolution, vous ne laissez pas de me convier à entreprendre quelque chose de plus longue haleine que ne sont ces petits Traittez, qui me servent depuis quelque temps de divertissement.

Ma réponse n'aura rien de ce qui se lit ordinairement en faveur des moindres ouvrages, & je m'empescherai bien de comparer les miens à celuy des Abeilles, pour me promettre quelque chose, avec le Poëte Latin, de mes petits travaux.

In tenui labor est, at tenuis non gloria.

Virg. 4. Georg. Je laisse aux autres l'honneur des grandes entrepriſes, & je suivrai volontiers le conseil qu'il donne ailleurs au sujet de l'agriculture, de preferer le labourage d'un champ mediocre, à des terres d'une si vaste estenduë, qu'elles ne se possedent gueres qu'avec des soins infinis, sans estre parfois de beaucoup de rapport. • •

———*Laudato ingentia rura,*

Exiguum colito.

A vous en parler sainement, il n'y a rien presentement de moins à mon gouſt quand je jouïrois de cette pleine libert

d'agir comme autrefois, à ma fantaisie, XI.
que des attachemens d'esprit, qui tiennent les années entieres dans la conduite d'un ouvrage où il faut penser jour & nuict, parce qu'il ne reçoit point d'importante distraction qui ne luy soit fort préjudiciable. Qu'il y a bien plus de plaisir à se recréer tantost sur un sujet, tantost sur un autre; n'attacher son imagination à rien qui luy déplaise, ni qui la puisse seulement fatiguer; & tenir son ame par ce moien dans un estat capable de jouïr des plus grandes douceurs de la vie, qui sont sans difficulté les spirituelles prises de la sorte. En effect mon genie se rebute si fort des choses indeterminées, ou mesme trop estenduës, que comme les longues lieuës du Languedoc luy sont insupportables, il prend un plaisir nompareil, je ne dirai pas aux petites de la Riviere de Loire, mais aux moindres milles de l'Italie, quidonnoient autrefois de si frequens & de si agreables reposoirs.

Intervalla viæ fessis præstare videtur,
Qui notat inscriptus millia crebra lapis.

Je puis leur comparer les pauses studieuses que me donnent les occupations libres, courtes, & détachées, où je me suis porté depuis peu.

Au surplus ne prenez pas la peine de me tailler de la besogne comme vous faites, en me touchant tant de sujets que vous m'exhortez de traitter selon ma petite industrie. Outre que chacun choisit à son

gré ceux où il se veut appliquer ; je vous puis asseurer que j'en ai dix fois plus de premeditez dans mon esprit, que je n'en acheverai vrai-semblablement de ma vie.

Virg. eclo. 1. *Semiputata mihi frondosa vitis in ulmo est.*

Et tenez pour certain que mes heures de loisir ne seront jamais abandonnées à une pure faineantise. Nostre Minerve cherit fort le repos & les vacations; elle fut pour cela nommée la Deesse *Vacuna* par les Romains ; mais elle a une aversion qui ne se peut exprimer de ces oisivetez honteuses & reprochables, qu'elle nomme la felicité de gens qui dorment, le plaisir d'un Ours confiné dans sa caverne, & le bon-heur que donnent tous les Cimetieres. Si ma plume d'ailleurs ne vous satisfait pas souvent en beaucoup de choses, souvenez-vous que j'ai cela de commun avec le Grammairien Aristarque, de ne pouvoir pas écrire à mon contentement tout ce que je voudrois, & de ne vouloir pas aussi assez de fois le faire selon que je le pourrois ce me semble, en estant retenu par une infinité de considerations.

C'est tout ce que vous aurez de moi pour réponse à toutes vos solicitations, sinon qu'à vostre demande, comme quoi je me plais encore aux doutes & aux irresolutions de la Sceptique, je vous communiquerai le sujet que j'eus hier à la reception d'une lettre d'Alexandrie d'Egypte de les faire valoir. Vous avez leû assez

souvent qu'il y a une infinité de lieux où XI.
l'on abandonne impitoiablement les malades, si l'on ne les transporte avec encore plus d'inhumanité en des lieux deserts, où ils ne peuvent estre secourus de personne. Les Negres de la Guinée en usent tous les jours de la sorte, si les Relations que nous en avons doivent estre creuës. Celles de la nouvelle France disent la mesme chose des peuples naturels de Canada. Et l'on pourroit rapporter assez d'autres lieux, où l'on n'a pas plus de charité pour ceux qui sont tombez dans quelque fâcheuse infirmité de maladie. Contre cela le Medecin de nos amis qui est presentement au Caire m'a écrit, que n'aiant pû éviter la peste qui a esté tres-grande cette année par tout le païs que le Nil arrose, il eut cette consolation dans Rosette, qu'il ne fut pas moins visité pour cela par tous ceux de sa connoissance, ni moins secouru par deux serviteurs Negres ses domestiques. Il remarque dans sa lettre, toute rouge du vinaigre purgatif de Marseille, que n'aiant pas pû achever de prendre le bouïllon qu'ils luy avoient apporté, ils ne firent nulle difficulté d'avaller le reste; & par effet il est gueri de son mal avec leur assistance, jointe à celle de ses amis, & il se portoit si bien lors qu'il m'écrivit tout cela, qu'il n'attendoit que la cheute de cette Rosée qu'on nomme en Egypte, la Goute, pour aller au Caire où il doit estre presentement. Vous n'i-

gnorez pas que cette Goutte ou Rosée ne vient-là qu'environ le Solstice d'Esté, & que la peste y commence presque toûjours en Mars, de sorte que ceux du païs en sont affligez jusques vers nostre Sainct Jean, pendant trois ou quatre mois. Car la contagion qui cesse ordinairement ailleurs par le froid, est appaisée par le chaud en cette contrée, comme l'a fort bien observé le Prince Radzivil entre autres, dans la description du voiage qu'il y fit. Et ce qui est fort à noter, de l'heure que cette favorable Rosée qu'on attend avec impatience, y est sentie, & qu'elle y a temperé l'air, personne ne prend plus la peste, & tous ceux qui en estoient frapez en gueriſſent, par le consentement d'un tres-grand nombre d'Auteurs que je vous citerois si besoin estoit. Tant y a que cette coustume des Egyptiens envers leurs malades les plus desesperez & pour qui l'on a le plus à craindre, comparée à celle des Negres, des Canadois, & à la nostre mesme, peut faire voir sceptiquement non seulement la diversité des mœurs & de l'usage des Nations, mais encore, par une suite necessaire, combien le raisonnement des hommes est different, chacun croiant avoir le meilleur, qu'il seroit bien fâché de quitter pour suivre celuy des autres. Je vous laisserai examiner ce qui se peut dire en faveur des deux partis, & faire reflexion en mesme temps sur ce que les

Egyptiens ont toûjours passé parmi les Grecs & les Latins qu'ils ont instruits, pour des plus polis, des plus avisez, & des plus sçavans peuples de la terre. Il en faut peut-estre rabattre quelque chose presentement. XI.

DERNIERS PROPOS d'un Ami.

LETTRE CVIII.

MONSIEUR,

Il est vrai que j'ai veû finir une tres-belle carriere, à celuy dont vous desirez si ardemment de connoistre les derniers sentimens. Comme son mal n'estoit pas de ceux qui causent des transports d'humeurs au cerveau, parce qu'elles se déchargeoient inferieurement, il eut jusques à l'extremité le raisonnement fort pur, & la parole mesme, quoique foible, assés libre & assez intelligible pour expliquer à ses amis les pensées qu'il vouloit leur communiquer. Vous sçavez qu'il estoit un de ces vieux & rares Courtisans, qui par une bonté de nature, sans se laisser corrompre l'esprit, se retirent avec tranquillité du Palais des Princes, renonçant aux vaines esperances qu'on y prend, & que tant d'autres ne peuvent jamais abandonner. Tant y a que me voiant avec deux autres de ses meilleurs amis, qui compatissant à son mal, observions le

dernier acte de la Comedie, selon qu'il avoit luy mesme accoustumé de nommer ce qui se passe dans le monde, il nous tint à peu prés ce langage.

Je ne pense pas avoir si mal joüé le personnage dont je suis prest de m'acquiter, que vous puissiez condamner là-dessus ma memoire, mettre en oubli nostre amitié reciproque, ni voir mal volontiers que je sorte des souffrances inévitables de cette vie, pour aller au repos que nous esperons de trouver en l'autre. J'éprouve, graces à Dieu, ce passage de l'une à l'autre plus douloureux qu'estonnant; & tant s'en faut qu'il me fâche de me voir arrivé au poinct où je suis, qu'en verité je serois bien fâché de faire un pas en arriere quand j'en aurois le pouvoir; & je meurs dans cette creance qui ne m'a point quitté depuis long-temps, que personne n'accepteroit jamais la vie, si le choix de la recevoir, ou non, estoit libre & avec connoissance. Virgile a parlé plus en Poëte, qu'en Philosophe, quand il a fait que les plus mal-heureux regretent la vie aprés l'avoir perduë.

6. Æn. ——*Quàm volent æthere in alto*
Nunc & paupertem, & duros perferre labores!

Et je le trouve bien plus raisonnable un peu aprés, lors qu'il fait boire des eaux d'oubliance aux ames qui doivent revenir au monde, afin qu'elles ne se souviennent plus des miseres qu'il faut y souffrir.

Scilicet immemores Supera ut convexa revisant,

Rursus & incipiant in corpora velle reverti. XI.

Certes Saphon concluoit mal que la mort fuſt un mal, puiſque les Dieux ne mouroient point. Celle qui finit tant de calamitez, ne doit paſſer que pour un bien. Et la plainte d'Inachus, ſur la perte de ſa fille, de ne pouvoir terminer ſa douleur en ceſſant d'eſtre, me ſemble beaucoup mieux fondée.

Nec finire licet tantos mihi morte dolores, *Ovid. 1. Metam.*
Sed nocet eſſe Deum, prȩclusâque janua lethi
Æternum noſtros luctus extendit in ævum.

Noſtre Ami eut une petite défaillance là-deſſus qui luy ferma la bouche, & comme nous nous regardions avec admiration, de voir que ſa memoire luy fourniſſoit encore tant de vers ſans heſiter, il reprit la parole, & nous tint ce diſcours.

Vous ſçavez que je ſuis plus que ſeptuagenaire, ce que je ne puis conſiderer ſans eſtre contraint de dire auſſi bien que Simonide, qu'encore que j'aie eſté long-temps ſur terre, j'ai neantmoins fort peu veſcu. Car pour parler franchement à des Amis tels que vous, je ne croi pas devoir mettre au rang des jours de ma vie, ceux que j'ai paſſez dans l'importun tracas de la Cour. Ce n'eſt pas que la noſtre ne ſoit peut-eſtre la moins fâcheuſe, & la plus innocente de toutes, où l'on a du moins ce contentement de voir des Rois qui ne ſe croient élevez dans le thrône, que pour découvrir de plus loin les neceſſitez de leurs peuples. Mais il y a

d'ailleurs tant de mortification parfois à recevoir dans une servitude qui n'a rien de plus ennemi que le raisõnement, qu'on peut faire son compte qu'entre les grandes Maisons ou Palais des Princes, & ce qu'on nomme à Paris les Petites Maisons, il ne se trouve pas souvent une parfaite difference. Cependant je me souviens d'avoir leû dans une Relation, que les Perses nomment la demeure de leur Souverain, Doulét Chané, qui signifie maison de prosperité. Sans mentir quelques-uns y acquierent d'immẽses richesses, c'est le lieu où se distribuent les premieres Dignitez, & le seul endroit où se font ces grandes & prodigieuses fortunes. Si faut-il avoüer pourtant que les veritables biens & honneurs n'entrant jamais dans l'Espargne, ni dans les Parties Casuelles des Rois, ils ne sçauroient aussi distribuer la Probité, ni les autres vertus; & que pouvant gratifier de leurs tresors qui bon leur semble, il n'est pas en leur pouvoir de faire par leurs seules liberalitez un veritable homme de bien & d'honneur, quoiqu'ils le comblent de biens & d'honneurs. Je ne nie pas neantmoins qu'on ne puisse avec prudence donner quelques années à la Cour, pour mettre les autres à couvert de beaucoup d'inconveniens. Aristippe disoit d'une Courtisane, que l'entrée chez elle n'avoit rien de reprehensible, mais qu'il estoit honteux de n'en pouvoir sortir. Cela se peut soustenir avec bien plus de raison d'un

Pietro della Val.

Louvre, où l'on void ſouvent des perſonnes qui s'arreſtent judicieuſement ; comme il y a des momens, ſur tout à l'égard de ceux qui approchent de la caducité, qu'on n'y ſçauroit eſtre ſans quelque reproche. Si vous ne le recevez des autres, ce qui ne manque gueres, vous vous le ferez indubitablement à vous-meſme, dans le ſecret du cœur & de la conſcience. Il faut que je vous diſe ſur cela que j'ai eu pitié une infinité de fois du bon-homme de Guitault qui dans une decrepitude accompagnée de toute ſorte d'infirmitez, ne pouvoit abandonner un poſte chez la Reine Mere, avantageux à la verité ; mais tout-à-fait contraire au repos dont il avoit beſoin. Vous ſçavez que je n'en ai pas uſé de meſme, dont je loue Dieu, proteſtant avec verité que j'ai plus retiré de ſatisfaction d'une des heures de ma retraite, que de toutes celles que je ſacrifiai par vos avis au ſervice de la Cour. Auſſi ſeroit-il beaucoup plus meſſeant à des hommes de ma profeſſion, & de mon genie, de croupir dans un lieu qui n'a plus rien de ſortable à leur arriere-ſaiſõ, qu'à des cavaliers, & à des gens de main, qui n'ont jamais fait de reflexion ſur ce qui eſt le plus importãt dans la vie, ni ſceu ce que la ſolitude a de doux, & qui doit eſtre preferé à tout ce que les Cours peuvent avoir de plaiſant ou d'avantageux. Je ſuis bien aiſe qu'il me reſte aſſés d'halcine pour vous communiquer deux ou trois Aphoriſmes, qui pourront eſtre XI.

d'uſage à ceux de vos amis qui veulent faire fortune aux lieux dont nous parlons.

Le premier regarde la perſonne du Souverain, & de ceux qui peuvent le plus auprés de luy, qu'on ne doit jamais aborder qu'agreablement & avec complaiſance, aprés avoir reconnu leur genie. C'eſt un crime chez le Mogol d'entrer dans ſa Cour veſtu de bleu, parce que le deuïl s'y porte avec cette couleur ; & l'on n'oſeroit y prononcer la rude parole de *mort*, qui porte l'eſprit à de trop fâcheuſes imaginations. Il faut eſtre ſouple, & ſçavoir gauchir auprés des Tout-puiſſans, en ſecondant leurs ſentimens ; parce que les voies obliques leur plaiſent, & qu'ils ſont bien-aiſes d'imiter le Soleil dans ſon Zodiaque, où il va toûjours en biaiſant. Les agrémens ſont ſi neceſſaires en ce païs-là ; que ſelon la penſée de Cornelius Celſus, l'on a nommé la jauniſſe non ſeulement *morbum arquatum*, mais auſſi *morbum Regium*, à cauſe qu'elle ne ſe guerit que par le jeu, le luxe recreatif, & les paſſe-temps, ſurquoi ſont fondez les vers de Serenus Sammonicus :

L. 3. c. 24.

Regius eſt vero ſignatus nomine morbus,
Molliter hic quoniam celſa curatur in aula.

Sans cette douce façon d'agir, qu'on peut nommer une molle flexibilité, il eſt preſque impoſſible qu'un Courtiſan arrive au but qu'il s'eſt propoſé.

Je vous donne pour un ſecond Aphoriſme, qu'outre toutes les bonnes qualitez

qu'il faut avoir pour reüſſir auprés des Grands quand il eſt beſoin d'agir, celle de la ſouffrance eſt ſi abſolument neceſſaire, que ſans elle l'on ne ſe doit jamais rien promettre d'eux. C'eſt ce qui fit prononcer ce beau mot à un Favori d'Eſpagne, au ſujet d'un Gentilhomme qu'on luy recommandoit par mille belles choſes qu'il ſçavoit faire : Tout ce que vous me dites de luy n'eſt pas aſſez pour la Cour, il faut ſçavoir ce qu'il peut ſouffrir. Il avoit certes raiſon, & ſi les Romains ſe ſont vantez à bon droict de ſçavoir endurer les choſes fâcheuſes, auſſi bien qu'executer les penibles, *agere & pati, Romanum eſt*; l'on peut aſſeurer que ſans cette vertu Romaine, un Pretendant ne ſe doit rien promettre des Princes, comme il peut tout eſperer par ſon moien. L'on vid en Hollande un Dogue faire fortune, ſelon ſa condition de Maſtin, auprés du Prince d'Oranges, pour s'eſtre opiniaſtré à le ſuivre, quoiqu'on le mal-traittaſt long-temps pour l'en empeſcher. XI.

Il ne faut pas s'imaginer de pouvoir ſervir agreablement deux maiſtres en meſme temps, ſur tout s'ils ſont en competence d'autorité. Cent Gueux s'enveloppent enſemble dans une natte ſans ſe quereller, ſelon la penſée d'un Auteur Arabe; & deux hommes ſont inſociables dans le plus grand Eſtat de la terre, s'ils ſont rivaux de puiſſance, & qu'ils vi-

a *Vie de Tamerlan.*

ſent l'un & l'autre à la premiere Faveur. Prenez donc attache d'un coſté, ſi vous ne voulez eſtre rebutez de tous les deux.

Mais qu'on ſe garde ſur tout de paroiſtre trop curieux des ſecrets du Cabinet, & de ce qui touche le gouvernement, pour parler comme les Italiens. L'on ſe doit contenter de voir, pour ajuſter ſa conduite, l'heure que marque le Quadran; ſans avoir la curioſité de conſiderer tous les reſſorts du dedans, & ſans vouloir raiſonner ſur tous les mouvemens de l'horloge. Ceux qui pechent en cela ne peuvent que difficilement éviter le peril, ou du moins, de paſſer ſouvent pour ridicules.

Voilà fidelement tout ce que me peut fournir ma petite memoire des derniers Propos de noſtre commun Ami, dont vous avez deſiré que je vous fiſſe part. Il me parût diſpoſé à nous en dire davantage, mais ſa foibleſſe, & l'arrivée du Medecin, qui reconnut l'extrémité où il eſtoit, nous firent quitter toutes autres penſées pour prendre celles de la Pieté.

DE LA CHICANE & des Loüanges.

LETTRE CIX.

MONSIEUR,

Quoique les meilleures choſes ſe corrompent par le mauvais uſage, ce n'eſt pas à dire qu'elles ſoient condamnables en elles meſmes. Les Polices qui ont eſté inventées pour le bien des hommes, tournent ſouvent à leur deſavantage ; & neantmoins ils ne ſçauroient s'en paſſer quelques rigoureuſes qu'elles deviennent. La Loi eſt l'ame de la vie civile, qui n'a point pourtant de plus grand ennemi qu'elle, quand elle eſt mal priſe comme il arrive ſouvent, *nihil minus ferri oportet in civitate, quàm ut lex decipiat* : Et la contrarieté des Ordonnances & des Arreſts fait parfois plus ſouffrir les peuples, qu'ils ne feroient s'ils ne connoiſſoient point d'autre loi que celle de la Nature : *nam quid intereſt nullæ ſint, an incertæ leges* ? Cependant tout noſtre Droit François eſt rempli de mille *antinomies*, & le Magiſtrat qui ſe dit au deſſus de la loi, & qui l'interprete comme il veut, abuſe d'une choſe tresbonne en ſoi, & fait que nous ſouffrons de ce qui devroit cauſer noſtre principale felicité. Pour laiſſer moins de lieu à cét

Quintil. in Decl.

abus les Chinois ne permettent jamais à perſonne d'exercer une charge de Judicature dans ſon païs. Le Turc a ſa Juriſprudence exempte de toutes nos formalitez la plûpart captieuſes, & retranche tellement le nombre de ceux qui font profeſſion de cette ſcience, que dans toute la vaſte eſtenduë de l'Empire Ottoman, il n'y a pas tant de gens de Juſtice, que dans la ſeule ville de Paris, ſi nous en croions une Relation moderne. En verité je reſpecte autant que je dois les hommes de la robe, mais je vous confeſſe que les abus qui s'y commettent ont beaucoup fortifié l'averſion naturelle que j'ai toûjours euë de m'y attacher. L'object des occupations d'un Palais de Chicane, m'a toûjours fait cabrer l'eſprit, quelque honneur qui m'y paruſt joint, ou quelque utilité que j'y veiſſe annexée. Et je ne penſe pas que celuy de perſonne ait jamais plus ſouffert que le mien, autant de fois que j'ai eſté contraint d'en prendre quelque notion confuſe. Je ne vous veux rien celer là-deſſus du plus interieur de mon ame,

Voiage du Loir

Secreti loquimur, tibi nunc hortante Camœna
Excutienda damus præcordia.

Perſ. ſat. 5.

L'ignorance meſmes de ce que ce meſtier a de plus fin m'a toûjours pleû, & l'inclination que j'avois eſtant jeune pour la Philoſophie, me faiſoit tirer quelque vanité de n'entendre rien aux affaires de

Themis

Themis. En effet l'esprit de Socrate ne m'a jamais paru plus grand ni plus relevé, que quand je voi cét homme admirable dans le Gorgias de Platon, qui ne peut recueillir les suffrages de sa Tribu, ni beaucoup moins les rapporter dans la forme requise. Il estoit pourtant obligé de le faire, parce que cette mesme Tribu presidoit alors à son tour; mais il avouë ingenument que son peu d'intelligence en de semblables matieres le rendit presque ridicule. Il le pût estre au peuple d'Athenes: mais je tiens pour asseuré que Socrate n'eust pas voulu estre plus sçavant pour luy complaire; & qu'il prenoit de son costé grand plaisir à ignorer ce qui estoit indigne de sa connoissance. XI.

Il faut que je vous fasse part, dans la mesme confiance, de l'interpretation que j'ai toûjours donnée à ces termes dont use Virgile pour representer le bon-heur d'un homme des champs.

——— *Nec ferrea jura,*
Insanúmque forum, aut populi tabularia vidit. 2. Georg.

L'explication ordinaire fait prendre *forum insanum* pour *litibus fremens*, à cause de ce bruit importun, & de ce bourdonnement dont l'on est estourdi aux lieux où les miserables plaideurs ont accoustumé de se trouver. Mais je suis persuadé que le Poëte s'est servi du mot *insanum*, pour faire comprendre que cette grande multitude

de perſonnes qu'on y void, eſt principalement compoſée de gens ſi mal aviſez & ſi fous, qu'ils conſument là malheureuſement & leur bien, & leur vie. Ceux meſme qui profitent de la ruine des autres, dans l'exercice d'un meſtier ſi ennemi du repos, ne me paroiſſent gueres moins à plaindre par beaucoup de circonſtances que je ne veux point ici exagerer. Vous ſçavez que ſur la demande de l'Empereur Hadrien, *qui ſunt qui ſani ægrotant* ? Epictete répondit, *qui aliena negotia curant.* On leur applique cette invective de Seneque priſe du ſecond livre de la Colere, chapitre ſeptiéme, *Inter iſtos quos togatos vides, nulla pax eſt, alter in alterius exitium levi compendio ducitur* : Et vous n'ignorez pas qu'on a voulu rendre un Advocat d'autant plus méchant homme, qu'il eſtoit excellent dans ſa profeſſion, toute portée à gagner l'eſprit des Juges, & à obtenir d'eux par ſon éloquence & par ſon artifice, ce qui eſt avantageux à ceux dont il plaide la cauſe ; *non enim minus malè facit qui oratione, quàm qui pretio judicem corrumpit.* Tant y a que la plus fine Chicane eſt preſque toûjours accompagnée de tant de tromperie, qu'elle a donné lieu à ce Pentametre d'une des vieilles Epigrammes recueillies ſi ſoigneuſement par Pierre Pithou :

Pet. Arb. in Satyr. *Non ſine fraude forum, non ſine mure penus.*

Enfin tout ce que vous oyez murmurer

dans une grande Sale du Palais, ſe diviſe commodément, comme la Crotone de Petrone, en deux genres de perſonnes, *nam aut captantur, aut captant.* Et ſi nous en croions le meſme Seneque que je viens de citer, il aſſeure au chapitre ſuivant qu'ils ont encore quelque choſe de plus odieux : *hoc uno ab animalibus mutis differunt, quòd illa manſueſcunt alentibus, horum rabies ipſos à quibus eſt nutrita depaſcitur.* Mais quitons un propos qui tient trop de la Satyre, & pour vous diuertir diſons un mot de cette ridicule façon de s'entrelouër, qu'ont ceux que vous dites ſi bien qui s'admirent avec raiſon les uns les autres (*mutuum Muli ſcabunt*) puiſque c'eſt le propre de l'ignorance d'engendrer l'admiration. XI.

Ma premiere maxime a toûjours eſté ſur cette matiere, de m'abſtenir autant que je pourrois des loüanges qui ſemblent en exiger d'autres, quand elles ſe donnent aux perſonnes vivantes. L'on peut voir dans une des Epiſtres de Ciceron comme ſon deſſein eſtoit d'obſerver exactement cette regle, aſſeurant Atticus qu'il n'euſt jamais mis Varron entre les perſonnages de ſes Dialogues Philoſophiques, ſi le meſme Varron ne l'euſt ardemment deſiré, parce qu'il eſtoit reſolu de ſe taire des perſonnes vivantes, pour oſter tout ſoupçon qu'il recherchaſt leur approbation, ou qu'il mendiaſt leurs loüanges par l'honneur

l. 3. ad Att. ep. 19.

l. 5. ad fam ep. 12.

qu'il leur déferoit. Ce n'eſt pas que Ciceron n'aimaſt ces mêmes loüanges autant qu'homme de ſon ſiecle; ce qui paroiſt dans toutes ſes œuvres, & particulierement dans une autre Lettre qu'il écrit à Luceius, pour l'obliger à faire l'Hiſtoire de ſon Conſulat; luy proteſtant que s'il ne s'y applique, & qu'il ne reçoive de luy les éloges qu'il en attend, il ſe determinoit à ſuivre l'exemple de ceux qui ont mis par écrit leurs propres actions. Mais nonobſtant cét appetit extréme d'eſtre loüé, dont ce grand genie eſtoit travaillé, il eut eſté bien fâché qu'on euſt pû croire, qu'il donnoit de l'encens à ceux de ſon temps pour en recevoir de leur main, ou pour les engager dans la defenſe & dans l'eſtime de ſes ouvrages. Je me ſuis expliqué d'un ſentiment approchant de celuy-là dans la premiere de mes Lettres, où je rends raiſon de ce qui m'empeſche d'y mettre les noms de ceux à qui elles pouvoient eſtre adreſſées. En effet cela ne ſe peut gueres pratiquer, ſans tomber encore dans aſſez d'autres inconveniens. Il eſt difficile que les amis ne prennent de la jalouſie les uns des autres, ne pouvant pas eſtre tous également priſez. Et l'humeur ambitieuſe de la plûpart n'eſt jamais contente, ſi l'on ne leur donne de ce *Grand*, & de ce *Divin*, que nous voions tous les jours ſi indignement profanez en de ſemblables occaſions. Cependant l'*Apotheoſe*, ce me

semble, doit estre reservée pour ceux qui ne sont plus. Je dis, il y a peu, à un homme qui me pressoit d'en *paranympher* un autre, que je n'estimois pas moins qu'il pouvoit faire, le mot des Italiens, *dame lo morto*. Et certainement l'on ne devroit sacrifier aux Heros mesmes, selon l'ancienne loy, qu'aprés le Soleil couché, comme qui diroit, quand leur vertu ne peut plus produire la moindre ombre d'envie. XI.

Le second Aphorisme que je croi tres-important au sujet des loüanges, va à n'en donner jamais d'excessives, ou qui ne soient proportionnées au merite de ceux à qui elles sont attribuées. C'est une grande faute, & que les meilleurs ouvriers évitent soigneusement, d'élever sur de grandes bases de fort petites Statuës. Et l'on peut encore reprocher à la plûpart de ceux qui sont si prodigues des plus hauts titres d'honneur, qu'ils commettent la mesme impertinence que Dion Chrysostome impute aux Rhodiens, de poser indifferemment toute sorte de testes sur des corps de marbre dont ils avoient osté les anciennes, & qu'ils tenoient prestes pour cela, comme les Ecrivains, dont nous parlons, ont des Eloges preparez, qu'ils font servir sans discernement à toute sorte de sujets. Cependant il n'y a rien de plus insupportable que cette miserable prostitution : Et si un ancien vouloit mal au Jupiter d'Homere, à cause qu'il *Orat. 31.*

favoriſoit les Barbares, il eſt preſque impoſſible qu'on n'ait à contre-cœur ceux qui louënt ſi mal à propos, & qu'on n'en ſçache tres-mauvais gré. La loüange ſe peut dire une eſpece d'émail qui ne doit eſtre couché que ſur les plus nobles metaux; les Maiſtres s'empeſchent bien de l'employer à parer du cuivre, ou du leton, s'ils n'ont quelque deſſein particulier. Que je trouve raiſonnable la Lettre de recommandation, qu'écrivit Platon à Denys le Tyran de Sicile, en faveur d'un certain Helicon Cyzicenien! Il luy fit connoiſtre beaucoup de rares qualitez qui eſtoient en cét Ami, mais aprés tout, luy adjouſta-t-il, c'eſt un homme, par conſequent ſujet à faillir, & comme tel encore capable de changer. Vous en connoiſſiez un décedé depuis peu, qui euſt pris à injure d'eſtre recommandé de la façon, & qui ſe fuſt offenſé d'eſtre autrement loüé qu'avec les termes ſuperlatifs, bien qu'on ne peuſt rien prononcer de luy qui fuſt plus à ſon avantage que ce qu'a dit Saint Auguſtin de Ciceron, *linguam ferè omnes mirantur, pectus non item.* Ne penſez pas neantmoins ſur tout cela, que je pretende vous donner une entiere averſion de ce que l'on peut conſiderer comme faiſant une partie des recompenſes qui ſont deuës à voſtre vertu. J'avouë que vous ſeriez bien malheureux, & bien ennemi de vous-meſme, ſi vous aviez à contre-cœur les

Plutar.

3 confeſſ 4. 9.

loüanges, au meſme temps que vous faites cent choſes qui vous les attirent de tous coſtez. Mais je ſerai bien aiſe que vous ne croiyez pas d'abord tout ce qui pourroit ſe dire à voſtre avantage, & que vous uſiez de la moderation du Paſteur Lycidas, XI.

——— *Me quoque dicunt* *Virg. ecl.*
Vatem paſtores, ſed non ego credulus illis. 2.

Si je vous connois bien, vous n'improuverez pas le conſeil que je me meſle de vous donner avec mon ordinaire franchiſe.

DE LA CENSVRE DES LIVRES.

LETTRE CX.

MONSIEUR,

Je ſuis comme vous, il y a des doutes de certaines perſonnes, que je préfere au ſçavoir de beaucoup d'autres. Car encore qu'il ſoit vrai que le Hibou n'apperçoit pas tout ce que void l'Aigle; ce n'eſt pas à dire pourtant que tous ceux qui croient avoir la veuë auſſi perçante que ce dernier, aient l'avantage qu'ils pretendent de diſcerner les choſes mieux que perſonne. Cependant c'eſt le defaut ordinaire de la plûpart des hommes ſçavans, non ſeulement de préferer leurs lumieres & leurs connoiſſances à toutes celles des autres, mais encore d'eſtre fierement

perſuadez que rien n'échape leur veuë & que ce qu'ils ne découvrent pas n'e connu de qui que ce ſoit. Que voulez vous, chacun a ſon foible; Achille meſme eſtoit vulnerable par le talon; & c'eſt une neceſſité aux plus parfaits d'eſtre reconnus hommes par quelque defaut. Mais bien que cette vanité commune aux Dogmatiques ſoit fort condamnable, j'ai remarqué une injuſtice dans beaucoup d'eſprits de la plus haute claſſe, dont je n'ai pas moins d'averſion. C'eſt que s'ils entreprennent de refuter quelque ouvrage, non contens d'y reprendre ce qui peut raiſonnablement recevoir la correction, ils le cenſurent ſur tout; & veulent que ſon Auteur ait commis autant de fautes que ſon livre a de paroles, & fait autant d'hereſies ou d'impertinences qu'il a debité de penſées. Ainſi quand Jule Scaliger ſe mit à écrire contre Cardan, il le voulut contredire generalement en toutes choſes, & il ne laiſſa aucune de ſes ſubtilitez qu'il ne tâchaſt de rendre ridicule. Il ſuffiſoit que Cardan euſt parlé de la beauté du Perroquet, & de ſon rare plumage, pour faire ſouſtenir à Leſcale qu'il eſtoit un des plus laids oiſeaux qu'on peut regarder; & preſque dans toutes ſes Exercitations l'on void regner le meſme genie de contradiction. Si eſt-ce que, comme a fort bien obſervé Voſſius, encore que Scaliger euſt peut-eſtre plus de connoiſſance

Exercit. 236.

L. 3. de *Theol. Gent.* c. 80.

des

des Lettres humaines que ſon Antagoniſte ; il faut avouër neantmoins que ce dernier avoit d'ailleurs penetré beaucoup plus avant que Scaliger dans mille curioſitez de la Phyſique, & qu'il poſſedoit une toute autre connoiſſance que luy des Mathematiques. Le meſme Voſſius ſe plaint judicieuſement encore, qu'un ſi grand perſonnage que Leſcala paruſt comme furieux contre la reputation d'Erasme, ſi recommandable dans la belle literature, & qu'il ne laiſſa pas de louër apres ſa mort. Je vous donnerai enſuite l'exemple d'un pareil traitrement qu'a receu du P. Petau, Joſeph Leſcale, comme ſi le fils euſt deû porter la peine de l'injuſte procedure de celuy de qui il tenoit l'inſtitution & la vie. Le P. Petau rempli d'une érudition tres-eſtenduë, prit à tâche d'examiner le grand travail de Joſeph ſur la correction des temps, *de Emendatione Temporum*. Il l'a fait avec beaucoup d'exactitude, & il y a remarqué ſans doute des fautes de conſideration. Mais l'on ne ſçauroit nier qu'il ne s'y ſoit porté avec cette animoſité dont nous nous plaignons, & qu'il n'ait voulu faire paſſer pour erronées des opinions tres-ſoûtenables, dans le deſſein qu'il avoit de luy donner le démenti ſur tout, & de décrediter entierement ſon ouvrage. Ma memoire me fourniroit un bon nombre d'autres exemples, mais ils pourroient, comme plus recens, eſtre plus odieux que

XI.

ibid. l. 4. c. 13.

ceux-ci ; & vous ſçavez aſſez ſi les conteſtations literaires ſe paſſent aujourd'huy avec plus de douceur & d'équité entre pluſieurs perſonnes qui ſe meſlent d'écrire.

Que dirons-nous de beaucoup de gens, qui ne peuvent ſouffrir dans un livre ce qui eſt au deſſus de leur portée, & qui tres-ignorans condamnent abſolument tout ce qu'ils n'entendent pas ? croiant par ce moien couvrir leur incapacité, faire les entendus, & paſſer pour plus habiles qu'ils ne ſont. Je veux à ce propos vous faire un petit recit, de ce que l'excellent Bibliothecaire Gabriel Naudé me communiqua par forme de divertiſſement au retour du ſecond de ſes voiages d'Italie. Un Inquiſiteur de ce païs-là vouloit qu'il corrigeaſt dans un ouvrage pour lequel il luy demandoit le privilege accouſtumé, ces paroles, *Virgo fata eſt*, aiant mis en marge, comme pour fonder ſa correction, *propoſitio hæretica, nam non datur Fatum.* En un autre endroit ſur ces termes, *hoc detrahit fidem Cajetano*, il avoit apoſtilé de meſme, *hæc propoſitio ſcandaloſa, nam Cajetanus mortuus eſt in fide.* Et quand il fit imprimer une autre fois le Diſcours de la petite Republique de Saint Marin qu'il m'a dedié, parce que dans l'Epiſtre qu'il m'adreſſe, il parloit des eſtudes que j'avois faites en ma jeuneſſe *improbo labore*, il voulut abſolument qu'il changeaſt ces mots, qui offenſoient, diſoit-il, ſon Ami ;

quoiqu'il le fist asseurer par un des plus grands Humanistes de Padouë, que cette façon de parler Latine se prenoit en bonne part. Il me rapporta bien d'autres traits semblables dont je ne me souviens pas ; ce peu suffit pour vous faire avouër, que vrai-semblablement depuis l'establissement de l'Inquisition, elle n'a pas eu un Officier aussi impertinent que celuy-là ; & pour vous prouver aussi ce que j'avois avancé, que les plus incapables sont parfois les plus hardis à condamner ce qu'ils ne comprennent pas. Le petit vers de Laberius, XI.

Quod nescias damnare, summa est temeritas,

les rendroit un peu plus sages s'ils estoient capables de le devenir.

Certes les Censures sans fondement de telles personnes, nous doivent rendre fort suspectes toutes celles qui se font de mesme, de quelque part qu'elles viennent, lors qu'on ne leur void rendre nulle raison de ce qu'elles improuvent. Car ce n'est pas assez d'accuser vaguement & en gros un ouvrage d'avoir de grands défauts, il est besoin de specifier, & de convaincre d'erreur ceux qui les voudroient défendre. La civilité mesme semble requerir, & peut-estre l'humanité, qu'en les faisant remarquer nous prenions la peine de les corriger, & de mettre en leur place ce que nous croions qui vaudroit mieux. Si nous nous contentons de montrer une

faute, ſans l'oſter en ſorte qu'elle ne paroiſſe plus, nous ne ferons que comme ces glaces ordinaires de Veniſe, qui font voir ſimplement les taches du viſage qu'elles y laiſſent. Au lieu que nous devons imiter autant qu'il ſe peut les miroirs naturels d'une eau claire & tranquille, qui nous faiſant obſerver ce qui nous meſſiet, ou nous rend difformes, nous offre encore au meſme temps le remede, & nous fournit dequoi nous nettoier. Mais je voi peu de gens qui en uſent de la façon; l'on ſe contente ſouvent de dire avec un dégouſt faſtueux, qu'un livre déplaiſt ſans pouvoir dire pourquoi; & noſtre injuſtice eſt ſi grande, que nous defendons ces jugemens temeraires avec plus d'opiniaſtreté, que ſi nous les avions faits avec connoiſſance. Pour le moins ſerez-vous contraint de confeſſer que la Sceptique a cela de bon qu'elle ne determine rien de la ſorte, & que non contente de propoſer nuëment ſes doutes, elle explique toûjours ſes raiſons de douter, toute preſte à les abandonner ſi on luy en fait voir de plus vrai-ſemblables. Quand elle ne reçoit pas pour conſtante l'opinion de ceux qui ſont perſuadez que la plume de l'Aigle conſume, à cauſe de ſa ſuperiorité ſur tous les volatiles, & par quelque antipathie, celles des autres oiſeaux; c'eſt qu'elle trouve autant & plus d'apparen-

ce à s'imaginer, que cela peut venir de ce que ces dernieres comme plus humides se corrompent & s'aneantissent plutost. Elle dit la mesme chose des peaux de Loup estenduës sur un Tambour, & des cordes qu'on fait de son boiau, qui comme plus seches & plus fortes, resonnent mieux les unes & les autres, & se conservent plus long-temps que celles des brebis emploiées au mesme usage, sans qu'il soit apparemment besoin d'avoir recours sur de semblables choses aux qualitez occultes, qui composent peut-estre la plus impure partie de nostre Philosophie. Mais il n'est pas heure de s'embarquer sur ce vaste Ocean, finissons plutost par cette reflexion, que comme le jugement des hommes, soit sur les Livres, soit sur d'autres sujets, a toûjours esté partagé; il ne sera jamais aussi que leurs opinions ne soient differentes, & qu'il ne s'excite entre eux mille debats contentieux pour ce regard. Les anciens ont eu raison de representer leur Pallas armée; cette Divinité qui gouverne selon eux l'Empire des sçavans, leur inspire avec des pensées opposées, des humeurs plus belliqueuses que Mars n'en donne à ses guerriers au milieu de la Thrace. Et je vous prie de vous souvenir là-dessus, que la doctrine des Chaldéens demandoit pour le theme d'un excellent Philosophe, un aspect trigonal entre ce XI.

Dieu des combats, & Mercure ; ce qui peut faire voir selon eux, que tous les discours & tous les raisonnemens des hommes de cette profession, seront presque toûjours accompagnez de beaucoup de contestation, & d'une extréme animosité.

DES BIEN-FAITS.

LETTRE CXI.

MONSIEUR,

Nous sommes d'accord sur ce point, que comme la societé civile ne subsiste que par les devoirs que se rendent ceux qui la composent, & sur tout par les Bien-faits dont ils s'entregratifient ; elle n'a rien aussi qui luy soit plus contraire que l'ingratitude, qu'on peut dire le plus actif de tous les dissolvans qui la peuvent ruïner. C'est ce qui attire l'acclamation de tous les hommes contre les ingrats, abominez par tout comme coupables du plus grand de tous les crimes. Mais je pourrois vous contredire sur ce que vous adjoustez que ce consentement universel est cause que les loix n'ont point établi de peine qui regarde l'ingratitude, non plus que contre le parricide, pour ne pas présupposer des choses si detestables, & qu'une voix secrette de toute la Nature semble assez condamner. En effet l'on vous nommera

les Perſes, les Atheniens, & les Medes ou les Macedoniens, qui ont receu dans leurs Tribunaux de Juſtice, l'action contre les ingrats. Les Romains, & les Marſeillois avoient auſſi autrefois des peines établies contre les Affranchis & les Libertins, qui uſoient de méconnoiſſance vers leurs anciens Maiſtres ou Patrons. Et l'on void que les Hebreux lapidoient un fils convaincu d'avoir paié d'ingratitude ceux qui luy avoient donné la vie. Noſtre grand differend neantmoins ſeroit à l'égard de ce que vous ſouhaitez, qu'il y euſt dans un ſiecle tel que le noſtre, une peine certaine & capitale établie pour ce vice, qui n'a tantoſt plus de bornes à cauſe de ſon impunité. Hé quoi! voudriez-vous dépeupler le Monde? Et ne conſiderez-vous pas d'ailleurs qu'il n'y a point de priſons aſſez ſpacieuſes, pour reſerrer la multitude de ceux qu'on accuſeroit, ni beaucoup moins de Palais capables de recevoir le nombre infini de Parties ou de Plaideurs, que cette ſorte d'action produiroit. Tenez pour aſſeuré que l'Areopage des Atheniens, & le Sanhedrin des Juifs, ſeroient trop petits; & que ni le lieu où les Romains agitoient leurs cauſes appellées *Centumvirales*, ni celuy des Amphictyons où tous les peuples de la Grece avoient leur rendez-vous, ne ſuffiroient pas à ce grand concours d'accuſateurs & d'accuſez. Ie vous dirai bien plus, c'eſt que ſi le nombre des ingrats eſtoit reconnu auſſi XI.

grand qu'il eſt, par le moien d'une action de Droict receuë, & des pourſuites judiciaires qu'elle produiroit, perſonne n'auroit plus de honte de l'eſtre avec tant d'autres. Qui eſt-ce qui rougit pour mentir, la choſe du monde la plus contraire à la ſupréme Verité qui eſt Dieu, depuis qu'on s'eſt perſuadé que les plus juſtes ſont ſujets au menſonge ? Il en eſt ainſi de la plûpart & des plus grands de nos défauts, qu'il eſt utile de tenir cachez autant que faire ſe peut. Si le nombre des Impies & Libertins eſtoit connu, ne doutez point qu'il ne creuſt de beaucoup, & qu'une infinité de gens ne fuſſent ſeduits par leur mauvais exemple. Et ſi toutes les femmes ſçavoient combien il y en a d'adulteres & de débauchées, ne comprenez-vous pas qu'une infinité d'entre elles pourroient perdre cette pudeur qui aide tant à les tenir dans le devoir ? Figurez-vous à peu prés la meſme choſe de ceux qui apprehendent ſi fort de paſſer pour ingrats ; la honte de paroiſtre tels, ne les retiendroit plus s'ils connoiſſoient tous leurs compagnons ; ils ſe cacheroient dans la preſſe de leurs ſemblables ; & la notorieté de tant de complices les multiplieroit vrai-ſemblablement à l'infini. Adjouſtez à cela, que la reconnoiſſance d'un Bien-fait eſtant libre & ſans contrainte, elle en eſt ſans doute plus honneſte, & paroiſt beaucoup davantage que ſi elle pouvoit étre exigée par la rigueur des

Loix, de sorte qu'elles ne sçauroient estre establies sans donner grand sujet de plainte aux hommes reconnoissans. XI.

Or quoique rien ne puisse couvrir l'infamie de l'ingratitude, & de cette ἀχαριστία des Grecs, dont l'on veut que les premiers Romains ne connussent pas seulement le nom, celuy de *ingratitudo* n'estant nullement Latin en ce sens; si faut-il avouër que la mauvaise façon de placer un Bienfait, oblige parfois des ames, qui ne sont pas d'elles mesmes tout-à-fait méconnoissantes, à le devenir, & à tomber dans cet enorme vice qu'elles sont les premieres à condamner. Car il y a de certaines mesures à tenir, non seulement par ceux qui reçoivent une gratification, mais encore du costé de ceux qui la font. C'est le fondement de ce que dit Anacharsis au Roy des Scythes à son retour de Grece, qu'il n'y avoit veû que les Lacedemoniens seuls qui sceussent la belle maniere de donner & de recevoir avec jugement. Vous m'obligerez de m'apprendre là-dessus pourquoi ces mesmes Lacedemoniens ne connoissoient que deux Graces comme nous l'apprenons de Pausanias, au lieu des trois ordinaires, voire mesme des quatre à qui quelques-uns ont sacrifié. N'est-ce point que l'or n'estant pas de mise dans Sparte du temps de ce Philosophe, ses habitans n'obligeoient jamais pour en profiter comme les autres Grecs, mais purement pour faire des actions d'honneur ou

Herod. l. 4.

l. 9.

de justice. Leurs Bien-faits n'estoient jamais interessez ; *non era la charita loro peloſa*, comme on parle à Rome, & ce motif ordinaire de la pluspart des hommes ne les touchant point, ils prirent sujet de retrancher une des Graces que les autres cultivoient. Tant y a qu'attendant que vous m'en appreniez la vraie cause, je vous dirai ce que je pense qui doit estre observé, soit de la part de la personne qui fait une grace, soit du costé de celle qui la reçoit.

Pour le regard du Bienfaicteur ; il doit sur tout se souvenir que ces Graces dont nous venons de parler, ont receu leur nom de *Charites ἀπὸ τῆς χαρᾶς* de lagaieté qui les doit toûjours accompagner ; & que selon la portée de nostre langue encore, elles ne peuvent passer pour Graces si elles ne sont faites de bonne grace. Le Sainct Esprit mesme nous l'a ainsi enseigné, quand il a prononcé par la bouche de Sainct Paul que Dieu se plaisoit à voir donner avec allegresse, *hilarem datorem diligit Deus* ; ou par forme de precepte dans l'Ecclesiastique, *in omni dato hilarem fac vultum tuum*. Sans mentir il y a des personnes qui obligent d'une si mauvaise façon, qu'on diroit presque qu'ils jettent le pain à la teste de ceux à qui ils le donnent ; & je parle ainsi, me souvenant que de tels Bienfaits accompagnez de dureté, & qui mortifient celuy qui les reçoit, ont esté nommez *panes lapidoſi*. Il n'y a point de gratifica

2 ad Cor. c. 9.
Eccl. c. 35.

tion que je n'aie à contre-cœur, dit un ancien, si celuy qui me la fait n'a autant de soin de ma pudeur, que de ma pauvreté, ou du moins que de mon besoin. En effect il y a des faveurs desobligeantes, & selon les termes d'Ausone, *sunt gratiæ quædam ingratæ*, dont l'on ne se souvient jamais qu'avec dégoust, & qui laissent toûjours un ressentiment poignant, par la faute de ceux qui ne sçavent pas les distribuer comme il faut. La grande regle pour cela est d'exercer toûjours une liberalité envers les autres, du mesme air dont nous voudrions qu'on nous la fist ; *sic demus quomodo vellemus accipere*. Les premiers Grecs qui representerent ces mesmes Graces vestuës, & non pas dans la nudité où depuis elles ont esté mises, faisoient sans doute une belle leçon à ceux qui distribuent quelque Bien-fait ; leur enseignant par là qu'ils doivent le tenir aussi couvert & caché, que la nature dont il est le peut permettre. XI.

Il n'y a rien de plus contraire à cette regle, que de promettre & de faire esperer long-temps devant que de donner. J'ai appris ce mot en Espagne. *las gracias pierde, quien promete, y se detiene.* Quand mesmes ces belles promesses ne seroient pas vaines à la fin, ni semblables, comme elles sont souvent, à ces œufs qui ne produisent rien, *ova subventanea* ; le retardement de l'execution est toûjours pris pour quelque sorte de repugnance à les accom-

plir, *qui diu distulit, diu noluit.* Cela est si vrai, que plusieurs ont pris pour une espece de Bien-fait, d'en avoir esté refusez de bonne heure,

Laberius. *Pars beneficii est, quod petitur si citò neges.*

L'excellence donc d'une grace consiste à paroistre tout d'un coup, à peu prés comme l'on croit qu'à la naissance du Monde les arbres sortirent & parurent en un instant tout chargez de fruits; ou comme un peu aprés dans le siecle d'or la terre produisoit d'elle mesme sans en estre sollicitée,

Virg. 1. Georg. *Omnia liberiùs nullo poscente ferebat.*

Rien ne s'achete si cherement à l'égard de beaucoup de personnes, que par de longues prieres & souvent reïterées; de sorte que c'est leur donner trop tard, que de leur donner aprés qu'ils ont demandé, *serò beneficium dedit qui roganti dedit.* Et Seneque, de qui je tiens cette maxime, croit qu'on s'adresseroit à Dieu mesme moins librement, si les prieres que nous luy faisons n'estoient secretes, & s'il faloit que chacun fist tout haut les vœux qu'il luy adresse pour ses necessitez.

2. de benef. c. 1.

Celuy qui reçoit un Bien-fait, quoiqu'il ne jouë pas le principal personnage n'estant que patient, & que content de l'utilité de l'action, toute l'honnesteté semble regarder son bien-faicteur; ne laisse pas neantmoins d'estre obligé à beaucoup de circonstances & de conditions, qu'il ne peut obmettre sans faillir.

Car comme il y a des hommes qui prennent à toutes mains, & dont l'avidité ne peut estre jamais assouvie ; il s'en trouve d'autres d'une humeur si austere, qu'ils ne veulent rien accepter, où s'ils le font, c'est toûjours en témoignant l'aversion qu'ils ont à se sentir redevables d'un bien-fait. Antipater avoit éprouvé les uns & les autres, lors qu'il se plaignoit de deux amis qu'il avoit dans Athenes, a l'un desquels il ne pouvoit rien faire prendre, ni contenter l'autre de presens. Il y a un milieu entre ces deux extremitez, qui doit ici, aussi bien que dans le reste de la Morale, estre suivi Souvenez-vous que les Grecs disoient proverbialement de ces premiers insatiables, que leur langue estoit toute Dorique, parce qu'ils ne parloient que de donner ; & que dans le mesme sens ils les nommoient encore Etoliens, sur une autre allusion dont je ne daignerois vous importuner. Mais pardessus tous ceux de cette Nation, les Atheniens ont esté diffamez de cette honteuse prostitution à demander incessamment, d'où est venuë cette commune raillerie, *Atticus morlens porrigit manum.* Nous n'en voions que trop parmi nous, qui font profession de cette Chiromantie, & qui ne jugent du cœur des personnes, que par la main qui leur donne. Les uns demandent bassement quoique sans pudeur ; les autres le font avec plus d'adresse, mais avec la mesme importunité, emploiant

XI.

Plutar. Apoph.

παρὰ τὸ ὅλον αἰτεῖν.

en un besoin le *fate ben per voi* des Italiens, qui n'est bon que dans les termes de la Religion. Je n'approuve, ni l'insolence qui tient de l'effronterie dans la recherche d'une faveur, ni la trop grande timidité,

Sen. in Hipp.

——*qui timidè rogat*
Docet negare,

dit le Tragique; Diogene pour estre plus hardi, & pour s'accoustumer au refus, demandoit aux Statuës; & vous sçavez qu'Auguste se moqua de celuy qui le suppliant d'une grace, luy en presentoit la requeste en tremblant, & selon son terme, *quasi Elephanto stipem.* Mais il y a un air d'honnesteté qui est merveilleusement puissant à faire agréer de semblables prieres. Les Egyptiens vrai-semblablement n'eussent jamais presté aux Enfans d'Israël leurs vases d'or & d'argent, *vestémque plurimam,* estant en défiance de leur part, & croiant que ces Hebreux estoient cause de beaucoup de maux qu'ils avoient soufferts. Dieu pour cela confera cét air d'agrément à son peuple, *Dominus autem dedit gratiam populo coram Ægyptiis, ut commodarent eis*; & les Israëlites firent leurs demandes de si bonne grace, qu'il n'y avoit pas moien de les refuser.

Exod. 12.

L'humeur difficile de ceux qui refusent des Bien-faits, semble avoir quelque chose de plus noble, à cause que le mesme temperament qui fait les Liberaux enclins à donner, fait encore, ce semble, que

T. Live dec. 5. l. 1.

ceux-ci haïſſent à recevoir. Ils diſent que c'eſt ſe mettre au deſſous de beaucoup de Beſtes qui évitent les appas, de ſe laiſſer captiver par des Bien-faits, puiſqu'il n'y en a point qui n'engagent, & que ſelon le proverbe Arabique, celuy qui apporte, emporte. Sur ce pretexte ils feroient tellement perir, s'ils en eſtoient creus, la plus éclatante des Vertus, que le Monde ne connoiſtroit plus la Liberalité. La raiſon veut au contraire, que nous prenions plaiſir parfois à ſervir de ſujet à nos amis pour l'exercer; & s'ils le veulent ainſi, leur laiſſer meſme reïterer une action à laquelle nous ne pouvons nous oppoſer, ſans donner à connoiſtre que la premiere nous a déja fait ſouffrir, *qui nova accipere non vult, acceptis offenditur.* C'eſt parfois eſtre incivil & ingrat tout-enſemble, de ne recevoir pas auſſi volontiers un preſent, qu'il nous eſt offert. XI. *Sen. 5. de benef. c. vlt.*

Voilà tout ce que vous aurez pour réponſe à vos plaintes, contre ceux qui ne ſont pas aſſez reconnoiſſans des Bienfaits receus. Vous ſçavez que j'ai traitté ailleurs cette matiere aſſez amplement; & cette Lettre ſervira s'il vous plaiſt d'un Corollaire à noſtre Opuſcule de l'Ingratitude. Qui n'approuveroit ce que vous dites, que la Liberalité eſt une Vertu Roiale? Elle l'eſt tellement, que quelqu'un a oſé dire, que c'eſtoit entreprendre ſur la charge des Grands Princes, de leur faire des preſens. Mais à ce compte

la temerité de ceux qui donnent seroit encore plus grande, n'y aiant rien de si propre à Dieu, que d'estre Bien-faisant & de distribuer des graces. Les Rois ne sont en cela que ses Imitateurs, & sans la Liberalité l'on ne sçauroit bien reconnoistre en eux l'Image parfaite de la Divinité. C'est l'ordinaire de considerer là-dessus comme le Ciel jette ses influences, & fait degoutter la pluie sur la terre mesme des impies. Mais l'Evangile nous fait voir un exemple bien plus precis de la bonté de Dieu, & de la profusion de ses graces. Il ne put refuser à une Legion de Diables la priere qu'ils luy firent, de les envoier au sortir du corps d'un ou de deux possedez d'où il les chassoit, dans celuy de bien deux mille pourceaux qui n'estoient pas fort éloignez. Concluons donc qu'on ne sçauroit trop estimer une Vertu si agreable à Dieu & aux hommes; ni par consequent, avoir trop d'aversion pour ceux qui la mal traittent par leur ingratitude. S'il y a eu des Nations qui ont puni de mort le déni d'un depost de foi inutile; Et si les loix Romaines veulent qu'il soit fidelement restitué mesme à un voleur: Avec quelle religion ne devons-nous point rendre un bien-fait dont nous avons profité, du moins par la gratitude interieure d'une ame reconnoissante? Cependant il est des hommes d'un naturel si dépravé, que non contens d'estre méconnoissans, ils rendent presque toûjours le mal

Matth 8. Marc. 5 Luc. 8.

mal pour le bien. Ils rejettent, troublent, & battent l'eau qui les porte ; & semblables à ces Plantes qu'on void brusler la terre qui les nourrit, il n'y a sorte de mauvais offices dont ils ne paient leurs Bienfaicteurs. Certes l'homme peut estre nommé un dangereux animal quand il est tel que ceux-ci. Aristote a écrit que la Thessalie nourrissoit un Serpent appellé Sacré, qui tuë tous les autres par son seul attouchement : J'oserois dire qu'il y a des personnes qu'on ne doit pas moins apprehender, & que la compagnie de ceux dont nous nous plaignons, a quelque chose d'aussi perilleux. XI. *De mir. ausc.*

DES EVNVQVES.

LETTRE CXII.

MONSIEUR,

Je ne nie pas que le mot d'Eunuque, ou de Chastré, ne soit souvent un terme de diffamation ; & je sçai bien que dans l'ancienne Loy celuy qui estoit reconnu pour tel n'osoit entrer dans le Temple, *Non intrabit Eunuchus attritis vel amputatis testiculis, vel abscisso veretro, Ecclesiam Domini.* Comme dans le Levitique il est defendu d'offrir à Dieu aucun animal interessé en cette partie qui rend capable de la generation : *Omne animal quod vel contritis, vel tusis,* *Deut. c. 23.* *cap. 22.*

vel sectis, ablatisque testiculis est, non offerentis Domino. Les hommes ainsi mutilez estoient de si mauvais augure, mesme parmi les Payens, que Lucien asseure en plus d'un lieu, qu'ils faisoient par leur rencontre rebrousser chemin à beaucoup de personnes, qui aimoient mieux rentrer chez elles que de passer outre. Et l'on sçait que Theodose le Jeune fit un Edit, qui defendoit qu'aucun Eunuque ne fust du nombre des Patriciens, pour deshonorer cet Antiochus qu'il contraignit par-là de se renfermer dans un Cloistre. Mais je soustiens que ce defaut de virilité n'est pas également honteux par tout, puisqu'au contraire il rend considerables en plusieurs lieux des gens, qui sans cela ne le seroient nullement. Et je m'oppose sur tout à cette maxime que vous avez voulu establir à ce propos, qu'ordinairement la sterilité du corps estoit suivie de celle de l'esprit.

In Pseud. & in Bun.

Suidas. in voce Bun.

Déja vous n'ignorez pas, qu'outre l'etymologie Grecque qui nomme Eunuque celuy qui a la garde du lict, εὐνὴν ἔχει, il y en a une autre qui veut qu'il soit ainsi appellé à cause de son bon esprit, παρὰ τὸ εὖ νοῦν ἔχειν, sans parler de celle du vieil Vocabulaire, qui tire ridiculement ce mot de l'heureuse victoire qu'obtiennent les *Chastrez* sur leurs passions. Si est-ce que si nos Camps d'armée, *Castra*, sont bien dits selon Isidore de la Chasteté, *quasi casta*, parce que les Romains en ban-

nissoient les femmes débauchées ; le mot de *Chaste*, & celuy de *Chastré*, sont si voisins, qu'il ne faut pas s'estonner que de leur allusion l'on en ait fait une autre etymologie. Tant y a qu'on void par-là que les noms d'Eunuques & de Chastrez, n'ont pas esté si injurieux envers tout le monde, que vous le presuppositez. Adjoustez à cela ce que tant d'Histoires nous apprennent, qu'en Perse, en Mesopotamie, en Egypte, & en une infinité d'autres lieux, les Eunuques ont exercé les premieres charges, & receu des honneurs qui ne cedoient qu'à ceux qui estoient rendus au Souverain. Encore aujourd'huy la mesme chose peut estre considerée par tous les païs du Levant ; & l'on ne sçauroit nier qu'à la Porte du Grand Seigneur & dans cette vaste estenduë de son Empire, par les trois parties de l'ancien Monde, les Eunuques n'y possedent une autorité qui void presque toutes les autres au dessous d'elle. Cela fait que de tout temps leur nom a souvent passé pour un titre de Dignité, soit de premier Ministre, soit de premier Gentil-homme de la Chambre ; dequoi ce Putiphar dont parlent les Sainctes Lettres, & qui estoit marié aussi bien que Plenipotentiaire sous Pharaon, pourroit rendre un suffisant témoignage. Ne vous souvient-il point avec combien de grace Heliodore dit, que les Eunuques des Rois de Perse estoient leurs yeux & leurs oreilles, pour faire com- XI.

prendre l'autorité des premiers, & la grande confiance qu'avoient en eux ces Monarques. Elle estoit fondée à son avis sur ce qu'il les consideroient comme n'aiant ni femme, ni enfans, qui peussent occuper leurs affections, de sorte que n'estant point diverties, ils pouvoient les donner entieres au bien de l'Estat, & emploier tous leurs soins à la conservation de ceux qui se reposoient sur eux de sa conduite, & presque de toutes choses; ce que je me souvins n'avoir pas esté traduit par Amiot fort exactement selon le Grec. A la verité les Romains ont toûjours eu en horreur ces demi-hommes, & abominé la *castration* dont Cesar parle en ces termes dans Oppius, au sujet d'une infinité de personnes à qui le Roy Pharnaces avoit fait perdre la virilité, *quod quidem supplicium gravius morte cives Romani ducunt.* Et pourtant un peu aprés, du temps des Antonins, Plautianus fit châtrer tous ceux qui devoient servir à la maison de Plautilla sa fille, que Caracalla avoit épousée, sans épargner les hommes non plus que les jeunes garçons; ce qui se lit dans les Recueils de Constantin Porphyrogenete sur Dion. Quoiqu'il en soit, les autres Nations n'ont pas esté en cela du mesme sentiment qu'avoient les Romains, selon que Tacite l'a reconnu parlant d'un Eunuque fort puissant parmi les Parthes, *Non despectum id apud Barbaros, ultroque potentiam habet*; C'est ainsi que tout le monde appel-

de Bello Alex.

6. *Annal*

le Barbares ceux dont il n'entend pas le langage, & n'approuve pas les mœurs. Tant y a qu'Aristote ne mépriſa pas Hermias ſur ce defaut corporel, puiſqu'au contraire nous apprenons qu'il luy fit des ſacrifices comme à un Dieu. XI.

Ce Philoſophe peut eſtre allegué bien plus fortement en faveur de ceux dont nous parlons, puiſqu'il aſſeure au dernier chapitre de ſon neufiéme livre de l'Hiſtoire des Animaux, que tous ceux qu'on chaſtre de bonne heure deviennent, & plus grands, & plus agreables qu'ils n'euſſent eſté; *Omnia animalia ſi dum creſcunt caſtrentur, majora & elegantiora quàm incaſtrata evadunt.* Il avoit déja particulierement remarqué prenant Homere à garand, que les Sangliers chaſtrez augmentoient de ſtature, de forces, & de ferocité. Et l'on ne ſçauroit nier qu'à l'égard des hommes on ne leur ait ſouvent retranché ces parties ordinairement appellées honteuſes, tantoſt pour leur rendre la voix plus agreable, & tantoſt pour donner plus d'éclat & de durée à ce que la Nature leur avoit déja donné de beauté. *Mancipiorum negotiatores formæ puerorum virilitate exciſâ lenocinantur*, dit Quintilien, adjoûtant fort bien contre cette damnable coûtume, *Nunquam tamen hoc contingat malis moribus regnum, ut ſi quæ pretioſa fecit, fecerit & bona.* En effect, l'amour de beaucoup de femmes pour des Eunuques eſt ſi ordinaire, que toutes les Hiſtoires en donnent des exemples. Cet-

lib 6. c. 28.

5. Inſt. c. 12.

te passion fut d'autant plus remarquable en Stratonice pour Combabus devenu tel, que tous les Courtisans de cette Reine se châtrerent par complaisance, pour acquerir la faveur de l'un & de l'autre. Vous pouvez vous souvenir des trois choses qui rendirent considerable le Philosophe Phavorin; de parler mieux Grec, estant Gaulois, que plusieurs Atheniens; de resister sans perir aux animositez de l'Empereur Hadrien; & d'avoir à se defendre en justice d'un adultere qu'on luy imputoit, nonobstant qu'il fust Eunuque. Tant il est vrai que ses semblables ne laissent pas d'estre aimez parfois tres-ardemment par des femmes.

Iuven. Sat. 6.

Sunt quas Eunuchi imbelles, ac mollia semper
Oscula delectent, & desperatio barbæ,
Et quòd abortivo non est opus.

Adjoustez aux considerations de ce Poëte, celle d'une Amante qui récrit impudemment à celuy qu'elle aimoit nonobstant son impuissance, *Languori tuo gratias ago, in umbra voluptatis diutius lusimus.* Quoiqu'il en soit, ces affections prodigieuses sont si ordinaires, qu'aux païs où l'on commet la garde des femmes aux Eunuques, l'usage est de leur couper tout ce qui sort du corps, & non pas simplement les testicules, ou leurs cremasteres & suspensoires, qui retranchez ostent la virilité, & qui ont fait nommer *Spadones* aux Romains aprés les Grecs, ceux à qui le fer avoit enlevé ces dernieres parties.

Petr. Arb.

Busbec dit dans sa troisiéme Epistre, que les Turcs ne s'asseureroient pas d'eux, s'il leur restoit la moindre portion du membre qui porte le nom du Dieu des Jardins. Et nonobstant qu'ils soient raclez à fleur de ventre, comme parle l'Ambassadeur de Breves, si asseure-t-il qu'on en void qui ne laissent pas d'épouser plusieurs femmes, pour leur servir à d'abominables lubricitez. C'est peut-estre à quoi se rapportent literalement ces termes de l'Ecclesiastique, *Concupiscentia spadonis devirginavit juvenculam.* Et certes il est arrivé parfois, qu'un Taureau fraischement chastré, selon l'observation d'Aristote en divers endroits, n'a pas laissé de couvrir une Vache, & de la rendre pleine. Enfin l'on peut adjouster que les Eunuques ont cet avantage qu'ils ne perdent jamais leurs cheveux en devenant chauves, parce que, dit encore ce Philosophe, ils ont la cervelle plus entiere que les autres hommes, à qui Venus en fait perdre beaucoup, leur semence tirant de là sa principale origine. Ils ne tombent jamais non plus, si nous en croions Ætius qui se sert de l'autorité d'Archigene, dans cette espece de ladrerie appellée *Elephantiasis*; ce qui fait soustenir au Jurisconsulte Cujas, qu'un Prestre ne devient point irregulier pour se faire chastrer, lors qu'il est menacé d'une si infame & si perilleuse maladie. Et n'est-ce pas un merveilleux privilege qu'ils ont, de resister seuls aux

XI.

En ses voiages.

C. 20.

3. de hist. an c. 1. l. 9. c. vlt & 1. de gener. an c. 4. Probl. sect. 10. qu. 50.

L. 13. tetr 4 ser. c. 122.

exhalaiſons ſulphurées de cette Hierapolis Aſſatique, qui tuë toute ſorte d'animaux s'ils ne ſont chaſtrez, comme l'on
L. 68. peut voir dans Dion Caſſius. Narſes fit bien ſçavoir à l'Imperatrice Sophie, qu'ils ne perdent pas non plus avec la virilité, l'uſage des plus grandes actions.

Vous auriez tort pourtant, de prendre tout cela ſi ſerieuſement, que vous m'imputaſſiez de faire une vertu, de ce qui ne peut paſſer raiſonnablement que pour un defaut. Mais encore faloit-il dire quelque choſe pour conſoler ceux qui ſont tombez dans cette diſgrace. Cela n'empeſche pas que je ne les conſidere comme n'eſtant plus ni hommes ni femmes, de meſme, dit Lucien, que les Corneilles ne ſont ni Colombes ni Corbeaux;
In Eunu. *Nec id ferro ſpecioſum fieri putabo*, ſelon la
5. Inſt. c. 12. penſée de Quintilien, *quod ſi naſceretur monſtrum erat.* Je ſçai aſſez que les Loix Imperiales, (& celle de Nerva entre autres dont parle Dion) auſſi bien que les
L. 68. Canons Sacrez, parlent du chaſtrement comme d'un crime qui eſt une eſpece d'homicide, *Eunuchiſmo homicidium committi ſancientes.* Juſtinien ordonne la peine du
Novel. 142. Talion, ou de la pareille, contre ceux qui font ſouffrir cette eſpece de martyre; ce qui eſt conforme au ſentiment du Poëte qui a dit,

Ovid. 1. am. & 3. *Qui primus pueris genitalia membra recidit,*
Vulnera quæ fecit debuit ipſe pati.

Et

Et l'Egliſe a pour cela condamné celuy d'Origene, qui executa ſur luy ce qu'on dit du Caſtor & du Bievre. Iugez là-deſſus de l'action de cét autre, qui ſe chaſtra ſeulement pour faire dépit à ſa femme. L'Hiſtoire Eccleſiaſtique de Socrates nous apprend, qu'un Leontius, depuis Eveſque d'Antioche, fut dégradé n'étant que ſimple Preſtre, pour s'eſtre châtré afin de vivre familierement & ſans ſcandale avec Euſtolia. Et il n'y a pas plus d'un demi-ſiecle, qu'Ambroſius Morales de Cordouë, fut chaſſé par les Dominicains, pour avoir ſervi contre luy-méme à l'exemple d'Origene, prenant trop à la lettre la beatitude promiſe à ceux qui ſe châtrent, *propter regnum cœlorum*. En effet, un zele inconſideré a porté dans toutes les Religions beaucoup de perſonnes a ſe mutiler de la ſorte. Euſebe nous enſeigne dans ſa Preparation Evangelique, comme les habitans des Provinces de Syrie & d'Oſroene, pratiquoient cela ſi ordinairement en l'honneur de la Mere des Dieux, auſſi bien que ſes *Galli* de Phrygie, qu'enfin le Roy Abgarus fut contraint de faire ceſſer cette coûtume, ne le pouvant autrement, en faiſant couper les mains à tous ceux qui s'eſtoient fait oſter ce qui les rendoit hommes. Chacun ſçait ce que fit volontairement ſur luy-meſme ce monſtre d'Heliogabale par un tel principe. Veritablement c'eſt une grande dépravation de combattre la Na-

XI.

L. 2. c. 21.

Thuan. hiſt. l. 99.

L. 6. c. 10. *Ex Bar deſane.*

taire dans sa principale fin, qui est à nostre égard de perpetuer l'Espece par le moien des Individus, qu'elle a créez pour cela capables d'engendrer. Cependant ils ne le sont plus par une operation si violente: & cette mesme Nature énervée & languissante s'estonne ; dit Petrone, qu'on l'empéche d'agir selon ses intentions, & d'arriver à son but,

In Saty. *Quærit se Natura, nec invenit.*

C'est ce qui a donné parfois de si grands ressentimens à ces Illustres Eunuques, qu'on avoit rendu tels dés leur bas âge sans leur consentement. Hermotime qui estoit de ce nombre, & des plus puissans
Lib. 8. auprés de Xerxés, contraint dans Herodote celuy qui l'avoit ainsi exposé à cette taille, d'en faire autant à quatre fils qu'il avoit, les obligeant ensuite de traitter leur pere de mesme. Un Bascha sous les Ottomans, faisoit de dépit trancher la teste à des esclaves, ou à des prisonniers, autant de fois qu'il ressentoit les incommoditez de ce retranchement. Et
Thuan. 17. hist. Halis portant le mesme titre, se mocqua du Courier qui luy annonçoit comme une fort mauvaise nouvelle, la prise de la ville de Strigonie par les Chrestiens, l'an mil cinq cens cinquante-six ; luy disant qu'il avoit bien fait une autre perte lors qu'on luy avoit enlevé la plus importante piece qu'il eust. Pour Sinan Bascha il ne pouvoit pas s'en prendre à personne, ni attribuer cette disgrace qu'à une pure in-

fortune, puiſque Paul Jove nous apprend XI.
que ce fut une Truye qui le châtra, luy arrachant & devorant le membre viril, comme il dormoit à l'ombre dés ſa plus tendre jeuneſſe.

Peut-eſtre voudriez-vous que j'allongeaſſe un peu cette Lettre, en vous parlant de la caſtration des femmes, puiſqu'elle ſe pratique ſur leur ſexe, auſſi bien que ſur le noſtre, par les Egyptiens, les Iuifs, les Perſes, & les Abyſſins. L'on veut qu'il y en ait de deux façons, quand on leur oſte les mammelles, & quand on leur retranche cette *hyperſarcoſe*, ou excroiſſance des Nymphes, qui ne leur eſt pas moins ordinaire en quelques païs, que les Goitres aux Savoiardes, le nez plat aux Mores & Chinoiſes, & la longue teſte aux Pariſiennes. Jean Leon dit qu'il y a pour cela des femmes qui vont criant par les ruës du Caire, & dont l'office eſt de couper cette creſte aux filles, ſelon qu'il eſt étroitement enjoint par la Loi de Mahomet. Belon écrit neantmoins, qu'il n'y a gueres que les Perſiennes ſur qui cela s'exerce, & que c'eſt en cette conſideration qu'elles entrent dans les Moſquées, ce qui n'eſt pas permis aux Turques. Cette operation ſe fait ſans doute, pour s'oppoſer au crime des Tribades : qui font ce qu'Ariſtote & Athenée attribuent auſſi aux Colombes. *Cùm ſeſe fœminæ ineunt, unde ova hypenemia, ſubventanea, ſive irrita.* Mais ce retranche-

Lib. 8. Afri.

L. 3. c. 15.

6. de hiſt. anim. c. 2. & l. 10. c. 6.

Athen. lib. 9. ment qui se fait, est plûtost une espece de Circoncision, qu'un veritable châtrement, puisque celles qui le souffrent n'en sont pas moins propres à la generation. Car l'on abuse du mot, qui a mesme esté transporté aux Plantes, qu'on peut bien châtrer, puisque Palladius attribuë aux Pistachiers des testicules, & des accouplemens de masle à femelle. Tant y a que comme l'on impute à Semiramis, d'avoir la premiere fait oster aux hommes ce qui les distinguoit de son sexe; un Roy de Lydie que l'Historien Xanthus appelle Gyges dans Hesychius Illustrius, & qu'Athenée nomme Andramytis, fut aussi le premier qui s'avisa de châtrer des femmes. Et je finirai par cette remarque de Pline, que si l'on châtre un Rat, il fait fuïr tous les autres qui abandonnent leur sejour ordinaire.

Ammia. Marc. l. 14.

12. Deip.

l. 3. c. vlt.

Fin de l'unziéme Volume.